

BOSSUET

DIRECTEUR DE CONSCIENCE

~~~~~

### THÈSE

### POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

Par l'abbé E. BELLON

LICENCIÉ ÈS-LETTRES ET EN THÉOLOGIE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU PETIT SÉMINAIRE DE PARIS

NOTRE-DAME DES CHAMPS



### PARIS

### BLOUD ET BARRAL, ÉDITEURS

4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

—  
1895













**BOSSUET**

**DIRECTEUR DE CONSCIENCE**





# BOSSUET

## DIRECTEUR DE CONSCIENCE

---

### THÈSE

#### POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES



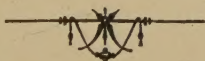
Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

Par l'abbé E. BELLON

LICENCIÉ ÈS-LETTRES ET EN THÉOLOGIE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU PETIT SÉMINAIRE DE PARIS

NOTRE-DAME DES CHAMPS



### PARIS

#### BLOUD ET BARRAL, ÉDITEURS

4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

—  
1895





A M. G. BIZOS,

*Recteur de l'Académie de Dijon.*

*Respectueux hommage.*

E. B.



Vu et lu, en Sorbonne, le 19 décembre 1894,  
par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris.

A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer,  
*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,*  
GRÉARD.





## PRÉFACE

---

« La gloire de Bossuet est devenue l'une des religions de la France; on la reconnaît, on la proclame, on s'honore soi-même en y apportant chaque jour un nouveau tribut, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître; on ne la discute plus (1). »

Ces paroles de Sainte-Beuve sont plus vraies que jamais.

Les remarquables travaux entrepris dans ces dernières années par MM. Lebarq, de la Broise et Rebelliau, témoignent éloquemment de l'attrait exercé par Bossuet sur les intelligences les plus hautes et les plus cultivées. M. Rebelliau a montré dans Bossuet un historien qui, longtemps avant la réforme des études historiques, avait su employer les procédés d'une critique judicieuse et attentive à discuter les textes. Grâce à son ouvrage (2), nous savons désormais que l'*Histoire des Variations* est une œuvre scientifique, s'imposant à l'estime des historiens autant qu'à celle des lettrés.

Le P. de la Broise (3) nous a fait voir comment Bossuet a traduit, interprété la Bible, et demandé aux textes sacrés les auxiliaires les plus précieux pour sa noble éloquence.

L'édition critique des œuvres oratoires de Bossuet par M. l'abbé Lebarq (4) a fixé, croyons-nous, le texte des sermons du grand évêque.

Parmi nos écrivains illustres, comme on l'a dit justement (5) : « Il n'en est pas un dont on se soit, en ces derniers temps, plus occupé, plus constamment et avec plus de bonheur... » Nous sommes loin du jour, où un professeur, ordinairement mieux inspiré, disait en parlant de Bossuet « qu'on avait bientôt fait le

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. X.

2. Rebelliau, *Bossuet, historien du protestantisme*.

3. R. de la Broise, *Bossuet et la Bible*.

4. Le Barq, *Œuvres oratoires de Bossuet*.

5. Doumic, *Correspondant*, 10 octobre 1892.

tour de ses idées ». M. Schérer ne pourrait plus, sans exciter des réclamations, prêter à un interlocuteur l'impertinente réponse affirmant que Bossuet « est un homme qui n'avait rien lu, ne savait rien ».

Depuis que les travaux de M. Floquet(1), œuvre d'une science remarquable et qui semblait avoir épuisé le sujet, ont rappelé l'attention sur Bossuet, presque chaque année a vu paraître de nouvelles études sur sa doctrine et sa vie. Les éditions partielles de MM. Gandar, Jacquinet, Gazier et Brunetière prouvent aussi l'estime vouée à l'évêque de Meaux, par les hommes dont s'honore l'enseignement supérieur de nos facultés. Tout récemment, M. Lanson (2), dans un livre écrit avec autant de science que d'entrain, remarquait non sans raison, que si l'on ne revient pas aux idées de Bossuet, « on s'en éloigne moins, on s'en approche, à mesure que le fanatisme du siècle précédent cesse de nous aveugler. Elles n'inspirent plus d'indignation, dit-il, on leur trouve des raisons d'être, et du moins, de l'utilité pratique ».

L'assiduité du nombreux auditoire qui se pressait aux conférences, du semestre d'hiver 1894, faites à la Sorbonne par M. Brunetière, semble donner raison aux paroles de M. Lanson. Elle témoigne éloquemment que le goût public est éveillé et revient facilement à l'étude des grandes questions qui traitent de l'âme et de ses destinées, surtout quand elles sont développées par un penseur commentant un génie.

Il nous a semblé pourtant que, si Bossuet était connu comme orateur, exégète, historien et philosophe, on n'avait pas assez mis en lumière, peut-être, la part qui lui revient en qualité de « Directeur de Conscience ». Dans cet art si difficile et si délicat du gouvernement des âmes, appelé par un docteur éminent : « le grand art, l'art suprême », quelle position a su prendre et garder Bossuet, au milieu des querelles théologiques qui ont divisé si longtemps les esprits vigoureux du xvii<sup>e</sup> siècle? Quels principes a-t-il suivis? Quels résultats a-t-il obtenus?

Répondre à ces questions, est tout l'objet de notre travail.

A cette étude, nous avons apporté un amour et une vénération que nous ne voulons ni taire ni dissimuler. Amour pour l'homme, si bon et si doux, en dépit de la légende contraire; vénération pour la doctrine si catholique et si sûre, pourvu qu'on

1. Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*, 2 vol., et *Bossuet précepteur du Dauphin*, 1 vol.

2. Lanson, *Bossuet*.



excepte une heure dont on a peut-être exagéré l'importance, par politique plus encore que par religion.

Aurons-nous réussi à montrer, comme nous le sentons, tout ce que contient d'esprit vraiment français et profondément catholique, la méthode de direction de Bossuet? comment cet « évêque au milieu de la Cour » a su, à une époque où d'autres l'oubliaient, « restant prêtre et le plus grand des prêtres (1) », rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu?

Nous l'espérons sans oser nous le promettre.

*Quod si deficiant vires, audacia certe  
Laus erit; in magnis, et voluisse, sat est (2).*

Dans une Introduction, nous parlerons de la Direction de conscience en général. En deux parties distinctes, nous montrerons ensuite comment Bossuet a dirigé les âmes : celles qu'il a rencontrées à la Cour, et celles qu'il a trouvées dans les divers couvents de son diocèse à Meaux.

Ces divisions nous semblent répondre à la double occupation qui a rempli la vie de Bossuet.

Laissant de côté ce qui nous a paru simple querelle d'école, nous nous sommes attaché, surtout, aux résultats. Cette étude, croyons-nous, est préférable à la recherche anxieuse du plus ou moins de certitude réclamée par le « tuteuriste » ou exigée par le « probabiliste ». Elle répond mieux à la manière d'être de Bossuet, toujours porté à l'action vive, ardente, énergique. Elle est du moins, plus pratique et, partant, plus humaine. Nous n'avons pas prétendu faire œuvre de théologien. Plus modeste, nous avons essayé de montrer comment Bossuet peut nous aider à faire notre métier d'honnête homme, à devenir chrétien, et à réaliser l'idéal de perfection qui, à des degrés divers, est imposé à tous.

Les éléments de cette étude, nous les avons demandés aux œuvres imprimées de Bossuet, aux sermons, lettres et allocutions. Les manuscrits, précieusement conservés aux bibliothèques Nationale et de l'Arsenal à Paris, et à celle du grand séminaire à Meaux, ont été recensés avec un soin capable de désespérer toute nouvelle recherche. A l'exception des devoirs classiques du dauphin, corrigés et annotés de la main de son

1. P. Janet, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1875.

2. Properce, sat. II, 10.

précepteur, il n'y a plus rien, croyons-nous, dans l'œuvre de Bossuet, qui ne soit édité.

Nous l'avouons donc ingénument, nous n'apportons presque rien d'inédit ! Un moment, nous avons eu peur de notre pauvreté. Un mot de M. Brunetière nous a rassuré. On sait avec quel entrain le nouvel académicien a plusieurs fois attaqué et critiqué la « fureur de l'inédit (1) ». Fort de ses conseils, nous avons donc essayé de montrer ce que pouvait contenir le texte imprimé.

Les Sermons nous ont fourni un précieux secours. Mieux encore que chez le P. Lejeune dont parle M. Jacquinet (2), la prédication morale chez Bossuet : « s'applique à une foule de sujets divers. Le recueil de ses sermons ne le cède pas en étendue ni en variété aux cours les plus complets de morale chrétienne, et pourrait en tenir lieu. C'est une ressemblance de plus avec les Pères, chez lesquels l'enseignement de la chaire se rapproche sans cesse de la direction des âmes et se confond souvent avec elle. »

Moins connues que les œuvres oratoires, les Lettres nous ont révélé un Bossuet tout nouveau. La bonté y coule à pleins bords. La piété sait y prendre les accents les plus tendres. Mais, retenue par la plus sévère orthodoxie, et d'ailleurs, éclairée par une psychologie pénétrante, jamais cette piété ne tombe dans les écarts ou ne s'égare dans les rêveries creuses d'un mysticisme allangui.

Faire aimer Bossuet en présentant sa vie sous un jour encore peu connu ; retirer de ses œuvres l'enseignement moral qui s'y trouve, pour ainsi dire, épars et diffus ; en concentrer les rayons pour en faire jaillir la lumière. Tel fut notre rêve (3).

NOTE. — Au moment où nous terminions notre travail, l'ouvrage de M. Crouslé, *Fénelon et Bossuet* (4), annoncé depuis plusieurs mois, était mis en vente. Venues trop tard pour avoir pu éclairer nos recherches, nous espérons que les « Études morales et littéraires » du savant professeur ne rendront pas notre travail inutile.

1. F. Brunetière, *Nouvelles questions de critique*.

2. P. Jacquinet, *La prédication du XVII<sup>e</sup> siècle avant Bossuet*.

3. Nous citerons Bossuet d'après l'édition de l'abbé Guillaume, 10 vol. gr. in-4<sup>e</sup>. Paris, 1887, chez Berche et Tralin, éditeurs.

4. *Fénelon et Bossuet*, études morales et littéraires, par L. Crouslé, professeur à la Faculté des lettres de Paris. I. Paris, H. Champion.

# INTRODUCTION

---

## DE LA DIRECTION DE CONSCIENCE EN GÉNÉRAL

Les premières pages de l'Ancien Testament nous racontent l'ordre donné par le Très-Haut à son serviteur Abram. « Je suis le Tout-Puissant, dit le Seigneur, marche devant moi et sois parfait (1). » Le cinquième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu renferme (2) le développement et comme le commentaire de ces paroles.

C'était après une nuit passée en prières (3). Jésus a choisi ses douze apôtres. Ils ne quitteront plus le Maître. Le moment est venu de leur apprendre quel idéal, désormais, ils devront s'efforcer de réaliser. Alors, levant les yeux sur les disciples et la foule qui s'était attachée à ses pas depuis le commencement de son apostolat en Galilée, le Christ, debout sur le flanc d'une montagne, promulgua le code de la Nouvelle Loi.

« Heureux les pauvres en esprit ; car le royaume des Cieux est à eux.

« Heureux ceux qui sont doux ; car ils posséderont la terre.

« Heureux ceux qui pleurent ; car ils seront consolés.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice ; car ils seront rassasiés.

« Heureux les miséricordieux ; car ils obtiendront miséricorde.

« Heureux les cœurs purs ; car ils verront Dieu.

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ; car le royaume des cieux est à eux. »

1. Genes., xvii.

2. Matth., v.

3. Didon, *Vie de Jésus-Christ*, liv. III, ch. v.

Les pauvres, les affligés, les victimes de l'injustice humaine ont reconquis leur droit de cité. En dépit de la violence qui pourra les tourmenter encore, de la tyrannie qui pourra les pressurer, le royaume des cieux leur appartient. Grande et sublime parole qui, non seulement, a changé la face du monde, mais a fait voir en même temps, la raison des épreuves de la vie, le terme où elles conduisent et la route qu'il faut suivre pour y parvenir.

Cette route, plusieurs fois, les philosophes avaient voulu la marquer. Les plus sages d'entre eux disaient : « Écoute ta conscience. » D'autres permettaient de suivre en tout la nature ; quelques-uns même, d'obéir à ses pires incitations.

Avant les philosophes, la loi mosaïque avait essayé de déterminer, de plus près, les moyens de réaliser l'idéal de la vie. Moïse se présentant avec les tables de la Loi, et l'œil tout fulgurant encore de son tête à tête avec l'Éternel, avait dit à l'homme : « Sois fidèle aux commandements. » Les Rabbi s'emparèrent de ces commandements, en firent de nombreux commentaires. De leur travail sortit une série de prescriptions. A leur tour, ils s'écrièrent : « Respecte la tradition. »

Mais la conscience a parfois ses défaillances. La loi peut n'être qu'un instrument de torture et de mort, s'il est vrai que « la lettre tue ». De plus, les interprètes qui ont voulu la vivifier par l'esprit, ont cherché, trop souvent, à remplacer le texte par des commentaires variant avec les écoles, et quelquefois, hélas ! pleins d'erreurs.

Heureusement, depuis la venue du Christ sur la terre, l'homme se trouve mieux armé pour la lutte, dont le prix est le bonheur. Son intelligence et son cœur ont, en effet, reçu de nouvelles et précieuses lumières. Avec leur concours, la tradition sera, désormais, discutée, la loi mieux expliquée, la conscience redressée. Dominant toutes les théories, s'élevant au-dessus de tous les systèmes, la parole du Christ, en effet, a proclamé de nouveau l'idéal qui doit attirer toutes les âmes : « Soyez parfaits, ordonne-t-elle, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait (1). »

Ces mots ont relevé l'humanité. Depuis, elle a toujours marché de progrès en progrès. Mais, l'œil fixé sur le but, elle a encore du chemin à parcourir. La série de ses progrès possibles est loin d'être épuisée ; car à chacun de nous s'adresse la parole du Maître : « Soyez parfaits. »

1. Matth., v, 38.



Quelques-uns prennent cet ordre à la lettre. En vrais héros, ils nous donnent l'exemple, et pratiquent la charité, le dévouement et les autres vertus jusqu'à l'épuisement de leur vie. L'humanité reconnaissante va vers eux, les acclame, les vénère et les place sur les autels.

Un plus grand nombre ne s'élève pas si haut, et plus modeste en ses aspirations, ou plus timide, préfère aux cimes orageuses où il faut lutter contre tous les vents, les sentiers à mi-côte où on chemine tout doucement. Il semble que le Christ pensait à ce grand nombre, quand il parlait des demeures différentes qu'on trouve dans la maison de son Père (1). Et vraiment, on n'ose se montrer sévère pour cette foule, quand on songe aux difficultés sans nombre semées sur la route, et qui, surgissant de toutes parts, voudraient nous arrêter, et même nous faire retourner en arrière. Ces oppositions ne sont pas toujours couronnées de succès, mais, trop souvent, notre élan vers la perfection se trouve comme ralenti, et semble, parfois, complètement arrêté.

Devant nous, pourtant, comme devant le jeune Tobie, se dresse le monstre qu'il faut anéantir, si nous ne voulons qu'il nous dévore (2). Nouveaux Œdipes, il nous faut résoudre l'énigme du Sphinx ou devenir sa victime.

Nous ne pouvons, en effet, piétiner sur place. Le pessimisme et son morne découragement n'est pas davantage une solution. Vainement les époques de l'histoire se renvoient les échos douloureux de la plainte humaine et répètent le cri du désenchantement proféré depuis des siècles par Salomon (3). Nous avons mieux à faire que de chanter nos malheurs et de recommencer, sur tous les tons, l'hymne sans fin de la douleur. L'action, le travail, voilà notre mission. Les obstacles sont nombreux ; soit. L'important est de les connaître. Notre énergie dans la lutte ne s'en montrera que plus fière.

Au milieu du monde où nous a placés la Providence, nous devons obéir à la loi universelle des choses, arriver à notre fin, c'est-à-dire à la perfection (4).

« Forme substantielle » de toutes les vies qui subsistent en nous, notre âme, créée par Dieu, souffle de son cœur, comme

1. Joan., xiv, 2.

2. Tob., vi, 2.

3. Eccles., i, 2.

4. « Unum quodque dicitur esse perfectum, in quantum attingit proprium finem qui est ultima perfectio. » Thomas, 2, 2, quæst. 184, a. 1.

s'exprime la Genèse, a gardé de sa première origine comme un souvenir qui, en dehors de l'ordre formel donné par le Christ, l'invite à monter vers Dieu et les choses éternelles. « Dieu et les choses éternelles, voilà le monde des âmes. Hors de ce monde, elles sont comme en exil, dans l'obscurité, dans l'angoisse de la faim et de la mort; car Dieu est la lumière, la nourriture, la patrie, le lieu des âmes, comme l'espace est le lieu des corps, ainsi que s'exprimait Malebranche (1). »

Notre perfection consistera donc à retourner à Dieu, à nous élever jusqu'à lui par la volonté et l'effort de l'intelligence, en attendant cette union plus intime et surnaturelle de l'autre vie, où Dieu sera tout en nous, sans pourtant anéantir notre personnalité.

Dans cette ascension de notre âme vers Dieu, les théologiens ont distingué trois stades successifs. D'après une terminologie empruntée à l'Aréopagite, ils leur ont donné les noms de période purgative, illuminative et unitive.

Ces mots, avec leur aspect « moyen âgeux » répondent très bien à l'état de l'âme qui lutte d'abord péniblement contre les habitudes perverses, et se « purifie » dans la crainte et l'angoisse. Libre alors du côté du péché, l'espérance « illumine » son horizon, où se laisse entrevoir ce Dieu qu'elle aime, et auquel elle « s'unit » par un amour que rien de terrestre ne saurait plus diminuer ou détruire. La mort, désormais, peut venir : « O mort, tu ne troubles pas mes desseins, tu les accomplis, achève donc, ô mort favorable (2) », s'écrie cette âme. Elle a accompli l'ordre voulu par Dieu, et atteint sa fin.

Mais pour y arriver, que d'obstacles elle a dû renverser, que de tentations, inspirées par la triple concupiscence, elle a dû surmonter, que de railleries, peut-être, de la part du monde, il lui aura fallu subir ! Comment, livrée à elle-même, l'âme sortira-t-elle victorieuse de tous ces combats ?

Sans doute, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais Dieu est bien loin ! puis, qui l'assurera au moment de l'épreuve, que la voix entendue au fond de son cœur est une voix divine ? La réflexion peut s'égarer, le témoignage de la conscience peut être surpris, parfois même, intéressé. Qui donc aidera l'âme à se replier sur elle-même pour réaliser l'oracle de la sagesse antique, et prendre

1. Ribet, *Ascétique chrétienne*, ch. III.

2. Bossuet, 2<sup>e</sup> Sermon sur la Purification.

cette connaissance d'elle-même sans laquelle aucun progrès moral n'est possible ?

Un secours étranger : Le directeur de conscience.

Michelet (1) parlant du directeur de conscience l'appelle : « une chose nouvelle, peu connue au moyen âge ». Volontiers, il le considérerait comme une invention des temps modernes, un produit de l'ambition.

Dans une question de fait, les théories les plus séduisantes, les dissertations les plus brillantes ne sauraient prévaloir contre les témoignages. La direction de conscience est un fait ; interrogeons l'histoire.

Or, c'est à peine, si dans le cours des âges, l'histoire nous montre quelques exemples de perfection réalisée en dehors du concours du directeur. C'est un Jean-Baptiste au désert, un Paul l'Ermite, une Marie Égyptienne qui, sans les secours fournis par un directeur, ont gravi les rudes sentiers de la perfection. Mais à côté de ces faits, remarquables, nous l'accordons, mais bien rares, ils sont légion ceux que l'histoire nous montre assistés par un directeur. Sur le chemin de la Romaine Paule, nous trouvons saint Jérôme ; près de Catherine de Sienne, nous rencontrons Raymond de Capoue ; le nom de sainte Thérèse évoque celui de Jean de la Croix, comme celui de sainte Chantal rappelle François de Sales.

L'Église grecque, aussi bien que l'Église latine, reconnaît la nécessité d'un directeur. Toutes les deux s'accordent à le déclarer indispensable à l'âme qui veut s'élever jusqu'aux hautes cimes de la perfection (2).

Qu'on ne dise pas que le directeur et ses conseils sont nécessaires, mais pour quelques âmes seulement, celles qui sont éprises d'un violent amour d'idéal. Ces âmes, on en conviendrait, ont besoin d'un guide, d'un conseiller, mais pour la foule, le *vulgum pecus* qu'on nomme le grand nombre, à quoi bon un conseiller ? à quoi bon un guide ? A ceux qui cheminent sur une route large et fréquentée, il n'est pas nécessaire de donner un conducteur. Allez, marchez droit devant vous ; cette indication doit suffire.

De même pour l'accomplissement des devoirs ordinaires et communs qui forment la trame de notre vie morale. Allez, mar-

1. Michelet, *Du prêtre, de la femme, de la famille*.

2. Cf. Ribet, *Ascétique chrétienne*.

chez droit devant vous. Cette parole suffit aux besoins quotidiens de l'existence. Le directeur ne serait ici qu'une superfétation, un embarras, souvent même, un danger.

Oui ; si le devoir était toujours aussi facile à connaître qu'une route pratiquée à découvrir. Mais en est-il toujours ainsi ? — En théorie, sans doute, le bien et le mal se distinguent facilement. Tout homme comprendra que manquer à sa parole, trahir sa patrie soit un mal, tandis que, mourir pour défendre et sauver l'indépendance de son pays, souffrir pour rester fidèle à un serment, est d'un grand cœur, victime du devoir. Mais dans la vie, le bien n'est pas toujours d'un côté, le mal de l'autre (1).

Souvent, c'est du milieu de circonstances multiples, complexes, variables, qu'il faudra dégager cette inconnue qu'on nomme le devoir. Tantôt, l'intérêt personnel élèvera la voix et viendra nous rendre perplexes ; tantôt, l'intérêt de notre famille nous mettra dans l'embarras. Si on nous objecte, qu'après tout, même dans ces cas, l'intérêt ne saurait prévaloir contre le cri de la conscience nous disant : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'il te fut fait » ; nous l'accorderons pour un instant.

Mais comment se résoudre en face de deux devoirs contradictoires ? M. Brunetière (2) fait remarquer, avec raison, que la littérature tout entière est pleine des réponses données à cette éternelle question. Soit au théâtre, soit dans le roman, on se trouve souvent en face de cas de conscience, qui réclament une solution. M. P. Bourget excelle à les poser, sans toujours, peut-être, les résoudre aussi bien. En littérature, on peut laisser le lecteur en suspens ; dans la vie, impossible. Qui donc nous donnera la réponse attendue ?

On a parlé des principes généraux. Comme l'esprit, ils servent à tout et ne suffisent à rien. Ces principes, du reste, à qui demanderons-nous l'assurance que, dans leur application, nous ne céderons pas à la passion ? Aristote déjà avait opposé l'équité à la loi. Il voulait, par l'esprit du précepte, tempérer les rigueurs de la lettre : adoucir les sévérités de l'application par les intentions du législateur. Or, si nous sommes juges et partie, n'est-il pas à craindre que, trop facilement, nous acceptions pour nous la solution de l'indulgence, réservant pour les autres celle de la sévérité ?

1. Cf. R. Thamin, *Un problème moral dans l'antiquité*.

2. Brunetière, *Histoire et littérature*.



Il faut prendre l'homme tel qu'il est, tel que le font son éducation et le milieu social où le place l'existence. Il n'est « ni ange, ni bête ». Mais, tiraillé par des impulsions diverses, sollicité par des suggestions opposées, souvent, au moment de prendre une décision, il se trouve hésitant. L'ange n'aurait pas ces doutes, il irait au bien absolu. La brute non plus n'aurait pas un moment d'indécision, elle irait droit où la pousserait son instinct inconscient. L'homme, et c'est son honneur, entre les deux appels déjà notés par Ovide, doit choisir ; et des deux voies qui s'ouvrent devant lui, prendre l'une ou l'autre. Le plus difficile, on l'a dit, ne sera pas de faire son devoir, mais le plus souvent de le connaître.

Cet homme, volontiers on admet qu'il recoure aux conseils d'un jurisconsulte dans les questions litigieuses au sujet d'un droit de propriété ; on admet qu'il appelle à son aide les consultations d'un médecin quand la douleur le tourmente. Dans les deux cas, pourtant, il a les « principes généraux » du droit et de la médecine. Qu'il les consulte, se décide tout seul. Mais non, on craint qu'il ne se trompe, ne sache pas appliquer ces principes généraux, et on l'adresse au praticien, au spécialiste en renom. La loi même demande à ces praticiens, à ces docteurs, des garanties de savoir et d'intelligence. Elle a raison. Pourquoi, dès lors, voudrait-on que dans les questions de moralité, l'homme pût et dût se déterminer à un parti, sans recourir à des conseils ? Serait-il, dans ce cas, plus impartial, plus éclairé, qu'au jour où il devait décider d'un droit de propriété, juger d'une affection morbide ?

On objectera, nous le savons, qu'il n'y a point de parité. Le droit personnel se trouve limité par le droit du voisin ; partant, un tiers doit trancher le litige, terminer le différend. Dans le diagnostic de mon mal, je puis me tromper, ne pas entendre les battements de mon cœur, ne pas suivre avec assez de liberté d'esprit les pulsations de mon poulx, je puis être aveuglé, prévenu, troublé.

Soit ; quand il faudra prononcer entre mon intérêt et mon devoir, ou me décider entre deux devoirs contradictoires, alors seulement, je serai impartial, intègre, éclairé ! Énoncer cette proposition suffit pour montrer combien peu elle est sérieuse. Jamais nous ne sommes moins désintéressé qu'au moment où nous devons nous prononcer. Alors, surtout, nous avons besoin des conseils de ce « spectateur impartial » dont parle M. Janet, et

qui, mieux que nous, verra ce que nous pouvons nous permettre, ou devons nous refuser. Mieux que nous, il distinguera la voix de la raison, des impulsions fatales du tempérament ou des incitations de la passion. Les nuages amoncelés par l'intérêt, il saura les percer, les sophismes apportés par le désir, il saura les réfuter. Lui seul, en toute liberté, pourra discuter nos raisons, juger nos impressions, distinguer au milieu de nos velléités, celles qu'il faut suivre, celles qu'il faut condamner ; nous dire, en un mot, ce que nous devons faire ou ne pas faire.

A cet abandon aux mains d'un directeur, il y a des dangers. Le nier serait mentir à la vérité. Mais ces dangers, sont-ils aussi grands que veut bien le dire Michelet, aussi redoutables que l'a prétendu M. Caro ?

Pour Michelet (1), la direction de conscience n'est qu'un moyen de pécher plus librement. Écoutons ses paroles. « Ces faibles âmes de femmes, après la grande corruption du xvi<sup>e</sup> siècle, incurablement gâtées, pleines de passions, de peur, de mauvais désirs, parmi les remords, saisirent avidement ce moyen de pécher en conscience, d'expier sans amender, sans amélioration ni retour vers Dieu. » Bien graves sont ces accusations, mais ce n'est pas à la direction de conscience qu'elles s'adressent, c'est à sa corruption. Les meilleures choses, hélas ! peuvent, à l'usage, se pervertir. Faudra-t-il, pour supprimer les abus de la liberté, en supprimer l'exercice ? pour détruire les conséquences des erreurs possibles de la médecine, faudra-t-il en défendre la pratique intelligente et éclairée ? Ainsi en est-il de la direction de conscience.

Est-il bien vrai, en outre, que toutes ces « faibles âmes de femmes » vinssent chercher les moyens d'expier sans amender ? Qu'il y en ait eu ; c'est possible. Mais des erreurs individuelles n'ont jamais autorisé les généralisations absolues, n'ont jamais prévalu contre les affirmations de l'histoire. A une assertion sans preuves, nous opposerons des faits.

Étaient-elles si faibles, ces âmes de femmes qui s'appelaient Mme de Longueville, la princesse Palatine ou La Vallière ? Dira-t-on qu'elles aient expié sans amender, sans retour vers Dieu ? Duchesse de Vaujours, par le bon plaisir de Louis XIV, Mme de La Vallière, sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde, souffrira trente-six ans toutes les austérités du Carmel. L'expiation n'est-

1. Michelet, *op. cit.*

elle pas suffisante? La princesse Palatine passera les dernières de sa vie dans la plus rigoureuse pénitence, et, au milieu des maladies qui la tourmentent, s'accusera d'avoir, un moment, demandé un peu de soulagement. « Je commence à m'apercevoir, s'écrie-t-elle, que je cherche le Paradis terrestre à la suite de Jésus-Christ, au lieu de chercher la montagne des Olives et le Calvaire par où il est entré dans sa gloire (1). » Mme de Longueville demandera à la rigoureuse observance des sacrifices imposés par le plus pur esprit janséniste, un moyen de racheter les erreurs de sa première jeunesse.

Dans la pénitence de ces femmes, vainement chercherait-on des témoignages de faiblesse ; plus vainement encore ces hypocrisies dont parle Michelet. Ces femmes ne faisaient rien à demi. Elles ignoraient l'art de se reprendre et de se donner tour à tour. Ce n'est pas la direction de conscience qui le leur aurait appris.

Plus sérieux et plus grave nous paraît le reproche formulé par M. Caro.

Dans un style plein de délicatesse, et dont la modération rend encore plus pénétrante la pensée, le moraliste s'inquiète des conséquences possibles de la direction. « A force de tribulations secrètes et de troubles, j'ai peur, dit-il (2), que l'âme dévote ne se lasse de ses luttes, et ne se remette complètement aux mains d'autrui, et ne cherche son repos dans une abdication... On est presque heureux de sentir qu'on ne s'appartient plus, parce qu'on espère vaguement qu'on n'aura plus à répondre de soi... Voilà, selon moi, le péril le plus sérieux de la direction. Sous quelque prétexte que ce soit, l'âme n'a pas le droit de se démettre de sa responsabilité, elle n'a pas le droit de renoncer à la noble fatigue de vivre. »

Ces paroles, nous avons voulu les citer tout au long ; car, à l'émotion qui les anime, on devine chez leur auteur un respect profond pour la liberté et la personnalité humaines. Le danger qu'elles signalent, elles nous le font craindre et redouter.

Si la direction de conscience impose, en effet, cette abdication absolue, ce renoncement complet, elle est un vrai danger. Mieux encore, si au lieu de nous apprendre à vivre, de nous aider à gravir les rudes sentiers du devoir, elle nous enseigne un lâche abandon, un entier oubli de la « noble fatigue de vivre »,

1. Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, princesse Palatine.*

2. Caro, *Nouvelles études morales sur le temps présent.*

on doit, non seulement s'en passer, mais la condamner et la proscrire.

Mais la direction de conscience, engendre-t-elle vraiment les tristes conséquences que M. Caro nous dépeint ? Le sentiment qui anime les paroles de notre moraliste, en dépit de son absolue sincérité, répond-il à une conception vraie de la direction ?

On peut au moins en douter.

Lorsque l'ange, sous les traits d'Ananias, promet à Tobie (1) de conduire son fils et de le ramener sain et sauf, il ne se substitue pas à son protégé, ne lui fait nullement perdre de vue la « noble fatigue de vivre ». Il le conseille, lui montre comment il échappera au danger d'être dévoré par le poisson, et le moyen qu'il lui enseigne est bien viril : « Saisissez-le par les ouïes et entraînez-le », dit-il.

Ainsi fait le directeur de conscience.

C'est un maître qui nous enseigne « le dur métier d'honnête homme », aide nos résolutions, mais nous laisse, en dernière analyse, le mérite de la détermination. Dans ses mains, nous ne serons jamais, suivant la parole tant répétée, et si mal comprise, comme « le bâton dans les mains d'un vieillard ». Le directeur ne doit pas, en effet, se substituer à l'âme qu'il conduit, ni confisquer sa liberté, si même son idéal est de lui apprendre à se passer de ses services. « Loin de vouloir vous attacher des âmes infirmes, rendez-les libres ; et, autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnerez. » C'est en ces termes que Bossuet lui-même s'adressait aux « véritables directeurs (2) ».

Qu'on l'entende bien, au reste, par la soumission au directeur de conscience, nous n'abdiquons pas notre liberté, et ne renonçons pas à son usage légitime ; car, même en obéissant, nous restons toujours libre.

« Le libre arbitre, dit saint Thomas (3), n'est pas donné à l'homme pour lui permettre de suivre toutes ses fantaisies et de satisfaire tous ses caprices ; il lui est donné, pour que, à la différence des êtres sans raison, il n'agisse pas sous l'impulsion d'une nécessité naturelle, mais par l'effet d'un libre choix, né de l'exercice régulier de ses propres puissances. »

1. Tobie, v, 11-20.

2. Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, LVI<sup>e</sup> jour.

3. *Summa theologiae*, 2, 2<sup>æ</sup>, quest., c. iv, ar. 1, ad. 1.



Le libre choix que nous faisons d'un directeur, la soumission à ses conseils, accomplie dans « l'exercice régulier de nos propres puissances », n'a donc pas amoindri notre liberté ; il a diminué, seulement, les chances d'erreur. Se mettre dans le cas de ne pouvoir faire une chute, ou, tout au moins, d'en rendre les suites moins dangereuses, n'a jamais été considéré par personne comme un embarras dans la marche, ni même comme une gêne dans le libre exercice des puissances de locomotion. La Bruyère était donc bien dans le vrai, quand il écrivait : « Je ne haïrais pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, et d'en être gouverné en toutes choses et absolument, et toujours ; je serais sûr de bien faire ; je jouirais de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison (1). »

Ce dernier mot, s'il écarte les dangers de la direction, ou permet, du moins, de les considérer sans effroi, exige de la part du directeur de nombreuses et précieuses qualités.

Diriger une âme, l'honneur est bien médiocre, les avantages personnels bien faibles ; mais la responsabilité est grande ! Cette âme sera ce que le directeur l'aura faite. Tant vaudra la direction, tant vaudra l'âme. Mieux encore que dans la filiation naturelle, on pourra dire ici : « Tel père, tel fils. » Saint François de Sales le savait bien, s'il a pu écrire : « Choisissez un directeur entre mille, dit Avila, et moi je dis, entre dix mille... ; car il le faut plein de charité, de science et de prudence (2). »

Dans cet art suprême de la direction des âmes, on ne saurait s'ingérer de sa propre autorité, encore moins s'imposer. Il faut mériter la confiance par une science profonde, un zèle ardent, un dévouement sans mesure, une élévation constante au-dessus des intérêts matériels et une union aussi intime que possible avec Dieu, par la vertu de piété.

Ces qualités nous paraissent absolument indispensables.

Et d'abord, la science. — « Dieu les garde, disait sainte Thérèse de ses religieuses (3), de se conduire par un directeur ignorant. » Dans l'art de la direction des âmes, il faut, non seulement, connaître les principes de la science morale, mais encore les sujets auxquels il faut les appliquer, les circonstances qui peuvent en modifier ou en retarder l'application. Un sens droit, un jugement solide, une raison naturellement saine, seront d'un

1. La Bruyère, *Les Caractères*, ch. iv.

2. François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, première partie, ch. iv.

3. Thérèse, *Chemin de la perfection*, ch. v.

grand secours au directeur, mais, seuls, il ne sauraient suffire. Bien rares sont, en effet, ceux qui osent incriminer leur jugement, ou douter de sa rectitude. Pas plus qu'au médecin ou au jurisconsulte, un sens droit, ni même l'expérience ne sauraient suffire. Ces deux facteurs sont utiles, mais ils ne sont pas tout. La science compétente doit contrôler leurs indications, vérifier leurs données.

Même, la science toute seule offrirait ses dangers. « On trouve en effet des savants, disait saint Bernard (1), qui recherchent la science pour elle-même, c'est une vaine curiosité; d'autres qui veulent savoir pour en tirer profit, c'est un gain honteux; d'autres qui veulent savoir pour se faire un pavois de leur science, c'est une vanité méprisable; d'autres enfin qui recherchent la science pour aider les autres et rendre service à leurs frères, c'est de la charité. »

Cette vertu de charité doit, en effet, s'ajouter à la science du directeur, pour l'anoblir et la compléter. Inspiré par cette vertu, il tâchera à guérir les travers de caractère, à corriger les défauts de celui qui vient à lui en toute confiance. Un courant d'amitié s'établira entre eux. Désormais, il ne peut rester indifférent à rien de ce qui concerne cette âme. Vive, ardente, généreuse, cette affection doit être absolument désintéressée, vide de tout motif de sensualité ou d'ambition. Toutes les âmes se valent. « Rien n'est petit aux yeux de Celui devant qui rien n'est grand. » Dans ses relations avec les âmes, le directeur ne devra jamais oublier cette grande loi de l'égalité de tous devant Dieu. Sans « acception de personnes », c'est l'intérêt du dirigé seul, qui inspirera ses décisions et lui dictera ses sentences.

Elles seront toujours judicieuses, si la prudence les contrôle et en surveille l'application.

Savoir compatir aux misères, consoler les douleurs, et, sans jamais se lasser, tendre une main secourable à qui a besoin d'encouragements incessants, n'est pas moins nécessaire au directeur des âmes.

Naturellement, il est vrai, l'homme est porté à exagérer ses malheurs, à donner une grande importance à tout ce qui le touche. Prenons garde. En dépit de ces tendances innées, et malgré l'exagération, facile à tous ceux qui souffrent, il pourra se rencontrer de véritables souffrances, des douleurs bien

1. D. Bernardus, *sup. cantica*, serm. 36.

aigües. Un traitement brutal ne pourrait que les envenimer. L'imagination entrera, peut-être, pour une large part dans les souffrances qu'on nous racontera, et donnera plus d'importance qu'il n'en faudrait, à des impressions qu'une sensibilité malade exagèrera comme à plaisir. Mais : « coups de poignard ou coups d'épingle, qu'importe si on en meurt ». Pour toutes ces plaies, le directeur devra donc posséder un baume ; pour toutes ces misères, une consolation ; pour tous ces découragements, une parole d'espoir.

La longue patience d'une mère au chevet d'un fils aimé, patience que rien ne lasse, et qui sait espérer contre toute espérance, devra soutenir le directeur. Pour employer un mot répété souvent par Bossuet, il faut qu'il sache s'établir dans une confiance inaltérable, et redire avec le Psalmiste : « *Expectans, expectavi* (1). »

Toutes ces qualités, absolument nécessaires, bien qu'à des degrés divers, le directeur de conscience ne pourra les acquérir et les développer que par une application incessante, des efforts constants, et une union aussi intime que possible avec Dieu.

C'est à l'idéal de la perfection qu'il veut élever les âmes ; or l'archétype de toutes les perfections ne réside qu'en Dieu. Par ce mot, nous n'entendons pas le Dieu impersonnel et abstrait du déiste, le Dieu en « perpétuel devenir » du spinosisme, et à qui, suivant le mot d'un philosophe, « nous servirions de distraction » ; mais bien le Dieu personnel et vivant du christianisme, le Dieu fait homme : Jésus-Christ. Si Platon l'avait connu ce Dieu « fait l'un de nous », qui a voulu prendre nos misères pour nous apprendre à les supporter et goûter l'amertume des larmes pour nous montrer comment on console la douleur, nul doute qu'il ne l'eût aimé et ne fut devenu un de ses fidèles disciples.

A ce Christ, le directeur demandera l'illumination, le courage, le dévouement, le zèle, la patience. Avec lui, il vivra en perpétuelle communion par la pensée et l'élévation du cœur qui constituent la prière.

Alors, mais alors seulement, nous n'aurons plus à craindre les défaillances de sa raison, ni à redouter les entraînements de son imagination. Le directeur sera utile aux âmes, et passera à travers les dangers de son ministère, sans éprouver aucun dommage pour lui-même. Il ne sera plus seul ; car le Christ le

1. Ps. xxxix, 2.

soutiendra, l'assistera dans ses décisions, l'éclairera dans ses doutes et lui permettra de mener à bonne fin l'éducation des âmes.

Qu'on ne dise pas que, par cette assistance, nous confondons deux domaines bien distincts, et que, si elle est possible dans l'acte sacramentel de la confession, fait absolument surnaturel, elle ne saurait exister dans la direction, fait plus humain et qui n'est pas essentiellement du domaine religieux. Nous le savons; même avant la croix, on trouve, sinon la direction au sens chrétien du mot, du moins, des relations d'âme à âme qui s'en rapprochent jusqu'à en donner l'illusion. Dans ces relations, il suffisait d'apporter du sérieux et de la gravité. Mais pourquoi ne pas croire à la parole de Bossuet écrivant à la Sœur Cornuau : « Ma fille, Dieu ne m'a rien donné sur vos questions; quand il me donnera, je vous le donnerai. »

Loin de diminuer la grandeur de cette amitié où le directeur est à la fois confident et maître, cette intervention de Dieu ne fait que la développer encore. Elle contribue à la placer, si je ne me trompe, au-dessus de toutes les autres relations humaines, par ses moyens, comme elle l'est déjà par son principe et sa fin. Elle lui donne un caractère auguste et presque sacré.

A côté du confesseur, pouvant se confondre avec lui, mais en étant souvent distinct personnellement, comme il l'est par ses attributions, le directeur de conscience exerce bien, en effet, un ministère sacré. Le confesseur, ministre impersonnel de Dieu, entend l'aveu des fautes, et prononce un jugement. Le directeur, ami supérieur, connaît non seulement les fautes, mais les habitudes, les aptitudes, les attrait. Son rôle principal est de servir de guide, de conseil dans les combats de la vie.

On peut concevoir des fonctions plus brillantes, mais je ne sache pas qu'il s'en trouve de plus utiles et de plus grandes.

---



# PREMIÈRE PARTIE

## BOSSUET DIRECTEUR DE CONSCIENCE A LA COUR

---

### CHAPITRE PREMIER

#### DÉBUTS DE BOSSUET — SON ARRIVÉE A LA COUR

Un soir de l'année 1643, il y avait foule nombreuse dans les salons de l'hôtel de Rambouillet. Le marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, devait présenter un jeune ecclésiastique, élève du collège de Navarre, dont il avait vanté beaucoup la prodigieuse facilité et le talent extraordinaire. Cet étudiant, encore un enfant, il avait seize ans à peine, devait tenir une gageure acceptée par Mme de Rambouillet et sa fille. Après quelques instants de réflexion, laissé dans un salon, sans livres, il devait prononcer un sermon. Bossuet, car c'était lui, fit honneur à son protecteur, et, après ce discours, Voiture dit « qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard ».

La singularité du fait valut à l'orateur d'être présenté à Cospéan, évêque de Lisieux, prédicateur ordinaire de la Cour, et grand ami de Richelieu. Ce prélat invita le jeune étudiant à donner un sermon devant lui. L'auditoire était moins brillant que celui du noble hôtel, et, au lieu de compliments, Bossuet reçut, ce qui vaut mieux, des conseils ainsi que d'utiles observations sur l'éloquence sacrée. Quand il prit congé, Cospéan se retourna vers l'assemblée qui l'entourait et s'écria : « Ce jeune homme, que vous venez de voir sortir, sera une des plus grandes lumières de l'Eglise (1). »

1. De Bausset, *Histoire de Bossuet*, liv. I, 12.

Bossuet ne négligea rien pour préparer la réalisation de cet oracle. Dès le 25 janvier 1648, devant Condé à qui il l'avait dédiée, il soutenait sa thèse de bachelier en théologie.

Nous ne parlerons pas de l'éclat et du procès qui accompagnèrent sa « Sorbonique », ni des succès qui le désignèrent à l'admiration de ses camarades du collège de Navarre, et le firent nommer procureur de la maison. Pour son discours des « Paranymphe », Bossuet adopta comme exergue les paroles : *Deum time, Regem honorifica*. Ces deux mots marquaient le double sentiment qui le dirigera pendant son existence entière et lui donnera cette unité et cette invariabilité dans la doctrine qui la rendent si remarquable.

C'était au plus vif des troubles de la Fronde. Il y avait alors un certain courage, au moment où la Cour avait à combattre des armées rebelles commandées par des princes du sang, et dans une ville livrée à toutes les intrigues, à venir ainsi rappeler à des sujets ce qu'ils devaient à leur souverain « lieutenant de Dieu sur la terre ».

A quelques jours de là, le 18 mai 1652, Bossuet recevait le bonnet de docteur. Agenouillé au pied de l'autel des Martyrs, il jurait de consacrer sa vie entière au service de la vérité.

Jamais serment ne fut mieux gardé.

Archidiacre de Metz depuis quelques mois, Bossuet n'était point prêtre encore. Il fut ordonné seulement durant le Carême de 1652. Pour se préparer à ce grand acte, il avait suivi les exercices d'une retraite sous la direction de Vincent de Paul.

Bossuet aurait pu rester à Paris. Son cousin, François Bossuet, secrétaire du Conseil des finances, recevait chez lui tout ce que la Cour avait de plus distingué par le rang et la naissance. Lié, grâce à sa fréquentation à l'hôtel de Rambouillet, avec tous les beaux esprits du temps, le jeune docteur n'avait qu'à attendre la fortune. Elle ne pouvait manquer de lui sourire. Un moment, elle se présenta à lui sous le titre de grand-maitre de Navarre. Le titulaire, Nicolas Cornet, voulait en effet se démettre en faveur de son meilleur élève.

La proposition avait de quoi séduire. Mazarin, supérieur de Navarre, n'allait-il pas faire pour ce collège ce que Richelieu avait fait pour la Sorbonne.

Chanoine de Metz, Bossuet se souvint des liens qui l'attachaient à cette église, et il quitta Paris, pour aller s'adonner

dans la retraite à cette étude des sciences que Cospéan lui avait recommandée.

A Metz, il se trouva en contact avec les Juifs, fort nombreux dans cette ville. Il s'appliqua à développer la maison de « la propagation des filles de Metz ». On y recevait les jeunes filles israélites qui voulaient se convertir. Très lié avec plusieurs rabbins, et principalement Charles-Marie de Veil et son frère puîné Louis de Compiègne, il apprit à pénétrer les secrets de la science du Talmud. L'histoire du peuple hébreu, qui, on peut le dire, nous fait voir toutes les extrémités de la fortune, le remplit de pitié et de miséricordieuse compassion pour les malheurs que les Juifs enduraient alors. Plus d'une page de son *Histoire universelle*, où l'on sent palpiter l'émotion d'un cœur généreux, lui fut inspirée par le souvenir des souffrances qu'il avait vues de près à Metz (1).

Cette charité vraiment chrétienne, faite de tolérance et d'amour des âmes, il la porta aussi dans sa lutte contre les protestants.

Volontiers, on se représente Bossuet comme un Jupiter tonnant, aussi plein d'intolérance que de farouche despotisme. Le portrait que Rigaud nous a laissé de lui est peut-être pour quelque chose dans ce jugement. Le grand appareil flottant de cette robe tombant à larges plis, nous empêche de voir cette sérénité douce et « charmante » — le mot est de Saint-Simon — qui transparaît bien mieux dans le portrait peint par Mignard. Trop facilement aussi, nous laissons la légende se former autour d'un nom, et, il faut en convenir, l'éloignement et la distance où nous sommes de cette époque, aide singulièrement à son effet.

Aussi, vaut-il mieux écouter un confident et nous en rapporter aux paroles de Ledieu, qui nous rappelle ces mots de Bossuet dans une conversation : « Les religionnaires étant naturellement révoltés contre l'Église, il faut, avant toute chose, la leur rendre douce et aimable. »

Cette douceur, cette amabilité, Bossuet ne s'en départira jamais. Il les conseillera plus tard contre Richard Simon, et, dès les premières rencontres, il les employa avec le ministre P. Ferri. Ne lui demandons pas de fléchir sur la doctrine ; il est trop convaincu pour n'être pas quelquefois véhément, passionné. Appuyé sur les Pères, affermi par la longue suite de leurs témoignages,

1. Bossuet, Cf. *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> partie, 24.

il sera inébranlable sur les points principaux ; mais pour toutes les questions secondaires, il sera facile et, volontiers, conciliant. Ce qu'il veut, c'est « s'arrêter aux expositions les plus simples, les moins embarrassées, qui sont ordinairement les plus véritables (1) ». C'est toujours en « toute charité », suivant la devise de son maître saint Augustin, qu'il demande à « expliquer simplement sa foi ». Dans les dernières années de sa vie, il se sépara même de ses confrères, les évêques du Languedoc, qui réclamaient des mesures sévères contre les protestants. Bossuet rédigea alors l'instruction de Louis XIV aux intendants pour leur défendre « d'obliger les nouveaux convertis à approcher des sacrements, comme quelques officiers, par un faux zèle, l'avaient fait en quelques endroits (2) ». La lutte si âpre qu'il entreprendra pour la défense de la déclaration de 1682, n'a pas d'autre cause que le désir d'abaisser la barrière qui sépare Rome et les protestants (3). L'Église, il le sait bien, « est déchirée, non seulement par ceux qui veulent opiniâtrément faire prévaloir le mal, mais encore par ceux qui usent de trop de rigueur pour établir le bien ». Il expose le dogme, et cherche à éclairer ses adversaires, plus encore qu'à les contredire. Il veut les gagner par insinuation, au lieu de chercher à les réduire de haute lutte ; car « rien de plus nécessaire que la douceur, qui seule peut nourrir la charité (4) ».

Tandis que Bossuet déployait tous ses efforts pour obtenir des retours à l'unité de l'Église, et commençait avec P. Ferri une correspondance qui resta, hélas ! sans grands résultats, Anne d'Autriche arrivait à Metz. On était en 1657. Ce voyage avait été entrepris pour suivre de plus près les négociations poursuivies à Francfort par le maréchal de Gramont et le marquis de Lyonne.

La Cour se trouvant tout entière à Metz, la reine-mère désira entendre de la bouche de Bossuet le panégyrique de sainte Thérèse, la grande sainte espagnole. Le 15 octobre 1657, elle était obéie. La Cour de France, suivant la remarque de Gandar (5), « se trouvait réunie comme à point nommé, pour consacrer la réputation naissante d'un orateur destiné à être bientôt une des splendeurs du règne ».

1. Bossuet, *Lettre* à P. Ferri, 28 octobre 1666.

2. Cf. De Bausset, *Vie de Bossuet*, liv. XI.

3. Cf. Bossuet, *Lettres* à Dirois... *passim*.

4. Bossuet, *Histoire des variations*, liv. XI, 143.

5. Gandar, *Bossuet orateur*.



Anne d'Autriche fut émue d'une instruction où, « avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur (1) », on lui rappelait le soin qu'elle devait avoir des pauvres, ces « membres du Fils de Dieu ». Rentrée à Paris, elle parla de Bossuet à Vincent de Paul, et on l'institua, par lettre de cachet, supérieur d'une mission donnée à Metz avec le concours des ecclésiastiques de la Conférence de Saint-Lazare à Paris.

M. Floquet nous a raconté, par le détail, les soins pris par Bossuet pour assurer le succès de la mission, et les éloges qu'il reçut de Paris.

Aussi, quand le prédicateur arrivait en qualité de mandataire du Chapitre de Metz, pour soutenir devant le Parlement d'importantes affaires, il n'était à Paris un inconnu pour personne. Il avait trente et un ans.

Le 15 mars de cette année 1659, devant la reine-mère et toute la Cour, Bossuet donna une nouvelle audition d'un panégyrique de saint Joseph, déjà prêché une première fois en 1656 (2). On le désigne d'après le texte, par ces mots, le *Depositum Custodi*.

La chapelle des Carmélites s'est remplie, à cette occasion, d'une assistance nombreuse. La Cour attirait toujours le flot des courtisans. De l'impression que Bossuet va produire peut dépendre sa fortune. Essayera-t-il de gagner la confiance par de lâches compromissions ou de basses flatteries, et, en présentant timidement la vérité, va-t-il tenter de jeter les fondements d'une réputation brillante ?

Non. — Tel nous le verrons toujours, tel il se montra dans ce discours.

Écoutons-le. C'est pour obéir à la reine-mère, « qu'il a rappelé en son souvenir des idées que le temps avait effacées ». Il ne discutera pas les raisons de cet ordre. « L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les raisons du commandement. » Mais n'est-il pas juste, Madame, dit-il tout aussitôt, « qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet aux prédicateurs de son Évangile et qui, loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paraître avec plus de force ». Immédiatement, il prend position en face de cet auditoire et lui rappelle les maximes les plus austères de la foi ; la nécessité de la souffrance, car « Jésus ne veut être

1. Bossuet, *Panégyrique de sainte Thérèse*.

2. Cf. Lebarq, *Édition critique des œuvres oratoires de Bossuet*.

qu'avec ceux qui souffrent » ; le terrible réveil sonné par l'heure de la mort où « tous ces honneurs ne nous suivront pas ».

Que ces idées soient nouvelles ; non pas, si elles sont aussi anciennes que le christianisme, mais qu'elles soient du moins d'une morale « austère, bien chrétienne », comme en jugeait Colbert, évêque de Luçon, on n'y saurait contredire. Jamais Bossuet ne sera de ces prédicateurs dont se moque si spirituellement Mme de Sévigné dans une lettre à sa fille. Elle parle d'un abbé de Montmort : « Il fit le signe de la croix, dit-elle, il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures, il nous pria de ne pas craindre la mort (1). » Cette rhétorique douceâtre n'est pas celle de Bossuet. Il ne veut avoir d'autres principes que ceux de saint Paul. Pas plus que l'apôtre, il ne voudra flatter « les oreilles par des cadences harmonieuses, charmer les esprits par de vaines curiosités (2) ».

Il ne s'agissait pas en effet, à ce moment, de farder la vérité. Louis XIV entrait en scène. Plus que jamais, il faudra se montrer « austère, bien chrétien », et, à l'exemple de saint Paul, « abattre aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux », non pas seulement en la personne d'un proconsul, mais bien en la personne de celui que tous, alors, appelaient le Grand Roi. Le combat sera long, rempli de péripéties diverses. Louis XIV aura plus d'un moment d'hésitation, succombera à des vellétés de révolte, se redressera contre les ordres de Dieu transmis par son ministre. Le dernier mot, cependant, restera à la vérité prêchée par Bossuet. Une fois de plus, la morale sera sauvée par un prêtre du Christ, ses droits proclamés en face du despotisme et la dignité humaine défendue par la Croix.

La grande situation des personnages qui entrent alors en lutte, l'un défendant les droits de la morale, l'autre revendiquant la pleine indépendance et le droit absolu de faire ce qui lui plaira, donne à cette rencontre de Bossuet et de Louis XIV un intérêt non seulement religieux, mais philosophique et humain.

Ce roi qu'on a jugé trop sévèrement peut-être, si on en croit Duclos dans ses *Mémoires*, a toutes les qualités du corps et de l'esprit. « Son visage, d'après le portrait esquissé par Saint-Simon, remplissait la curiosité des peuples ; sa taille, son port, sa beauté, sa grande mise et jusqu'au son de sa voix et à

1. Mme de Sévigné, 1<sup>re</sup> avril 1671.

2. Bossuet, *Panégistique de saint Paul*.

l'adresse, la grâce naturelle et majestueuse de toute sa personne, le firent distinguer jusqu'à sa mort, comme le roi des abeilles (1). » De plus, le peuple l'aime. On se souvenait du bonheur dont Henri IV avait fait jouir la France, et l'amour de l'ordre, au sortir des troubles de la guerre civile, s'incarnait dans celui de la royauté. La Fronde, « cette vive et gaie échappée d'écoliers entre deux maîtres sévères (2) », et qui fut si lourde au peuple, n'avait fait qu'augmenter et accroître cet amour. « L'expérience du passé et un instinct commun à toute la nation, lui disaient que la royauté seule pouvait donner à la France ce qui lui manquait, l'ordre et l'unité (3). » Or, cette royauté se personnifiait dans un homme.

Malheureusement, Louis XIV, l'homme souverain, comme Goethe l'appelle quelque part, avait eu dans son enfance une éducation très négligée.

La reine, sa mère, s'était peu mise en peine de la surveiller, et l'avait laissée presque entière aux mains des précepteurs. Il n'y avait que sur le chapitre de la religion où elle ne pardonnait rien à son fils (4). Mais pour tout le reste, « au lieu de le contraindre comme les autres enfants, on le flattait dans toutes ses inclinations (5) ». Une enfance, passée dans les jeux et le plaisir, était peu faite pour éveiller le sens moral et apprendre au jeune prince le dur métier d'honnête homme.

Naturellement droit, pourtant, il avait dès les premiers jours de son administration, fait à Colbert et à ses autres ministres une recommandation. « Je vous avoue, leur dit-il, que j'ai un fort grand penchant pour les plaisirs ; si vous vous apercevez qu'ils me fassent négliger mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir (6). »

Les avertissements furent trop discrets peut-être, ou ne furent pas entendus ; car, dès avant son mariage, Louis XIV avait donné plus d'une raison d'inquiétude à la piété de sa mère.

Nous n'avons pas à recueillir toutes les indiscretions du valet de chambre de la Porte, mais nous ne pouvons passer sous silence les assiduités du jeune roi auprès d'Olympe Mancini, devenue, depuis, comtesse de Soissons (7).

1. Saint-Simon, *Mémoires*, I.

2. Michelet, *Précis d'histoire moderne*.

3. De Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*.

4. Cf. abbé de Choisy, *Mémoires*.

5. Id., *ibid.*

6. C. Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, ch. 14.

7. Cf. A. Renée, *Les nièces de Mazarin*.

Quant à l'amour qu'il avait voué à Marie Mancini, une autre des nièces de Mazarin, il fut si violent, qu'il fallut toutes les résistances de la reine-mère et l'autorité du cardinal pour y mettre un terme. La jeune fille écrivit enfin à son oncle qu'elle se soumettait à ses volontés et qu'elle ne retiendrait pas plus longtemps le cœur du roi.

Libre de tout engagement, Louis XIV put donc, le 4 juin 1660, épouser l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche. Dès les premiers jours, il s'en montra très épris.

Malheureusement, cette union qui consacrait et couronnait la politique de Mazarin, ne tarda pas à être traversée par de sombres nuages. A Fontainebleau, « où la Cour se retira fin d'avril 1651, pour laisser passer tout le temps de la grossesse de la reine (1) » ; Louis XIV oublia, tout d'un coup, ce qu'il devait à la femme qui allait le rendre père.

Nous ne pouvons nous attarder au récit des nombreuses intrigues qui se déroulèrent alors. Ce n'est pas l'histoire de Louis XIV et de ses favorites que nous avons dessein d'esquisser, mais bien celle de Bossuet directeur de conscience à la Cour. Nous ne dirons donc des relations et des légèretés de Louis XIV, que ce qui nous semblera indispensable dans notre sujet ; soit pour montrer le mal que Bossuet avait à combattre, soit pour faire connaître les résistances qu'éprouva sa parole.

Avec son cœur de mère toujours en éveil, Anne d'Autriche ne tarda pas à prendre ombrage des fréquentes et longues promenades du roi avec Madame. Pourtant « l'union intime, et l'amitié solide du roi et d'elle ne fut point altérée (2) ». Elle fit seulement des remontrances à son fils, lui parla des larmes que versait la jeune reine son épouse, des soupçons qui traversaient son cœur, et « venaient d'un excès de tendresse ». En même temps, « elle témoigna à Madame que ses veilles et ses parties de chasse pouvaient incommoder sa santé (3) ».

Jeune, gracieuse, enjouée, Henriette d'Angleterre ne s'arrêta pas longtemps aux observations de la reine-mère, elle continua avec le roi son commerce de coquetterie et de longues promenades, que toute la Cour avait remarquées. Bien loin du jour, où dans un bal à la Cour, Louis XIV l'avait délaissée pour la duchesse de Mercœur, sous prétexte qu'il n'avait pas à amuser les petites

1. Cf. Gaillardin, *op. cit.*

2. Cf. Mme de Motteville, *Mémoires*.

3. Id., *ibid.*



filles, elle était la vraie reine des fêtes où Marie-Thérèse ne pouvait guère paraître alors. Par son mariage avec Monsieur, frère du roi, Henriette d'Angleterre se trouvait en effet la première après les reines. Elle personnifiait l'entrain, l'animation et la gaieté, dans un milieu où le caractère un peu sombre de Marie-Thérèse ne jetait peut-être pas grand éclat. Mme de La Fayette, qui l'a bien connue, nous dit (1) qu'elle possédait au plus haut degré le don de plaire, et ce qu'on appelle grâce. Les charmes étaient répandus en toute sa personne, dans ses actions et dans son esprit. C'était avec une parfaite insouciance et sans aucune réflexion, qu'elle s'exposait témérairement aux attaques des médisants.

Les remontrances de la reine-mère devenant plus pressantes, Madame convint, pour dissimuler son manège, que le roi « ferait l'amoureux de quelque personne de la cour ». Ce fut d'abord Mlle de Pons, puis une demoiselle de Chemerault ; enfin Mlle de La Vallière.

Louise de la Baume Le Blanc La Vallière, née dans la Touraine, avait suivi sa mère, remariée à M. de Saint-Rémi, maître d'hôtel de Gaston, duc d'Orléans. Dès son bas âge, elle s'était ainsi trouvée mêlée avec les demoiselles qui faisaient la société des demi-sœurs de la grande Mademoiselle. C'est là que Mme de Choisy la remarqua. Quand on voulut former la maison de Madame, elle la proposa et la fit accepter en qualité de demoiselle d'honneur.

L'abbé de Choisy nous dit, dans ses *Mémoires*, que Louise de La Vallière « n'était pas de ces beautés toutes parfaites qu'on admire souvent sans les aimer, qu'elle était fort aimable et que, le vers de La Fontaine « la grâce plus belle encor que la beauté », semble avoir été fait pour elle. Des cheveux blonds, un sourire agréable, des yeux bleus, et un regard si tendre et en même temps si modeste, qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment (2) ».

Telle était la compagne que le roi et Madame prirent en tiers pour leurs promenades.

On ne pouvait mieux choisir. Timide comme une violette, qui se cachait sous l'herbe, pour emprunter le mot de Mme de Sévigné, Louise de La Vallière avait, malgré son jeune âge, une ré-

1. Mme de La Fayette, *Histoire de Madame Henriette*.

2. Abbé de Choisy, *Mémoires*.

putation de sagesse et de vertu qui lui attirait toutes les sympathies et imposait le respect à tous ceux qui l'approchaient.

Tout d'abord, le roi ne prit pas garde à la nouvelle venue. Mais, peu à peu, un tendre sentiment s'empara de son cœur. Il avait vingt-deux ans; il tomba, victime du jeu inventé par Madame. « Le roi, dit un contemporain, était alors fort amoureux de Mlle de La Vallière, et d'autant plus touché qu'il en faisait encore un mystère presque impénétrable (1). »

Bientôt, ce mystère n'en fut plus un.

Dans les ballets de 1661 à 1662, qui se lient directement à l'histoire de la Cour, on put voir décroître et disparaître par degrés la déférence que le roi avait d'abord montrée à la reine (2). Ce fut, en effet, à Mlle de La Vallière, que Louis XIV fit hommage des fêtes galantes et magnifiques de Versailles. Molière crut pouvoir, publiquement, célébrer et justifier les amours du Maître (3). La Cour applaudissait aux sentiments d'Arbate; comme lui, trouvait que « l'amour sied bien » et que :

Ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,  
De la beauté d'une âme est un beau témoignage.

Seules, les reines pleuraient en silence. L'une voyait tomber toutes les espérances fondées sur la piété du roi; l'autre regardait s'en aller sa dignité et son honneur.

On a trop dit que Marie-Thérèse assista impassible à la ruine de son bonheur. L'habitude de l'étiquette, contractée dès sa plus tendre enfance, l'empêchait de manifester ses sentiments. Mais un soir, Mme de Motteville étant auprès d'elle, dans la ruelle de son lit, Mlle de La Vallière vint à passer. La reine dit alors en espagnol à sa fidèle femme de chambre : « Cette fille qui a des pendants d'oreilles de diamants, c'est celle que le roi aime. » Et Mme de Motteville ajoute : « Il fut aisé de juger par là, que toutes les larmes qu'elle répandait alors, et, à ce qui semblait, sur des bagatelles qui ne le méritaient pas, venait de ce qu'elle sentait un mal dont elle n'osait se plaindre (4). »

Ce n'est qu'avec la reine-mère qu'elle pouvait le faire, sans manquer aux exigences de l'étiquette et à la discrétion qui devrait toujours entourer ces confidences douloureuses.

1. Abbé de Choisy, *Mémoires*.

2. Clément, *Réflexions sur la miséricorde de Dieu de Mlle de La Vallière*.

3. Cf. Molière, *La Princesse d'Elide*.

4. Mme de Motteville, *Mémoires*.

Le scandale devenait public. Mme de Navailles, dame d'honneur de la reine, était destituée pour avoir blâmé ouvertement Mme de Brancas, qui avait accompagné Mlle de La Vallière. Les dernières barrières, imposées par le respect dû aux reines, tombaient. On faisait cortège public à la favorite.

Anne d'Autriche comprend que, désormais, son intervention est inutile. Elle ne peut, cependant, laisser se perdre ce roi qu'elle aimait en mère chrétienne. A la Cour, pas une voix n'est assez autorisée pour faire entendre des leçons, et prêcher la morale du devoir. On applaudit aux conseils faciles de Molière, on n'ose blâmer le grand roi.

Le nom de Bossuet revint alors à la mémoire de la reine-mère. Elle connaissait son zèle, la noble indépendance qu'il apportait dans ses prédications, la science éminente qui en faisaient un des premiers. On approchait du Carême. La Cour en suivait régulièrement la station. Elle fut assez heureuse pour obtenir du roi qu'il désignât Bossuet comme son prédicateur pour le Carême de 1662.

## CHAPITRE II

### CARÊME DU LOUVRE

L'orateur nous est connu. Comment se composait l'auditoire qu'il doit instruire et diriger? En dehors du maréchal de Bellefonds et de Turenne, qu'il convertit au catholicisme, mais pour lequel, malheureusement, et en dépit de toutes nos recherches nous n'avons pu découvrir aucun document nouveau, nous ne voyons pas que Bossuet, si nous en exceptons Mlle de La Vallière qu'il conseillait, ait dirigé personnellement aucun des personnages de la cour.

Son action pourtant fut considérable, et lui mérite bien le titre que nous lui avons donné. Ce qui manquait alors en effet, c'était un homme osant dire la vérité, toute la vérité. Le prédicateur du Carême de 1662 saura le faire sans insolence, mais aussi sans ménagement coupable pour ceux qu'il voyait se presser au pied de sa chaire.

La *Gazette de France*, ainsi que le remarque justement M. Floquet, se contente de mentionner le « grand nombre de seigneurs

de la Cour, de dames de marque », qui accouraient aux sermons de Bossuet, sans plus préciser davantage. Si nous ne pouvons donc désigner par leur nom les seigneurs et les dames qui venaient entendre Bossuet, nous savons, du moins, que leur nombre était grand, surtout quand le roi assistait au sermon. Or, la *Gazette de France* y mentionne sa présence huit fois. Les reines, sans être d'une assiduité régulière, venaient souvent au sermon. On constata dix fois la présence de Marie-Thérèse, sept fois celle d'Anne d'Autriche. On y remarqua deux fois la présence de la reine d'Angleterre, la veuve de l'infortuné Charles I<sup>er</sup>. Monsieur et la grande Mademoiselle s'y montrèrent trois fois. Henriette d'Angleterre, seule, n'y parut jamais. Elle devait, le 27 mars, donner le jour à une fille qui s'appela Marie-Louise d'Orléans.

En dehors du talent du prédicateur, la présence de ces illustres auditeurs aurait suffi pour attirer au pied de la chaire les courtisans qui, d'après notre fabuliste, sont :

Ce qu'il plait au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,  
Tâchent au moins de le paraître (1).

Ce désir de faire leur cour au prince, n'était pas seul à amener des auditeurs.

Plusieurs s'y rendaient, en effet, sous l'impression d'un zèle vraiment chrétien. La piété de Port-Royal, « piété des gens instruits, d'esprit et de bon goût », assure Saint-Simon, régnait alors dans plus d'un cœur.

La curiosité amenait les autres. La Bruyère se plaint que le discours chrétien fût devenu un spectacle, et qu'au pied de la chaire on trouvât comme deux camps, dont l'un écoute pour applaudir, l'autre pour condamner (2). « C'est un jeu, ajoute-t-il, où il y a de l'émulation et des parieurs. » Mme de Sévigné nous parle, à son tour, du malin plaisir qu'on éprouvait à surprendre au passage un trait, à noter un portrait, immédiatement appliqué au voisin, ou rapproché d'un nom propre pour en accuser la parfaite ressemblance (3).

Les auditeurs, sans peut-être « faire les orateurs », comme on l'a prétendu, exercent cependant sur eux une influence dont ils ne peuvent pas toujours se défendre. Aussi Bossuet n'eut garde de rompre en visière au goût de son auditoire. Pour lui obéir, il

1. La Fontaine, *Fables*, VIII, 14.

2. Cf. La Bruyère, *Les Caractères*, ch. xv.

3. Mme de Sévigné, *Lettres*, 23 décembre 1671.



fit donc des analyses psychologiques, s'arrêta à développer avec complaisance des points de morale, mais il prêcha avant tout l'Évangile. C'est de lui surtout, que Boileau aurait pu dire à Louis XIV, ce qu'il répondit pour expliquer les succès de l'abbé Le Tourneux : « Sire, Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté, c'est un prédicateur qui prêche l'Évangile. » Quant aux préceptes de rhétorique, aux procédés oratoires, si on veut, que Bossuet appliquera, on pourrait facilement les trouver indiqués dans plus d'un de ses sermons.

Hautement, notre orateur revendique le droit de dire la vérité. Il ne craint « autre chose que de ne pas soutenir la force et la majesté de sa parole qui, maintenant, nous instruit, et un jour doit nous juger ». La personne de l'orateur doit s'effacer, pour laisser entendre « le prédicateur invisible qui sollicite les cœurs de se rendre à lui ». Aussi, il exige de l'orateur chrétien (1) un grand désintéressement de toute vue personnelle, un oubli profond de soi-même, pour laisser transparaître la seule image de Jésus-Christ.

Ces qualités, excellentes en tout temps, étaient encore plus nécessaires en face de l'auditoire qui se réunissait dans les chapelles royales. Bossuet le sait bien, il connaît les difficultés qu'il rencontrera, et dès le premier dimanche de la station, il demande à Dieu sa force et son secours. « O Dieu, vous voyez en quel lieu je prêche et vous savez ce qu'il y faut dire ; donnez-moi des paroles sages, donnez-moi des paroles efficaces, puissantes ; donnez-moi la prudence, donnez-moi la force, donnez-moi la circonspection, donnez-moi la simplicité (2). »

Ce n'était pas trop de toutes ces vertus pour réussir dans un pareil milieu, sauvegarder toutes les convenances sans faire le sacrifice de la vérité, et pouvoir parler « avec le respect du sujet et la liberté du prédicateur. » Cette formule que Bossuet avait choisie dès son premier discours devant Anne d'Autriche, il saura y rester fidèle. Toujours il gardera « cette fermeté qui, bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paraître avec plus de force (3) ».

Mais, faut-il pour être sincère, que cette force devienne de l'insolence ? pour abattre le pécheur, quand il s'appelle le « roi

1. Cf. Bossuet, *3<sup>e</sup> Sermon pour la Conception de la sainte Vierge et Panégyrique de sainte Catherine.*

2. Bossuet, *Sermon sur la prédication évangélique.*

3. Id., *Panégyrique de saint Joseph.*

de France », est-il nécessaire de prêcher la rébellion et de pousser à l'insurrection ? Bossuet ne le croit pas.

Un jour, il a dû prêcher le panégyrique de Thomas de Cantorbéry. Martyr ou factieux, suivant les principes d'après lesquels on jugera sa conduite, Thomas Becket, élevé par la faveur toute spéciale de Henri II à la dignité de chancelier du royaume et de précepteur de son fils, puis à celle d'archevêque de Cantorbéry, croit de son devoir de résister à son roi, pour défendre les intérêts de l'Église. Comment le fera-t-il ? Bossuet nous le dit : « Il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction, il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet (1). »

Ces paroles complètent la théorie de Bossuet prédicateur des rois. Ne pas oublier qu'on est sujet, tout en songeant toujours qu'on est évêque.

C'est, peut-être, pour avoir perdu le souvenir de ces paroles, que Lamartine écrivait : « Bossuet, langue d'or, âme adulatrice, rassemblant en lui, dans sa conduite et dans son langage devant Louis XIV, le despotisme d'un docteur et les complaisances d'un courtisan (2). » L'antithèse est brillante. Mais voulant frapper trop fort, le poète a dépassé le but.

Cette accusation est déjà bien ancienne, puisque Dom Déforis, le premier éditeur des sermons de Bossuet, s'en faisait l'écho dans une de ses préfaces. Mais où le Bénédictin disait « peut-être », le poète historien affirme.

Et pourtant non ; jamais homme ne fut moins courtisan, n'eut l'âme moins adulatrice que Bossuet. On peut différer avec lui de sentiments sur plus d'un point, trouver qu'il a été violent, peut-être, dans sa lutte contre Fénelon, qu'il a manqué de souplesse dans sa correspondance avec Leibnitz, qu'il n'a pas, sur le Jansénisme, dit assez clairement ce qu'il pensait. Mais il ne mérite pas plus les reproches de Lamartine, qu'il ne tombe sous l'accusation de La Harpe, trouvant que ses « louanges sont toujours directes et sur le ton de l'hyperbole (3) ».

Tout n'était pas pour le mieux, sous le meilleur des gouvernements possibles, quand Bossuet en 1662 commença de prêcher à la Cour. Nous reconnaitrons volontiers que Louis XIV par son absolutisme a paralysé bien des courages, empêché l'éclosion

1. Bossuet, *Panégyrique de Thomas de Cantorbéry*.

2. Lamartine, *Raphaël*, LXVII.

3. La Harpe, *Lycée*, II<sup>e</sup> partie, liv. II, ch. 4.

de réformes devenues plus tard nécessaires. La critique rétrospective fut toujours très facile.

On nous accordera, pourtant, qu'il ne devait pas être si méprisable, l'homme qui a su, au milieu de tant et de si beaux génies, se faire le centre vers lequel tout converge. En présence de ce roi qui réalise sa devise : *nec pluribus impar*, le prédicateur ne pouvait oublier qu'il était sujet. La seule chose qu'on fût en droit d'exiger de lui, c'est qu'il ne flattât jamais.

Or, Bossuet — et ce n'est pas un mince mérite — ne s'est jamais abaissé jusqu'à la flatterie. Lorsque, quelques années plus tard, Jurieu, un adversaire digne de lui, semblera lui reprocher de s'être fait le flatteur des rois, la réplique ne se fera pas attendre. Elle sera exprimée dans un ton vif et indigné. « Tout flatteur, quel qu'il soit, sera toujours un animal traître et odieux (1). » Bossuet aurait-il stigmatisé si énergiquement les flatteurs, alors que, dans son passé, on aurait pu le convaincre de la trahison qu'il flétrissait si vigoureusement.

Il a dit la vérité, et s'il l'a fait avec discrétion, convenance, en employant tous les tempéraments de la charité évangélique, et sans jamais oublier ce qu'il devait à son roi, n'est-ce pas un mérite de plus, comme le fait, fort à propos, remarquer M. Lanson (2) ?

Nous avons un peu longuement, peut-être, insisté sur les qualités que Bossuet apporta dans sa prédication. Mais il nous a semblé que les conseils donnés par un directeur des âmes soupçonné de manquer de sincérité et de franchise, auraient perdu plus de la moitié de leur valeur. Et nous devons montrer que, toujours, Bossuet fut sincère.

Écoutons maintenant ses paroles.

Au Louvre, la station du Carême ne commençait que le premier dimanche ; mais le prédicateur désigné devait prêcher le 2 février, à l'occasion de la Purification de la sainte Vierge. Bossuet se conforma à l'usage. La reine-mère et le roi assistèrent au sermon.

Le thème paraissait tout naturellement indiqué par le mystère proposé en ce jour aux méditations des fidèles. C'est le prologue du grand drame de la Rédemption par la Croix.

Pourquoi ce sacrifice était-il nécessaire ? quelle a été son in-

1. Bossuet, *V<sup>e</sup> avertissement aux protestants*.

2. Lanson, *Bossuet*.

fluence et son étendue? dans quelle mesure enfin devons-nous y coopérer par une participation effective et active des puissances de notre âme? telfut le fond du premier discours de Bossuet à la Cour.

Dès le premier jour de son apostolat, le ministre du Christ crucifié, pénétré de l'importance, pour toute âme, de savoir se sacrifier, n'hésite pas à en proclamer la nécessité. Directeur de conscience, il sait qu'on n'arrive à rien avec des âmes molles; voilà pourquoi, sans ménagement, il demande qu'on se montre chrétien en « méprisant la vie, en mortifiant ses appétits sensuels, en captivant sa volonté (1) ».

Mépriser la vie! le conseil devait paraître au moins extraordinaire aux courtisans des premières années du règne de Louis XIV. L'existence était si heureuse et si facile! Des espérances de plaisir, des promesses de paix, des assurances de bonheur étaient partout. Et pourtant, on ne fait jamais rien de grand, si on s'attache trop ardemment à la vie. Bossuet en est pleinement convaincu. Il voudrait, au moins, faire comprendre aux courtisans qu'il faut se désabuser, cesser de se tourmenter « à faire tant de choses pour mourir plus tard! » Ce qu'il réclame, c'est que, en face de « cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient » et qui sera l'homme des douleurs, le chrétien prenne la résolution d'accomplir son devoir. Que si le courage lui manque pour aller au-devant de la douleur, il fuie au moins « les rencontres dangereuses » et ne présume pas trop de ses forces. Puis, dans un langage que n'eût pas désavoué le plus austère des stoïciens, après avoir exalté la volupté toute céleste qui se forme du mépris des voluptés sensuelles, il montre que ce plaisir est « digne d'un grand courage, et digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ».

La leçon est délicate; elle aurait pu passer inaperçue dans la trame du discours. Aussi, avant de descendre de chaire, Bossuet rappelle à ses auditeurs « qu'il n'est pas expédient à l'homme de ne rien voir au-dessus de soi... Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en haut. Cette volonté souveraine jugera les rois de la terre; car leur couronne est un présent de la Providence; leur sceptre, l'instrument de ses décrets (2) ».

1. Bossuet, *Sermon sur la Purification de la Vierge*.

2. Id., *ibid.*



Le roi n'est donc plus un despote autoritaire et absolu, mais bien le « ministre de Dieu sur la terre ».

Quelle impression dut produire ce discours sur l'esprit des auditeurs? L'influence de la pieuse Marie-Thérèse allait-elle devenir prédominante?

Un moment, on put le croire. La nouvelle se répand tout d'un coup, que Mlle de La Vallière s'est sauvée de la Cour dans le plus grand secret, et qu'elle est allée s'ensevelir dans une retraite.

Ce n'était pas la vertu qui triomphait, mais bien les intrigues de la comtesse de Soissons et du marquis de Vardes qui réussissaient. Jaloux des succès d'une jeune fille, inquiète de voir le roi désertier son hôtel, la comtesse de Soissons (Olympe Mancini), pour se venger, avait résolu de dire brutalement à la reine qu'elle était trahie.

L'enveloppe d'une lettre arrivée d'Espagne fut ramassée dans la chambre de la reine. On glissa dedans une lettre composée par de Vardes, traduite en espagnol par le comte de Guiche, et qui, sans aucun ménagement, révélait les relations du roi et de Mlle de La Vallière. Comment cette lettre, remise à la señora Molina, femme de chambre de la reine, au lieu d'être mise sous les yeux de Marie-Thérèse fut portée au roi; les *Mémoires* de Mme de Motteville nous le disent en détail (1).

Le roi accusa Madame et son entourage de cette machination; mais, en dépit de ses instances, refusa de s'en expliquer avec la favorite. Soit frayeur de se voir démasquée, soit crainte de voir diminuer l'affection de Louis XIV, La Vallière se sauva alors au couvent de la Visitation de Chaillot.

Elle n'y devait pas rester longtemps. Dès qu'il apprit la nouvelle, au sortir d'une réception de l'ambassadeur d'Espagne, Louis XIV s'enveloppa d'un grand manteau et courut après la fugitive. On s'expliqua dans le parloir, on répandit des larmes, et La Vallière revint à la Cour (2).

Le lendemain, 26 février, Bossuet remontait en chaire pour le premier dimanche de Carême. Il était difficile de passer sous silence le scandale dont tout le monde s'entretenait à la Cour; mais il était aussi bien dangereux d'en parler.

Bossuet sortit de cette double difficulté sans manquer à aucun

1. Cf. A. Renée, *Les nièces de Mazarin*.

2. Cf. L. Pauthe, *La Vallière, la morale de Bossuet à la Cour de Louis XIV*.

devoir. Il parla à son auditoire sur « la Prédication évangélique » ; parole d'avertissement qui retentit avant le jugement de Dieu. Jésus-Christ, prince des rois de la terre, a ordonné, en effet, dans son Évangile que « les voies douces et aimables précédassent toujours les voies de rigueur, que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés (1) ».

Malheureusement, cette parole on ne veut pas l'entendre, et les vérités sont diminuées parmi les hommes qui périssent faute de science. « Non seulement, souvent nous ignorons les vérités saintes, mais même nous les combattons par des sentiments tout contraires. » L'erreur, en effet, « nous gagne en deux sortes. Quelquefois, elle se déborde à grands flots comme un torrent, et nous emporte tout à coup ; quelquefois, elle tombe peu à peu et nous corrompt goutte à goutte ». Les erreurs du monde appartiennent à cette dernière catégorie. « Ce maître subtil et dange-reux tient école publique sans dogmatiser ; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense... Tout ce qui se dit dans les compagnies, nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a pas d'esprit. » Mieux encore, le monde a entrepris de faire une distinction entre les vices. « Les uns que nous laissons volontiers dans l'exécration et la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie ; d'autres que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens (2). »

Puisque, d'autre part, les sophismes de la passion, les tracassés des affaires relèguent souvent la vérité dans un oubli profond, « souffrons qu'il y ait quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur ». Sachons aussi entendre la véritable prédication qui se fait au dedans, en ce point « où la voix humaine ne pénètre point, où Jésus-Christ seul a le droit de se faire entendre. Or, pour l'entendre, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs ; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs, « à celui où se prennent les bonnes résolutions (3) ».

Après ces conseils si pratiques, Bossuet dans une prosopopée

1. Bossuet, *Sermon sur la prédication évangélique*.

2. Id., *ibid.*, *passim*.

3. Id., *ibid.*

hardie, montre la vérité se dressant au dernier jour devant les yeux ravis, remplissant de frayeur le rebelle étonné. Alors, ils seront agités et angoissés, eux-mêmes voudront se cacher dans l'abîme : « Pourquoi cette angoisse ? C'est que la vérité les presse ; pourquoi cette fuite précipitée ? C'est que la vérité les poursuit ».

Ces derniers mots ne sont-ils pas assez clairs ? Aussi, en finissant, Bossuet éprouve comme le besoin d'expliquer la liberté de son attitude. S'il parle si hautement, c'est par zèle ardent pour le service d'un roi « digne, par l'amour qu'il a de la vérité, de n'entendre jamais de flatteries ».

Les avertissements ne seront pas toujours aussi directs. Ils se présenteront quelquefois sous le voile de l'allégorie, ou bien l'histoire prêterà ses grands noms à l'orateur, et la leçon sera d'autant plus sérieuse, qu'elle semblera emprunter une nouvelle autorité aux exemples qui la rappelleront.

Voudra-t-il faire réfléchir ses auditeurs sur les dangers de la fortune et du pouvoir, Bossuet évoquera les noms des anciens rois de l'Orient. C'est par eux que nous comprendrons « ce que peut, dans un cœur qui a oublié Dieu, cette horrible pensée de n'avoir rien qui nous contraigne (1) ». Le qualificatif n'est peut-être qu'une exagération oratoire ? mais il n'en est rien, s'il est vrai que « l'impunité fait tout oser ». Par elle, on « s'imagine être vertueux, parce que, dans une licence qui n'a point de bornes, on compte parmi ses vertus les vices dont on s'abstient ». La vie s'écoule, pourtant, et nous ne pensons pas à la mort qui nous enlève tout, et c'est entière que nous gardons notre confiance à un monde « pauvre en effets, toujours magnifique en promesses ». Et ainsi, « nous allons tirant après nous cette longue chaîne trainante de notre espérance, sans rien faire pour la grande affaire, l'affaire de l'éternité ».

On dirait d'un refrain qui revient comme amené par le rythme et le cours de la pensée.

Soit, dira-t-on ; mais ces paroles ne sont que de vagues abstractions, tout au plus des développements brillants d'un thème un peu bien vieux. Les auditeurs, difficilement, en pouvaient tirer des conséquences pratiques.

Cette objection, peut-être Bossuet se l'est adressée ; car tout d'un coup, il montre dans un tableau, comme en raccourci,

1. Bossuet, *Sermon sur l'impénitence finale*.

les effets les plus inattendus de la volupté. Ce ne sont d'abord que jeux, festins, ris ; mais bientôt, aux acclamations enthousiastes de la fête, succède un cri lugubre : « Ne pardonnons point à la veuve et à l'orphelin ! » Qu'on ne s'en étonne pas : « C'est le génie de la volupté, elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre : le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie. »

Et voilà, renversé, le plan de Dieu ! Le riche n'existe, en effet, que pour subvenir aux besoins des pauvres. Malheureusement, de l'abondance et des délices naît une dureté meurtrière « qui ferme les oreilles aux plaintes, les mains aux secours, et les entrailles à la compassion ». Ainsi, l'on devient « voleur sans dérober, meurtrier sans verser du sang (1) ! »

Se souvenant alors du triste état des campagnes où la disette fait des ravages, du nombre de pauvres qui, par absence de tout travail, va en augmentant, avec une liberté de paroles qui rappelle celle de Chrysostome à Constantinople, Bossuet s'écrie tout à coup : « Les pauvres meurent de faim, oui, Messieurs, ils meurent de faim dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels : nul ne court à leur aide ! » La malédiction des grandes fortunes fait oublier l'esprit du christianisme, « esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins ». Nous n'avons plus qu'un monstrueux égoïsme ramenant tout à lui. Et « dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, ajoute Bossuet, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée ».

Jamais appel fut-il plus direct, plus franc, plus audacieux ? Rien de déclamatoire. Le tableau n'est pas chargé en couleur. L'émotion n'éclate pas en cris stridents, elle est contenue par le respect. Pas un moment, Bossuet n'oublie ni où il est, ni ce qu'il est.

Un socialiste révolutionnaire voudrait, peut-être, des sommations plus impérieuses, des revendications plus accentuées ; mais sa parole aurait-elle plus d'autorité que celle de Bossuet, disant : « C'est aux sujets à attendre et c'est aux rois à agir ; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils



rendront compte à Dieu de tout ce qu'ils peuvent. C'est tout ce qu'on peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu. »

Cet appel fut entendu. Le roi fit construire, entre les deux salles de bal du Louvre et des Tuileries, de vastes fours pour nourrir les nécessiteux. Il fit venir des blés de Pologne, écrivit aux gouverneurs de Bretagne et de Guyenne, et aux rois, ses alliés, pour en tirer des secours. Lui-même donna l'exemple d'une grande générosité. Comme toujours, cet exemple fut salutaire. La princesse de Conti (Anna Martinozzi) vendit pour 60.000 écus de pierreries. Beaucoup de grandes dames imitèrent la princesse, et se dépouillèrent en faveur des pauvres, dont Bossuet, durant cette station, s'était fait l'apôtre infatigable.

Le vendredi de la Passion, dans un sermon où il blâmait le luxe des costumes, que la nécessité avait faits simples et la bienséance propres, Bossuet s'écria : « Pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume et toutes les richesses s'épuisent. Ces excès sont criminels en tout temps,... mais les peut-on maintenant souffrir, dans ces extrêmes misères, où le ciel et la terre fermant leurs trésors, ceux qui subsistaient par leur travail sont réduits à la honte de mendier leur vie; où ne trouvant plus de secours dans les aumônes particulières, ils cherchent un vain refuge dans les asiles publics de la pauvreté, je veux dire les hôpitaux, où, par la dureté de nos cœurs, ils trouvent encore la faim et le désespoir (1) ». — « Ne tremble-t-on pas, s'écrie-t-il en forme de conclusion, de porter sur soi la subsistance, la vie, le patrimoine des pauvres? »

En face de ces appels à la charité, appels si fréquents et si pathétiques, on serait presque tenté de dire si audacieux, on a peine à entendre accuser Bossuet d'avoir manqué de compassion et de cœur. Le mot de J. de Maistre sur Bossuet, à qui « les souffrances du peuple n'arrachèrent jamais un cri (2) », détonne comme une calomnie.

Si même on ne savait que les divergences sur des points de doctrine sont, de toutes les causes d'erreurs, les plus fertiles en sophismes, on ne s'expliquerait pas ce jugement d'un philo-

1. Bossuet, *Sermon sur l'intégrité de la pénitence*.

2. De Maistre, *L'Église gallicane*, liv. II, ch. 12.

sophe, ordinairement mieux inspiré. La haine des quatre articles de 1682 entre pour beaucoup dans cette accusation lancée contre Bossuet. Rien de bien étonnant, si elle a inspiré plus d'un historien, même de nos jours.

Il serait temps de revenir à des appréciations plus calmes et plus justes. Inutile désormais d'évoquer un fantôme et d'essayer, par de grands mots, de lui donner l'apparence de la vie. Ce qui est mort est bien mort. Cessons de calomnier Bossuet. S'il a dépassé la mesure dans ses efforts pour soutenir la « Déclaration », c'est une nouvelle preuve « que la raison humaine est courte toujours, par quelque endroit » ; mais devons-nous, pour cela, oublier les grands intérêts qu'il a si vaillamment défendus ? Devons-nous oublier que ce grand orateur a su toujours rester pratique dans ses sermons, qu'il a vu surtout l'intérêt religieux des âmes qui l'écoutaient, et qu'il a montré, avec quelle austérité, nous l'avons vu, comment on purifiait sa conscience par la pratique du double devoir de l'aumône et de l'immolation volontaire ?

### CHAPITRE III

#### CARÊME DU LOUVRE (*suite*)

A cette date de 1662 à laquelle nous sommes arrivés, parmi les grands intérêts qui sollicitaient l'attention des hommes, il y en avait un, d'un ordre purement moral, mais d'une très grande importance, c'était à savoir si, oui ou non, le roi de France resterait chrétien ; si la Cour, à son exemple, adonnée à tous les plaisirs, oublierait les préceptes de la vie chrétienne et redeviendrait païenne.

La faute n'est pas à Bossuet, si trop longtemps les mœurs furent différentes des doctrines. Durant le Carême qu'il prêche alors à la Cour et sur lequel on nous permettra d'insister, car il contient la solution de la plupart des cas de conscience ordinaires dans ce milieu, Bossuet, sans se lasser, a stigmatisé les habitudes fâcheuses qui deviennent facilement dangereuses et fatales. Il l'a fait, — nous en demandons pardon à un historien de la littérature française — non par « des vérités générales

d'une application vague (1) », mais par des allusions particulières et directes, et d'une application bien claire.

Déjà nous avons vu comment il prêche la nécessité du sacrifice et de l'aumône, comment il rappelle la grande loi du renoncement à soi-même, fondement de la perfection chrétienne. Il nous reste à savoir, non plus en quels termes il s'adresse au roi, mais bien quelle idée il se faisait du pouvoir royal. Forcément, en effet, la manière d'être du prédicateur à la Cour, subira le contre-coup de la réponse faite à cette question : « Quelle est la nature du pouvoir suprême ? »

Bossuet, on peut le dire, n'a jamais varié dans ses affections politiques. Dès sa jeunesse, et à un moment où il y avait un certain courage à le faire, nous l'avons vu prendre pour texte de sa harangue des Paranymphe, un mot de la première épître de saint Pierre : « Craignez Dieu, honorez le roi. » Le règne nouveau commençait sous de trop fâcheux auspices, pour que, dans ce texte, l'esprit le plus prévenu puisse surprendre une idée de flatterie. Il s'agissait de bien autre chose, s'il y allait de l'avenir de la France à avoir, en ce moment, un pouvoir fort et respecté.

Par suite de l'évolution historique, le pouvoir se confondait alors avec un homme. Bossuet n'hésita pas à saluer cet homme comme le lieutenant de Dieu sur la terre. Dans une lettre à lord Drummond, chancelier d'Écosse, et datée de Meaux ; dans les dernières années de sa vie, par conséquent, le vieil évêque, donne un commentaire de ces paroles, quand il écrit : « qu'à la vie, à la mort, le nom du roi, votre maître, soit dans votre bouche avec celui de Jésus-Christ et de l'Église catholique, comme choses inséparables ; Dieu est en ces trois noms (2) ».

Ces paroles, aujourd'hui, nous paraissent bien près de l'exagération. Ne les jugeons pas avec nos idées égalitaires, notre sens démocratique ; nous ne les comprendrions pas. Elles ne sont qu'un écho des convictions politiques du moment, une légitime conséquence de la théorie du pouvoir exposée par Bossuet dans son « sermon sur les devoirs des rois ». Pour lui, fidèle interprète de l'enseignement théologique, tout pouvoir vient de Dieu. « Les droits de la royauté sont établis par ses lois, le choix des personnes est un effet de sa Providence... par lui, tous les

1. P. Albert, *La Littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*.

2. Bossuet, *Lettre à Milord Perth*.

rois règnent; et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils (1) ».

Qu'en face de cette majesté si haute : « image mortelle de l'immortelle autorité de Dieu », Bossuet ait ressenti un certain effroi, qui pourrait s'en étonner? qui, surtout, pourrait le blâmer de « n'avoir rien voulu avancer de son propre sens »? Il imposera donc silence à ses affirmations personnelles; on n'entendra de sa bouche « que les oracles de l'Écriture, les sages avertissements des Papes, les sentiments des saints Evêques ». Précaution oratoire peut être; qu'importe, si ces oracles, ces avertissements, ces sentiments ne perdent rien de leur force en passant par sa bouche.

Voici d'abord Joïada qui sacre Joas. A ses côtés, nous voyons les grands qui avaient fait une ligne pour le rétablir sur son trône. Que font ils? « Ils produisirent le fils du roi devant tout le peuple, ils mirent sur sa tête le diadème et le témoignage, ils lui donnèrent la loi en sa main; ils l'établirent roi (2) ». Or « ce témoignage que l'on met sur lui avec son diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience (3) ». Quand Dieu veut faire des conquérants, devant eux : « il fait marcher son esprit de terreur pour effrayer les peuples qu'il veut leur soumettre. Quand le temps fatal est venu qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force, ou il mêle dans les conseils un esprit de vertige... Et il soumet les peuples sous la puissance des rois ». Avec eux, Dieu partage les choses inférieures. N'a-t-il pas le droit de leur demander d'être ses sujets, comme ils sont déjà sa représentation? A ces rois, Dieu donne tout, mais, en échange, ils doivent lui soumettre leur cœur. Car « ils donneraient au Dieu vivant un trop juste sujet de reproche, si parmi tant de biens qu'il leur fait, ils en allaient encore chercher dans les plaisirs qu'il leur défend... s'ils violaient eux-mêmes les lois dont ils sont établis les exécuteurs, les protecteurs. C'est ici le grand péril des grands de la terre. Comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions; par dessus les autres hommes, ils ont à combattre leur propre puissance... mais que cette épreuve est difficile, que ce combat

1. Bossuet, *Sermon sur les devoirs des rois*.

2. Paralip., II, xxii, 49.

3. Bossuet, *Sermon sur les devoirs des rois*.



est dangereux ! qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose ! qu'il est malaisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'autre obstacle que lui-même ! (1) »

Nul, mieux que Louis XIV, ne pouvait donner raison à cette exclamation. Nul aussi ne se trouvait plus atteint par la prière de Bossuet : « Réglez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent ; qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre. et, ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils soient, du moins, toujours ravis d'en dépendre. » Plus encore, à l'exemple de Jésus-Christ qui a tout en main, mais pour donner tout à son Père, les rois « ne doivent avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu, de vie que pour faire vivre Dieu, de puissance que pour faire régner Dieu (2) ». Toutes les choses humaines ne leur sont confiées que pour les rendre, les conserver et les donner saintement à Dieu.

Ce Dieu saura bien, par ailleurs, se rire des entreprises des rois qui, s'opposant à ses desseins, voudraient entraver l'extension de son Église. Il les brisera. Le concours qu'il leur demande, est un concours que la crainte doit accompagner, qui doit défendre la foi, protéger son autorité et garder sa discipline. Et s'ils l'oublent, simples mandataires qu'ils sont aux ordres d'une Providence qui les peut révoquer ; « s'ils ne regardent les peuples avec amour, comme les peuples de Dieu, ... le sceptre comme l'instrument de ses volontés (3) », le pouvoir n'est pas attaché à la personne, le trône n'est pas une sorte de propriété privée, Dieu donnera sa gloire à un autre.

Cette conséquence se tire tout naturellement de la prière qui termine le sermon de la Purification. Exprimée sous forme comminatoire, cette prière montre les bienfaits de Dieu accompagnant les fidélités du roi, récompensant l'amour qu'il porte à ses peuples. La proposition est sous forme conditionnelle, et la première partie seule est exprimée, mais la suspension de la pensée n'est-elle pas comme une menace du châtimement suprême ?

Après ces enseignements, peut-on encore continuer à faire de Bossuet l'apôtre de la théorie du droit divin des personnes, qui irait à consacrer toutes les injustices et à légitimer toutes

1. *Sermon sur les devoirs des rois.*

2. *Sermon pour la fête de l'Annonciation.*

3. *Sermon pour la Purification.*

les tyrannies? « L'Église fait régner les rois dans la conscience (1); or, cette autorité de l'Église n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété. »

Tous les devoirs des rois sont contenus et résumés dans cette phrase.

Qu'on ne croie pas, cependant, que Bossuet demande un recours à la violence. Comme tous les grands esprits de son siècle, il a approuvé la révocation de l'Édit de Nantes (2); mais, toujours opposé aux mesures de rigueur, « le plus doux des hommes », ainsi l'appelait Péréfixe, archevêque de Paris, réclame seulement du roi « un sage tempérament de sévérité et de patience ».

Ce qu'il voudrait surtout, c'est la disparition des blasphèmes, des crimes publics et scandaleux. Pour cela, que « les rois fassent régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité »; « qu'ils élargissent les voies du ciel, rétablissent ce grand chemin, le rendent plus facile,... qu'aucuns ne craignent sous leur empire, sinon les méchants; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons ».

C'est un idéal. Pour indiquer les moyens de le réaliser, Bossuet s'adresse à Dieu dans une prière. Ce procédé lui est assez familier. Il l'a appris de la Cour des Pharaons, et en a développé toute l'économie dans son *Histoire universelle* (3). Mieux qu'un reproche qui peut aigrir, qu'une exhortation directe qui peut lasser, une prière permet de faire entendre ce qu'on désire. La louange discrète y tempère le blâme, et le recours direct à Dieu en fait disparaître tout ce qui pourrait irriter l'amour-propre. Bossuet excelle en ce genre. Quand il a prié pour le roi, il est plus autorisé à lui faire entendre toute la vérité. « Sire, peut-il lui dire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant ses forces dont il est chargé. Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand... ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent, soyez fidèle à Dieu (4). »

Les vices des courtisans, Bossuet les attaquera plus vivement encore.

Dès son premier contact avec la Cour, il a compris les exi-

1. *Sermon sur les devoirs des rois.*

2. Cf. *Oraison funèbre* de Michel Le Tellier.

3. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, 3<sup>e</sup> partie, ch. III.

4. *Sermon sur les devoirs des rois.*

gences de la vie qu'on y mène, les pénibles sujétions qu'elle impose. La Bruyère n'a pas analysé plus finement, ni raillé plus impitoyablement les travers et les caractères des courtisans que ne l'a fait Bossuet. Dans une série d'interrogations, l'orateur sacré demande « qu'est-ce donc que la Cour? et la vie de la Cour? » et (1) d'un trait, burinant sa réponse, il montre que c'est la complète abdication de la liberté, le sacrifice absolu des inclinations personnelles, le renoncement entier aux désirs les plus ardents; et le tout, pour arriver à la fortune. Encore cette fortune n'est pas assurée. « L'avenir a des événements trop bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de toutes parts... et tant de sueurs, tant de crimes, tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune qu'un misérable peut-être! (2) » Telle est la destinée du courtisan. Une chose est pourtant certaine : « non pas même un tombeau pour graver dessus les titres superbes; mais la peine des rapines, la vengeance éternelle des concussions et de l'ambition infinie ».

Pascal, dans son amère ironie, n'eut jamais plus raison que Bossuet de s'écrier : « O folie, ô illusion, ô étrange aveuglement des enfants des hommes! » La mort viendra, en effet : « Dieux de chair et de sang, dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes et toute votre grandeur tombera par terre. » Disparu d'une scène où il ne paraît que pour faire nombre, « où la pièce n'en aurait pas été moins jouée quand il serait demeuré derrière le théâtre (3) », il retrouvera sa conscience. Cette « pauvre captive, dont on a depuis si longtemps étouffé la voix (4) », parlera alors, et condamnera sans appel. Les fausses excuses seront vaines, il ne servira de rien d'accuser les étoiles ou son tempérament (5).

Le salut était possible, même dans ce pays « où se trouvent les passions les plus fines, les intérêts les plus délicats, les espérances les plus engageantes »; on pouvait écouter la voix de Dieu, qui a « regardé en pitié les princes et leurs courtisans, et leur a préparé des préservatifs pour toutes leurs tentations, des remèdes pour tous leurs dangers, des grâces pour tous leurs

1. Bossuet, *Sermon sur l'efficacité de la pénitence*.

2. *Sermon sur l'ambition*.

3. *Sermon sur la mort*.

4. *Sermon sur l'intégrité de la pénitence*.

5. Id., *ibid.*

emplois (1) ». Il n'y avait qu'à ne pas mêler la politique au culte rendu à Dieu, ne pas se tromper soi-même par de fausses excuses, ou de fausses contritions, mais être assez fort pour oser rompre des liens trop doux et des engagements trop aimables; il fallait surtout, ne pas épargner « le péché chéri (2) ». Malheureusement, on a oublié que « si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable est de régner sur ses volontés (3) ». On pouvait aimer, puisqu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer, mais on n'a pas voulu se souvenir que, « selon qu'on aimerait bien ou mal, on serait heureux ou malheureux (4) ». Railleurs à outrance, esprits ombrageux, « on n'a eu que des vertus de Pilate, c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice (5) ». Désormais « que servira d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, maintenant que toutes choses vont être changées? Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes, et des vestiges sensibles. Et quels? C'est le Saint-Esprit qui le dit : les puissants seront tourmentés puissamment (6) ».

Quelle impression devaient produire de telles paroles sur l'esprit des courtisans? Nous ne saurions le dire. Les contemporains, d'après la remarque du cardinal de Bausset, parlent à peine de Bossuet comme orateur, jamais comme prédicateur et encore moins comme directeur. C'est très incidemment, à propos de l'oraison funèbre de Madame dont elle écrit la vie, que Mme de La Fayette louera l'éloquence du grand évêque. Quant à Mme de Sévigné, en dépit de son goût si délicat dans les choses de la littérature, et de son amour pour le divin Corneille, enthousiaste presque excessive quand il s'agit de Bourdaloue, elle ne saura jamais trouver l'occasion de nous parler de Bossuet. Ses lettres, écho fidèle du monde où elle vivait, nous sont un témoin du peu de place tenu dans les conversations des salons par le stationnaire de 1662.

Peut-être, les gentilshommes qui chargeaient l'ennemi en habit doré, mais « n'osaient pas l'exposer à l'inclémence de l'air

1. *Sermon sur l'efficacité de la pénitence.*

2. *Sermon sur l'intégrité de la pénitence.*

3. *Sermon sur l'ambition.*

4. *Sermon sur l'ardeur de la pénitence.*

5. *Sermon sur la Passion de Notre-Seigneur.*

6. *Sermon sur la Providence.*



et imprimer leurs souliers en boue (1) », trouvaient Bossuet trop vif et trop vrai. Contre lui, on n'osait pas, comme on le fera plus tard, à l'encontre de l'auteur d'*Andromaque*, monter des cabales, mais on lui préférerait ouvertement Bourdaloue. Plus absolu, mais plus didactique, ce dernier demandait moins d'efforts à la pensée. Puis, il savait, par des portraits, des épigrammes, des allusions transparentes, pâture de la curiosité maligne, faire excuser la force et la véhémence de ses sermons. Ces moyens, sans les dédaigner absolument, Bossuet les a trop oubliés peut-être. Les quelques portraits qu'il a esquissés dans ses oraisons funèbres, nous prouvent qu'il eût excellé en ce genre s'il l'avait voulu, de même que l'ironie continue qu'on rencontre en plus d'un endroit dans ses œuvres, témoigne qu'il avait à un haut degré cet esprit qui se fait entendre à demi-mot, et, par des sous-entendus, sollicite la réflexion et aiguise la pénétration naturelle. Mais il a mieux aimé marcher droit sur l'ennemi sans s'arrêter aux avant-postes. Cette tactique surprit ses auditeurs, les froissa peut-être. On fit expier à l'orateur la sûreté de ses coups, en ne lui donnant pas cette monnaie de la louange courante, dont il pouvait, du reste, se passer.

Moins injuste, ou mieux placé pour juger équitablement, Louis XIV, à la fin de la station du Louvre, fit écrire au père de Bossuet, « pour le féliciter d'avoir un tel fils ». En même temps, il fit adresser à l'orateur un brevet de « prédicateur ordinaire du roi ».

Il semblerait que ce nouveau titre dût à jamais désigner Bossuet pour prêcher les diverses stations de la Cour. Et, pourtant, trois années vont s'écouler, avant qu'on entende dans les chapelles royales, celui qui avait fourni si dignement la station du Carême de 1662.

Louis XIV et Mlle de La Vallière redoutaient les éclats d'une voix indépendante; ils craignaient de voir Nathan se dresser devant eux, pour leur dire : *Tu es ille vir!* Ils préféraient le silence, et continuaient à s'oublier dans leurs folles amours.

Ce n'est qu'en 1665 que Bossuet reprendra la parole devant l'auditoire royal.

L'affirmation de M. Pauthe (2), affirmation sans preuves du reste, ne nous suffit pas pour croire que Bossuet ait prêché aux

1. Molière, *Les Précieuses ridicules*, scène 8.

2. L. Pauthe, *La morale de Bossuet à la cour de Louis XIV.*

Bénédictines du Val-de-Grâce et sur l'ordre d'Anne d'Autriche, le Carême de 1663. L'abbé Hurel (1) et Gandar (2) se prononcent en effet contre ce Carême, et M. Lebarq après eux nous dit : « Ce serait perdre son temps, que de chercher les sermons d'un prétendu Carême au Val-de-Grâce, qu'on essayait jadis de placer en cette année (3). »

Durant ce long espace de temps, Bossuet se fit entendre dans les diverses églises de Paris ; mais ces sermons, ou sont perdus, ou ne se rapportent pas d'assez près à notre sujet, pour que nous en fassions l'objet d'une analyse.

La Cour pendant cette même période fut, plus que jamais, le théâtre de fêtes brillantes. Le roi ne se cachait plus. C'est publiquement qu'il affichait Mlle de La Vallière.

Dans une lettre, Mme de Sévigné fait une allusion au « ballet des arts » de 1663, dont le poète ingénieux était Benserade. On y voyait « quatre personnes avec feu Madame que les siècles entiers auront peine à remplacer, et pour la beauté et pour la belle jeunesse et pour la danse ». Ces quatre personnes étaient : Mlle de Sévigné que Bussy, son cousin, avait appelée « la plus jolie fille de France » ; Mlle de Saint-Simon, parfaitement belle et sage, nous dit le duc, son frère ; Mlle de La Vallière et, enfin, Mlle de Mortemart. Cette dernière allait devenir Mme de Montespan. En ce moment, on ne parlait encore que de sa beauté, de sa sagesse, de sa piété, auxquels tous rendaient hommage.}]

Quelques mois après ce ballet où elle figurait en amazone, nous retrouvons Mme de Montespan à Saint-Sulpice. Elle y venait comme marraine d'un jeune Maure. A cette cérémonie, qui avait attiré une foule brillante, Bossuet fit « un sermon fructueux (4) ». C'est la première rencontre de la future favorite, avec celui qui ne lui ménagera pas la vérité.

La Cour, prise de cet « esprit de vertige » dont avait parlé Bossuet, allait de fêtes en fêtes et oubliait les règles les plus élémentaires de la morale. La duchesse de Montausier, la prude Julie d'Angennes d'antan, trouvait alors tout simple et de fort bonne politique qu'on allât au devant de la favorite pour la complimenter. La Vallière sortait de l'hôtel de Brion, où elle avait

1. Hurel, *Les Orateurs sacrés à la Cour de Louis XIV.*

2. Gandar, *Bossuet orateur.*

3. Lebarq, *Œuvres oratoires de Bossuet.*

4. Cf. Loret, *Muse historique*, 3 mai 1664.

donné le jour à un fils, baptisé à Saint-Leu, sous le nom de Charles. Peu de mois après, devait naître un second enfant, baptisé à Saint-Eustache, sous le nom de Philippe. Tous les deux moururent fort jeunes.

Le scandale devenait donc public. En silence, les deux reines continuaient à gémir et à pleurer. Louis XIV l'avait déclaré ; il entendait ne plus être gêné.

C'est alors que Bossuet reparait dans la chaire royale, et prêche au Louvre l'Avent de 1665.

## CHAPITRE IV

### AVENT DE 1665

La situation était angoissante pour un directeur de conscience qui voyait les scandales augmenter et devenir publics ; elle était également fort embarrassante pour un prédicateur de la morale évangélique. L'attaquer de front était le bon parti. C'est celui que Bossuet adopta. Dès son premier sermon, il prêcha hautement « sur la nécessité de travailler à son salut ».

« Que ceux-là lisent ce discours, dit Floquet, de qui sont connues, au vrai, les faiblesses de Louis : et leur vénération ne pourra manquer de s'accroître pour un prédicateur, qui sut avertir le grand roi, avec tant de force, quoique avec tant de mesure (1). »

Le roi, la reine, Monsieur et Madame sont en face de Bossuet. Quand il ouvre la bouche, c'est pour leur répéter le mot de l'Apôtre : « Il est temps, désormais, que nous nous réveillions de notre sommeil. » Dormir dans son péché, c'est nier Dieu, « laisser dominer les sens, ne songer qu'à les satisfaire », c'est, autant que possible, « l'anéantir ». Nous laissons notre âme s'abandonner à tous les crimes, et parce que Dieu, dans sa miséricorde, veut bien attendre, nous croyons qu'il oublie. Et Dieu « renferme en lui-même toute sa colère, en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre ».

1. Floquet, *Etude sur la vie et les œuvres de Bossuet*.

Jusqu'au jour où ils trouvent, d'après le mot du prophète, « un breuvage d'assoupissement qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment ».

C'est l'image des grands qui, « s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal (1) ». Éveillez-vous donc pour écouter l'avertissement, crie Bossuet; de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Le temps, en effet, « cette image mobile de l'immobile éternité », nous trompe toujours, et fait que « nous tombons tout à coup et sans y penser, entre les bras de la mort ».

Par une allusion à Anne d'Autriche, qui se mourait en ce moment d'une horrible maladie, Bossuet nous montre la mort « dans notre sang et dans nos veines, dans la source même de la vie », d'où elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue.

On compte, peut-être, sur un lendemain, sur ces jours où un sang plus calme, des ardeurs refroidies, nous laisseront le loisir d'être sages; mais « la vieillesse ne trouve pas ce que la jeunesse n'a pas amassé », et les inclinations ne changent pas avec la couleur des cheveux. Éveillons-nous donc. Il est temps. Ne nous abusons point, n'attendons pas la dernière des malédictions de Dieu, le moment où il retirera de nous l'esprit de vie, où notre âme, devenue un vaisseau cassé et rompu, ne pourra plus contenir la grâce. Prenons à cœur notre éternité.

Après avoir ainsi, sans aucun ménagement, secoué la torpeur spirituelle des courtisans, Bossuet s'adresse directement au roi, pour lui faire le compliment d'usage.

Prendre sa part d'un sermon, Louis XIV le faisait encore assez volontiers; mais il n'aimait pas qu'on la lui fit. Et pourtant, n'était-il pas du nombre de ces dormeurs? Comment concilier les droits du respect et ceux plus imprescriptibles encore de la vérité?

Écoutons Bossuet. Il loue les grandes choses accomplies par le roi, la France devenue par lui le royaume le plus redoutable; puis, tout à coup, dans une antithèse saisissante, il fait voir ce feu dévorant qui « abolira en un même jour, et les villes et les forteresses, et les citadelles et les palais, et les marbres et les

1. *Sermon sur la nécessité de travailler à son salut.*



inscriptions, et les titres et les histoires, et ne fera qu'un grand feu, et, peu après, qu'un amas de cendre de tous les monuments des rois! » Il faut donc remplir d'autres fastes, d'autres annales; et puisque Dieu fait un journal de notre vie, écrit notre histoire: « songeons à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvrirait de honte et de confusion. »

L'appel était discret et délicat; mais il était impossible de s'y méprendre. Louis XIV pourtant ne se rendit pas! Le moment de la grâce n'était point arrivé encore. Il se contenta de ne plus venir assister aux sermons. La reine seule fut présente à celui du second dimanche.

Dans ce discours, un des plus beaux parmi les meilleurs, Bossuet prend à partie l'incrédulité.

Il ne se pouvait qu'il n'eût pas lu *le Festin de Pierre*, publié par Molière dans l'année. Les irrévérences, les railleries et les sarcasmes de don Juan n'étaient certainement pas un fait isolé. Comme le maître de Sganarelle, plus d'un alors commençait à dire: « Je crois que deux et deux sont quatre, et que quatre et quatre sont huit (1). » S'ils étaient encore la minorité, ceux qui prétendaient comme don Juan, dans la scène du pauvre, « qu'à jurer un peu il n'y a pas de mal », on ne saurait oublier qu'un courant d'irrégion et d'incrédulité s'était ouvert un large sillon dans les hôtels indépendants de la duchesse de Bouillon et des Vendôme. Les réunions si libres des soupers du Temple, n'étaient pas tellement secrètes, qu'il n'en sortit plus d'une attaque et plus d'un mot irrévérencieux contre la religion.

Vers cette époque, la princesse Palatine, en compagnie du chevalier de Méré, brûlait, par forfanterie, un morceau de la vraie croix. Le vieil esprit gaulois, toujours un peu sceptique et frondeur, prenait sa revanche des obligations religieuses imposées par la coutume autant que par la foi, généralement vive encore. Il s'habitua à lancer l'épigramme mordante, le trait bien barbelé, à décocher une ironie légère. Les coups ne portaient pas toujours, mais on ne pouvait plus les dédaigner.

Contre ces « libertins », Pascal prépare ses batteries. Ses *Pensées*, publiées cinq ans plus tard, recueillent au jour le jour des réflexions comme celle-ci: « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu (2) », et cette autre: « Qu'ils appren-

1. Molière, *Le Festin de Pierre*, acte III, scène 1<sup>re</sup>.

2. Havet, *Pensées de Pascal*, I, art. 9.

nent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la condamner (1) ».

Bossuet, en 1665, ne pouvait connaître ces pensées, et pourtant, ressemblance frappante dans l'expression d'une même idée mûrie par deux puissants esprits, c'est dans les mêmes termes presque, qu'il s'écrie du haut de la chaire du Louvre : « Hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y, du moins, et la gravité et le poids que la matière demande. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez et par ce dédaigneux souris (2). »

Cette religion, sûre d'elle-même, impose la foi à la raison, triomphe des menaces du monde, des subtilités de l'hérésie, et résiste aux déchirements et aux schismes. Aussi, « tandis qu'un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres, qui paraissaient l'appui de l'Église, sont tombés avec un grand scandale, la vérité est demeurée toujours immobile. » Transporté alors d'un enthousiasme lyrique en face de ces résultats, il prend à partie les incrédules : « Ça, paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature. » Et avec l'ironie d'un Pascal, il ajoute : « Quoi ! partout votre raison demeure arrêtée ; partout, ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe ! Cependant, vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire ! Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous tende la main ! »

C'était le prendre de bien haut avec les incrédules, les terrasser sans leur laisser le temps de crier merci. Mais pouvait-on, à un homme si convaincu, demander un autre langage ? Il parlait de l'abondance de son cœur, et l'ardeur de sa foi animait ses paroles. Il ne pouvait donner ces demi-affirmations qui, du reste, n'ont jamais satisfait aucun esprit, ni calmé l'inquiétude d'aucune âme. Il croyait ardemment à la parole du Christ, et son amour pour la vérité, il voulait le communiquer aux autres.

Les divinations de cet amour lui ont révélé un mal, encore peu développé en ce moment, mais qui devait grandir. Dans un ouvrage qui, malgré ses lacunes, restera comme un témoignage de son grand esprit et se dressera longtemps à côté des plus belles œuvres, ce mal de l'indifférence, Lamennais l'attaquera

1. Havet, *Pensées de Pascal*.

2. Bossuet, *Sermon sur la divinité de la religion*.

de front. Bossuet n'a pu que le prévoir. « Je prévois, dit-il, que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce que on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. »

Ce malheur, il voudrait l'éviter à tout prix. C'est pourquoi, à la raison qui n'est pas seulement théorique mais pratique, il montre cette même foi soumettant le corps à l'esprit, comme il a soumis l'esprit à Dieu. Car « si la foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi ». Or, cette dernière est une, la règle morale sera donc une également. Pas plus que la foi, elle ne pourra se séparer ni se diviser au gré des caprices individuels.

Parmi les contradicteurs de la loi morale, du reste, les uns « aiment mieux déclamer contre le précepte que faire la guerre au vice; les autres, saisis par une frayeur irréfléchie, s'exagèrent les difficultés, mais « ne s'efforcent jamais d'en vaincre aucune ». A ces découragés, Bossuet répond : « Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose ! Le second pas, direz-vous, est impossible; oui, si vous ne faites jamais le premier (1). »

A côté de ces découragés, et avec une disposition d'esprit tout contraire, on rencontre les âmes qui renvoient au lendemain « se confiant aveuglément à un repentir futur, sans considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire ». Cette confiance n'est pas moins funeste. « Le repentir qu'on attend, n'est qu'une grimace; la douleur qu'on espère, une illusion et une chimère »; on meurt avec un regret politique, une douleur désespérée ou un repentir stérile.

Comme si les événements avaient voulu donner raison à l'orateur, la semaine où Bossuet menaçait les courtisans de voir le temps leur manquer, la mort frappait un des plus brillants et des plus jeunes parmi cette Cour. Dans la nuit du samedi au dimanche 13 décembre, le duc de Foix-Randon mourait, emporté par la petite vérole.

Par ordre du roi, le lendemain, troisième dimanche de l'Avent, il n'y eut point de sermon à la chapelle du Louvre. Le cercueil qui venait d'engloutir tant d'espérances, de briser une existence à peine à son aurore, et d'anéantir à vingt-sept ans les projets d'un jeune homme apparenté aux premières familles de

France, parlait de lui-même. Une nuit avait suffi pour faire connaître le peu de prix de toutes les splendeurs, le peu d'importance qu'il faut attacher, à ce que vient, si vite, nous enlever la mort.

Lorsque Bossuet reparut en chaire, le jour de la Noël, ce fut pour faire l'éloge de la pauvreté. A tous ces seigneurs si fiers de leur fortune; à ces dames, si vaines de leurs atours; il montra les abaissements de Jésus, le dénuement de l'enfant de la crèche, les injures et les disgrâces du malheur s'abattant sur le fils de Dieu fait homme. Avec Tertullien, il montre le crime qu'il y aurait à estimer ce que le fils de Dieu méprise.

Malgré tout, l'orateur le sent bien et l'Écriture le dit, ce berceau si pauvre soulèvera autant de haine qu'il suscitera d'amour. Mais on ne pourra plus, en face d'un Dieu privé de tout, recourir à l'injustice pour augmenter son patrimoine, s'aider de l'intrigue pour s'élever, céder à sa passion pour satisfaire ses désirs, sans tomber sous la malédiction divine contre les repus du siècle.

Ce pauvre de la crèche, un jour il reprendra sa splendeur, « les heureux du siècle n'oseront paraître alors, parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, la seconde en sera la condamnation (1) ». Les pauvres seuls seront élus; avec eux aussi, ceux qui auront porté leur croix.

Bossuet ne cherche pas à paraître neuf. C'est, avant tout, l'intérêt des âmes qui le touche. Directeur vigilant, il voit les principaux obstacles qui, à la Cour, rendent plus difficile le salut des âmes. Ces obstacles, il les attaque courageusement, et ne craint pas, au risque de se répéter, de rappeler la nécessité de la souffrance et de la pauvreté, que déjà il avait démontrée dans son Carême de 1662. Avec la même insistance, il ramène la pensée de son auditoire vers les grandes assises de la justice de Dieu. Il en donne le verdict, annoncé par les Écritures, sans aucune atténuation pour les susceptibilités humaines. Un moment pourtant, il semble craindre d'avoir découragé ces courtisans, fiers de tous les biens de la fortune. La pauvreté, qui donne accès au ciel, est tellement incompatible avec les nécessités de leur existence, que, peut-être, ils vont renoncer à gagner le ciel, s'il ne doit recevoir que les pauvres.

1. Bossuet, *Sermon pour le jour de Noël*.



On connaîtrait mal la compassion de Bossuet, et la sûreté de sa doctrine éloignée de toute exagération, si on pensait qu'il laissera ses auditeurs en proie à cette tentation de découragement.

Il expliquera sa pensée, montrera les diverses formes de la pauvreté. Ce mot semble évoquer seulement la misère noire de la famille sans pain, la souffrance du vieillard en haillons, l'abandon de l'enfant loqueteux. Hélas ! le domaine de la pauvreté s'étend sur un plus vaste rayon. « Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde ? l'un en santé ? l'autre en biens ? l'un en honneur, l'autre en esprit ? (1). »

Ces mots de Bossuet ne font que constater un fait bien vulgaire et bien banal ; mais ils sont consolants. Ils étendent l'empire de la pauvreté et semblent la rendre plus facile à porter, quand on peut se demander « qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde ? »

Peut-être même, si on se familiarisait avec cette idée, si on pouvait ne pas voir la pauvreté seulement dans l'absence ou la rareté de l'or, bien des convoitises ardentes seraient calmées. L'or en effet n'est pas tout, s'il n'est qu'un des facteurs du bonheur et de la richesse. Il ne manquait pas aux grands seigneurs de la Cour en 1665 et Bossuet n'hésite pas à leur rappeler la parole du Christ : « Toujours vous aurez des pauvres parmi vous. » Malheureusement, par je ne sais quel aveuglement fatal, les hommes repoussent les enseignements qui pourraient les sauver. Peut-être aussi, d'après le mot du prophète, ils se refusent à comprendre pour n'avoir pas à réformer leur conduite.

## CHAPITRE V

### CARÈME DE SAINT-GERMAIN

Le mot du prophète que nous avons cité, peut seul nous expliquer la conduite de Louis XIV. Il nous fait voir son état d'âme.

Vainement la parole de Bossuet retentissait à ses oreilles. Louis XIV se refusait à quitter la voie où il s'était engagé, et

1. Bossuet, *Sermon pour le jour de Noël*.

continuait à oublier le respect qu'il devait à Marie-Thérèse. Les liens du plaisir l'enserraient de plus en plus. Les fêtes succédaient aux fêtes, la favorite commençait à y paraître sans aucune gêne, comme officiellement. Pour lui plaire, au moment où Anne d'Autriche agonisait, Louis XIV assistait, dans les appartements de Madame, au Palais-Royal, à une fête donnée pour le mariage du comte du Roure et de Mlle d'Artigny.

Dix jours après, le 20 janvier 1666, Anne d'Autriche, au milieu d'atroces souffrances, « devenue la proie de la corruption avant que de l'être de la mort (1) », rendait son âme à Dieu.

Sa mort laissait sans appui Marie-Thérèse qui, pendant la longue agonie, ne cessait de répéter : « Pourvu que Dieu me garde ma mère, mes peines ne sont rien ! » Dieu ne l'exauça point, et l'infortunée resta seule désormais, pour essayer ses larmes et dévorer ses humiliations.

Un instant, elle put croire que la mort de sa mère lui rendrait le roi. Ce coup, en effet, avait paru faire impression sur le cœur de Louis XIV. On l'entendait dire au frère de Mlle de La Vallière : « Ce que j'ai souffert en perdant la reine ma mère, surpasse tous les efforts de votre imagination, et sachez que la seule main qui m'a porté un si rude coup est capable de l'adoucir (2). » Cette émotion ne fut, hélas ! que passagère. Les scandales devaient se continuer au château de Saint-Germain où la Cour se retira pour le temps du deuil.

Bossuet y prêcha de nouveau le Carême.

Le jour de la fête de la Purification, l'orateur prévint les honneurs publics qu'on devait rendre à la mémoire de la reine-mère, et lui paya un solennel tribut. Il le fit, comme toujours, avec une délicatesse et une discrétion parfaites, mais sans oublier les graves enseignements qui sortaient de ce tombeau. « Nous avons perdu, dit-il, cette grande reine qui devait illustrer ce siècle entier, et maintenant, étant arrivée au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres, et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte (3). »

A cette date, des complications politiques assombrissaient l'horizon. Louis XIV faisait valoir contre l'Espagne « le droit de dévolution », en usage dans les Pays-Bas. Simultanément, et pour soutenir les Provinces unies luttant pour l'indépendance

1. Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*.

2. Cité par le chanoine L. Pauthe, *op. cit.*, ch. iv.

3. Bossuet, Deuxième conclusion pour le *Sermon sur la Purification*.

de leur pavillon, il avait, le 26 janvier, déclaré la guerre à l'Angleterre. L'apparition de deux comètes fournit alors ample matière aux prévisions des astrologues. Leurs discours faisaient une certaine impression, car Bossuet se crut obligé d'y faire une allusion directe.

A tous ces faiseurs de pronostics, il opposa la grande loi providentielle qui règle et gouverne tout. « Non, non, s'écriait-il, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle, par des influences naturelles, mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée qui punit, comme il lui plaît, les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres, mais craignons nos péchés... Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre. Prenons garde de ne pas le mettre contre nous par nos crimes (1). »

Dans les sermons qui nous restent de cette station, Bossuet s'attaqua à ces crimes, essaya de les faire disparaître.

En 1662, il avait voulu surtout éclairer le cœur du roi, le retenir dès les commencements de sa liaison avec Mlle de La Vallière. En 1666, il comprend l'inutilité de ses efforts. Il ne tentera plus ces assauts directs que nous lui avons vu livrer dans ses sermons sur l'efficacité, l'ardeur et l'intégrité de la pénitence, et où Magdeleine servait de modèle au pécheur qui veut se convertir. On dirait que l'orateur craint, par son insistance, de rendre plus lourde encore la responsabilité du roi. Désormais, nous ne remarquerons plus la suite de ces coups droits si audacieux. Quelque discrète allusion, parfois une prière où il exprimera l'ardeur de ses désirs; ce sera tout. Le zèle du vaillant directeur de conscience va, pour un moment, paraître laisser de côté le roi, pour s'élever contre les vices des courtisans. Duels, trahisons, médisances, jeu, luxe; tels sont les points qu'il traitera durant ce Carême. Il le fera, sans restrictions ni ménagements.

Ses attaques, du reste, n'étaient pas dirigées contre un ennemi fictif; le mal qu'il poursuivait n'était pas imaginaire. Les édits de Richelieu, malgré leur sévérité, s'étaient trouvés impuissants, ou venaient trop tôt pour pouvoir déraciner la coutume du duel. L'association formée à Saint-Sulpice dès 1651, sous les auspices du zélé et pieux M. Olier, et avec le concours du marquis de Fénelon, avait réuni cependant de nombreuses adhésions, et rendu plus rares, sans pourtant les supprimer, ces rencontres

1. Bossuet, Deuxième conclusion pour le *Sermon sur la Purification*.

imposées par « les cruelles délicatesses d'un faux point d'honneur (1) ». Il fallut de nouvelles ordonnances. Bossuet y applaudit. Commissaire délégué par la Sorbonne, il avait, en 1656, approuvé un livre du comte de Drüy sur « la beauté de la valeur et la lascheté du duel ». Prédicateur à Saint-Germain, il n'eut presque qu'à se souvenir, pour montrer qu'il « n'y a rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter, par un même attentat, un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang (2) ». Revenant sur cette idée dans son sermon pour le dimanche des Rameaux, il stigmatise encore « cette coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume ».

La vigueur qu'il déploie contre « la tyrannie de l'honneur », qui nous rend esclaves de l'opinion, n'est pas moins grande. Il nous fait voir cette opinion qui « ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables ; mais les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs ». C'est elle qui décore d'un beau titre la brutalité et l'impudicité, lui fait perdre son vrai nom « pour prendre celui de galanterie..., et traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avaient point de telles attaches ».

N'était-ce pas alors le cas de plus d'un à la Cour ? On essayait de donner le change, et le moindre mélange de vertu y conciliait de l'honneur au vice. Ce danger, Bossuet le dénonce. Les salons, où fréquentait plus d'une Célimène, prenaient volontiers leur parti de la médisance, « si peu qu'on l'appelât franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense ». La sincérité évangélique ne pouvait s'en accommoder, et montrait, par la bouche de l'orateur, comment « cette raillerie maligne, ce trait lancé en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot qui donne tant à penser par son obscurité affectée, pouvait avoir des suites terribles (3) ».

Plus dangereuses encore étaient les conséquences « des jalousies, des soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde et source de mille injustices (4) ». Non seulement ils tourmentent le cœur qui les a accueillis une première fois, mais

1. Bossuet, *Sermon pour le Vendredi Saint 1662*.

2. Id., *Sermon sur l'honneur*.

3. Id., *Sermon sur la justice*.

4. Id., *Sermon sur la charité fraternelle*.



si on les porte aux oreilles du prince, c'est d'un vrai sacrilège qu'ils nous rendent coupables. Le grand trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince. « Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques et que de voler les trésors publics (1). »

Qu'on ne dise pas que ce sont là des exagérations oratoires, des paroles à effet. Avec la centralisation excessive des pouvoirs exigée par un prince qui voulait être tout, et inspirer les décisions de ses ministres, donner de faux renseignements, accréditer des mensonges, était vraiment un crime public.

Du reste, un simple regard jeté sur les Mémoires du temps, suffit pour faire voir combien étaient nombreuses les intrigues qui se nouaient à la Cour, et partant, combien aussi, nécessaires, les fortes remontrances de Bossuet. Nommer la comtesse de Soissons et parler de l'hôtel de Nevers habité par Philippe Mancini, c'est rappeler le nom des officines de cabales, et la source des plus noires calomnies. Pour ces grands seigneurs oisifs, pour un Lauzun, un Vardes, un comte de Guiches et tant d'autres, c'était « jeu de princes » que d'attenter à la réputation de ceux qui gênaient leurs ambitions ou entravaient leurs projets. Nul ne savait mieux qu'eux « faire jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine ». Les inviter « à décharger leur âme et délivrer leur conscience en protégeant la justice (2) », c'était leur rendre un service signalé.

Malgré les fêtes brillantes et les heures passées à médire, il restait aux courtisans de longs moments inoccupés. Pour en remplir le vide, on jouait, et gros jeu, si nous en croyons les rapports de La Reynie, lieutenant de police (3). Il fallut même instituer une nouvelle charge, et attacher à la Cour un grand prévôt, pour juger, avec l'assistance d'un maître des requêtes, tous les délits qu'on se permettait au jeu, et faire rendre gorge aux escrocs, attirés par un bénéfice d'autant plus alléchant que les mises étaient plus fortes. On jouait, même en voyage, dans les carrosses du roi. C'était devenu une frénésie. On risquait des sommes folles sur une seule carte.

S'attaquer à cette habitude n'était pas chose facile. Bossuet, nous le comprenons, avait bien des motifs pour dire : « Je confesserai toutefois que, si j'étais dans une place en laquelle il me

1. Bossuet, *Sermon sur la justice*.

2. Id., *ibid.*

3. Clément, *La Police sous Louis XIV.*

fut permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferais beaucoup davantage en faisant des panégyriques qu'en proposant des instructions (1) ». La présence du roi semblait en effet légitimer les excès du jeu. Bossuet les flétrit quand même. « L'intérêt, dieu du monde et de la Cour, a fait disparaître la bonne foi, ou du moins l'a réduite à n'être qu'une vertu de commerce qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience quand il s'agit d'un coup de partie (2). » Dans le sermon pour le Vendredi Saint, il rappelle l'obligation de la restitution à ceux qui commettent des injustices et des fraudes au jeu ; à moins « qu'avec leurs richesses ils veuillent encore jouer leur âme, ou plutôt, non tant la jouer que la perdre très assurément, d'une manière bien plus hardie qu'ils ne font leurs biens ».

Les excès du jeu étaient certainement reprehensibles et condamnables ; mais après tout, si tel était leur bon plaisir, ces grands seigneurs avaient le droit de se ruiner. Malheureusement, ils avaient l'habitude de ne pas payer M. Dimanche (3) et d'emprunter à M. Jourdain (4) un argent qu'ils ne lui rendaient plus. Payer ses créanciers était regardé par La Bruyère comme une marque d'honnêteté au-dessus de l'ordinaire (5). Le moraliste pouvait se contenter de cette légère ironie. Elle ne pouvait suffire au directeur de conscience qui demande « l'égalité pour tous, et que le pauvre soit assuré par son bon droit (6) ». Il trouve abusif que « les dettes de jeu soient privilégiées, comme si ces lois étaient les plus saintes et les plus inviolables ». On se pique d'honneur d'y être fidèle, dit-il encore, « pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers, dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu (7) ».

Si la parole humaine pouvait jamais convertir, de tels accents étaient bien capables de changer le cœur des auditeurs. Mais au prédicateur, tout comme au laboureur qui sème son grain, il faut un terrain et un moment propices, un secours étranger que Dieu ne donne pas toujours.

1. *Sermon sur la justice.*

2. Id., *ibid.*

3. Molière, *Don Juan*, IV, 3.

4. Id., *Le Bourgeois gentilhomme*, III, 4.

5. La Bruyère, *Les Caractères*, De la mode.

6. *Sermon sur la justice.*

7. Id., *ibid.*

Louis XIV en est un exemple, à cette heure de sa vie. Vainement, dans une prière, Bossuet demande pour lui au Seigneur : « toutes les vertus et royales et chrétiennes », ajoutant : « Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque ; aucune, aucune. Elles sont toutes nécessaires, quoique le monde puisse dire (1). » Il n'entendait pas, il oubliait le Dieu du ciel « qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois », et qui seul aurait pu « lui dire dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire (2) ».

L'orgueil fermait son âme à tous les bons sentiments. Il ne s'était pas encore « mesuré à son cercueil, qui seul, néanmoins, mesure l'homme au juste (3) ».

Comment aurait-il eu l'idée de le faire ? Enorgueilli par la louange et le succès, « il s'enhardit contre sa propre conscience et contre l'opinion publique, jusqu'à croire que toute contrainte était un amoindrissement de sa puissance, et qu'il suffirait de sa grandeur pour transformer le vice aux yeux des peuples (4) ». Sans aucun souci de cette opinion publique, chaque matin, Louis XIV partait pour la chasse, à la vue de la reine, et en compagnie de la favorite. Avec elle encore, il s'asseyait comme partenaire à une table de jeu.

Toutes les barrières étaient renversées, et à l'infortunée Marie-Thérèse, ce roi brutal répondait « qu'à trente ans il cesserait de faire le jeune homme et deviendrait un parfait mari ! » Aussi La Vallière, qui présentait une nouvelle maternité, ne se réfugia plus comme autrefois à l'hôtel Brion, mais resta à Vincennes, où se trouvait alors la Cour. Le 2 octobre 1666, elle donnait le jour à une fille. Plus délicate pourtant que le roi, Louise de La Vallière étouffa ses cris, pour ne pas porter le désespoir dans le cœur de la reine, qui était à quelques pas. L'appartement qu'elle occupait était en effet commandé par un couloir menant à celui de Marie-Thérèse. Heureusement délivrée, et pour cacher à sa souveraine l'offense qu'elle lui faisait dans son propre palais, Mme de La Vallière n'hésita pas, malgré le danger qu'elle y courait, à faire orner sa chambre de fleurs, et, parée, elle reçut des visites, donna à jouer, et le soir on fit « *media-noche* ».

1. *Sermon sur la charité fraternelle.*

2. Id., *ibid.*

3. *Sermon sur l'honneur.*

4. C. Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. 3.

Le 13 mai 1667, par lettres patentes enregistrées au Parlement, l'enfant de La Vallière était légitimée sous le nom de Marie-Anne. Le même acte érigeait en duché-pairie, en faveur de la favorite, la terre de Vaujours en Touraine et lui concédait l'usufruit des revenus avec ceux de la baronnie de Saint-Christophe en Anjou, « deux terres également considérables par leurs revenus et par le nombre de leurs mouvances (1) ».

Ainsi, dit un historien de Louis XIV, « on en vint à introduire dans le vestibule de la famille, et par la porte basse, la maîtresse à la suite de l'épouse, les enfants de la passion à côté des enfants de la promesse et du devoir (2) ». Mais aussi, par un contre-coup inévitable, on abaissa toutes les barrières qui contenaient encore la licence, et bientôt « l'affaire des poisons » montra la profondeur et l'étendue du mal.

Un moment cependant, on put croire que le roi revenait à la pratique du devoir. Avant de partir pour les Flandres, il communia dans l'église de sa paroisse à l'occasion de Pâques (3). Ce ne fut qu'un éclair. Une révolution s'opérait dans le cœur de Louis XIV. Elle n'était pas, hélas ! au profit de la vertu. Une nouvelle passion a envahi son cœur. Mme de Montespan va détrôner Louise de La Vallière. Il n'y aura pas d'autre changement.

Le grand éclat parut à la « journée d'Avesnes », quand La Vallière coupa le carrosse de la reine. Cet acte n'est pas, comme les historiens l'avaient cru jusqu'à ce jour, l'outrage d'une favorite triomphante ; mais, au témoignage de MM. Lair et Brunetière (4), il est « tout au rebours, la démarche irréfléchie d'une amante désespérée ». Le roi avait interdit à La Vallière de suivre la Cour. Mais la malheureuse femme, sur le point encore d'être mère, s'élança, au mépris de toutes les convenances, pour rappeler au maître le sort d'un enfant, dont il ne paraissait pas disposé à assurer la fortune.

Les conspirations formées par la comtesse de Soissons portaient leur fruit. La timide La Vallière était supplantée. Elle avait aimé le roi et non la royauté, comme le remarque Mme de Caylus. Elle ne pouvait rendre aucun service ; il fallait donc que sa faveur finit. Vainement elle essaya de se défendre. Ses larmes

1. Lair, *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV*.

2. C. Gaillardin, *Histoire du règne de Louis XIV*.

3. Lair, *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV*.

4. Brunetière, *Histoire et littérature*, I.



furent inutiles. Louis XIV fut même sur le point de donner créance aux bruits qui lui retiraient la paternité de l'enfant qui allait naître. Déloyalement, soit brutalité ou satiété, il se détourna de cette « petite violette qui se cachait sous l'herbe, qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse (1) ». Il se donna à Mme de Montespan, l'orgueilleuse marquise (2).

Le dernier enfant de La Vallière naissait à Saint-Germain en 1667. Il ne fut légitimé, et de fort mauvaise grâce, qu'en février 1669, sous le nom de Louis, comte de Vermandois, amiral de France. L'ère de l'expiation commençait pour l'infortunée Mme de La Vallière. Elle ne servira plus désormais qu'à couvrir les amours du maître et de la nouvelle favorite. Pendant six ans, elle restera à la Cour, partagée entre ses humiliations, ses remords et ses espérances, qu'elle terrassera enfin généreusement pour entrer au Carmel.

Bossuet ne la délaissa pas dans ces moments pénibles. Ce fut même grâce à lui, que Louise de La Vallière put devenir Sœur Louise de la Miséricorde. Mais le combat fut long. Avant d'en arriver là, ils durent apprendre l'un et l'autre ce qu'il en coûte de larmes et d'angoisses pour sauver une âme (3) !

## CHAPITRE VI

### AVENT DE SAINT-GERMAIN

Malgré notre peu de goût pour de pareils sujets, nous devons suivre, de plus près, toutes les intrigues qui se nouèrent alors, pour retenir à la Cour Mme de La Vallière, et l'empêcher d'aller s'ensevelir au Carmel. Bossuet nous y apparaîtra avec toute la gravité, le sérieux et la patience inaltérables d'un directeur qui sait ne pas précipiter le moment de la grâce, ne rien compromettre par trop de hâte, attendre de Dieu ce que les hommes ne veulent pas accorder, et encourager sans la briser la pauvre âme qui souffre et voudrait se délivrer.

1. Mme de Sévigné, *Lettres*, 1<sup>er</sup> septembre 1680.

2. Duc de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV.*

3. Bossuet, *Lettre au maréchal de Bellefonds.*

Entre temps, il ne manquait aucune occasion de faire entendre à la Cour l'austère langage de la vérité. Les derniers jours de l'année 1667, le 22 novembre, son auditoire ordinaire des stations du Louvre et de Saint-Germain se trouvait réuni dans l'église de la Visitation de Chaillot. C'était pour la profession d'une « demoiselle que la reine-mère avait tendrement aimée ». Son nom, retrouvé par M. Floquet, était Madeleine-Angélique de Beauvais.

L'orateur revient sur certaines idées qu'il a développées pendant le Carême de 1666. Il oppose encore la gloire du monde et ses vertus faites d'indulgence pour le succès à qui il pardonne tout, avec la gloire et la vertu chrétienne, « sévère, constante, inflexible », de l'âme humble et cachée en Dieu. Il censure la vanité de l'homme qui « s'imagine croire lui-même, avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend ». Comme si tout ce que nous prenons du dehors n'était pas une marque de notre pauvreté et de notre indigence ! Cette vanité « corrompt toutes les vertus..., renverse l'ordre, fait marcher après ce qui devrait marcher avant ». Par un mot bien familier et bien simple, Bossuet explique sa pensée, en rappelant à ses auditeurs qu'ils devraient « acquitter leurs dettes, avant que d'épancher des présents ».

Quant à l'amour de la gloire dans le cœur de la femme, Bossuet en marque les conséquences en termes très forts. A celles que l'amour du luxe domine, il ne dit qu'un mot de raillerie emprunté à saint Augustin. Mais à celles qui, « fières par leur beauté », n'ont besoin pour acquérir la gloire « que de leur personne et de leurs propres avantages » ; sans fausse prudence, l'austère directeur rappelle « à quel joug et à quelle honte les destinent leurs propres captifs ». Pour elles cependant, le monde croit tout permis, excuse tout ; mais ce qu'il ne saurait faire, c'est « que ces vaines idoles puissent être innocentes de l'idolâtrie qu'elles font régner sur la terre (1) ».

Ces paroles ne s'adressent évidemment qu'à la partie de l'auditoire formé par la Cour, elles n'allaient pas aux âmes cachées dans le silence du cloître. Ces dernières pratiquaient à la lettre le conseil de saint Martin, et montraient « la perfection de l'honnêteté dans leur sexe, qui est de ne pas se laisser voir ».

A cette cérémonie, il manquait une personne dont la pré-

1. Bossuet, *Sermon pour la profession de Mlle de Beauvais.*

sence paraissait tout indiquée; Anne d'Autriche. Son image du moins planait sur l'assemblée, et l'orateur évoque son souvenir pour montrer « la pauvreté et l'impuissance des rois, qui peuvent faire leurs serviteurs riches, puissants, fortunés, mais qui ne les peuvent faire heureux ! »

De tous les auditeurs, qui, mieux que La Vallière, aurait pu montrer la vérité de ces paroles, en faire savourer la sombre mélancolie? Pendant plus de six ans, elle a été « l'idole encensée », elle va payer désormais le prix de ses « damnables victoires ». L'expiation sera longue, et ce ne sera qu'après six nouvelles années de souffrances, qu'elle comprendra « qu'il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre (1) ».

Bossuet l'y aidera puissamment. C'est ce qu'il nous reste à faire voir. Il nous apparaîtra, dans ces négociations où il faut encourager, soutenir une âme, aussi grand, aussi éloquent que dans la chaire, mais plus tendre, plus compatissant et plus humain, si on veut nous permettre de parler ainsi.

Dans son *Amphitryon*, qui date de cette époque, Molière, paraissant oublier les règles imprescriptibles de la morale, faisait dire par Mercure :

Lorsque dans un haut rang, on a l'heur de paraître,  
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon.  
Et suivant ce qu'on peut être,  
Les choses changent de nom (2).

Le roi, il le faut croire, partageait cette manière de voir. Délivré des remontrances de sa mère, qu'il n'osait, par un reste de respect humain, braver en face, il va désormais pouvoir se livrer sans contrainte aux plus honteux déportements. Les barrières les plus sacrées ne l'arrêteront plus. Divinisé par la flatte-rie des courtisans, il va se croire tout permis. Heureux si lui-même ne dit pas :

Les coups de bâton d'un Dieu  
Font honneur à qui les endure (3).

Pour rendre plus sensible à la reine son manque de respect et de fidélité, c'est dans sa propre maison qu'il allait chercher

1. La Bruyère, *Les Caractères*, Des Grands.

2. Molière, *Amphitryon*. Prologue.

3. *Amphitryon*, III.

la nouvelle favorite. Elle n'était pas pour lui une inconnue.

Elle avait eu, nous dit le marquis de la Fare (1), l'adresse de donner au roi une opinion extraordinaire de sa vertu, en communiant tous les huit jours. Au retour du voyage d'Avesnes, elle affectait de s'arrêter à Notre-Dame de Liesse pour se confesser. Mme de Caylus lui prête un caractère « naturellement éloigné de la galanterie et porté à la vertu (2) ». La dame d'honneur de la reine était donc peut-être sincère, le jour où elle s'indignait contre Mme de La Vallière et disait à sa souveraine : « Dieu me garde d'être favorite du roi, mais si je l'étais, je serais bien honteuse devant la reine ! (3) » Il est difficile, pourtant, de ne pas voir dans ces paroles, la marque d'une hideuse hypocrisie, surtout quand on se souvient d'une certaine messe qu'elle avait fait dire, dès 1666, par un misérable, le prêtre Guibourg, au château de Villebousin ; messe où le sacrilège le disputait à l'infâme. Les archives de la Bastille et les interrogatoires de La Reynie, ne laissent plus aucun doute sur les relations de Mme de Montespan avec la hideuse sorcière la Voisin, et ses non moins hideux acolytes, Guibourg et Mariette. Elle avait recours à la magie, aux incantations et aux sacrilèges, pour arriver à déposséder La Vallière dans le cœur du roi. Si elle y réussit, la grande Mademoiselle nous le dit, elle qui : « entrevoyait bien des choses durant le retour de Franche-Comté à Compiègne ».

C'est en effet le moment, où « le roi prit de l'amour pour Mme de Montespan, dans le temps qu'il vivait avec Mme de La Vallière ; et Mme de Montespan, en maîtresse peu délicate, vivait avec elle, même table et presque même maison (4) ». Que sont devenus les beaux sentiments qui lui faisaient dire, un jour, en parlant de sa rivale : « Si j'étais assez malheureuse pour que pareille chose m'arrivât, je me cacherais pour le reste de mes jours (5). »

Plus coupable encore, non seulement elle ne se cacha pas, mais elle afficha bruyamment sa fortune. Elle réduisit La Vallière au rôle de femme de chambre, affectant de recourir perpétuellement à ses services et donnant des louanges à son adresse ; elle assurait qu'elle ne pouvait être contente de son ajustement, si la

1. La Fare, *Mémoires*. Collect. Petitot.

2. Mme de Caylus, *Souvenirs*.

3. Mile de Montpensier, *Mémoires*.

4. Id., *ibid.*

5. P. Clément, *Mme de Montespan et Louis XIV.*



favorite délaissée n'y mettait la dernière main. Mme de Caylus, qui nous donne ces détails, critique le zèle de la duchesse de La Vallière, la blâme d'avoir subi ces affronts. Elle a raison peut-être. Mais elle aurait dû se demander, si la favorite abandonnée était libre de faire ce qu'elle voulait. Pour l'instant, sa présence était réclamée par Mme de Montespan, qui espérait, par là, calmer le public et son mari.

Le marquis de Montespan, dans ces affaires si tristes pour son honneur, a tenu un rôle diversement apprécié. La princesse Palatine, qui ne l'aimait guère, nous dit : « Montespan n'était pas quelque chose de bon. Il ne faisait rien que jouer, il était fort intéressé, et je crois que si le roi avait voulu donner beaucoup, il se serait apaisé (1). » Dans ce cas, il aurait suivi les conseils de son père, qui se serait écrié en apprenant l'amour du roi pour sa bru : « Dieu soit loué ! voici la fortune qui commence à entrer dans la maison ! (2) »

Ces paroles nous aident à comprendre les théories de Molière et ce mot si surprenant :

Un partage avec Jupiter  
N'a rien du tout qui déshonore (3).

Le poète n'aurait été qu'un écho fidèle des sentiments d'un certain monde !

Malgré tout, cependant, les prescriptions de la morale n'avaient pas perdu tout droit à la Cour. Le bon plaisir rencontrait des limites dans l'opinion. Pour lui imposer silence ou tout au moins l'intimider, le roi, par un ordre donné à Colbert, fit chasser de Paris le marquis de Montespan. Puis la Cour se transporta à Chambord à l'effet de se trouver à l'abri des « propos indiscrets ». Le mot est de Louis XIV lui-même.

Pendant ce temps-là, Bossuet, en compagnie de son ami Félix Vialart, évêque de Châlons, s'occupait d'un projet sur les « moyens de procurer la réunion des religionnaires ». Il approuvait aussi, en qualité de docteur de Sorbonne, le livre d'Arnault sur « la grande perpétuité de la foi ». A quarante-deux ans pourtant, et quand déjà, d'un commun accord, tous lui décernaient la première place, Bossuet n'était que simple prêtre.

1. Princesse Palatine, *Correspondance complète*, t. II.

2. Cf. P. Clément, *Mme de Montespan et Louis XIV*.

3. *Amphitryon*, III.

Enfin, le désir d'Anne d'Autriche, qui lui réservait un des sièges épiscopaux de Bretagne dont elle avait la nomination, allait être réalisé par son fils. Le 8 septembre 1669, au moment où Bossuet, prêchant à Meaux un sermon de vêtue, descendait de chaire, on lui remit son titre de nomination à l'évêché de Condom. Brisant avec les traditions, le roi, dans ce brevet dressé tout exprès, relevait le « zèle que l'abbé Bossuet avait fait paraître en toutes rencontres pour l'avantage de l'Église, et le talent particulier que Dieu lui avait donné pour la prédication (1) ».

Plus que jamais, Bossuet, désigné pour prêcher à la Cour l'Avent de 1669, allait avoir besoin de tout ce zèle et de ce talent particulier.

Retiré à Saint-Germain avec la Cour, pour laisser passer le temps du deuil officiel à l'occasion de la mort de Henriette de France, reine d'Angleterre, Louis XIV ne gardait plus aucune retenue. Saint-Simon nous a raconté les promenades du roi avec « les trois reines » dans le même carrosse, et les revues données en divertissements à la nouvelle favorite. Son pouvoir était désormais assuré. La reine devait même recourir à sa protection, pour obtenir de garder à son service une femme de chambre espagnole. Mme de Sévigné, avec la légèreté et la parfaite insouciance d'une femme qui a pris son parti à l'occasion de tous ces scandales, et n'éprouve aucun embarras, écrit à ce sujet : « La reine est ravie et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. » La belle marquise aurait bien pu ajouter : vraiment, il n'y a pas de quoi !

Pour Mme de La Vallière, son influence diminuait par degrés. Elle dut comprendre que tout était fini, le jour où, en qualité de marraine, elle assista au baptême de Louise-Françoise, le premier des trop nombreux enfants adultérins de la rivale qui la supplantait.

Mme de Montespan, à l'heure où elle attendait cette naissance, s'est-elle désespérée ? Oui, s'il en faut croire le témoignage assez souvent partial de Mme de Caylus. Mais ces regrets, trop humains, ne rendaient pas plus facile la tâche du prédicateur qui allait monter en chaire pour la station de l'Avent.

Elle commençait régulièrement le jour de la Toussaint. A l'occasion de cette fête, le prédicateur prenait possession de la

1. Cf. Floquet, *Étude sur la vie de Bossuet*, t. III.

chaire, et bien qu'il n'y remontât plus jusqu'au premier dimanche, il ouvrait solennellement la station de l'Avent. Fidèle à la coutume, Bossuet prêcha donc le 1<sup>er</sup> novembre. Le roi assistait au sermon. La curiosité, la malignité des courtisans étaient également excitées. Ils connaissaient la sincérité de l'orateur; la susceptibilité du roi ne leur était pas moins familière. Comment éviter les conflits? Les droits de la vérité seront-ils sacrifiés?

Non. Tel nous avons vu Bossuet dans les stations de 1662, de 1665, 1666; tel nous le retrouverons encore pendant cette station, la dernière qu'il ait donnée à la Cour. L'intérêt des âmes, leur salut éternel, voilà ce qui occupe le directeur de conscience. Il redoublera ses efforts pour faire arriver la vérité entière à l'oreille de ces hommes que le plaisir de vivre enivre et que l'amour des jouissances enfièvre. Dans son sermon pour la Toussaint, il s'attache à prouver combien est peu solide le bonheur de la terre. C'est avec peine qu'on y rencontre : « cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies ». Tout, en effet, est ici-bas plein d'illusions et de vanité. Les plaisirs même ne sont que « flatteurs pernicious, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience ». Continuellement enveloppés par l'erreur, guettés par la douleur ou dominés par la crainte, nous devons chercher le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde et jeter au ciel notre espérance (1).

Mais pour aspirer en la vie d'outre-tombe, il faut croire à son existence et à sa réalité. — Bossuet prévient lui-même l'objection. Dans un mouvement de fière éloquence, il s'élève contre Montaigne qui, un instant (2), a paru incliner à douter de l'immortalité de l'âme, et à préférer les animaux à l'homme; puis il s'écrie : « Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et sensuels, qui aient bien connu les devoirs de l'homme? » Heureusement, la vérité est à l'épreuve des frivoles raisonnements et des fausses railleries. « Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant, non,

1. Bossuet, *Sermon pour la Toussaint*.

2. Montaigne, Apologie de Raymond de Sibonde, *Essais*, liv. II, ch. 12.

n'y espérez plus. Voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée (1). »

Le premier dimanche de l'Avent, l'orateur sacré devient plus pressant. Il montre à son auditoire la nécessité du jugement dernier, la raison de la solennelle convocation de l'assemblée générale du genre humain. Nécessaires, ces « grandes assises le sont, pour l'éternelle confusion des pécheurs, qui ont trompé le monde, l'ont amusé de faux prétextes et l'ont scandalisé ». Et alors, « quel sera l'état des grands du monde, qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments et leurs vices mêmes applaudis ? » Ce Dieu, dont ils croyaient n'avoir rien à craindre tant qu'ils n'avaient que lui pour témoin, montrera à nu tous les secrets les plus cachés. « Le cœur angoissé défaudra, un chacun sera confondu devant son prochain. »

Mais nul ne le sera davantage que l'hypocrite. Or, il n'y a pas seulement dans la société les « faux dévots » symbolisés par *Tartuffe* (2). Le monde, hélas ! abrite d'autres hypocrisies. Comme pour le directeur de conscience il n'y a « aucun vice privilégié », il dénonce les hypocrites d'honneur, hypocrites d'amitié, hypocrites de probité et de bonne foi », qui, tous, viendront rougir, « non seulement de leurs crimes cachés, mais encore de leur honnêteté apparente (3) ».

L'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu. Elle est même un vice bien humain, si, en dépit des anathèmes descendus de la chaire et des sarcasmes venus du parterre, elle a continué à s'épanouir dans ce siècle, jusqu'à rendre nécessaires, quelques années plus tard, les attaques du moraliste contre Onuphre.

Mieux que le poète comique, mieux que le moraliste lui-même, Bossuet a démêlé les secrètes menées de ce vice. La psychologie la plus sagace ne saurait trouver où reprendre dans ce portrait de l'hypocrite qui en impose, non seulement au vulgaire, mais en arrive même à se tromper lui-même, grâce aux couleurs dont il se pare ! Cette erreur durera jusqu'au jour de la comparution solennelle, où on verra « l'inanité de tous les faux prétextes et combien valent peu les excuses des pécheurs pour colorer leur rébellion ».

1. Bossuet, *Sermon pour la Toussaint*.

2. Il venait d'être joué au Palais-Royal, le 5 février 1669.

3. *Sermon sur le Jugement dernier*.



Ces excuses, qu'on les nomme fragilité de la nature, violence de la tentation, facilité du monde à pardonner certains vices, elles seront vaines, en ce jour où éclatera « la confusion de ceux dont les crimes ont déshonoré le ciel et la terre ».

Le cœur du prêtre s'émeut alors; Bossuet invite ses auditeurs à ne pas attendre ce jour fatal pour se purifier, et à venir au tribunal de la pénitence, non pour qu'on « y plaigne leur faiblesse, mais pour qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie ». Car, « en un tel état que nous serons morts, en cet état immuable, nous serons représentés au grand jour de Dieu. O quel renversement en ce jour, combien descendront des hautes places! »

Louis XIV est là. Faut-il lui faire la leçon? Si oui; dans quels termes? — Bossuet n'hésite pas longtemps. C'est encore sous forme de prière qu'il énonce sa pensée et traduit son désir secret. Ce procédé, nous le savons, lui est familier. Son expression est toujours aussi habile que discrète. Écoutons-le. « Que cet auguste monarque ne voie jamais tomber sa couronne; qu'il soit auprès de saint Louis qui lui tend les bras et lui montre sa place. O Dieu! que cette place ne soit point vacante! (1) » Ces souhaits, surtout après les affirmations que nous avons rapportées, ne sont-ils pas assez clairs et explicites? Bossuet pouvait-il être plus sincère? concilier plus habilement les droits du respect et ceux de la vérité?

Dans le sermon pour le quatrième dimanche, sur « la véritable conversion », l'orateur sacré l'a osé pourtant.

Tout d'abord, il refait le tableau qu'il a esquissé souvent, de ce monde dont il faut désapprendre les leçons, qu'il faut fuir; car tout, jusqu'à l'air qu'on y respire, y est infecté par des maximes fausses et opposées à la loi de Dieu. « Le pénitent est dégoûté tout ensemble, et du monde qui l'a déçu et de lui-même, qui s'est laissé prendre à un appât si grossier. » Il se retire dans la solitude, « un roi même, pénitent, au milieu de sa Cour, entre dans cet esprit ». Alors, il verse des larmes, non sur des malheurs qu'il ne peut réparer, mais sur les fautes qu'il a commises. Pour expier ses crimes, il s'interdit même les choses permises. Désormais, il « aime purement, saintement, constamment ». L'averssion, puis la crainte du péché naissent ensuite. Non, « la crainte de l'adultère qui craint le retour du mari, mais la crainte d'une

1. Bossuet, *Sermon sur le Jugement dernier*.

chaste épouse qui craint de le perdre. De là encore, « la crainte d'une faiblesse expérimentée (1) ».

La leçon ne pouvait être plus sévère, l'allusion plus transparente. Si Louis XIV ne vint pas à résipiscence, on ne saurait en rendre responsable le prédicateur des stations à la Cour. Bien plus, nous croyons que M. Lair, dans son histoire où les documents nombreux ne nuisent en rien à l'intérêt, et dont nous nous sommes souvent inspiré, a formulé le jugement de la postérité à ce sujet. S'il est bienveillant, qu'on en juge : « C'est une grande joie d'entendre cette parole servant une raison qui jamais ne fut plus ferme, et surtout de trouver le caractère du prédicateur du roi à la hauteur de sa noble éloquence (2). »

## CHAPITRE VII

### CONVERSION DE MADAME DE LA VALLIÈRE

En dépit de tous les efforts de l'éloquence de Bossuet, et de l'insistance avec laquelle l'intrépide orateur, soucieux des droits de la conscience, rappelait sans jamais se lasser, à son royal auditoire, la nécessité de penser aux choses de l'Éternité, le roi, suivant l'expression consacrée et passée alors en usage, continuait à aller « chez les dames ». Entre lui et La Vallière pourtant, l'abîme se creusait, de plus en plus profond. Un jour même, avec un cynisme brutal, il osa, tandis qu'il traversait sa chambre pour s'en aller chez Mme de Montespan, jeter un petit chien à la favorite de la veille, lui disant dédaigneusement : « Cela est assez bon pour vous ! (2) »

Humiliée dans son orgueil, blessée dans toutes ses délicatesses, Louise de La Vallière, à peine âgée de vingt-cinq ans, essaya d'obtenir par son propre mérite les distinctions mondaines et les honneurs que lui faisaient perdre les dédains du roi. Elle se lança dans une vie folle et dissipée, et demanda au luxe des compensations et des satisfactions qui, hélas ! pouvaient bien donner le change à sa vanité, mais ne parvenaient pas à

1. Bossuet, *Sermon sur la véritable conversion*.

2. Lair, *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV*, ch. iv.

3. Id., *ibid.*, ch. xv.

satisfaire son cœur. Fille de son siècle, contemporaine des pénitentes de la Fronde, Louise pouvait bien s'être égarée, mais au fond de son âme subsistait le regret de la faute, le sentiment amer du remords.

Une maladie grave qui, subitement et en peu de jours, la conduisit aux portes du tombeau, inspira à Mme de La Vallière de sérieuses réflexions. « Les prêtres d'un côté, les médecins de l'autre, parlaient aussi peu sûrement sur ma vie que sur mon âme », nous raconte-t-elle dans ses *Réflexions*. « Comme une pauvre bête, je ne pouvais rien pour mon salut (1). » En ce moment, du fond de son cœur, elle poussa un cri vers Celui qui ne manque jamais aux âmes courageuses. Dieu lui fit miséricorde et lui rendit la santé. En trois jours, La Vallière fut rétablie et put commencer à écrire ses *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*.

Écrites au jour le jour, ces réflexions furent publiées, plus tard, à l'insu de la célèbre pénitente. Mais on ne peut contester leur authenticité. Sur ce point, nous pouvons en croire Sainte-Beuve, affirmant que ce « petit écrit lui a été attribué (à La Vallière) par la tradition la plus constante, et lui a été compté dans l'estime de ses contemporains ». Le nom de Confessions fût donné par l'éditeur à ces réflexions, écrites, nous dit La Vallière, « de sa propre main, comme un registre des miséricordes de Dieu et de ses plus intimes résolutions, afin que, si sa foi venait à chanceler, son espérance à se refroidir, et sa charité à s'éteindre, elle pût rappeler en son âme, par la lecture de ce papier, le souvenir et le sentiment des bontés et des grâces de Dieu ».

Bossuet a-t-il corrigé ces réflexions? Dans le manuscrit qu'il avait pu voir, et que l'incendie de la Commune a détruit, M. Floquet n'avait pas reconnu la main de son auteur favori. Cet argument, purement négatif, ne saurait être bien concluant. Les corrections ne sont pas, en effet, d'un ordre simplement grammatical. En plus d'un point même, comme on peut le remarquer par la comparaison des textes imprimés, loin d'être l'œuvre d'un vulgaire Bouhours, comme le pense M. Lair, les corrections révèlent la main d'un théologien exercé. Les réflexions écrites, dès 1670, contenaient plusieurs expressions un peu exagérées. Le correcteur les a fait disparaître, ou bien les a adoucies. On devine les préoccupations d'un esprit qui ne veut rien laisser,

1. Cf. R. Cornut, *Confessions de la demoiselle de La Vallière*.

dans les réflexions de l'illustre pénitente, dont puissent s'autoriser les mystiques de 1688. Cette seule remarque nous inclinait à attribuer à Bossuet le travail de la correction.

Quoi qu'il en soit, dans ce carnet, où La Vallière notait ses impressions, on peut suivre les progrès de la grâce dans un cœur qui entendait ne rien faire à demi. Un confesseur facile avait voulu l'admettre, immédiatement, à la pratique des sacrements. La pénitente se souvient des paroles de Bossuet : « Le cœur a des mouvements superficiels qui se font et se défont en un moment, mais il ne prend pas si facilement les impressions fortes et profondes. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas tout à coup, ni ces affections vicieuses dans lesquelles nous avons vieilli ne s'arrachent pas par un seul effort (1). » Elle voulut donc éprouver son cœur, et refusant « la fausse paix » d'une absolution donnée et reçue à la hâte, elle demanda à Dieu : « non un confesseur faible, politique et prévaricateur, songeant plutôt à plaire qu'à sauver, à élargir les voies de l'Évangile qu'à y soumettre, mais un confesseur savant, ferme et pieux (2) ». Ce confesseur, elle le trouva en la personne du P. César, de l'Ordre des Carmes. « Bon ouvrier pour les consciences délabrées », suivant le mot de Rabulin. Aidé par Bossuet, le P. César mena La Vallière : « doucement et lentement, mais sûrement ».

Un coup de foudre qui « éclata comme dans un ciel serein (3) », vint bientôt, du reste, montrer à La Vallière que « la santé n'est qu'un nom, la vie un songe, la gloire une apparence, les grâces et les plaisirs un dangereux amusement (4) », et que tout est vain en nous, sauf le désir d'aimer et servir Dieu.

Le dimanche 29 juin 1670, Marie-Thérèse, rencontrant Mademoiselle dans son carrosse, lui cria : « Madame se meurt, et savez-vous ce qu'elle dit : qu'elle croyait être empoisonnée. » La première partie, tout au moins, de ces paroles, n'était que trop vraie. En moins d'une demi-heure, Henriette d'Angleterre, qui revenait de son voyage de Londres, voyage d'où elle « avait remporté tant de gloires et de si belles espérances », après avoir bu un verre d'eau de chicorée, se trouvait au plus mal, et demandait « qu'on lui allât quérir un confesseur ». « Monsieur

1. Bossuet, *Sermon pour le 4<sup>e</sup> dimanche de l'Avent*.

2. Cf. *Les Confessions de la demoiselle de La Vallière*.

3. Bossuet, *Oraison funèbre* de Henriette d'Angleterre.

4. Id., *ibid.*



était devant son lit, elle l'embrassa et lui dit, avec douceur et un air capable d'attendrir les cœurs les plus barbares : « Hélas ! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a longtemps ; mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué (1). »

Cet aveu d'une mourante nous semble mériter pleine confiance ; la jeune femme avait été certainement imprudente ; mais de là à l'accuser de crime, il y a loin encore, et nous aimons mieux nous en rapporter à ses paroles en face de la mort, qu'à des insinuations plus ou moins perfides et malveillantes.

Depuis quelque temps déjà, nous dit Ledieu, Madame avait demandé à Bossuet des règles de conduite. Elles étaient si appropriées aux dispositions actuelles de son âme, qu'elles lui firent désirer de le voir souvent en particulier. Bossuet devint son maître et son guide. Il l'entretint régulièrement trois fois par semaine. C'était donc l'hôte de la maison que Monsieur réclamait, quand il envoyait en ce moment chercher M. de Condom. En attendant, et après la visite du curé de Saint-Cloud, on fit venir un chanoine du nom de Feuillet, homme austère, rude dans ses discours, et qui était plus propre à effrayer qu'à consoler la mourante. Heureusement pour elle, Bossuet arriva, et lui prodigua les consolations de sa parole douce et évangélique.

Madame avait, auparavant, reçu une visite. Le roi, la reine, Mme de Soissons et Mademoiselle, étaient venus la voir. Avec ces visiteurs, on voyait « les compagnes de chaîne », la marquise de Montespan et Louise de La Vallière. « Voyez l'état où je suis », leur dit la moribonde. Elle embrassa la reine, adressa quelques mots au roi ; mais les mémoires du temps gardent le silence sur son attitude, à cette heure suprême, envers son ancienne fille d'honneur. La « vipère Mazarine » était habituée aux convulsions du poison ; une mort de plus, surtout qui la débarrassait d'une rivale, n'était pas pour l'effrayer. Mais La Vallière qui avait senti naguère les angoisses de la mort, et voyait expirer sous ses yeux, subitement, une jeune princesse de vingt-six ans, cause de son étrange fortune et de sa perte, éprouva dans son cœur de pénibles impressions. Jamais le vide du monde ne lui était apparu si profond.

Dans ces dispositions d'esprit, on comprend son émotion, quand, le 26 août, elle entendit à Saint-Denis, Bossuet prononcer l'oraison funèbre de la princesse.

1. Mme de La Fayette, *Histoire de Madame Henriette*.

Le grand orateur n'aimait pas ce genre d'éloquence, il y trouvait trop peu d'édification pour les âmes. Il est vrai qu'avant lui, l'oraison funèbre n'était qu'une vanité de plus. L'adulation, le mauvais goût et l'emphase, luttaient pour grandir la réputation du défunt, et célébrer ses louanges (1). Discours d'apparat, l'histoire y était odieusement falsifiée, et l'intérêt religieux des spectateurs relégué au dernier plan. Bossuet fut le premier, remarque M. Lanson, qui s'avisa de la mort en parlant des morts. Avant lui, on n'avait vu que la vie. Or, toute la doctrine chrétienne est une explication de la mort. Ce simple changement dans le point de vue, renouvela et transforma l'oraison funèbre.

Bossuet y fit admirer la plénitude d'une pensée qui sait allier les vues de la politique à celles de la religion; un génie profondément humain, passionné par le spectacle des vicissitudes de la fortune; enfin, un regard sympathique plongeant au fond de toutes choses. Prêtre et homme de Cour, dans ce ministère si difficile du panégyriste officiel, il a su concilier l'indépendance qu'il devait à sa parole d'évêque, et les exigences de la politesse. Il n'avait pas, comme l'historien, mission de dire toute la vérité; il suffisait que, dans sa parole, rien ne fut contraire à la vérité. Jamais son âme honnête n'a failli à ce devoir. C'est avec ménagement, mais sans aucune compromission fâcheuse, qu'il raconte la vie de ses héros. Pendant ses stations à la Cour, nous l'avons vu être fidèle à ces habitudes. Pour rester vrai, il n'eut qu'à se souvenir. Enfin, comme l'a prouvé justement un de nos maîtres : « Homme, il a su montrer toutes les excitabilités des natures généreuses; prêtre, les ardeurs de la foi, le chaud rayonnement des belles espérances (2). »

Dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Bossuet avait donné libre carrière à son génie; dans celle de sa fille, Madame, duchesse d'Orléans, laissant librement parler son âme, il montra ce qu'elle contenait de sensibilité profonde et d'exquise tendresse. Volontiers aussi, dirons-nous avec un critique, rarement mieux inspiré que jamais, « le grand orateur ne fit rien de plus humain, de plus touchant et de plus beau (3) ».

Le sujet et le milieu s'y prêtaient à ravir. Une jeune princesse à qui l'avenir souriait, frappée subitement et mise au tombeau. Un auditoire encore sous le coup de l'impression produite par la

1. Cf. Jacquinet, *Des prédicateurs du xvii<sup>e</sup> siècle avant Bossuet.*

2. G. Bizos, *Cours de littérature française professé à Aix.*

3. Deschanel, *Le romantisme des classiques.*

soudaineté et le mystère de cette mort. Un orateur qui avait reçu les confidences de la mourante. Tout se réunissait pour porter l'émotion à son comble. Bossuet y répondit. Mais il sut se défendre des éclats d'une rhétorique banale. Prêtre, il vit les âmes. C'est à elles qu'il s'adressa, elles aussi qu'il invita à venir avec lui se pencher sur cette tombe prématurément ouverte, pour méditer sur le néant et la vanité de l'homme qui passe, et la grandeur de l'éternité qui demeure.

Nous n'entreprendrons pas de refaire ici une analyse déjà faite bien des fois. Mais si, aujourd'hui, une simple lecture suffit à nous émouvoir, qu'elle ne dut pas être l'impression produite par la parole de l'orateur, quand d'un geste, montrant le catafalque, Bossuet s'écria : « La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà, telle que la mort nous l'a faite. Encore, ce reste tel quel va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration ; elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière, avec les grands de la terre, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels, à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places ! »

Cette pensée de la mort ne quitta plus désormais La Vallière. Au premier jour de sa conversion, elle avait caressé le dessein de rester à la Cour pour y faire pénitence. Elle voulait souffrir aux mêmes lieux où elle avait péché. Au moment même où la malignité publique la traitait de sotte, accusant la délicatesse de son cœur, elle souffrait « comme une damnée, et avait offert à Dieu toutes ses peines en expiation de ses péchés passés (1) ; car, puisque, malheureusement, ils avaient été publics, il fallait aussi que sa pénitence fut publique ».

Un moment arriva, cependant, où aucune illusion ne lui fût plus possible. On préparait un bal à la Cour pour le Mardi gras. Le roi n'y parut pas, ni les dames non plus. Poussée à bout par les affronts prodigués par sa rivale, désespérant de la pouvoir corriger par son exemple, Louise parla au roi, et le jour des cendres 1671, dès 6 heures du matin, elle quitta les Tuileries, et, pour la seconde fois, prit la direction du couvent de Chaillot. Elle n'emportait rien, n'avait pas même vu ses enfants, Mme Colbert en avait la garde.

1. Cf. Princesse Palatine, *Mémoires*.

Le roi ne sauta plus à cheval pour aller chercher La Vallière. Sans rien changer aux ordres donnés, il monta dans son carrosse et prit le chemin de Versailles. A ses côtés prirent place Mme de Montespan et Mlle de Montpensier. Pour faire revenir la fugitive, on dépêcha Lauzun. Il échoua. On envoya alors le maréchal de Bellefonds qui, probablement, n'insistant pas beaucoup, eut le même succès. Plus digne que Lauzun des confidences de La Vallière, dont il connaissait les projets depuis plusieurs jours, le maréchal fut prié de dire au roi : « Qu'elle voulait que le reste de la passion qu'elle avait eue pour lui, servît à sa pénitence, et qu'après avoir donné sa jeunesse, ce n'était pas trop encore du reste de sa vie, pour le soin de son salut. » Vain espoir. Le roi avait besoin d'un prétexte pour Mme de Montespan (1). Colbert fut chargé d'aller reprendre Louise de La Vallière.

L'infortunée dut revenir, pour continuer son rôle de victime. La seule chose qu'elle obtint, fut « que le roi trouvât bon, si elle persévérât, qu'elle se retirât ». Sa retraite au couvent n'avait duré qu'une seule journée. Avant de pouvoir la reprendre, trois nouvelles années s'écouleront. Certains courtisans, dans leur ignorance des difficultés qu'elle avait à vaincre, blâmeront durement La Vallière. Mais tandis que Mme de Sévigné, si habile à reproduire leurs malins propos, n'hésitait pas à voir une feinte dans cette fuite, l'héroïque pénitente portait un cilice sous ses habits d'apparat, et continuait à souffrir en silence.

Dieu lui préparait un puissant auxiliaire à la Cour. Le roi venait de nommer Bossuet précepteur du dauphin. Désormais il aura ses appartements dans toutes les résidences où se fixera la maison royale. Il pourra, à tout instant, encourager et soutenir les efforts de la pénitente. On assure que l'influence de Mme de Montespan ne fut pas étrangère à cette nomination. La vanité l'avait déterminée à user de son influence. Pour une fois, on ne peut qu'applaudir à ses effets.

1. Cf. Bussy-Rabutin, *Correspondance*.



## CHAPITRE VIII

## PRÉCEPTORAT DE BOSSUET

Le 23 septembre 1670, dans la chapelle de Saint-Germain, Bossuet prêta, entre les mains de Louis XIV, le serment « de s'employer de tout son pouvoir à élever en l'amour, en la crainte de Dieu, le fils que le monarque daignait lui confier ; à régler ses mœurs, à former son esprit, par la connaissance des lettres, des sciences, propres à un très grand prince ».

Le jeune élève de Bossuet avait alors un peu plus de neuf ans. Pendant dix ans, leur vie va se trouver mêlée.

Le ministère de Bossuet, précepteur du dauphin, ne semble pas se rapporter directement à celui de la direction de conscience. Entre les deux, cependant, il y a de tels rapprochements à établir, que nous n'avons pas cru devoir passer sous silence les principes appliqués par le précepteur du dauphin. Nous y apprendrons la manière dont Bossuet comprenait la formation et l'éducation d'une conscience royale.

Dès les derniers jours du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, grâce aux critiques de Saint-Simon, le succès de l'enseignement de Bossuet s'est trouvé faussé par une légende. En face du précepteur du dauphin qu'on abaissait, on exaltait Fénelon précepteur du duc de Bourgogne. Comme si on ne pouvait, tout simplement, reconnaître la vérité, ou s'il n'était possible d'exalter un homme qu'au détriment de la gloire et de la réputation de son semblable !

On oublie trop le mot si vrai de Fontenelle : « Les génies du premier ordre ne méprisent pas ce qui est au-dessous d'eux. » On raisonne trop volontiers à priori. L'enseignement de Fénelon eût plus de succès, soit ; mais celui de Bossuet a produit des fruits sérieux. Son élève était d'une nature molle et d'un caractère distrait, peu appliqué au travail. Ces défauts sont assez ordinaires dans l'enfance. Mais pourquoi, comme le remarque judicieusement M. Floquet, devenu précepteur du dauphin, n'aurait-il pas su compatir aux distractions de son royal élève, cet homme qui, à Metz, avait su trouver pour des soldats, des villageois, des sectaires prévenus, opiniâtres, exaspérés ou peu

instruits; pour des juifs endurcis, pour des religieuses timorées à l'excès, les paroles que demandaient leur ignorance, les préjugés de leur condition, la médiocrité de leur esprit, la faiblesse de leur âge, les scrupules, les angoisses de leur piété inquiète, troublée outre mesure? C'est toujours la même légende du Bossuet dominateur, despote, « génie dont la grandeur a caché à beaucoup de gens la sensibilité (1) ».

Les travaux de M. Floquet ont heureusement, sur ce point, rétabli la vérité. On pourra contester, peut-être, quelques affirmations de détail, mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de repousser les conclusions de son ouvrage. Or, elles sont autant à l'honneur du dauphin, qu'à la louange de son précepteur.

Nous n'avons pas à refaire une œuvre faite de « main d'ouvrier », et nous ne rappellerons pas, à la suite du panégyriste de Bossuet, tous les travaux entrepris par le grand évêque dans l'intérêt de son élève. Il sut réunir, autour de lui, tout ce que la France avait alors d'hommes éminents en tous genres. Les éditions *ad usum Delphini* nous sont revenues d'Allemagne, avec quelques notes philologiques en plus, mais sans qu'on ait changé beaucoup le plan primitif de leur rédaction. Avoir su inspirer et diriger ces rédactions n'est pas peu de chose; et à une époque où les sciences étaient ou paraissaient reléguées au dernier plan, les avoir fait apprendre à son élève, en s'astreignant lui-même à suivre les leçons des plus grands mathématiciens, nous paraît mériter plus qu'un silence dédaigneux. Louis XIV, du reste, n'a jamais permis à son fils de montrer ce qu'il aurait pu faire. La faute n'est donc pas seulement au dauphin, s'il finit par laisser prédominer la nature molle qu'il avait héritée de sa mère. On ne saurait en faire un reproche à Bossuet tout seul; nous tenions à le remarquer.

Ce qui, dans cette éducation, — en restant au point de vue auquel nous nous sommes placés, — nous paraît intéressant, est la parfaite harmonie de pensée qui, dès la première heure, s'établit entre le roi et le précepteur. Dans une lettre à Bellefonds, Bossuet se louait des bonnes dispositions de son élève; mais ce n'est pas sans effroi qu'il considérait le milieu dans lequel vivait le jeune prince. « Le monde, s'écriait-il, le monde, les plaisirs, les mauvais conseils, les mauvais exemples ! sauvez-

1. D. Nisard, *Histoire de la Littérature française*, t. IV.

nous, Seigneur, sauvez-nous(1). » Le roi avait les mêmes craintes pour son fils. Ce qu'il voulait, en effet, c'est que le dauphin pût « par ses vertus, par les éminentes qualités de sa personne, être supérieur à tous les princes de la chrétienté, comme il l'était déjà par sa naissance ». Ces paroles, que nous lisons dans le brevet de nomination de Montausier en qualité de gouverneur du jeune prince, ont laissé un écho dans les confidences de Bossuet au pape Innocent XI. Le prélat, dans une lettre destinée à rester secrète, écrivait au Souverain Pontife : « Dans un emploi si grand et si important, je n'ai eu qu'à suivre les ordres de ce Roi incomparable qui, dans le temps qu'il m'y appela, ne me recommanda rien si expressément que d'élever Monseigneur le Dauphin dans la crainte de Dieu, dans la révérence envers le Saint-Siège et dans la foi, que les rois ses ancêtres ont toujours, non seulement embrassée, mais encore protégée et défendue (2). »

Avec les sentiments de la foi et du respect de l'Église, ce que Bossuet voulut surtout apprendre à son élève, c'est son métier de roi. Pour y parvenir, il s'appliqua à le prémunir contre les diverses tentations et séductions du pouvoir suprême. Soit dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, soit dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*, ou dans son *Abrégé de l'Histoire de France*, il sème les leçons les plus pratiques et prodigue les conseils les plus libéraux et les plus sages. Ici, il fait voir l'histoire « qui ne pardonne aux rois aucune de leurs faiblesses (3) », ailleurs, rappelant avec discrétion la faute de David et les égarements de Salomon, il montre leur réputation entamée par ces faiblesses, leur règne s'écroulant dans de honteuses lâchetés (4). Il préconise la sagesse plus que la force, et met la raison au-dessus de l'autorité (5). Très libéral dans ses jugements, il n'hésite pas à blâmer Léon X qui, « au lieu de réformer les abus qui donnaient lieu à l'hérésie, ne songeait qu'à perdre Luther (6) ». Les railleries du moine apostat, il les reconnaît « d'autant plus piquantes, qu'elles n'étaient pas éloignées de la vraisemblance ». Quant au massacre de la Saint-Barthélemy, il en raconte les horreurs sans les excuser ; montre l'acharnement des Suisses contre Co-

1. Bossuet, *Lettres diverses*, n° 22.

2. Id., *ibid.*, n° 58.

3. Id., *Discours sur l'Histoire universelle*.

4. Id., *Politique tirée de l'Écriture sainte*.

5. Id., *ibid.*, liv. V.

6. Id., *Abrégé de l'Histoire de France*.

ligny, « ce fidèle serviteur de la France (1) », et qualifie de « grimaces » les actions de grâces qui remplirent alors les églises. Charles IX, « d'un naturel dur et féroce... », peut servir d'exemple aux princes, pour leur apprendre combien une bonne éducation leur est nécessaire, et combien ils doivent craindre de prendre trop tard de bonnes résolutions ». Partout et toujours enfin, au-dessus de l'autorité des rois, il place l'autorité de Dieu qui « seul peut, quand il lui plaît, leur donner de grandes et terribles leçons ».

L'histoire enseignée avec une pareille largeur d'esprit, devenait vraiment la conseillère du futur roi, avant de devenir son juge.

Développer l'esprit de son élève, Bossuet y tenait : mais encore plus à prémunir son cœur contre ces passions « qu'on ne juge pas indignes des héros ». Si les « naïfs propos (2) », qu'on prêta au dauphin la veille de son mariage, n'ont point été inventés à plaisir, les badins de la Cour purent voir dans quelle pudique réserve on avait élevé le fils de Louis XIV et quel fut le succès de la surveillance du précepteur.

Disciple fidèle du Christ Jésus qui, d'après le mot de l'Évangile, « commença à faire » avant d'enseigner, Bossuet donnait à son élève les exemples de la plus austère vertu. Il n'y avait, à ce sujet, qu'une voix à la Cour. Nous en retrouvons l'écho dans une lettre de Fléchier. Le jour où il apprenait la mort de Bossuet, l'évêque de Nîmes écrivait : « Nous l'avons particulièrement connu et respecté pendant sa vie, ses mœurs étaient aussi pures que sa doctrine. »

On ne saurait récuser ce témoignage ; surtout quand on sait que Fléchier avait pu connaître intimement Bossuet dans ces réunions quotidiennes qu'on appelait communément, à la Cour, « le petit Concile ». On y rencontrait avec Fleury, l'abbé de la Broue, plus tard évêque, Gérard de Cordemoy, lecteur du dauphin, et des laïques comme le maréchal de Bellefonds et Caton de Court. Les questions intéressant l'Écriture sainte y étaient librement débattues avec les anciens rabbins Charles de Vieil et Louis de Compiègne. Plus tard, évêque de Meaux, Bossuet soumettait ses ouvrages au jugement de cette assemblée qui, « au milieu de la Cour, mais éloignée de ses plaisirs », attirait les hommes les plus éminents de l'Église de France.

1. Bossuet, *Abrégé de l'Histoire de France*, liv. XVII.

2. Mme de Sévigné, *Lettres*, 24 janvier 1680.



Plus humains et moins rigoristes que les Jansénistes, ces hommes, comme l'a remarqué un historien, avaient compris que le christianisme n'a jamais rien d'inflexible et de désespéré (1). Ils restaient à la Cour, en dépit des scandales qui les affligeaient; car ils croyaient à la force du repentir et attendaient son heure. Leur présence, du reste, n'y était pas absolument inutile. Par leur conduite régulière, ils montraient que le salut n'est impossible nulle part à l'homme de bonne volonté, s'il ne met pas obstacle à la grâce de Dieu. Plusieurs d'entre eux, par ailleurs, étaient les confidents ou les directeurs de l'infortunée duchesse de La Vallière. Bellefonds ne cessait de l'encourager, et Bossuet l'aidait à se rapprocher, chaque jour davantage, de ce Dieu miséricordieux qu'elle regrettait d'avoir abandonné.

Tandis que La Vallière, soutenue par ces conseils, ajoutait chaque jour une page à ses *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, Mme de Montespan s'oubliait de plus en plus dans une vie de plaisirs et de crimes. Tous, jusqu'à l'austère Colbert, s'évertuaient à satisfaire à l'envi ses caprices d'enfant gâté. Vainement l'argent devenait rare et la misère augmentait dans les provinces, le roi approuvait toutes les dépenses qu'on faisait pour la favorite. « Je suis bien aise que vous ayez acheté des orangers pour Clagny, écrivait-il à Colbert; continuez à en avoir, et de plus beaux, si elle le désire... La dépense est excessive, je vois par là, que pour me plaire, rien ne vous est impossible. »

Le roi despote en prenait à son aise ! La mort, cependant, lui donnait de cruels avertissements, et, sans pitié, frappait autour de lui et dans sa famille. L'acte qui séparait de corps M. et Mme de Montespan était à peine envoyé au Châtelet, que Louis XIV, au cours d'un voyage en Flandre, apprenait la maladie d'un de ses fils, le duc d'Anjou. Il n'était pas revenu encore, qu'on lui annonçait sa mort (10 juillet 1671). Quelques mois plus tard, le 2 mars, une fille du roi, la petite Marie-Thérèse, allait rejoindre son frère dans les caveaux de Saint-Denis. Le lendemain, on enterrait la veuve de Gaston d'Orléans, Madame douairière, celle-là même qui avait amené à Paris Louise de La Vallière.

Au milieu de ces deuils, et profitant d'une retraite de Mme de Montespan qui était allée cacher une nouvelle grossesse dans un château du nom de Génitoy, La Vallière s'habitua à rompre

1. Capefigue, *Mademoiselle de La Vallière et les favorites des trois âges de Louis XIV.*

« peu à peu, des liens qu'une main plus forte que la sienne aurait brisés tout à coup (1). »

L'avis de Bossuet était d'assurer le principal : la fuite. Mais on ne cessait de troubler Mme de La Vallière dans ses bons dessein. En attendant, elle se réconciliait avec la reine. Pendant la campagne de 1673, la Cour avait suivi l'armée et on put voir Marie-Thérèse installée à Tournai, garder auprès d'elle la duchesse de La Vallière. Tandis qu'elle était favorite triomphante, le cœur de la reine ne pouvait lui pardonner ; mais aujourd'hui qu'elle est abandonnée, le cœur de la femme chrétienne oublie toutes les injures en face du repentir.

Pendant que les deux nobles créatures prient pour celui qui les a tant fait souffrir ; lui, roi égoïste, donne des fêtes à la nouvelle idole, ne garde plus aucun ménagement. Grisée par l'orgueil, Mme de Montespan imagina alors un étrange projet. Elle voyait les enfants de La Vallière légitimés. Les siens — il en restait trois en ce moment — n'avaient pas d'état civil. Le Châtelet mettait des lenteurs dans la procédure de la séparation demandée. Le marquis de Montespan faisait peur toujours. Comment pouvoir légitimer ces enfants doublement adultérins ? Nommer la mère, c'était rompre bruyamment en visière à toutes les lois morales les plus élémentaires. Ne pas la nommer, c'était un fait sans précédent. Restait un troisième parti. Que La Vallière consentit à se laisser attribuer la maternité de ces trois enfants. Tout alors s'arrangeait !

Quel cynisme et quel mépris à la fois des convenances les plus vulgaires ; et comme nous comprenons le cri de La Vallière disant à Mme Scarron ; « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir !... (2) » Ces gens-là, c'étaient le roi et Mme de Montespan.

Tant que La Vallière avait servi à leurs caprices, consenti à masquer leurs relations, on l'avait acceptée : mais du moment qu'elle voulait consacrer à la pénitence le reste de sa vie, on lui opposait mille obstacles. Le duc de Beauvilliers crut devoir avertir Bossuet des difficultés que rencontrerait certainement à la Cour le projet de sa pénitente. Heureusement pour elle, Bossuet, « cet homme admirable par son esprit, par sa bonté et son amour pour Dieu (3) », continuait à l'encourager et à la soutenir.

1. Bossuet, *Lettre au maréchal de Bellefonds*, n° 28.

2. Mme de Caylus, *Souvenirs*.

3. La Vallière, *Lettres à Bellefonds*, 19 mars 1674.

On priait aussi au Carmel pour la nouvelle postulante. Le maréchal de Bellefonds avait obtenu de sa sœur, la Mère Agnès, prieure des Carmélites, qu'on passerait par-dessus toutes les répugnances, et qu'on admettrait la duchesse de La Vallière au nombre des religieuses.

A la Cour, tout le monde parlait de ces projets de retraite, mais nul encore n'en avait entretenu le roi ni Mme de Montespan. C'est Bossuet qui fut chargé de ce soin. Pour une pareille mission, il fallait, en effet, un homme d'un caractère ferme, d'une conscience sans reproche et d'une indiscutable autorité. Le 25 décembre 1673, comme il nous l'apprend lui-même, dans une lettre à Bellefonds, il se présentait chez Mme de Montespan. « J'ai dit ce que je devais, et j'ai autant que j'ai pu fait connaître le tort qu'on aurait de la troubler dans ses bons desseins. On a couvert cette résolution autant qu'on a pu d'un grand ridicule. »

Le mot est dit ! On voulait en l'accueillant avec ironie, en la couvrant de dérision, rendre incroyable et impossible la pénitence de la duchesse de La Vallière ! Mme de Sévigné, qui admirait le bel air de la dévotion de Mme de Thianges, raillait agréablement les projets de la pauvre duchesse, et sans pitié faisait écho à ceux qui s'en moquaient (1).

Plus pratique, Mme de Montespan envoya près de La Vallière, Mme Scarron, qu'elle venait de nommer gouvernante de ses enfants. Sérieuse et grave, cette dernière représenta à La Vallière, combien il lui serait difficile de passer d'un coup, des délices de la Cour aux austérités du cloître. Qu'après tout, on pouvait vivre à la Cour en pénitente, et que changer « une robe toute battante d'or » pour la bure grossière, ne serait pas aussi facile qu'elle voulait bien le dire et le croire (2). Louise répondit sans se laisser émouvoir, que, depuis longtemps, elle pratiquait les austérités corporelles du Carmel. Mme Scarron n'osa pas insister. Elle se retira, laissant la duchesse toujours aussi résolue, mais également perplexe. Vainement, Bossuet la pressait « de vider ses affaires » ; elle avait beaucoup [de peine de parler au roi, et remettait de jour en jour (3).

Un grand pas venait pourtant d'être fait. C'est Bossuet qui nous l'apprend. Elle s'était adressée à Colbert pour le temporel.

1. Cf. Mme de Sévigné, *Lettres*, 15 décembre 1673.

2. Cf. Th. Lavallée, *Entretiens de Mme de Maintenon sur l'éducation des filles*.

3. Bossuet, *Lettres*, n° 23.

Peu économe et portée au luxe, La Vallière avait laissé s'accumuler les dettes. Pour sortir de cette pénible situation, le duché de Vaujours ne lui offrait pas un revenu suffisant. Elle ne pouvait cependant quitter la Cour avant d'avoir désintéressé les créanciers et assuré l'avenir de ses enfants. Tandis que Colbert, « fort lentement », s'occupait à régler ces questions d'intérêt, une nouvelle tentation vint s'offrir à Mme de La Vallière.

Sa fille, Mlle de Blois, venait de faire sa première entrée dans le monde, à un bal de la Cour. Elle fut proclamée un « chef-d'œuvre, belle comme un ange (1) ». Bellefonds s'émut, il craignait de voir la mère arrêtée par les premiers succès de sa fille. Une lettre vint bientôt le rassurer. Le 8 février, La Vallière lui écrivait : « Je n'ai plus rien à faire, rien ne m'attache. Mais pour de la sensibilité j'en ai, et l'on a eu raison de vous dire que Mlle de Blois m'en a donnée. Je vous avoue que j'ai eu de la joie de la voir jolie comme elle était ; mais en même temps, j'en avais du scrupule. Je l'aime, mais elle ne me retiendra pas un moment, et même je la quitte sans peine et la vois avec plaisir. Ce sont des sentiments bien opposés, mais je les sens comme je vous le dis. »

Une seule frayeur lui restait. Parler au roi lui semblait impossible... « De me retirer et de me faire religieuse ne me coûte rien, et de parler me coûte infiniment », disait-elle. Bossuet, cependant, qui suivait attentivement dans ce cœur les progrès de la grâce, écrivait alors : « La force de Dieu soutient intérieurement son action, et la droiture qui me paraît dans son cœur, entraînera tout (2). » Enfin, bien décidée, et pour laisser un souvenir à ses enfants, Louise de La Vallière se fit peindre par Mignard.

« A ses pieds, l'artiste représenta le duc de Vermandois. Le jeune amiral, vêtu de velours noir, posé sur un coussin, tient un compas et prend des mesures sur une carte où l'on voit la France, l'Espagne, l'Amérique. De l'autre côté, Mlle de Blois, en robe à ramages, debout, s'accoudant sur une table. Sa main gauche touche à un vase de fleurs, de la main droite elle montre deux livres et des feuilles de rose tombées sur la table. La duchesse de La Vallière est assise sur un fauteuil. La main montre à terre une bourse pleine de jetons d'or, des cartes, un as de

1. Mme de Sévigné, *Lettres*, 12 et 19 janvier 1674.

2. *Lettres*, n° 30.



cœur placé en évidence, des bijoux dans une cassette ouverte, un masque, une guitare. La duchesse appuie le bras droit sur la table, et tient dans ses doigts une rose qui s'effeuille. Près de ces symboles du passé, deux livres indiquent l'avenir ; l'*Imitation de Jésus-Christ* et la *Règle de sainte Thérèse*. A la base d'une colonne on lit : *Sic transit gloria mundi !* (1) »

Le 19 mars 1674, tout était terminé. Le roi avait donné les ordres nécessaires pour régulariser la situation temporelle de la mère de ses enfants. « Enfin ! je quitte le monde, écrit-elle, au maréchal. C'est sans regrets, mais ce n'est pas sans peine. Ma faiblesse m'y a retenue longtemps sans goût, ou pour parler plus juste, avec mille chagrins. » Elle devait pourtant habiter encore tout un mois à Versailles. C'était une dernière épreuve que lui imposait la Cour. Elle en sortit victorieuse. « Je parle et elle fait ; j'ai les discours, elle a les œuvres », écrivait Bossuet (2). Il ne restait plus à la duchesse qu'à ordonner quelques libéralités envers sa mère, ses sœurs, et quelques fidèles domestiques. Le roi les autorisa.

Le 20 avril 1674, Louise de La Vallière commença ses visites d'adieu. Elle se présenta devant le maître. Louis XIV se prit à pleurer. En face de ces larmes, Louise salua et se retira. Elle passa de là dans les appartements de la reine. Publiquement, la duchesse de La Vallière se jeta aux genoux de Marie-Thérèse, lui demanda pardon de l'avoir tant fait souffrir, et, sans fausse honte, attendit que la reine lui renouvelât un pardon qu'elle avait déjà accordé. Marie-Thérèse ne le fit pas attendre. Elle releva la malheureuse duchesse, l'embrassa, et leurs larmes se confondirent un moment.

Ces excuses publiques ne furent pas du goût de toutes les personnes de la Cour. La race immortelle des pharisiens s'en émut et s'en plaignit. La pénitente passa outre sans plus s'en inquiéter. Son cœur dominait de trop haut les vains bruits des salons.

Le 21, au matin, après avoir assisté à la messe du roi, qui pleura encore, Louise de La Vallière, vêtue d'une robe d'apparat, montait en carrosse, et donnait l'ordre de partir pour le Carmel. Ses deux enfants l'accompagnaient. Des parents et des amis suivaient dans une autre voiture. Elle n'avait pas trente ans. La

1. Lair, *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV*.

2. *Lettres*, n° 33.

porte du couvent se referma sur elle. C'en était fait. Elle y vivra trente-six ans. Le soir même, elle coupait sa chevelure. Le lendemain, oublieuse, la Cour partait pour la Franche-Comté.

## CHAPITRE IX

### MADAME DE LA VALLIÈRE AU CARMEL

A peine entrée au carmel, Louise de La Vallière, désormais Sœur Louise de la Miséricorde, écrivait au maréchal de Bellefonds : « Il y a deux jours que je suis ici, mais j'y suis si satisfaite et si tranquille, que je suis en admiration des bontés de Dieu. Je n'entrerai dans aucun détail aujourd'hui, il vous suffira de me savoir en sûreté. »

Ces derniers mots nous aident à comprendre une lettre de Bossuet, en date du 5 août de la même année. Après avoir annoncé que Mme de La Vallière persévérerait avec une grâce et une tranquillité admirables, il ajoutait : « Sa retraite aux Carmélites leur a causé bien des tempêtes. » Il ne se pouvait pas, en effet, que Mme de Montespan n'essayât pas de faire sortir encore une fois du couvent, une femme dont la pénitence rendait encore plus honteuse la vie qu'elle ne cessait de mener. Peu à peu, cependant, les bruits soulevés à l'occasion de ce départ s'apaisèrent, et moins de trois mois après son entrée au Carmel, on permettait à la postulante de prendre jour pour la vêtue. Bossuet avait accompagné la Cour; il ne put donc, comme on s'y attendait, prononcer le sermon d'usage. M. de Fromentières, évêque désigné d'Aire, en fut chargé.

Nous ne suivrons pas Sœur Louise de la Miséricorde dans les exercices de sa vie de pénitente. Ses lettres au maréchal sont pleines des confidences de sa joie. Les bruits du monde lui arrivent; car on la demande souvent au parloir et elle écrit : « J'entends parler de mille plaisirs et je ne puis compter que ceux qui se goûtent dans la maison du Seigneur. Quand je ne souffre point, je suis tranquille, et quand je souffre, je suis ravie (1). » L'amour de la souffrance est une des vertus du Carmel. La

1. Cité par M. Lair, *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV.*

nouvelle religieuse s'en pénétrait tout entière. Elle recherchait les travaux les plus vils, les occupations les plus vulgaires. Vainement on voulut lui adoucir les premières heures du noviciat, elle s'y refusa toujours. Un moment, elle demanda à faire profession comme simple converse. La Mère Agnès lui interdit cet excès d'humilité.

Au couvent, Bossuet continuait à la voir, avec certaines intermittences, il est vrai, mais sans pourtant l'abandonner entièrement. Une lettre à la Mère de Jarnac, religieuse carmélite, en fait foi. « Depuis notre dernière conversation et l'entretien que j'ai eu avec Sœur Louise de la Miséricorde, il me semble qu'il faudrait à chaque moment s'épancher en actions de grâces. Il y avait quatre mois que je ne l'avais vue, et je la trouvai de nouveau enfoncée dans les voies de Dieu, avec des lumières si pures et des sentiments si forts et si vifs, qu'on reconnaît à tout cela le Saint-Esprit. Selon qu'on en peut juger, cette âme sera un miracle de la grâce. Elle n'a besoin que de quelqu'un qui lui apprenne seulement à ouvrir le cœur, et qui sache, en l'avancant, la cacher à elle-même. Dieu a jeté dans ce cœur le fondement de grandes choses ; vraiment, tout y est nouveau (1). »

Ces dernières paroles, prises d'un verset de l'Apocalypse, servirent de texte à Bossuet pour le sermon de la profession, prononcé dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 4 juin 1675.

Mme de Sévigné, par un « malentendu » ne put assister au sermon. Elle n'en écrivit pas moins que Bossuet n'avait pas été aussi divin qu'on l'aurait cru (2). Ce jugement n'a rien de surprenant, et M. Gazier nous semble avoir donné la vraie raison de l'étonnement du grand monde. « L'on s'attendait, dit-il, à entendre un discours à effet, une sorte d'oraison funèbre avec des allusions de toute espèce. Bossuet fit un sermon dans toute la force du terme, un sermon comme les Carmélites en entendaient ordinairement, et il s'attacha, précisément, à éviter ce qui aurait pu satisfaire une curiosité maligne. Il prouva ainsi qu'il était encore plus grand par le cœur que par le génie (3). »

Quel résultat auraient eu des indiscretions, des allusions à un passé désormais oublié, des tableaux d'une vie connue par tous les auditeurs ? Quel profit spirituel surtout en auraient re-

1. Bossuet, *Lettres*, n° 41.

2. *Lettres*, 7 juin 1675.

3. A. Gazier, *Choix de sermons de Bossuet*.

tiré et les Carmélites et la Cour qui se pressaient derrière les grilles? Parler pour parler, ou seulement pour le besoin de plaire, ne fut jamais le but de Bossuet. Il voyait l'âme d'abord; c'est à elle qu'il allait. Et si, d'aventure, une spirituelle marquise ne le trouve pas divin, il n'en a cure : « Qu'importe qu'ait dit un homme mortel? (1) »

Une parole de Lamartine répond d'ailleurs victorieusement à la critique de Mme de Sévigné. « Bossuet, dit-il (2), scella par un admirable discours sacré, oraison funèbre d'une beauté vivante, la pierre de la tombe de Mme de La Vallière. Ce discours était en scène, plus qu'en paroles. »

Le poète historien a dit le vrai mot. Ce discours était dramatique. Tableau vivant s'il en fut jamais, et bien propre à saisir le cœur.

D'un côté d'abord, dans l'auditoire, Monsieur, frère du roi, qui avait vu La Vallière, plusieurs années en ça, débiter à la Cour et monter dans le carrosse de Madame Henriette à travers les allées de Fontainebleau; Madame, la nouvelle épouse du prince; la grande Mademoiselle, qui aurait pu apprendre d'un grand cœur à finir noblement un roman; Mme de Longueville, pénitente elle aussi depuis longues années. Enfin, Marie-Thérèse, reine si digne, femme si malheureuse, avait pris place dans la tribune des religieuses. Sœur Louise de la Miséricorde était assise à ses côtés. Bossuet avait raison de le dire bien haut : « Qu'avons-nous vu et que voyons-nous? Quel état et quel état! » Le roi était absent. Sa présence, peut-être, aurait produit moins d'impression que tout ce passé indiqué par l'orateur, dans un mot discret.

D'un autre côté et derrière les grilles, se tenaient les religieuses. Sous ces voiles noirs, se cachaient les plus beaux noms de France. Une d'Épernon qui avait refusé d'être reine de Pologne, et, à ses côtés, les descendants des Gontaut-Biron, des La Rochefoucauld, des Bouillon, des Boufflers, des d'Uzès, des Bellefonds, et bien d'autres. Ames candides et pures, elles avaient fait brèche à un de leurs statuts pour pouvoir accueillir la pénitente. Leur vie innocente, passée dans le silence du cloître, contrastait par trop ouvertement avec celle de leur nouvelle sœur, pour que le parallèle ne s'imposât pas à tous les esprits.

1. Bossuet, *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière.*

2. Lamartine, *Étude sur Bossuet.*



Debout en chaire, Bossuet « allait faire entendre une voix que les chaires ne connaissaient plus. » Depuis l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, il n'avait en effet plus prêché. Et s'il rompt un silence de tant d'années, c'est encore pour prononcer une oraison funèbre. Mais le héros qu'il célèbre est vivant, c'est une rivale de la duchesse d'Orléans, qui, de son plein gré, dit adieu au monde et va s'ensevelir dans les ombres d'un cloître. Lamartine avait raison, le discours était plus en scène qu'en paroles.

Pour nous qui ne pouvons entendre que ces dernières, recueillons-les avec soin, et suivons Bossuet dans les développements de sa pensée.

Le texte qui sert d'épigraphe au sermon, nous le connaissons. Le développer, en montrant comment le chrétien doit se faire un nouveau cœur, tel est le but de l'orateur. On dirait qu'il oublie la nouvelle professe pour ne penser qu'aux besoins particuliers de son auditoire. Une simple allusion dans le compliment à la reine, un mot très court, personnellement adressé à Sœur Louise de la Miséricorde, qui saura bien démêler ce qui lui est propre dans le discours. C'est tout.

Il faut en convenir, c'était peu pour les curiosités mises en éveil. Mais Bossuet, ministre d'un Dieu qui oublie et pardonne, ne devait pas évoquer un passé couvert par la miséricorde divine, pas plus que dans un couvent, il ne pouvait, devant des imaginations pacifiées par la prière, faire surgir des images qui en auraient terni la pureté. Agir autrement, eût été manquer de tact et de délicatesse. Peut-être aussi, désireux de profiter de l'occasion qui lui était offerte, Bossuet a-t-il voulu résumer les enseignements qu'il avait donnés dans ses diverses stations prêchées à la Cour.

Le sermon de la profession contient en effet presque toutes les idées longuement développées dans ses prédications. D'abord, quelques considérations métaphysiques sur l'âme, image de Dieu et tirant toute sa beauté de cette ressemblance. Puis, l'histoire des égarements de cette âme, qui offre une longue suite de chutes toujours de plus en plus profondes !

L'orgueil persuade cette âme de sa valeur personnelle. Elle croit être à elle-même son principe et sa fin, n'avoir aucune obligation envers un être supérieur. La voilà seule, centre et principe de tout. Mais « aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur, elle trouve en elle-même un vide infini...

tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue, il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos, si elle ne trouve de quoi s'étourdir. »

« La seule chose qui nous console de nos misères, avait dit Pascal, est le divertissement, et cependant, c'est la plus grande de nos misères (1). » Entre le philosophe et l'orateur, ce ne sera pas le seul trait de ressemblance que nous offrira ce discours. L'un et l'autre montrent combien peu de chose est l'homme. Un cri de désolante tristesse s'échappe des *Pensées* de l'un, comme des « sermons » de l'autre. Le pessimisme le plus sombre n'a rien de plus énergique que tel mot ou telle page de ces deux vigoureux penseurs. Tous deux avaient longuement réfléchi sur l'éternelle question du bien et du mal, et leur opposition au fond de nos âmes. Ils avaient entendu l'écho des douloureuses élégies de Job, comme le prolongement des chants désespérés de l'*Ecclésiaste*, ce « poème du désenchantement ». Mais à côté du mal qu'on ne saurait nier, en face des misères de l'homme, ils ont vu le bien possible, les moyens de le réaliser. Ces moyens sont extérieurs à l'homme, ce sont des secours étrangers à sa nature. La théologie chrétienne les désigne sous le nom générique de « Grâce ». Avec son aide, et Bossuet surtout l'a victorieusement démontré, le bien devient possible, la lutte n'est plus une noire série de défaites, la vertu, honneur véritable de la vie, cesse d'être un mythe, l'homme, autrefois vulgaire jouet aux mains d'une destinée barbare, se révèle comme le « sculpteur de sa propre vie ». Parce que les *Pensées* et les « sermons » ont ainsi montré le bien réalisable, à côté du mal existant, leur lecture peut assombrir, mais elle ne brise pas le ressort de la volonté, elle ne porte ni au découragement ni au désespoir. Elle peut humilier l'orgueil de notre raison, mais elle en proclame aussi la grandeur, en reconnaît les mérites, en salue les efforts. Elle aiguillonne surtout l'activité de l'homme de bonne volonté.

Pour nous en convaincre, poursuivons notre lecture du sermon pour la profession de Mme de La Vallière.

L'âme, mise hors d'elle-même par l'amour du divertissement qui l'amuse, retombe sur son corps. La beauté qu'elle y aperçoit la séduit et l'enivre. L'âme est « éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte ». Bientôt

1. Cf. *Pensées*, Havet, art. iv, 4.

le corps devient un fardeau. Les plaisirs des sens ne donnent que lassitude, les passions qui nous y poussent ne font que nous asservir. Aussi, quelques âmes échappent à ces grossières étreintes, ont des passions plus nobles. Sont-elles plus heureuses? Hélas, la gloire elle-même, est chose bien vaine. Témoin, Alexandre. « Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles; les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges. » Et le mot de saint Augustin, si cruel pour nos vanités, vient terminer ce morceau de haute éloquence et de sombre ironie : « Vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs. »

Loin de Dieu, l'homme est donc malheureux; et cependant, malgré tout, il se refuse à reconnaître l'autorité de Dieu. « Les sentiments de la religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte. » Aussi, Bossuet pousse ce cri qu'on dirait un écho de la plainte de Pascal : « O Dieu? qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable? »

Oui, peut-être, pour la raison seule; mais non pas pour la raison aidée par la foi. L'homme « ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan ». C'est à restaurer l'édifice, en suivant les indications du plan primitif retrouvé, que Bossuet convie ses auditeurs. L'âme doit, tout d'abord, « rejeter les choses extérieures », rentrer en elle-même, se dépouiller de tous les honneurs qui lui sont seulement ajoutés sans l'agrandir, et même s'attaquer à son corps « si tendre, si chéri, si ménagé naguère ». A ce prix, elle se reconquiert elle-même. C'est un des stades marqués par saint Augustin, dans le chemin qui mène à Dieu : *De exterioribus ad interiora*. Reste à parcourir le second. Il nous conduira : *De interioribus ad superiora*, et par des chemins plus rudes. L'âme, pourtant, connaît maintenant ses ennemis. Ils sont au dedans et au dehors d'elle. Contre ces derniers, elle se garantit par la fuite; elle vient chercher une défense jusque derrière les grilles d'un cloître. Les premiers ennemis ne seront réduits que par l'obéissance et l'humilité qui restreindront l'usage d'une liberté si décevante souvent et si fatale.

Dès lors, il ne reste plus à l'âme qu'une chose à faire. Se

donner complètement à Dieu. Et de peur qu'on ne crie à l'impossible, Bossuet, d'un geste, montre la tribune, et en même temps ajoute : « On vous dira de là-haut, qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. »

Sans arriver à ce dépouillement total, et tout en restant dans le monde, il est encore possible de restaurer le plan primitif. Le monde lui-même aide à le faire. « Ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertumes ; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes : c'en est assez, sans doute, pour nous dégoûter du monde (1). » En cet état, qu'on cherche Dieu de bonne foi, on le trouvera. Reste une objection : « La piété ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent » ; dès lors, à quoi bon subir les sacrifices qu'elle impose ? Cette allégation, Bossuet l'a réfutée déjà. Il se contente d'un mot, et en appelle au grand jour des justices de Dieu, où on verra : « quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois ». C'est Dieu lui-même qui l'affirme, il le faut croire.

N'avions-nous pas raison de présenter ce sermon comme un résumé de la morale de Bossuet dans ses prédications à la Cour ? Ne le retrouvons-nous pas tout entier avec « cet esprit de religion qui paraissait dans tous ses discours (2) », son mépris du succès extérieur, son ardent amour des âmes ? La cérémonie qui s'achevait donne même à sa parole un éclat et un sens tout particuliers, et rendent plus irrésistibles encore ses invitations à regarder au ciel, patrie dernière de nos âmes.

D'après la suite du cérémonial et sur l'ordre de Bossuet, on vit en effet, Louise de La Vallière, duchesse de Vaujours, mère de deux enfants du roi, descendre de la tribune. « Elle fit cette action, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et charmante (3). » Arrivée devant l'autel, elle s'étend la face contre terre, les bras en croix. Tout autour d'elle, sont disposées des fleurs. On chante le *Te Deum*, ce cantique de l'enthousiasme et de la joie. Puis, le voile noir, béni par l'archevêque, présenté par la reine Marie-Thérèse et posé par la prieure

1. *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière.*

2. *Mme de La Fayette, Histoire de Madame.*

3. *Mme de Sévigné, Lettres*, 5 juin 1675.



du couvent, recouvre pour toujours cet aimable visage. Elle se relève morte au monde, vivante pour Dieu.

Que Sœur Louise de la Miséricorde continue sa vie de souffrances et de prières. Derrière les grilles, les souvenirs d'antan reviendront parfois avec une amère tristesse. « Aimer Dieu ardemment et oublier tout le reste, ah ! Monsieur le maréchal, ce serait trop agréable. Il faut que je porte la peine de mes péchés (1). » Laissons cette victime de la pénitence et de l'immolation volontaires. Avec Bossuet, revenons à la Cour. De graves incidents viennent de s'y passer.

## CHAPITRE X

### CAS DE CONSCIENCE EMBARRASSANT

Dans l'histoire qui a pour titre : *Madame de Maintenon et la Cour de Louis XIV*, Lafont d'Aussone raconte que, tandis qu'on bâtissait Versailles, le Carême survint. Un sermon rigoureux sur les désordres de la vie, sur les angoisses de la mort et les supplices de l'éternité, jeta la plus grande frayeur dans l'esprit de Mme de Montespan. Elle fit prier Bossuet d'aller annoncer au roi, qu'une grande pécheresse, touchée de ses désordres, voulait en faire pénitence, ne songeait qu'à sortir de la Cour et le suppliait de n'y mettre aucun obstacle. Bossuet promit d'en informer le roi, félicita la marquise et la pressa d'exécuter sa retraite pendant la nuit.

Mme de Montespan parut chez la gouvernante de ses enfants, la veuve Scarron : « Madame, soyez contente, Dieu vous a exaucée, je renonce au roi, je renonce à la Cour, je renonce aux plaisirs de la vie. Vous me voyez confuse et abattue. J'aperçois enfin mes fautes dans leur énormité. Je vous remercie de vos conseils, je vous remercie de vos sages reproches. Bossuet est chez le roi. Il va lui dire de ma part cette grande nouvelle et j'espère qu'on ne s'opposera pas à me laisser partir d'ici (2). »

Mme de Montespan était-elle sincère dans l'expression de ses remords ? nous voulons bien le croire. Mais, peut-être, y avait-il

1. La Vallière, *Lettres à Bellefonds*.

2. Lafont d'Aussone, *Histoire de Mme de Maintenon et de la Cour de Louis XIV*.

autant de jalousie que de dépit dans leur forme dramatique ; car avant de partir, elle dit encore à Mme Scarron : « Je vais faire ce que vous appelez mon devoir ; mais lui ! fera-t-il le sien ? et cette place que mes scrupules vont laisser vacante, ne sera-t-elle pas remplie aussitôt ? — Eh ! mon Dieu, que vous importe, lui répondit la gouvernante, si elle est remplie, pourvu qu'elle ne le soit pas par vous ! »

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ce récit, qui nous paraît singulièrement romanesque, la résolution de Mme de Montespan allait, par la force des choses, recevoir un commencement d'exécution.

Dans la Semaine Sainte de cette même année 1675, Mme de Montespan, favorite déclarée du roi depuis plus de sept ans, prétendit être admise à faire publiquement ses Pâques. Elle s'adressa à un prêtre du nom de Lécuyer. Ce prêtre lui refusa l'absolution. Irritée, la favorite s'en plaignit amèrement au roi. Le monarque avait donc rencontré un juge ! Son orgueil s'indigna et il fit venir le curé de la paroisse, M. Thibaut. Le curé déclara ne pouvoir blâmer ce prêtre ; il n'avait fait que son devoir. Le conflit arrivait à l'état aigu. Le roi, pourtant, « ne voulait condamner ni le prêtre, ni le curé, sans savoir ce que le duc de Montausier, dont il respecte la probité, et M. de Condom, dont il estime la doctrine, en pensaient (1) ».

Bossuet n'hésita pas à répondre comme le curé, que le prêtre avait fait son devoir. Au témoignage de Mme de Maintenon, il parla même avec tant de force, fit venir si à propos la gloire et la religion, que le roi se leva fort ému et dit à M. de Montausier en lui serrant la main : « Je ne la verrai plus. » Il chargea même Bossuet de disposer Mme de Montespan à cette séparation. Elle fut reléguée à Paris, puis à Maintenon.

Pendant un mois, le roi ne reçut guère que Bossuet. Durant ces conférences tenues secrètes, que se passait-il entre le roi et l'évêque ? Le caractère orgueilleux et altier de l'un nous est connu, aussi bien que la nature sincère et loyale de l'autre. Bien sûr, comme le remarque judicieusement M. Floquet (2), Bossuet ne pouvait oublier en ce moment le serment qu'il avait, lors de son sacre, prêté sur les saints Évangiles. « Si mon roi, conseil me demande, bon et loyal je le lui donnerai. » Il avait obtenu le renvoi de la favorite. Le Samedi Saint 13 avril, il permettait au

1. Mme de Maintenon, *Lettre à la comtesse de Saint-Géran*.

2. Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin*.

roi de faire publiquement ses Pâques à la paroisse de Versailles.

Tous les soirs, Bossuet partait en poste et s'en allait à Paris voir Mme de Montespan, pour essayer d'adoucir son irritation et son dépit. Elle l'accablait de reproches, lui disant : « Que son orgueil l'avait poussé à la faire chasser, qu'il voulait seul se rendre maître de l'esprit du roi pour le tourner à son intérêt (1). » Puis, essayant de la corruption sur l'esprit de l'évêque, elle chercha à le gagner par des flatteries et des promesses, et fit briller à ses yeux l'éclat de la pourpre et tout ce que les dignités de l'Église et de l'État pouvaient offrir de séduisant à l'ambition. C'était bien mal connaître Bossuet. Dans le même moment, il écrivait au maréchal de Bellefonds, son ami : « Priez Dieu pour moi, je vous en conjure, et priez-le qu'il me délivre du plus grand poids dont un homme puisse être chargé ou qu'il fasse mourir tout l'homme en moi, pour n'agir que par lui seul. Dieu merci, je n'ai pas encore songé durant tout le cours de cette affaire, que je fusse au monde. Mais ce n'est pas tout, il faudrait être comme un saint Ambroise, un vrai homme de Dieu, un homme de l'autre vie, où tout parlât, dont tous les mots fussent des oracles du Saint-Esprit, dont toute la conduite fut céleste (2). »

Pourquoi faut-il que Chateaubriand ait osé écrire que « Bossuet se chargea de réconcilier Louis XIV et Mme de Montespan ! (3) » Cette étrange alliance du christianisme et de la plus honteuse politique, suivant un mot de Mme de Sévigné (4), où donc en a-t-il trouvé les preuves ? Une accusation si grave ne saurait être prouvée par une simple affirmation. Elle ne peut tenir, surtout, en face des témoignages authentiques et des actes si clairs, dont nous est garant la correspondance de Bossuet lui-même.

Dans ces conférences avec Louis XIV, Bossuet n'avait aucune raison pour douter de la sincérité du monarque. Il lui avait donné, un jour, un témoignage assez expressif de ses regrets, pour qu'il pût ajouter foi à ses promesses. C'était, — nous citons M. Floquet (5), — « dans la salle d'études du dauphin ; le monarque survenant inopinément, au moment où Bossuet s'efforçant de prémunir son disciple contre les attrait du plaisir, lui signalait

1. Cf. Ledieu, *Manuscrits*.

2. Bossuet, *Lettres*, n° 43.

3. Chateaubriand, *Études historiques*.

4. Mme de Sévigné, *Lettres*, 3 juillet 1675.

5. Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin*, ch. xii.

de grands rois que ces faiblesses avaient perdus. Louis avait tout entendu. « Mon fils, s'écria-t-il, défendez-vous à jamais de ces coupables entraînements, de ces engagements malheureux, et gardez-vous bien de suivre en cela mon exemple. Je voudrais, et il montrait son bras droit en l'agitant, je voudrais qu'il m'en eût coûté ce bras, et avoir eu la force de résister à un si déplorable penchant. » Pourquoi l'homme aurait-il démenti le père ? A cette époque, on l'a remarqué souvent, l'esprit valait mieux que le cœur, les convictions que la pratique. Sans doute, il eut été préférable que l'harmonie existât entre les deux. Mais en tout temps, les héros et les saints sont rares. La vie n'est faite que de ces luttes entre l'esprit qui voit le bien et le cœur que le mal sollicite. La vertu n'est grande que par le triomphe qu'il faut acheter au prix de combats incessants. Dans une guerre, on n'est pas décidément victorieux pour avoir vaincu dans tous les engagements, mais bien seulement pour avoir remporté un triomphe final.

Ce triomphe sur sa passion, à ce moment de sa vie, le roi y aspirait. Avant son départ pour la campagne de Flandre, il recommanda à Bossuet de lui écrire franchement. L'évêque n'y manqua pas. Il faudrait citer entières les lettres qu'il adressa au monarque en cette circonstance. On verrait combien sont injustes les accusations de J. de Maistre (1) affirmant de Bossuet que « les souffrances du peuple, les erreurs du pouvoir, les dangers de l'État, la publicité des désordres, ne lui arrachèrent jamais un cri ». Nous avons montré déjà l'injustice de l'accusation pour les souffrances du peuple. Le reproche d'avoir manqué d'énergie en face de la publicité des désordres, n'est pas moins injuste. Une fois de plus, de Maistre a prouvé combien il est difficile de rendre justice à ses ennemis.

Dans ce même chapitre, le philosophe est réellement embarrassé. Il avoue que Bossuet, « appelé à désapprouver un scandale public, ne manquait pas à son devoir », et il ajoute : « Mais quand il avait dit : il ne vous est pas permis de l'avoir, il savait s'arrêter et n'avait plus rien à démêler avec l'autorité. » Enfin, ces mots, que nous avouons ne pas comprendre, tombent de sa plume : « Toujours semblable à lui-même, toujours prêtre et rien que prêtre, il pouvait désespérer une maîtresse sans déplaire à l'auguste amant. » L'éloge est mêlé au reproche. On ne sait, au fond, quelle est la vraie pensée de l'auteur de *l'Église gallicane*.

1. J. de Maistre, *L'Église gallicane*, liv. II, ch. XII.



Car enfin, après avoir dit au roi : « Ceci n'est pas permis », que pouvait faire de plus Bossuet ? pouvait-il se transformer en justicier ? ou devons-nous le rendre responsable du peu de succès de sa parole ; comme si la moralité de nos intentions et de nos actes dépendait de leur réussite ?

Toujours prêtre et rien que prêtre : ces mots, M. Janet s'en est emparé (1) pour en faire un titre de gloire à Bossuet. Il a même montré que d'avoir su rester prêtre et rien que prêtre, fait la grande originalité de Bossuet dans l'histoire des lettres. Avoir su rester prêtre, n'est pas non plus ce qui nuira à la réputation du directeur de conscience, si même, ce mot résume la vie entière de notre héros, et nous permet de voir à quels principes il a obéi dans le règlement de l'affaire de 1675.

C'est le prêtre en effet qui écrit au roi, le prêtre toujours égal à lui-même et fidèle à la sévérité de la morale chrétienne, qu'il n'essaie pas même d'adoucir. Était-il partisan de la facile théorie qu'il est « avec le ciel des accommodements », celui qui osait écrire au roi : « Songez, Sire, que vous ne pouvez être véritablement converti, si vous ne travaillez à ôter de votre cœur, non seulement le péché, mais encore la cause qui vous y porte. La véritable conversion ne se contente pas seulement d'abattre les fruits de mort, comme parle l'Écriture, c'est-à-dire les péchés ; mais elle va jusqu'à la racine, qui les ferait repousser infailliblement, si elle n'était arrachée (2). » Que si, dans ces paroles, on ne voit qu'un développement oratoire d'une vérité générale, qu'on poursuive la lecture de cette même lettre. Saint Ambroise ne fut pas plus explicite en face de Théodose. « Jamais votre cœur ne sera paisiblement à Dieu, tant que cet amour violent qui vous a si longtemps séparé de lui y règnera. »

Une pareille conversion n'était pas l'œuvre d'un jour. Bossuet connaissait trop bien le cœur humain pour demander l'impossible. Il n'éteindra pas, brutalement, l'humble lumignon fumant encore, et ne demandera pas des efforts surhumains. Voilà pourquoi il conseille au roi d'oublier « peu à peu » sa passion et de la diminuer. Tous ces conseils sont d'un homme qui sait, « sans en avoir fait l'expérience, par le spectacle des choses humaines, et par les confidences du confessionnal, la puissance de l'amour (3) », Opposer des raisons à une passion émue n'étant pas toujours le

1. Cf. Janet, Bossuet moraliste. *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1886.

2. *Lettre*, n° 44.

3. P. Janet, Bossuet moraliste, *loc. cit.*

meilleur moyen d'en triompher, si au contraire on risque de l'entretenir par la contradiction, Bossuet ne raisonnera pas, il appellera à son aide le témoignage de l'histoire. Pour être impersonnels, ses arrêts n'en sont peut-être que plus forts. Le souvenir de Henri IV était encore vivant. C'est celui qu'il évoque. « On a dit aux rois, que les peuples sont plaintifs naturellement, et qu'il n'est pas possible de les contenter quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin dans l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV, votre aïeul, qui, par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'État, avait trouvé les moyens de rendre les peuples heureux, et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi, en était-il aimé jusqu'à la passion... s'il avait ôté de sa vie la tache que Votre Majesté vient d'effacer, sa gloire serait accomplie, et on pourrait le proposer comme le modèle d'un roi parfait (1). »

La leçon pouvait-elle se faire d'une manière à la fois plus discrète et plus claire?

Dans « l'Instruction donnée à Louis XIV » que Ledieu affirme avoir été présentée au roi « par M. de Condom, après l'éclat de l'éloignement de Mme de Montespan, à Pâques 1675 », Bossuet revient sur « l'essentielle obligation que la religion impose à l'homme d'aimer Dieu de tout son cœur et de ne rien aimer qui ne se rapporte à lui... Cet amour n'est autre chose que la volonté ferme et constante de plaire à Dieu, de se conformer entièrement à ses ordres, et d'arracher de son cœur tout ce qui lui déplaît, quand il en devrait coûter la vie ».

Malheureusement, tandis que Bossuet écrivait ces paroles au roi; et, pour lui obéir, continuait à voir Mme de Montespan « fort touchée, disait l'évêque, des vérités que je lui propose, et qui sont les mêmes que je propose à Votre Majesté », une correspondance secrète s'était établie entre Louis XIV et la favorite. M. Floquet croit que Colbert était l'entremetteur de la correspondance; M. Deschanel, sans hésitation, l'affirme (2). On bâtissait en ce moment Clagny pour la favorite. Mansard avait fait les plans, Le Nôtre dessinait les jardins, et « le palais d'Armide s'élevait à vue d'œil (3) ». Bourdaloue, prédicateur ordinaire du roi depuis 1670, avait bien raison, quand, prenant congé après le Carême de 1675, au roi qui lui disait : « Mon Père, vous serez content de

1. Bossuet, *Lettres*, n° 45.

2. Deschanel, *Le romantisme des classiques*.

3. Sévigné, *Lettres*, 7 août 1675.

moi, j'ai renvoyé Mme de Montespan à Clagny », il répondit : « Oui, Sire, mais Dieu serait plus satisfait si Clagny était à quarante lieues de Versailles (1). »

Le quart d'heure de marche, qui séparait les deux palais, allait bientôt être franchi. Une femme intrigante, la duchesse de Richelieu, dame d'honneur de la reine, devait y aider considérablement. Mêlée avec la plus grande notoriété aux œuvres de religion et de charité, de conversions, d'abjurations, de démarches, de correspondances, de conférences pour la réunion des réformés, Mme de Richelieu jouait la comédie et affectait les allures de la fausse bonne femme et de la fausse franchise (2). Elle avait ménagé un rapprochement entre la reine et Mme de Montespan, et elle s'appliqua à procurer un triomphant retour à la favorite, l'auteur de sa fortune. L'amitié de la souveraine pour Mme de Montespan était publique. « La reine fut voir Mme de Montespan à Clagny ; elle monta dans sa chambre où elle fut une demi-heure ; elle alla dans celle de M. du Vexin, qui était un peu malade, et amena Mme de Montespan à Trianon (3). » La Cour recommença dès lors à revenir à flots pressés chez la favorite.

Mme de Richelieu voulait davantage. Elle ménagea à la Cour des conciliabules. Leur résultat ne se fit pas attendre. La dame d'honneur affirmait que, désormais, c'en était fait des anciens désordres, que leur retour était impossible. Le moyen de ne pas croire à une femme, qui passait ses journées à des œuvres de religion, affirmait que le roi et Mme de Montespan ne se verraient plus qu'en public, et ajoutait fièrement : « Ne serai-je pas là ! » — La naissance de la duchesse d'Orléans, et ensuite du comte de Toulouse, devait témoigner de la sincérité de ces paroles, de la vertu du palladium !

Quoi qu'il en soit, il fut décidé que Mme de Montespan rentrerait à la Cour. « Elle y pouvait vivre aussi chrétiennement qu'ailleurs (4). » Que les courtisans pour qui le caprice royal était chose sacrée aient pu penser ainsi, rien de bien étonnant. Mais Bossuet, qu'allait-il faire ?

Ledieu affirme que « M. de Condom soutint qu'il fallait que la marquise demeurât éloignée, que, autrement, c'était rechercher l'occasion d'une rechute inévitable ». Il ne s'en tint pas là. Il

1. Languet de Gercy, *Mémoires sur Mme de Maintenon*.

2. H. Duclos, *Mlle de La Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche*.

3. Cf. Mme de Sévigné, *Lettres*, 12 et 14 juin 1675.

4. Mme de Caylus, *Souvenirs*.

alla au devant du roi, à son retour de l'armée, et l'atteignit à Luzarches. Louis XIV ne laissa pas même parler l'évêque : « Ne me dites rien, Monsieur, j'ai donné mes ordres, ils devront être exécutés (1). » Ces ordres étaient de préparer des appartements à Versailles pour Mme de Montespan.

Cette démarche de Bossuet ne laisse pas le droit de suspecter sa bonne foi, comme semblent le faire Mme de Sévigné (2) et Mme de Caylus (3). L'une et l'autre trouvent l'évêque bien imprudent d'avoir permis un rapprochement. A les en croire, Bossuet à quarante-huit ans, après vingt-trois ans du plus laborieux ministère, aurait été plus ingénu que des hommes du monde, moins avancé qu'eux dans la connaissance du cœur humain ! Elles auraient raison, si, vraiment, il avait « parlementé avec l'adultère ». Heureusement, toute sa conduite, nous croyons l'avoir montré, proteste contre toutes ces allégations.

Non, Bossuet ne se contentait pas de demi-mesures ni de moyens termes ; il a fait tout ce qu'il a pu, tout ce qu'il a dû, pour empêcher un rapprochement criminel. On oublie trop, du reste, que Bossuet était alors tout seul pour lutter contre la passion du roi. Le P. Lachaise, — on sait de quelle manière irrévérencieuse en parlait Mme de Maintenon — appelé seulement depuis quelques semaines au ministère de confesseur du roi, avait déclaré vouloir rester inactif et muet « en présence d'un évêque (4) ». D'après une lettre d'Arnauld à Mme de Fontpertuis, l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, n'aurait fait aucun obstacle à la réconciliation du roi ; car « Louis XIV avait donné sa parole qu'il ne se passerait rien que d'honnête ». Bourdaloue lui-même, n'eut pas plus de succès que Bossuet. Contre lui, cependant, on ne dit rien. Seul, Bossuet doit assumer toute la responsabilité d'un retour, qu'il a tout fait pour empêcher.

Il y a plus que de l'injustice, à vouloir ainsi le condamner parce qu'il n'a pas réussi. On n'aurait ce droit que s'il n'avait pas tout fait pour défendre les droits de la morale, ou s'il avait, suivant le mot du prophète, « mis des coussins sous les coudes des pécheurs ». Une prévention hostile seule pourrait l'affirmer,

1. Fragments autographes de Ledieu, cité par Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin*.

2. *Lettres*, 3 juillet 1675.

3. *Souvenirs*.

4. Récit manuscrit de Soanen, cité par Floquet, *op. cit.*



si au contraire il n'a rien négligé, et s'il a toujours parlé haut le langage de la morale austère et tel qu'il convenait à un directeur de conscience, humain, mais bien chrétien. Sa parole se trouva, malheureusement, faible « contre le pouvoir de deux beaux yeux (1) » ; c'est tout ce qu'on peut avancer, sans qu'on ait le droit de l'accuser de prévarication ou de lâche connivence. Mme de Montespan, il est vrai, revint triomphante à la Cour, et le roi lui fixa un état de maison. Mais on oublie de dire qu'à partir de ce moment, « l'étoile de Quanto pâlit (2) ». On ne mentionne pas davantage le silence qui se fit sur ses deux grossesses, le mystère qui entourait la naissance de ses deux derniers enfants (3).

C'était peu, trop peu, soit ; mais encore, dans cette concession à l'opinion publique, y avait-il comme un indice, sinon de conversion, tout au moins un aveu implicite d'une faute qu'on faisait tout pour dissimuler. L'honnête tentative de Bossuet ne fut donc pas en pure perte. Elle laissa dans le cœur du roi des impressions, des mécontentements de soi-même qui ne s'effacèrent plus. Le ver intérieur, la piqure des amours illicites date de là (4). Que le remords fut passager, il n'en a pas moins existé à un moment. Bossuet l'avait déterminé. Peut-être aurait-il eu plus de durée, si la Cour et la complaisance intéressée de plusieurs personnes, qui redoutaient de voir l'ennui entrer à la Cour avec la régularité des mœurs, n'avaient pas, par tous les moyens, battu en brèche la parole du grand évêque.

Pour un temps, Bossuet se renferma dans ses fonctions de précepteur. Mais au jour de Pâques 1681, remontant en chaire, il prononça un discours où « il se surpassa lui-même (5) », et dans lequel il fit à nouveau entendre les leçons qu'il avait données en 1675. Profitant des nouvelles dispositions que l'intervention de Mme Scarron avait fait naître dans l'esprit de Louis XIV, et de la réconciliation du roi et de la reine, qu'elle venait d'obtenir « autant par les qualités de son caractère que par le charme de son esprit (6) », Bossuet interpella le roi.

1. Le mot est de Mme de Sévigné.

2. Mme de Sévigné, *Lettres*, 20 mars 1680.

3. Cf. Mme de Caylus, *Souvenirs*.

4. Cf. P. Clément, *Mme de Montespan et Louis XIV*.

5. *Mercurie galant*, cité par M. Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin*, ch. xiii.

6. De Noailles, *Mme de Maintenon et les principaux événements du siècle de Louis XIV*, I, 8.

« Sire, s'écria-t-il, Votre Majesté a donné la paix à ses ennemis ; mais dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir, il n'y a ni paix ni trêve, puisque si le monde cesse quelquefois de nous attaquer par le dehors, nous-mêmes, nous ne cessons par de continuels combats de mettre notre salut en péril ; de sorte que l'ennemi est toujours aux portes, et que le moindre relâchement, le moindre retour, enfin le moindre regard vers la conduite passée, peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires, et rendre nos engagements plus dangereux que jamais. » Cette dernière phrase n'est-elle pas un éloquent exemple de ces sous-entendus et de ces délicatesses dans l'art, vraies marques des grands maîtres ? N'est-elle pas aussi un avertissement discret inspiré par le directeur de conscience, qui redoute toujours de voir le pécheur s'endurcir ?

La victoire si désirée, Bossuet put enfin la voir, et applaudir au triomphe tardif, mais définitif du roi. Ce succès coïncida presque avec sa nomination à l'évêché de Meaux.

A la fin d'avril 1681, la mort de Dominique de Ligny avait laissé ce siège vacant. Bossuet venait de terminer l'éducation du dauphin, le roi l'y appela. Dans cette désignation, Louis XIV apporta une bonne grâce parfaite. « Ayant à cœur, disait-il, pour Monseigneur, pour la dauphine, pour lui-même, de le retenir non loin de la Cour, nul diocèse ne pouvait mieux que Meaux convenir à ce dessein. Un voisinage si commode, allant permettre au prélat de satisfaire au devoir de la résidence, sans pour cela devenir étranger à une Cour, où toujours, il serait souhaité, où aussi il serait le bienvenu toujours. »

Le roi n'avait donc gardé aucune rancune à l'évêque de ses remontrances et de ses leçons.

Désormais, ce ne sera plus que de loin en loin, et pour y remplir ses fonctions de grand aumônier de la dauphine, que Bossuet reparaitra à la Cour. Son ministère y est terminé. Pendant près de vingt ans, il y a tenu haut, envers et contre tous, le drapeau de la morale ; il en a défendu les droits, proclamé les exigences de la vertu. D'aucuns auraient désiré lui voir montrer plus d'énergie. Mais ces critiques savent-ils bien, si on pouvait en montrer davantage ? si Bossuet n'a pas fait tout ce qu'il était possible de faire, eu égard aux circonstances et au milieu où se développait son action ?

Nous avons essayé de le prouver et nous ne pouvons mieux terminer cette étude, qu'en répétant le mot de Massillon, affir-

mant de son illustre devancier « qu'il fut toujours un évêque, un évêque au milieu de la Cour ». Il le fut, en effet, par la dignité de sa vie, l'étendue de ses travaux, la fermeté de sa parole.

Il ne montera plus en chaire, pour adresser la parole à la Cour, qu'une fois; ce sera pour prononcer l'oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse. Nous pouvons considérer ce discours comme l'épilogue de son enseignement et de la direction morale qu'il s'était efforcé d'imprimer à son royal auditoire.

Qu'on veuille nous permettre de nous y attarder un moment.

Le 30 juillet 1683, une maladie inopinée emportait Marie-Thérèse, reine de France. Tout occupée d'une violente passion pour le roi, attachée dans tout le reste de ses actions à la reine, sa belle-mère, Marie-Thérèse mena une vie assez effacée à la Cour. Très timide, au point de trembler devant le roi et de n'oser s'exposer au tête à tête avec lui, si nous en croyons Mme de Caylus, la reine avait passé sa vie dans les exercices de la piété et les pratiques de la charité. Quand on porta la nouvelle de sa mort au roi : « Voilà, s'écrie-t-il, le premier chagrin qu'elle m'ait donné. »

Une vie si effacée ne se prêtait guère aux mouvements de l'éloquence. On n'y trouvait rien des grandes luttes politiques qui avaient rempli l'existence d'une Henriette de France; rien de ces coups soudains ni de ces grâces si vives rencontrées à chaque pas dans la vie d'une Henriette d'Angleterre. « Pour faire son éloge, c'est dans son cœur qu'il fallait aller chercher tout ce qu'elle avait eu de gracieux, de tendre, d'héroïque dans son dévouement à ses devoirs. C'est le sacrifice perpétuel de cette âme, brisée par des douleurs secrètes, qu'il fallait peindre. C'est l'idéal, en un mot, de la piété toute pure, et la vertu d'autant plus accomplie qu'elle est sans éclat extérieur, que Bossuet avait à faire voir à ses auditeurs. C'est aussi cette peinture qui donne à l'oraison funèbre de la reine, un charme, une douceur, une beauté incomparables ! (1) »

En face du dauphin, son ancien élève, l'orateur, revenant sur le problème de la vie future qu'il a si souvent traité à la Cour, montra comment la vie ne doit être que l'apprentissage de la mort. Au lieu des banales consolations d'une rhétorique creuse, Bossuet donna encore un enseignement à son auditoire.

1. De Sacy, *Variétés morales et littéraires*, I. Paris, Perrin.

Toutes les idées qu'il développe, nous les connaissons pour les avoir entendues déjà dans ses stations. Mais pour avoir raison et parler utilement, ne faut-il pas se résigner à ne pas dire du neuf? « La grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur (1). » Toutes ces idées, assurément, n'ont rien de bien inédit. Dès longtemps, Job, le vieux patriarche de l'Idumée, les a émises; les échos de la littérature sacrée et profane se les sont renvoyées à l'envi. Elles sont même un lieu commun. Qu'importe. La poésie et l'éloquence ne vivent-elles pas de ces vérités moyennes qui flottent vaguement dans l'esprit des hommes, et qu'elles révèlent en leur donnant une forme précise? Bien plus, comme le remarquait justement un esprit fin et délicat, les hommes originaux ne sont-ils pas ceux qui donnent un tour particulier et personnel aux sentiments de tout le monde? Les autres, ceux qui ont des sentiments d'exception, étant des maniaques non des originaux (2).

Nous le reconnaissons volontiers, Bossuet n'eut pas d'autre originalité. Il a voulu montrer quel était le terme de la vie, quels sacrifices lui donnaient un sens, comment on devait se préparer à ce terrible et certain avenir, qui nous attend tous par delà la tombe. Pour lui, dont l'âme vivait dans une atmosphère imprégnée de foi chrétienne, et dont la raison, fortifiée par l'étude, acceptait d'enthousiasme les enseignements de la révélation, la vie ne devait être qu'une préparation à l'éternité. Amassez donc des biens qu'on ne peut perdre, était la conclusion de ses discours, comme elle fut celle de l'oraison funèbre de Marie-Thérèse. Montrer comment la reine a su, par la pureté et l'innocence de sa vie, se préparer à la mort, et par la fuite du péché, la pratique de la pénitence, acquérir des mérites devant Dieu, voilà le fond de son oraison funèbre.

Entre temps, il réfute certaines objections contre la froideur et l'insensibilité des âmes vertueuses. « On les croit insensibles, parce que non seulement elles savent se taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes (3). » C'est tout; il ne s'arrêtera

1. *Oraison funèbre* de Marie-Thérèse.

2. Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les fabulistes*, II, Lec. I.

3. Cf. *Mlle de La Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche*, t. II, ch. III, un rapprochement spirituel et ingénieux entre Médée et Marie-Thérèse, toutes deux malheureuses. L'auteur, H. Duclos, curé de Saint-Eugène, à Paris, a montré la supériorité de la chrétienne.



pas davantage. Son but est de montrer la beauté de la vertu, les récompenses que le ciel lui prépare. On dirait qu'il a voulu tracer, en raccourci, un portrait des splendeurs de l'âme chrétienne, et le placer devant les yeux des courtisans comme un exemple et un reproche incessants.

*Virtutem videant, intabescantque relictæ* (1).

Bossuet aurait pu mettre le vers du satirique, en épigraphe à cette oraison funèbre. Il ne pouvait terminer ses prédications à la Cour par une instruction plus claire et plus pratique. L'horreur du péché, la connaissance de la vie de la Cour et des dangers que la vertu y rencontre, la force de la grâce, la beauté de la vertu, tout se retrouve dans ce discours. Avec M. de Sacy, nous n'hésitons pas, nous le mettons au même rang que les deux oraisons funèbres d'Henriette de France et de sa fille.

Les beautés y sont d'un éclat moins vif, mais tout aussi pénétrant. On y retrouve Bossuet tout entier. Sa connaissance du cœur humain, sa science des voies de Dieu, son amour des intérêts supérieurs de l'âme, sa douceur, la vertu des forts, y resplendissent également.

Ces qualités, il les a montrées à la Cour, elles ont inspiré ses décisions, présidé à ses enseignements. Il nous reste à les faire voir, se développant sur un théâtre moins illustre, mais s'appliquant avec même générosité à consoler, à fortifier, à éclairer de simples âmes. Toutes choses qui, nous le savons, sont le but suprême poursuivi par le directeur de conscience.

1. Perse, *Satires*, III, 38.

---



## DEUXIÈME PARTIE

### BOSSUET DIRECTEUR DE CONSCIENCE AU COUVENT

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### THÉORIES DE BOSSUET SUR LA DIRECTION — ESTIME QU'IL FAIT DE LA VIE RELIGIEUSE

Jusqu'à présent, nous avons vu Bossuet mêlé à tout ce que le monde a de plus grand et de plus important, soit par le prestige du nom et de la fortune, soit par la conséquence des actes. Désormais, ce n'est plus sur ce vaste théâtre de la Cour que nous l'accompagnerons. Il ne nous apparaîtra plus au milieu du faste et du luxe, aux prises avec des vices et des travers dont les conséquences se traduisent par le malheur des peuples. Nous le verrons dans un milieu où règne le silence, où la pauvreté a remplacé le luxe, où les bruits du monde n'arrivent guère qu'à l'état de rumeur, franchissant parfois les grilles du cloître. Mais au couvent comme à la Cour, nous retrouverons en Bossuet le même esprit de fermeté, le même bon sens, la même compassion pour les âmes, le même dévouement à leurs intérêts éternels.

Quelle idée Bossuet se faisait de la direction des âmes ; comment il considérerait « ce grand mystère (1) » ; quelles qualités il y apportait, le moment nous semble venu de le demander à sa correspondance.

Commencée dans les derniers mois de 1686, pour ne se terminer qu'en 1703, quelques mois seulement avant la mort de Bossuet, cette correspondance nous montre sous un nouveau

1. Bossuet, *Lettre à la Sœur Cornuau*, n° 33.

jour le génie du grand évêque. On l'avait entendu, à la Cour, rappeler les grandes vérités de la foi, et revendiquer hautement les droits de la morale. Penché sur les tombeaux des filles et des mères des rois, on l'avait vu mesurer la valeur de la grandeur humaine. Dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, on avait suivi son esprit qui semblait avoir surpris le secret des grandes révolutions. On avait pu admirer ainsi, tour à tour, le logicien précis, le docteur exact, l'historien sublime. Mais le cœur, ce tout de l'homme, n'y paraissait qu'autant qu'il le fallait pour vivifier une œuvre; pas assez pour nous permettre de connaître Bossuet tout entier. Si une main pieuse n'avait conservé ses lettres, la meilleure part, peut-être, du génie du grand évêque nous échapperait. Sans doute, nous pourrions admirer toujours la sublimité de sa doctrine, l'élévation de ses points de vue, la grande éloquence qui anime sa parole. Mais, redisons-le encore, là, n'est pas l'homme tout entier. Les lettres au contraire qu'il écrivait dans l'intimité et comme dans la liberté de la conversation, nous permettront de lire dans l'esprit et le cœur de Bossuet, de le voir tel qu'il était, de reconstituer toute sa physionomie. Elles nous montreront et l'humilité, qui la caractérisait, et la bonté, qui en faisait le fonds, et l'angélique piété, qui animait chacun de ses actes.

Écrites au jour le jour, tantôt de Paris où l'appelaient ses devoirs de grand aumônier de la dauphine, tantôt de Versailles, mais plus souvent de Meaux ou de la maison de campagne de Germigny; ces lettres, sans aucune prétention littéraire, répondent à des questions posées par des religieuses, ou leur intiment des ordres quand ils étaient nécessaires. Toutes n'ont qu'un but, apprendre à mieux connaître ou à mieux servir ce Dieu auquel elles avaient voué leur vie.

Grâce à cette correspondance, nous pouvons espérer connaître Bossuet et remplacer par la vraie histoire de son âme, la légende qui, trop longtemps, a fait autorité. Instinctivement, on se représentait Bossuet, toujours le front dans les nuages, et ne descendant des hauteurs où, comme Moïse, il contemplait la vérité, que pour lancer l'anathème et proscrire le blasphémateur. Vainement Bossuet avait écrit « qu'il fallait toujours tenter les voies les plus douces », et Péréfixe, archevêque de Paris, l'avait représenté aux religieuses de Port-Royal : « comme un homme savant, le plus doux du monde et sans aucun parti », on ne le voyait que l'œil en feu ou le glaive en main.



Il n'en est plus ainsi désormais. Nous pouvons, en effet, connaître son âme qui se révélera à nous par ces conversations interrompues et reprises, au hasard des nécessités d'une lettre. Pasteur vigilant et dévoué, ami sincère, directeur compatissant, attentif à prêter l'oreille aux mille bruits qui s'élèvent du fond d'une âme, tel nous apparaîtra Bossuet dans l'intimité de cette correspondance. Nous le verrons toujours bienveillant, compatissant et miséricordieux. Jamais on ne lassera sa patience, pas plus qu'on ne lui en imposera.

De nouvelles doctrines se font jour, et veulent rendre plus difficiles, plus hérissés les chemins qui mènent à la perfection. Au lieu d'aller « bonnement et simplement à Dieu », comme il ne cesse de le conseiller, voilà que des auteurs « outrent beaucoup les matières (1) », « des raffineurs, qui n'entendent pas toujours la force des termes dont ils se servent (2) », tombent dans le « galimatias spirituel (3) ».

Que vont devenir les âmes au milieu de ces embarras divers? Comment se reconnaître au milieu de cette logomachie, vraie piperie de mots, faite pour en imposer aux faibles et dérouter les simples? Il y va bientôt de toute la religion, si on ne coupe court à tous ces examens, à ces exagérations de doctrine.

Esprit pondéré, doué au plus haut degré de ce bon sens français, qui est fait de raison et de mesure, Bossuet a l'âme fermée à toutes ces nouveautés. Comme Augustin, il dirait volontiers que deux mots peuvent servir à mesurer la valeur d'une doctrine; car si elle heurte ce que l'on a cru toujours et partout : *quod ubique, quod semper*, il est dangereux, ou pour le moins inutile de s'y arrêter. Un directeur de conscience pouvait-il s'imposer une règle plus sûre?

Pour lui, ce n'était pas la seule. Déjà, dans le panégyrique de François de Sales qui date de 1662, parlant des « chrétiens appelés par le Saint-Esprit à la conduite des âmes », il avait indiqué et le modèle qu'ils devaient imiter et les principes qui les pouvaient diriger. « Ne vous proposez pas, leur disait-il, de suivre les règles de la politique du monde. Songez que votre modèle est au ciel, et que le premier directeur des âmes, celui dont vous devez imiter l'exemple, c'est ce Dieu même que nous

1. Bossuet, *Lettre à Mme d'Albert*, n° 227.

2. Id., *Lettre à la Sœur Cornuau*, n° 99.

3. Id., *ibid.*, n° 34

adorons (1). » Le but auquel ils doivent tendre, il le marque au même endroit : « Le directeur souverain des âmes ne se contente pas de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur. »

Le cœur en effet est bien le tout de l'homme. Avoir son cœur, c'est l'avoir tout entier. C'est à lui que l'éloquence demande ses inspirations les plus hautes, à lui qu'elle s'adresse pour émouvoir la volonté, emporter son assentiment. Tant qu'il n'a pas réussi à le faire, les plus belles théories passent devant notre âme sans entraîner son adhésion. C'est le cœur que le dramaturge veut émouvoir, soit qu'il représente comme Corneille les merveilles d'une volonté énergique et forte; ou comme Racine qu'il dépeigne sa vie intérieure, nous en montre les mouvements les plus secrets. C'est le cœur encore que le romancier veut séduire. Les analyses psychologiques les plus fines, les descriptions les plus exactes, les énumérations les mieux « documentées », restent froides, stériles, sans effet, si elles ne nous font pas pénétrer plus avant dans la connaissance du cœur. Le directeur de conscience, lui aussi, doit, comme le romancier, connaître les issues qui mènent au cœur; comme le dramaturge, en savoir les replis secrets; comme l'orateur enfin, enlever son adhésion. S'il n'a pas cette science, ne possède pas cette puissance, son influence ne sera pas nulle, peut-être, mais tout au moins s'en trouvera considérablement amoindrie.

Mais le cœur se dérobe à qui le veut prendre de vive force. Une voie, une seule, nous permettra de l'atteindre. L'expérience de la vie nous l'enseigne, la pratique des docteurs nous la montre; c'est la douceur, accompagnée « d'un fonds de charité inépuisable et inaltérable (2) ». La direction, en effet, veut « amener à Dieu des victimes volontaires, lui former des enfants, non des esclaves (3) ». Voilà pourquoi le directeur sera doux et patient.

Tous les moments ne sont pas également bons pour faire entendre le conseil salutaire, donner l'impulsion décisive qui orienteront notre vie morale, ou nous feront doubler le cap dangereux. Fruit de la douceur, la patience, qui supporte les défauts, devra s'accompagner de « compassion pour les plaindre, de condescendance pour les guérir (4) ». Parfois, il faudra se mon-

1. *Panegyrique* de saint François de Sales.

2. Bossuet, *Lettre à la Sœur Cornuau*, n° 47.

3. Id., *Panegyrique* de saint François de Sales.

4. Id., *ibid.*

trer sévère, mais il n'appartient pas à l'homme lui seul d'en marquer l'instant. « Il faut attendre que Dieu parle. »

Ce conseil, Bossuet le répète à plusieurs reprises; il y revient en plus d'un endroit (1) avec une insistance bien faite pour nous pénétrer d'admiration en face de son humilité. Qui donc mieux que lui, l'oracle du monde catholique, le docteur vieilli dans l'étude de la loi, aurait pu se prononcer sans attendre? Et pourtant, écoutons-le. Une de ses correspondantes se plaint de son silence. La seule excuse de Bossuet sera que son silence est forcé, ou « par des affaires » ou, ajoute-t-il, parce que « Dieu ne me donne rien par rapport à vous, et ne me fait pas voir qu'il y ait rien de nouveau à vous dire (2) ». Il est tellement sûr, quand il parle aux âmes, d'obéir à « un instinct guidé par une raison que Dieu lui met dans l'esprit, et à laquelle il faut se soumettre (3) », qu'il oublie, la réponse donnée, et les termes qu'il a employés et, quelquefois, la décision elle-même.

Dans ce commerce des âmes, tout est mystérieux et divin. De la part du directeur, il faut une confiance absolue en Dieu : « S'il était nécessaire d'avancer plus ou moins, dit Bossuet, je me confie que Dieu me le révélerait dans l'occasion (4) ». De la part du dirigé, confiance égale en Dieu, soumission aux silences pénibles. Dans ce cas, en effet, ou bien Dieu veut « accoutumer les âmes à se tourner uniquement vers lui et à respirer pour ainsi dire de ce côté là (5) » ; ou bien, il n'y a pas de difficultés nouvelles, et l'âme doit prendre une détermination elle-même, faire acte de volonté en se rapportant à des cas semblables. Avec cette conviction, on comprend que Bossuet ne veuille pas « changer la direction en dissertation » et qu'il réclame « l'esprit de foi et d'abandon, tant du côté du directeur que de celui des pénitents (6) ».

Au nom de ce même esprit de foi, il réclame une entière ouverture de cœur, faite en toute simplicité et humilité, sans contestation ni réticence, sans même avoir égard aux plaintes mal fondées d'une prieure (7). Cette sincérité est nécessaire, puisque la direction n'a point d'autre dessein que de « perfec-

1. Cf. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 50, 226.

2. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 53.

3. Id., *ibid.*, n° 62.

4. *Lettres à Mme d'Albert*, t. IX, n° 113.

5. Id., *ibid.*, n° 93.

6. Id., *ibid.*, n° 23.

7. Id., *ibid.*, n° 18.

tionner infatigablement (1) » cette image de Dieu, qui est notre âme. Il faut donc savoir quelles ombres la couvrent, quelles taches la souillent, quelles impressions l'agitent. Voilà pourquoi, « à ceux qui sont chargés de la conduite, il faut tout leur dire, parce que, autrement, on marcherait toujours dans la crainte et jamais dans la confiance (2) ».

Dans ces confidences, il faut éviter un danger : celui de tomber dans des redites, ou s'arrêter à de simples enfantillages. Mme d'Albert était assez portée à l'oublier. Parfois, elle revenait sur des communications déjà faites, d'autres fois insistait sur des riens, craignant de n'avoir pas suffisamment expliqué son état d'âme. C'était perdre du temps. Bossuet devient sévère : « Je vous déclare que voici la dernière fois que je vous ferai réponse sur ce sujet, et que, dès que j'en verrai le premier mot dans vos lettres, je les brûlerai à l'instant, sans les lire seulement (3). » « Ne craignez rien, je vous ai comprise », dit-il à la Sœur Cornuau qui, elle aussi, éprouvait des transes semblables (4).

Il y avait, pourtant, certains points sur lesquels Bossuet gardait une grande réserve, hésitait à se prononcer, s'y refusait même catégoriquement. Il redoutait le danger qu'il y a à vouloir connaître le degré de perfection auquel on est arrivé ; comme si une échelle permettait de mesurer chaque jour les progrès de son âme. Ces illusions, il voudrait en guérir ses dirigées. « Ne vous laissez pas tourmenter de vains désirs ; désirez ce qui se peut bonnement. Dieu n'en veut pas davantage (5). » Et si Mme d'Albert insiste, plus simplement encore il répondra : « Je n'ai jamais été du sentiment qu'il fallût juger de celles qu'on a à conduire : il suffit de les mettre en repos sur les voies qu'elles suivent... pour ce qui est de l'état, je ne trouve pas nécessaire de prononcer aucun jugement, mais je le trouve très dangereux (6). » Cette idée, il la développera plus longuement au courant de ses ouvrages contre le quiétisme. Il n'a jamais cessé de s'opposer aux « raffinements » de la piété. A cette heure, il ne parle pas encore des dangers qu'il y a à trop vouloir discuter les voies par lesquelles l'âme monte à la perfection, il signale seule-

1. *Lettres* à la Sœur Cornuau, t. IX, n° 25.

2. *Lettres* à Mme d'Albert, t. IX, n° 113. — Cf. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 25.

3. *Lettres* à Mme d'Albert, nos 46 et 48, 50, 208... etc.

4. Id., *ibid.*, n° 141.

5. Id., *ibid.*, n° 161.

6. Id., *ibid.*, n° 113.



ment une tendance que Fénelon devait exagérer. Ce qui importait, c'était de pacifier les esprits qui, au milieu des subtilités de pareils calculs, couraient le risque de se perdre en de trop longues et trop fréquentes considérations. Le mieux pour lui était « d'exposer son état et de demeurer en repos (1) ».

Dès qu'il avait réussi à y établir les âmes, il ne négligeait rien pour les maintenir dans cette tranquillité. Un jour, Mme Cornuau lui demande au milieu d'une série d'interrogations : « Puis-je désirer que vous continuiez toujours vos soins pour ma conduite, et ai-je lieu de craindre l'attachement ? (2) »

Nous touchons ici un des écueils de la direction. Déjà nous en avons parlé, mais qu'on nous permette d'y revenir, pour montrer ce qu'en pensait Bossuet. Le danger, il le sentait, et loyalement il disait à Mme d'Albert : « Il faut beaucoup prier Dieu durant cette octave, pour les âmes qui s'attachent trop à leur directeur (3). » Le remède, il l'indique dans sa réponse à la Sœur Cornuau : « Quant aux attaches et aux occupations trop grandes pour un directeur, il en faut user de même que dans les autres peines, c'est-à-dire les laisser tomber et se retirer dans son fond. C'est la crasse et la rouille de cette vie qui se trouve toujours sur les visages et les vaisseaux les plus nets ; de sorte qu'il faut tous les jours se purifier, et souffrir que Dieu nous remette dans le feu. C'est tout le remède qu'on peut donner à ce mal ; tout autre l'aigrit plutôt que de l'adoucir. »

L'apparition de ces sentiments d'affection n'a rien d'extraordinaire ; car en somme, comme le disait Lacordaire : « Il serait singulier que le christianisme fondé sur l'amour de Dieu et des hommes n'aboutit qu'à la sécheresse à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu. » La religion n'exclut pas les affections humaines, elle les élève et les tempère, en y mêlant un élément plus qu'humain. Il ne faut même pas, tant qu'elles restent dans de justes limites, s'en inquiéter outre mesure. Ici encore, Bossuet, avec un grand sens pratique, a marqué ce qu'il fallait faire. » A la vérité, dit-il à Mme d'Albert, je ne voudrais pas exciter ces tendresses de cœur directement ; mais quand elles viennent ou par elles-mêmes, ou à la suite d'autres dispositions qu'il est bon d'entretenir et d'exciter, comme la confiance et l'obéissance, et les autres de cette nature qui sont nécessaires pour demeurer

1. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 143.

2. *Lettre* à Sœur Cornuau, n° 104.

3. *Lettres*, n° 165. — Cf. sur le même sujet : *Lettres* à Mme d'Albert, n° 189.

ferme et avec un chaste agrément sous une bonne conduite, il ne faut nullement s'en émouvoir, ni s'efforcer à les combattre ou à les éteindre, mais les laisser s'écouler et revenir comme elles voudront (1). » Dans cette même lettre, il marque encore la conduite qu'il sait tenir en pareilles occurrences. « Je ne suis pas insensible, Dieu merci, à une certaine correspondance de sentiments ou de goûts; car cette indolence me déplaît beaucoup, et elle est tout à fait contraire à mon humeur; elle ferait même dans la conduite une manière de sécheresse et de froideur qui est fort mauvaise. Mais quoique je sente fort ces correspondances, je ne leur donne aucune part au soin de la direction, et le besoin règle tout. » Ces paroles nous révèlent le cœur de Bossuet qui n'a jamais aimé les héros sans pitié. Il n'était pas insensible, mais la raison dominait le sentiment, l'empêchait de prévaloir, et le maintenait dans les bornes où il était sans danger.

Qu'on ne dise pas que la juste mesure est impossible. Michelet semble l'insinuer dans une page de son histoire (2), où il affirme que Bossuet « n'a pu lui-même s'abstenir des molles douceurs, des équivoques malsaines, des mots à double entente ».

Il faudrait, pour être juste, ne pas raisonner à priori, et surtout ne pas confondre comme à plaisir deux choses, ou plutôt deux moments bien distincts dans l'amour. On l'a remarqué avant nous, c'est ordinairement sous la forme de passion que se révèle l'amour. Frappé par ce reflet extérieur où resplendit dans la beauté l'harmonie d'un être, le cœur se surprend tout à coup à battre plus vite. C'est l'impression égoïste et fatale. La liberté n'y a aucune part. Si le cœur s'arrête à cet instant et ne dégage pas le sentiment de cette première impression, les sens deviennent prédominants. Alors, au lieu d'avoir cette flamme vive et purifiante qui nous porte au-dessus de nous-même; au lieu de cet élan qui se termine par le dévouement et nous pousse au sacrifice absolu et complet de notre être, nous n'avons qu'un battement de sang qui peut facilement s'éteindre dans la débâche. L'école naturaliste n'a jamais voulu voir autre chose dans l'amour. L'école romantique, par un procédé tout opposé, a peut-être exagéré sa vertu purificatrice. Mais si l'amour ne se termine pas toujours à une simple impression physique, nous ne croyons pas non plus qu'il suffise à une Lucrèce Borgia, par

1. *Lettres à Mme d'Albert*, t. IX, n° 50.

2. Michelet, *Histoire de France*, t. XIV, ch. ix.

exemple, de ressentir pour son fils Gennaro un sentiment d'amour et de le bénir au moment où il maudit sa mère (1), pour qu'elle ait le droit d'exiger de nous l'oubli de toute une vie de crimes. Triboulet aura beau exprimer en termes délirants son affection pour sa fille (2), il n'en restera pas moins le hideux pourvoyeur de François I<sup>er</sup>. Entre ces deux théories, extrêmes l'une et l'autre, il reste, pensons-nous, une place assez large où l'amour cessant d'être passion devient vertu pour former entre Dieu et nous d'abord, puis entre ses créatures et notre cœur un lien puissant qui prend le beau nom de charité.

Cette vertu, qu'on ne se hâte pas de la proclamer impossible. Elle a existé. Chaque jour encore, nous la rencontrons sur notre chemin. A elle, nous devons la sœur de charité et l'apôtre. Dans une sphère plus modeste, elle donne naissance au sentiment qui peut naître entre le directeur et l'âme dont il recueille les secrets, écoute les doléances. L'âme humaine, en effet, a des beautés qui, moins sensibles que celles de la physionomie, se révèlent pourtant à un œil attentif et exercé. Comme toute beauté, elle produit des émotions d'où naîtra l'amour. Que le sentiment ne se développe pas toujours avec l'intensité qui « faisait beaucoup de peine (3) » à Bossuet, nous le voulons. Mais il arrivera facilement à créer cet état, où deux âmes se prêtent un mutuel appui fait de charité et de prière. Tels, Mme de Chantal et François de Sales ; tels aussi, Mme d'Albert et Bossuet. Dans cette union de leurs âmes, Bossuet imprimait la direction, mais qui pourra nous dire ce qu'il y a gagné lui-même de douceur, de patience résignée, et peut-être même de pénétration ? Qui connaîtrait bien une âme connaîtrait l'humanité. Tous, en effet, nous portons les germes de tous les vices, comme nous avons tous aussi, heureusement, les germes de toutes les vertus.

Combattre ces vices, développer ces germes est une des préoccupations de la direction de conscience. Bossuet a su le faire, sans que, dans toute sa correspondance, on puisse trouver un endroit où il soit tombé dans l'afféterie des molles douceurs, ou se soit abaissé à des compromissions ou à des équivoques indignes de son caractère et du respect qu'il portait à une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ.

C'est à un livre de la sainte Écriture, véritable épithalame,

1. V. Hugo, *Lucrèce Borgia*, II, 6.

2. Id., *Le roi s'amuse*, III, 1-3.

3. Cf. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 165.

tout imprégné des ardeurs orientales qu'il emprunte, il est vrai, plusieurs comparaisons. Ce livre, Bossuet reconnaissait « qu'il n'est pas propre à tout le monde (1) ». Il peut, en effet, fournir facilement matière à des railleries et à des plaisanteries d'un goût plus ou moins douteux. Mais qui pourrait disputer à un évêque le droit de citer un livre inscrit dans le canon des Écritures? Il suffit qu'en employant le *Cantique des Cantiques*, Bossuet n'ait jamais dépassé les bornes de la mesure et du respect. La langue des mystiques se sert d'un vocabulaire avec lequel il faut bien nous familiariser. Les mots d'amour, de divin époux, de ravissement, d'extase, arrivent fréquemment. Avons-nous le droit, parce que une certaine littérature emploie également ces expressions pour décrire des états d'âme qui sont du domaine de la physiologie plus encore que de celui de la psychologie, d'en interdire l'usage à des hommes dont on ne peut, légitimement, suspecter la droiture et la vertu? « C'est une des conditions de l'humanité, de mêler les choses certainement bonnes avec d'autres qui peuvent être suspectes, douteuses, mauvaises même, si l'on veut. Si par la crainte de ce mal on voulait ôter le bien, on renverserait tout, et on ferait aussi mal que celui qui, voulant faucher l'ivraie, emporterait le bon grain avec elle (2). »

C'est trop longtemps nous arrêter à un reproche que Bossuet ne mérita jamais. Il serait fort étrange, en effet, que ni Mme Cornuau, si libre dans ses questions, ni Mme de Luynes ou Mme d'Albert, si candides et si pures, n'aient jamais remarqué, dans la correspondance de leur directeur, ce que Michelet a cru y découvrir. Toutes trois avaient fait assez de sacrifices pour avoir le droit d'être respectées, elles avaient assez d'intelligence pour comprendre ce qu'on leur disait, assez d'indépendance d'esprit pour se défendre. Or, jamais une seule plainte, jamais la plus simple allusion à ce qui pourrait sembler un manque de respect. Entre les ironies, les insinuations malveillantes d'un monde, assez étranger aux questions mystiques, et les affirmations des âmes naïves et pures, nous n'hésitons pas. D'instinct, nous croyons à ces dernières.

Nous pouvons maintenant revenir aux lettres de direction. S'il était permis d'établir une classification, chose toujours un

1. Bossuet, *Lettres à Mme d'Albert*, n° 86.

2. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 50.



peu arbitraire quand il s'agit des libres productions d'un esprit indépendant; on pourrait partager ces lettres en deux séries. La première comprendrait les lettres de l'administrateur vigilant et sévère que les abus irritent; la seconde, les conseils du père et de l'ami, toujours tendre et compatissant.

Aucun détail, en effet, n'échappe à Bossuet, et quand il s'agit de former ce milieu propice à l'éducation des âmes, et si puissant à combattre les résultantes de l'atavisme et du tempérament, l'évêque de Meaux n'oublie rien et s'arrête presque à des minuties.

Dans la vie ordinaire du monde, au sein de la mêlée produite par le choc des intérêts, la rencontre des situations imposées par les fortunes diverses, former ce milieu calme et paisible où se fera l'éducation d'une âme, sera toujours fort difficile. Tout l'art de la direction consistera alors à tirer le moins mauvais parti possible de situations parfois inéluctables; à savoir se plier à des circonstances qu'on ne pourra changer. Ne pas engager trop sa liberté; réserver, à l'abri des séductions, l'asile secret de la conscience, sera souvent tout ce qu'on pourra obtenir. Dans la vie du couvent, au contraire, on peut beaucoup plus facilement ordonner et même faire ce milieu. On n'arrivera pas ordinairement à supprimer les écarts personnels, fruits de la liberté qui reste irréductible et n'abdique jamais que dans la mesure consentie par nous. Mais on diminuera considérablement les accidents produits par les abus de cette liberté, dans ce qu'on pourrait appeler la vie extérieure. Nous verrons Bossuet essayer de réformer ce milieu en obtenant la plus grande somme possible de liberté dans les admissions. Voyons, maintenant, comment il tâche à corriger les abus qui pourraient détruire l'harmonie ou troubler la paix intérieure d'une famille, recrutée par libre choix, et adoptée par élan personnel.

Une des causes les plus ordinaires de troubles était la multiplicité des directeurs. Mme de Mortemart, abbesse de Fontevrault, femme de haut mérite, s'est élevée très rigoureusement contre la manie d'avoir plusieurs directeurs dans la même maison. « La multiplicité des directeurs, écrivait-elle aux couvents de son Ordre (1), introduisant dans vos monastères des opinions et des maximes différentes, ruine entièrement la subordination et la

1. Gabrielle de Mortemart, *Circulaire aux couvents de l'Ordre de Fontevrault*, 5 juin 1624.

charité. Par là, vos communautés, qui devraient être des sociétés douces et paisibles, deviennent des assemblées tumultueuses qui ne travaillent qu'à s'inquiéter et à se détruire. D'où s'ensuit infailliblement la ruine du recueillement ; car ces directeurs, se succédant toujours les uns aux autres, ne vous laissent jamais sans distractions, par leurs entretiens continuels. »

Ici encore, nous touchons à une des infirmités du pauvre cœur humain ! Instinctivement, par caprice ou vanité, nous voulons toujours avoir choisi le meilleur guide ; nous sommes heureux de faire prévaloir ses avis, d'en montrer l'excellence. L'inconvénient n'est pas nouveau dans le christianisme. Au lendemain des premières prédications évangéliques, nous entendons saint Paul reprocher aux Corinthiens leurs contestations sur le mérite, sinon de leurs directeurs, tout au moins des apôtres qui leur avaient apporté la connaissance de Jésus-Christ. Ce n'est pas en termes moins forts que Bossuet à son tour blâme cet abus. Ses expressions, d'ordinaire si respectueuses, semblent ici prendre un caractère de sévérité méprisante. « Vous êtes des filles, vous parlez en filles lorsque vous tenez ces discours, dit-il aux religieuses Ursulines de Meaux ; ne savez-vous pas que vous n'avez qu'un seul maître qui est Jésus-Christ (1). » Dans une lettre aux religieuses de Coulommiers, il n'est pas moins concluant, et, clairement, il indique la cause de ces discussions. « Cette multiplicité de directeurs que l'on recherche, est un effet de l'attachement que l'on a à soi-même... Quand je vois qu'on ne se contente pas d'avoir des directeurs capables de donner de bons avis dans le besoin, et qu'on est si difficile dans les confesseurs ordinaires, je reconnais qu'on est bien éloigné de l'esprit des saints (2). »

Non seulement Bossuet réprouve la multiplicité des directeurs, mais son désir secret serait presque d'arriver à rendre leur ministère de moins en moins nécessaire. « Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, dit-il aux directeurs, rendez-les libres, et, autant que vous le pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez (3). » Aux trop fréquents entretiens avec le directeur, Bossuet semble craindre une perte de temps pour le dirigé, la tentation d'orgueil pour le directeur lui-même. Quelques-uns d'entre eux, en effet, « n'ont que

1. Bossuet, *Deuxième instruction* aux religieuses Ursulines de Meaux.

2. Id., *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 7.

3. *Méditations sur l'Évangile*, LVI<sup>e</sup> jour.

des vues humaines, et ils sont sévères, afin qu'on les loue. Ils veulent conduire, ils veulent diriger pour se donner un grand crédit, afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs, et qu'ils ont beaucoup de gens de considération à leurs pieds (1). » De ceux-là, Bossuet ne fut jamais. « Il avait l'Église à défendre, ses lois et sa police à maintenir, sa vérité à venger (2). » Qu'une âme l'appelle, il quittera tout pour courir à elle ; mais dans l'accomplissement de ce devoir, il ne dira que ce qu'il faut dire, et aussi brièvement que possible.

Dans ses lettres de direction, nous chercherions vainement un de ces traits où se complait l'imagination facile et brillante de Fénelon. Quand il écrit, ce n'est pas pour faire montre de son esprit, mais pour prononcer un de ces oracles de bon sens pratique que l'intelligence la moins cultivée pourra comprendre. Tout y est clair, simple, précis ; rien pour la sensibilité, rien non plus pour la rêverie. On dirait l'exactitude d'un mathématicien exposant un théorème. Et pourtant, cette phrase, qui semble être dictée par la raison pure, par instants, elle s'échauffe et s'élève jusqu'à la grande éloquence. Les grands sentiments et les grandes pensées viennent du cœur ; celui de Bossuet s'intéresse vivement à tout ce qui touche les âmes.

Fénelon, dans ses lettres de direction, est peut-être plus agréable à lire, mais je ne sais si M. de Sacy n'a pas raison, et si bientôt « on n'est pas lassé par ce mélange incroyable d'élégance et de simplicité, de profondeur et d'art sous des apparences naïves (3) ». Grand directeur, « la direction, a-t-on dit, était son goût, sa vocation, on pourrait dire sa passion », Fénelon manque de la simplicité qui fait le plus grand charme de Bossuet.

Un homme du peuple comprendra ce dernier. Peut-être faut-il un peu de l'esprit des Chevreuse pour comprendre l'autre. Chose singulière, et qui montrerait à elle seule la différence du génie de ces deux hommes, ils ont dirigé, l'un le frère, l'autre la sœur dans la même famille, doués tous deux de la plus rare intelligence. Leurs lettres pourtant n'ont aucun trait de ressemblance, pas plus dans leur allure générale que dans leurs prescriptions.

Fénelon laisse à la liberté individuelle aussi peu d'initiative que possible, il réglemente à outrance, descend jusqu'aux plus petits détails. Bossuet, au contraire, laisse toujours à la liberté

1. *Méditations sur l'Évangile.*

2. L. de Sacy, *Lettres de piété par Bossuet.* Préface.

3. De Sacy, *Lettres de piété et de direction de Bossuet.* Préface.

un champ très vaste, où se pourra exercer le choix personnel. Et c'est pourtant lui qui, aux yeux de la postérité, a passé pour l'homme despotique ! Comme les livres, les hommes ont leur destin ! Mais par un juste retour, la renommée de Fénelon semble diminuer de tout ce que gagne dans l'estime des lettrés celle de Bossuet. Serait-ce que l'imagination plait un moment, mais que le dernier mot, en somme, restera toujours à la raison ?

Nous n'avons pas à prendre parti dans une question à laquelle l'histoire seule peut donner une réponse. Revenons à Bossuet, pour savoir ce qu'il pensait de la vie religieuse en général, et suivre les prescriptions de son bon sens victorieux et de sa raison sereine, appliqués à résoudre des questions de détail, peut-être, mais intéressantes malgré tout. Rien de ce qui touche à l'âme humaine n'est méprisable, puisque, en tous les arts, il n'y a que cette âme qui puisse nous intéresser et nous attacher.

## CHAPITRE II

### AFFAIRES DE SAINTE-GLOSSINDE ET DE JOUARRE

Un des derniers historiens de Bossuet, M. Lanson, semble regretter que Bossuet n'ait pas dirigé un ministre (1). « Quel spectacle pour le grand évêque, dit-il, que l'âme d'un ministre et d'un courtisan ! » Nous nous abusons peut-être ; mais ce spectacle, Bossuet en a joui pendant les années de son apostolat à la Cour. Dans ses sermons, il nous a laissé le souvenir de l'impression qu'il en a ressentie. Nous doutons qu'elle eût été plus vive, s'il avait pu pénétrer dans les secrets intimes d'une âme de ministre, et, par la direction, arriver jusqu'au tréfonds de son cœur.

« L'activité humaine dans son train journalier », il l'a jugée en maître, soit dans ses oraisons funèbres, soit dans les sermons de vêtue des dames qui passaient de la Cour dans le cloître. La vanité des divers accidents qui composent une vie, ne l'a-t-il pas dévoilée dans l'oraison funèbre de Madame ? Que manque-t-il à ce tableau d'une vie si vite arrêtée par la plus soudaine des catastrophes, pour en faire le sujet d'une méditation sérieuse

1. Lanson, *Bossuet*.



sur l'inanité de nos efforts et le peu que nous valons? Les agissements de la politique, « les affaires du siècle », n'ont-ils pas laissé un puissant écho dans le récit des malheurs de la reine d'Angleterre? Que pourrait-on ajouter au récit des égarements de la princesse Palatine pour en faire une vivante esquisse des efforts d'une âme se lassant à vaincre la miséricordieuse compassion d'un Dieu qui veut nous sauver tous? La vie et la mort du prince de Condé ne suffisent-elles pas à nous faire voir que, même chez les grands princes entourés de l'auréole de la victoire, « la bonté est le premier attrait pour gagner les autres hommes ». Le cri de l'orateur : « Loin de nous les héros sans humanité! (1) » aurait-il une intensité plus pénétrante, si Bossuet avait entendu le récit des luttes secrètes dont le cœur des grands n'est pas exempt toujours?

Nous oserions prétendre même, qu'on trouve plus de profit à voir Bossuet consacrer son temps à la direction de l'âme de quelques simples filles. Leur cœur, débarrassé des séductions suggérées par le milieu brillant de la Cour, libre des soucis de l'ambition, est plus près du nôtre. Sauf exception en effet, nous n'avons pas à diriger les affaires d'un État, à nous occuper des détails de la politique pour en surprendre les secrets. Mais tous, nous avons à nous conduire au milieu des accidents divers qui forment la trame de la vie morale; tous nous avons à combattre des défauts, à lutter « contre la bête fauve » qui se trouve au fond de chacun de nos cœurs. Les humbles religieuses dirigées par Bossuet, nous feront mieux comprendre par leurs scrupules délicats, ce qui nous manque encore de sérieux et de vertu pour devenir simplement « honnête homme ». A les voir si attentives à réprimer en elles jusqu'aux moindres mouvements d'orgueil, si ardentes à lutter contre des impressions funestes à la vertu, nous apprendrons mieux que le dernier terme de la vie morale est, en somme, l'immolation, et que tant vaut le cœur, tant vaut l'homme.

Dans le monde des âmes, il n'y a ni familles privilégiées, ni castes dirigeantes; si même elles n'ont de prix que dans la mesure de leur valeur intrinsèque et personnelle. Toutes, dans un milieu différent, par des voies diverses, doivent tendre au même idéal, perfectionner en elles leur ressemblance avec Dieu. A Mme Cornuau, qui lui marquait un jour son étonnement de

la fatigue qu'il avait voulu prendre en écoutant les aveux d'une âme vulgaire, Bossuet répondait justement : « Eh ! pourquoi suis-je fait ? Cette âme n'a-t-elle pas été rachetée du sang de Jésus-Christ, et n'est-elle pas l'objet de son amour, comme celle d'une personne d'esprit et de naissance distinguée ? (1) »

Nous comprendrons mieux, maintenant, pourquoi Bossuet ne croyait pas perdre son temps à diriger des âmes de simples religieuses. « C'est une partie de ma charge (2) », répondait-il à une personne qui trouvait mauvais qu'il s'y appliquât aussi étroitement. Du reste, comme il disait encore à Mme du Mans, à « travailler pour les âmes, on regagne avec usure d'un côté, ce qu'on croit perdre de l'autre (3) ». Il ne croyait pas qu'il lui fut loisible de se dispenser de ce ministère obscur, et après avoir cité le mot de saint Paul : « Nous sommes débiteurs à tout le monde et jusqu'aux petits et aux insensés », Bossuet ajoutait : « Ceux qui croient qu'il est au-dessous du ministère épiscopal de s'occuper avec prudence à la direction, ne songent guère aux paroles et aux soins d'un si grand apôtre (4) ». Ce ministère, dans son esprit, primait même tous les autres ; car « toutes affaires non nécessaires, doivent céder au soin des âmes (5) ».

Bossuet s'occupait de ces âmes avec d'autant plus d'ardeur, qu'il en connaissait mieux la valeur et le prix. L'antiquité, avec ses grands écrivains de la Grèce et de Rome, avait réussi à nous faire connaître à peu près l'aspect général de l'âme. Elle avait étudié le jeu varié de ses facultés, et nous avait fait entendre les éclats des grandes passions et des sentiments violents et passionnés. Mais que de sentiers du cœur humain elle n'avait pas explorés ! De ce sujet « merveilleusement vain, divers et on-doyant » qui s'appelle l'homme, elle n'avait aperçu que les grandes lignes ; elle s'était trouvée impuissante, surtout, à rendre compte des antinomies qui le caractérisent. Seul, on peut le dire, le christianisme nous a fait connaître pleinement l'homme, et le dogme de la transmission du péché originel est venu nous apporter des lumières jusqu'alors inconnues. « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme (6). »

1. Mme Cornuau, Lettre au cardinal de Noailles. 2<sup>e</sup> avertissement.

2. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n<sup>o</sup> 15.

3. *Lettres* à l'abbesse de Jouarre, n<sup>o</sup> 80.

4. *Lettres* à Mme d'Albert, n<sup>o</sup> 28.

5. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n<sup>o</sup> 104.

6. Pascal, *Pensées*, Ed. Havet, art. VIII.

Le mystère, nous pouvons bien l'avouer avec Pascal, est inconcevable à l'homme; mais « l'homme est plus inconcevable sans ce mystère ». C'est lui qui nous permet d'expliquer pourquoi, souvent, nous faisons le mal que nous haïssons, pour oublier le bien dont le charme nous attire. Lui encore, qui nous donne la raison des difficultés de la lutte et des efforts incessants que l'âme doit faire pour remonter à Dieu. Car l'âme « procède de l'intérieur de Dieu, ainsi que la respiration; et comme le souffle ou la respiration n'est qu'une sortie ou une rentrée continuelle de l'air qui s'en va visiter le cœur, qui ne le quitte qu'un moment, et puis y retourne aussitôt pour le rafraîchir et pour lui conserver la vie, de même notre âme n'est sortie de Dieu que pour y rentrer (1) ».

Aider l'âme dans les efforts qu'elle fait pour remonter vers Dieu; c'est, nous le savons, le but de la direction de conscience, à laquelle Bossuet a consacré une partie de son temps, pendant son épiscopat à Meaux. Jamais il ne fit acception de personnes, et on trouve plus d'un nom inconnu parmi ceux de ses correspondantes. Il en est quelques-uns, cependant, qui reviennent plus fréquemment, et qu'il n'est pas, croyons-nous, sans intérêt de connaître plus particulièrement. Nous voulons parler de Mme Cornuau, de Mme de Luyne et de Mme d'Albert, sa sœur. Bien différentes soit par leur origine, soit par leur esprit et leurs aptitudes, mais âmes d'élite toutes les trois, elles ne dépareraient pas la galerie des femmes célèbres au xvii<sup>e</sup> siècle.

Mme Cornuau est veuve. Âme ardente, inquiète, que Ledieu appelle « une sainte veuve », quand il est de bonne humeur : mais qu'il qualifie de religieuse très hardie, très insinuante, et très flatteuse, quand il ne l'est pas ; — ce qui lui arrive (2) — cette femme a gardé, des angoisses d'un amour brisé par la mort, quelque chose de maladif, qui lui donne une humeur changeante. Bossuet aura beaucoup de peine à la réprimer. Elle veut arriver aux plus hauts sommets de la perfection, et, par le nombre des austérités et des pratiques pieuses, réparer un temps qu'elle croit naïvement avoir perdu.

A ses anxiétés spirituelles, viennent s'ajouter, pour les rendre plus pénibles, les inquiétudes de son cœur maternel. Derrière elle, un fils est resté dans le monde. Pour cet enfant, elle réclame

1. Bossuet, *Lettres à des religieuses de divers monastères*, n° 109.

2. Cf. Matter, *Le mysticisme en France au temps de Fénelon*.

aussi les conseils de Bossuet. Mais elle a peur de compliquer le travail de son directeur, qui doit la tranquilliser et lui écrire un jour : « Soyez persuadée que je ne trouverai jamais mauvais que vous me parliez de lui, pour qui j'ai de l'amitié (1). » Ce jeune homme avait, malheureusement, hérité de sa mère son caractère inquiet. Dans une de ses lettres, Bossuet a cru remarquer, un jour, une certaine agitation. Il s'attache à la calmer, et par le principe le plus large et le plus général possible. Qu'il attende le moment marqué par Dieu, mais qu'il « évite tout le mal et fasse tout le bien, qui se présente à faire chemin faisant (2) ». Accomplir sa tâche chaque jour, sans se dérober à aucune obligation morale, mais aussi sans trop vouloir deviner ce que sera demain, n'est-ce pas un des moyens les plus sûrs d'avoir le calme et la paix du cœur ? Tout occupé que soit Bossuet des intérêts spirituels de ce jeune homme, il ne néglige pas le souci de ses intérêts matériels. Un moment, il craint que la mère, entraînée par un élan de générosité envers son couvent, n'oublie ce qu'elle doit à son fils. Il lui écrit tout aussitôt : « Surtout, n'ôtez rien à M. votre fils (3). » Bossuet était en cela l'imitateur de François de Sales, qui, lui aussi, obligeait Mme de Chantal à assurer, avant tout, l'avenir de ses enfants.

Mme d'Albert et Mme de Luynes appartenaient à la haute noblesse. Filles de Louis-Charles d'Albert duc de Luynes et de Marie-Louise Séguier, Henriette-Thérèse (en religion Mme d'Albert) et sa sœur Marie-Louise (en religion Mme de Luynes) avaient été pensionnaires à Port-Royal. Elles n'en sortirent que pour obéir à un ordre du roi, qui congédiait tout le monde. Leur tante Henriette de Lorraine, abbesse de Jouarre, les accueillit dans son monastère. C'est là que Bossuet les rencontra. Intelligence cultivée, qui pouvait correspondre en latin et s'imaginait un jour de vouloir écrire en grec, Mme d'Albert a eu toutes les confidences de l'évêque de Meaux. Tandis que Mme de Luynes, plus vive et plus portée vers l'action, aspire aux honneurs et doit se contenter du mince prieuré de Torcy, Mme d'Albert souffre, s'inquiète, se désespère, car elle croit entrevoir des taches dans son âme, craint d'avoir été trop longtemps distraite pendant son oraison ou la récitation de son bréviaire. Dieu, Dieu seul partout, voilà le rêve de cette vierge. On se la représente volontiers, sous

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 106.

2. *Id.*, *ibid.*

3. *Id.*, *ibid.*, n° 143.



les traits de ces saintes que montrent parfois des miniatures de vieux missels, ou qu'on rencontre dans un vitrail de cathédrale. Les traits sont émaciés par la pénitence, le visage est un peu triste; mais comme il respire la douceur et la paix, comme tout est calme, reposé dans ces physionomies! A la manière dont leur œil se fixe en haut, on devine qu'au ciel, elles ont placé toutes leurs espérances (1).

Dans ces régions supérieures, Mme d'Albert habitait par la pensée. Ses craintes venaient de ne pas aimer assez Dieu; ses tristesses, de la frayeur de le contrister. Bossuet doit lutter contre ses mélancolies, relever son courage, lui défendre de renouveler ses confessions, lui démontrer souvent « qu'une âme chrétienne est une âme confiante (2) »; enfin lui dire qu'il répond d'elle, « âme pour âme ». Alors seulement elle éprouve un peu de calme. « Il faut la mettre parmi les saintes de Jouarre, disait Bossuet. On ne vit jamais une âme si pure, ni où l'estime de sa profession fût si parfaite (3). »

Parmi les autres correspondantes de Bossuet, nous rencontrons un nom que la querelle du quietisme devait rendre assez célèbre. Celui de Mme de Maisonfort.

Belle, ardente, spirituelle, Mme de Maisonfort était la nièce de Mme Guyon. A cette parenté, elle devait peut-être l'esprit inquiet qu'elle apportait aux discussions religieuses. Elle croyait plus volontiers aux inspirations particulières, « qu'aux choses que Dieu demande de nous par sa volonté déclarée; c'est-à-dire par sa loi », comme Bossuet le lui reprochait un jour (4). Les questions qu'elle adresse à l'évêque de Meaux témoignent de la largeur de son intelligence, mais accusent aussi la tendance qu'elle avait à tout juger, « même les saints du Paradis », d'après un mot de Mme de Maintenon. Quand elle dut, par ordre du roi, se retirer de Saint-Cyr, où elle exerçait les fonctions de supérieure, Mme de Maisonfort choisit, comme lieu de retraite, un des monastères du diocèse de Meaux. Sa correspondance prouve qu'elle était digne de prendre place, mais à un rang inférieur, parmi ces âmes d'élite, pour lesquelles Bossuet ne ménageait, ni son temps, ni sa peine.

La grande attention qu'il apportait à ce ministère, serait même,

1. H. Michel, Le mysticisme de Bossuet, *Revue politique et littéraire*, 6 mai 1882.

2. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 51.

3. *Lettres* à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre, n° 117.

4. *Lettres* à Mme de Maisonfort, n° 7.

malgré tout, capable de nous surprendre, si nous ne savions, par lui-même, en quelle estime il avait les religieuses. Dans le cours d'une visite au monastère des Ursulines de Meaux, il nous a révélé sa pensée tout entière. Après avoir signalé certains abus qui s'étaient glissés dans la communauté, exposé divers principes de conduite, il s'écrie : « Hé quoi, mes filles ; pour qui vous prenez-vous ? qui pensez-vous être ?... ne savez-vous pas que vous appartenez à Jésus-Christ..., que vous faites la plus illustre portion de l'Eglise, étant les véritables épouses du Seigneur... comme les anges de la terre. »

Aider ces anges à maintenir toujours haut leur vol vers le ciel, tel fut le dessein de Bossuet dans sa direction de conscience au couvent. Pour y réussir, il commença par réformer les abus qui menaçaient l'institution religieuse ; puis, l'ordre rétabli, il calma les inquiétudes et les anxiétés des unes, encouragea les hésitantes, donna à chacune les conseils que Dieu lui inspirait, et qui toujours se trouvaient justes.

Il n'y a rien de bien surprenant à voir des abus s'introduire dans les couvents. La faiblesse humaine est, difficilement, compatible avec la perfection soutenue, surtout quand on la demande à toute une agglomération. Luther n'aurait pas réussi aussi facilement, s'il ne s'était vanté d'accomplir « les vœux de toute la chrétienté, puisque la réformation était demandée par les peuples, par les docteurs et par les prélats catholiques (1) ». Pourtant, comme le remarque Baronius (2), on ne saurait se flatter de faire mieux que Dieu. Se scandaliser de rencontrer des taches chez les « anges de la terre », serait faire preuve d'un pharisaïsme bien outré, si Dieu en a trouvé dans ses anges du ciel.

Une sœur de Mme de Montespan, l'abbesse de Fontevrault, Gabrielle de Rochechouart-Mortemart, s'est expliquée librement sur une des raisons qui rendaient plus difficile le gouvernement des couvents. Écoutons ses plaintes. Mieux que nous, elle est en situation pour savoir. Elle administre une grande abbaye ; son intelligence vive, sa piété éclairée et le sérieux de sa vie, nous sont un garant de la sincérité de son affirmation. « Plusieurs supérieures, dit-elle, ont fait la même remarque par rapport à leur emploi, et soutiennent que le gouvernement est devenu plus difficile depuis quinze ou vingt ans, qu'il ne l'était avant ce temps-

1. Bossuet, *Histoire des variations*.

2. Baronius, *Annales ecclésiastiques*, année 1125, ch. xii.

côté, et de l'autre tous les offices moindres ; quelque chose qui n'est ni la paix ni la guerre, et qui, s'aggravant des nécessités ou des vanités temporelles, pèse sur les maisons et les remplit de malaise (1). » A toutes ces raisons, ajoutez le désir d'assurer plus efficacement le salut : il n'en faut pas davantage pour pousser au couvent bon nombre de jeunes filles. Librement et spontanément, elles renoncent aux plaisirs du monde, pour s'en aller, sous des costumes divers, consoler ceux qui souffrent, donner l'exemple d'une patience que rien ne saurait lasser, et montrer comment on peut aimer le Christ jusqu'au sacrifice absolu.

Mais, hélas ! même dans les rangs de ces jeunes filles, religieuses par conviction et par un choix libre et raisonné, que d'âmes tristes et découragées ! « Chaque état a ses contraintes ; et celui de la religion en a qui ne sont guère moins pénibles que celles dont vous vous plaignez (2) », écrivait Bossuet à Mme Cornuau. Le salut, c'est-à-dire l'effort constant dans la lutte contre soi-même, est plus facile sous la bure et dans le silence du cloître qu'au milieu du monde. On monte plus facilement vers Dieu, de ce point déjà si élevé au-dessus du terre-à-terre commun de nos vies mondaines. Le corps y pèse moins à l'âme, mais le poids de la chair n'est pas supprimé. Montalembert a très bien dépeint les avantages qu'on y rencontre et les dangers qu'on y peut courir (3). « On a raison, disait-il, de se représenter le cloître comme un nid suspendu dans les branches d'un grand arbre secoué par le vent, ou comme la chambre intérieure d'une barque battue par les flots. On est au milieu de la tempête, mais on y est à l'abri, dans un abri toujours menacé, toujours fragile, toujours périssable, mais enfin un abri... Mais dans ce nid et dans cette barque, préservés des orages du dehors, que d'orages, que de périls, que d'écueils intérieurs ! »

Même dans la communauté la mieux réglée, et sous le gouvernement le plus maternel d'une supérieure intelligente et bonne, quel supplice que l'abdication constante de sa volonté sous le joug de l'obéissance ! Que de révoltes sourdes menacent de détruire, d'un coup, tout le travail de longues années de sacrifices ! Que de larmes versées dans le secret de la cellule, et qu'on dissimule comme un crime ! Que de rêves viennent bercer

1. *Correspondant*, 10 août 1873, La vie en religion au xvii<sup>e</sup> siècle, A. Nisard.

2. Bossuet, *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. IX, n° 4.

3. Ch. de Montalembert, *Les moines d'Occident*, t. V, liv. XVII, ch. v.

l'âme d'un espoir décevant, propres tout au plus à énerver le courage ! Ces douleurs secrètes, le monde peut en rire, il a toujours de l'ironie en réserve pour les souffrants et les affligés ; il ne peut les supprimer.

Il n'arrivera pas non plus à faire disparaître les angoisses qui, d'autre part, viennent serrer le cœur de la meilleure des religieuses. Elle prie, et sur sa tête elle ne voit qu'un ciel d'airain. Elle s'humilie aux pieds de son crucifix, et dans son âme s'élève un doute, surgit une pensée, dont le poids obsédant la fatigue et la fait cruellement souffrir. La communion, elle en a goûté les douceurs aux premiers jours de son noviciat. Dieu vivant, réellement présent à son cœur, elle l'a connu aux heures suaves de son initiation religieuse ; puis peu à peu, cette présence sensible a retiré ses effets. Elle est restée seule avec elle-même, seule en face de son corps, dont la puissance est diminuée, mais jamais anéantie. Son âme se trouve alors en proie à la tristesse. C'est en ces moments, vraiment douloureux, que la continuité des exercices, la répétition monotone des mêmes actes, venant chaque jour à la même heure, engendreront une lassitude et un ennui, qui peuvent devenir dangereux avec certains tempéraments.

Toutes ces souffrances, Bossuet en a eu la confiance. Par ses lettres, il a essayé de leur apporter un soulagement. Avec quelle délicatesse il a su le faire, quelle science du cœur humain, c'est ce que nous essaierons de montrer, quand nous l'aurons vu à l'œuvre pour détruire les abus.

Bossuet était encore bien jeune quand il dut, en qualité de commissaire apostolique et au nom du Souverain Pontife, s'occuper de la réforme à introduire dans le monastère des religieuses de Sainte-Glossinde, à Metz. Ces religieuses appartenaient à l'Ordre de Saint-Benoît et se trouvaient sous la protection des Bénédictins de Saint-Vanne. Bénéficiant du privilège de l'exemption, qui leur permettait de n'avoir d'autre visiteur qu'un délégué du Souverain Pontife, elles avaient peu à peu relâché tous les liens de la règle, oublié toutes les prescriptions de saint Benoît.

La clôture, cette « protectrice de l'humilité et de l'innocence (1) », était tombée en désuétude. L'abbesse, Louise de Foix, avait même demandé au coadjuteur de Metz, Pierre Bédacier, de vouloir bien la supprimer. L'évêque n'en faisant rien ;

1. Bossuet, *Oraison funèbre* de Michel Le Tellier.



là. Je vais vous dire à quoi je m'en prends, au hasard que vous vous moquiez de moi. Je me suis imaginée que ces livres de Hollande, qui ont inondé le monde depuis quelques années, et qui se sont glissés dans le cloître comme ailleurs, ont répandu des doutes et des demi-connaissances, dont les petits esprits n'ont pu tirer d'autre fruit que de se croire capables de juger de tout et de regarder la soumission aux lois, comme un effet de la faiblesse et de l'ignorance où ils vivaient avant ces belles découvertes (1). » (Lettre à Huet, évêque d'Avranches.)

C'est une raison qui expliquerait plus d'un refus d'obéissance, donnerait la clef de plusieurs cabales, et ferait voir la cause de ces tempêtes dans le port, fatales à plus d'une âme. Mais ce n'est pas la seule.

La façon dont se recrutaient les couvents peut expliquer aussi certains abus. Trop souvent, le vœu était imposé avec un égal mépris de la liberté et de la dignité humaines. Ce n'était pas seulement en Espagne qu'on enfermait une enfant au couvent, quand on ne pouvait pas lui donner un rang digne du nom et de la splendeur historique de sa famille. Plus d'une fille en France, sacrifiée à des préjugés, conséquences du droit d'ainesse, sans avoir été consultée, se voyait reléguée dans un couvent. Nées pour tenir un état dans le monde, et désignées, malgré elles, à une vocation pour laquelle elles ne se sentaient que peu ou point d'attrait, les meilleures faisaient de nécessité vertu. Par résignation d'abord, habitude ensuite, pour finir parfois à le faire par goût, elles supportaient les exigences de la règle et se pliaient aux nécessités de la vie claustrale. D'autres, au contraire, moins résignées ou moins sages, n'acceptaient la règle qu'en faisant leurs réserves, se consumaient au couvent dans des ennuis plus faciles à concevoir qu'à décrire, et profitaient de toutes les occasions pour ourdir des cabales ou demander des sorties.

Bien avant la raillerie mordante de Molière, lancée en passant par le *Malade imaginaire* (2), Bossuet avait attaqué cette exagération de la puissance paternelle. Dans un sermon de vêteure pour une postulante Bernardine, il disait en 1655 : « Éprouvez-vous donc sérieusement; et si vous ne sentez en vous-même

1. Cf. *Une abbesse de Fontevrauld au xvii<sup>e</sup> siècle*, Études historiques, par P. Clément, de l'Institut.

2. *Malade imaginaire*, acte I, scène V. Argan : « Comment! je ne mettrai pas ma fille dans un couvent! »

un extrême dégoût du monde, une sainte et divine ardeur pour la perfection chrétienne, sortez, ma Sœur, de cette clôture et ne profanez pas le lieu saint. » C'était l'écho des décisions de l'Église.

Le concile de Trente soumettait à l'anathème, non seulement celui qui empêcherait une vierge ou une autre femme de prendre le voile ou de se lier par des vœux si elle avait cette volonté, mais encore toute personne contraignant une vierge, une veuve, une femme quelconque à entrer dans un monastère et à y faire profession (1). Bossuet revient plus d'une fois sur cette doctrine. Dans ses *Pensées chrétiennes et morales* (2), c'est très clairement qu'il expose son opinion à ce sujet : « Que n'a pas gâté la concupiscence? Elle a vicié même l'amour paternel. Les parents jettent leurs enfants dans les religions, sans vocation. » Il ajoute ensuite : « et les empêchent d'y entrer contre leur vocation ».

Toutes les religieuses, en effet, n'entraient pas au couvent malgré elles. Nombreuses étaient les jeunes filles qu'y amenait un goût déclaré, un attrait bien marqué, un choix libre et spontané. Ce qui déterminait ces jeunes filles, pour le savoir il faudrait ranimer leurs cendres. Par ce que nous voyons chaque jour, sous nos yeux, nous pouvons deviner, cependant, les sentiments qui les entraînaient dans la solitude et le calme du cloître.

Tout d'abord, il y a des impulsions intérieures qu'on peut railler, mais qu'on ne saurait révoquer en doute. N'y voir qu'un état pathologique, est un moyen trop facile pour qu'il puisse expliquer tous les cas. Ces impulsions ne se manifestent pas toujours de la même manière, n'ont pas la même cause occasionnelle, mais commandent si impérieusement, qu'il faut bien y reconnaître la main de Dieu.

À côté des vocations déterminées par cette impulsion souveraine, il y en a d'autres moins soudaines et plus calmes. Un penseur moderne a très bien décrit leurs phases successives. « Qui nous dira les vocations sérieuses et réfléchies de ces filles, les dures écoles sous le toit paternel, les amertumes précoces de la raison et du jugement, des lumières sur la vie entre époux, trop nettes pour des cœurs innocents, des exemples terribles de sujétion ou de complaisance outrée de la part du plus faible, les chocs affreux des humeurs contraires, la haute main toute d'un

1. Conc. Trid., sess. XXV, cap. xviii.

2. *Pensées chrétiennes et morales*, t. VIII, pensée XLII.

Tout fut inutile pourtant, et force resta au bon droit représenté par l'évêque. Bossuet triompha de tous les obstacles. Le secret de son succès, il l'a révélé un jour à Mme de Béringhen : « Surtout, Madame, lui écrivait-il, mettons notre confiance en celui qui tourne les cœurs comme il lui plaît, par des voies aussi douces que sûres. J'ai souvent éprouvé que cette confiance en Dieu, moteur des cœurs, fait trouver des facilités dans des choses qui paraissaient impossibles; mais cette dévotion doit être accompagnée de douceur, de charité, de patience et de persévérance (1). »

Il ne fallait pas moins que cette confiance et toutes ces qualités, pour triompher de l'obstination des abbesses de Jouarre.

Fondée en 634 par Dadon ou Audoën, plus tard connu sous le nom de saint Ouen (2), cette abbaye, royalement dotée par sainte Bathilde, avait vu ses biens s'accroître considérablement. L'abbesse jouissait, en 1690, d'un revenu territorial de plus de cent mille livres. De ce revenu, elle ne devait compte qu'aux visiteurs nommés par le Pape. Elle bénéficiait en effet du privilège de l'exemption.

En principe, tout monastère relevait de la juridiction de l'ordinaire diocésain; malheureusement, dans les temps troublés des périodes mérovingienne et carlovingienne, le temporel des monastères était, parfois, peu respecté par certains évêques. Les bienfaiteurs de ces communautés mirent alors comme condition à leurs donations, que les communautés administreraient elles-mêmes les biens donnés, n'auraient aucun compte à rendre à leur évêque. Les exemptions, qui n'avaient originellement pour objet que de mettre le temporel des monastères à l'abri de la rapacité, s'étendirent bientôt aux choses spirituelles. Les Papes prodiguèrent ces faveurs. Il en résulta bientôt de graves inconvénients pour ces monastères mêmes, et, dans l'Eglise, une véritable anarchie. Légitimes et nécessaires à leur début, ces privilèges étaient devenus une anomalie inutile, dangereuse, quelquefois même ridicule. Les évêques se trouvaient désarmés. Ils protestèrent contre l'abus des exemptions. Ce n'étaient plus, en effet, seulement les grands Ordres religieux, Frères-Prêcheurs, Frères-Mineurs, Clercs Réguliers, qui se déclaraient soustraits à la juridiction de l'ordinaire. Les Chapitres eux-mêmes se pré-

1. Bossuet, *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 3.

2. Cf. Tiercelin, *Histoire du monastère de Jouarre*. Paris, A. Aubry, 1861.

tendaient exempts et entraient en lutte avec leurs évêques (1). Non seulement l'administration, mais encore le bien des âmes en souffrait.

« La mousse des exemptions qui a fait tant de mal à l'arbre de l'Église », suivant un mot de saint François de Sales (2), Bossuet voulait l'arracher de son diocèse. Il écrivait à son ami l'abbé de Rancé : Je poursuis un procès « pour ôter de la maison de Dieu, le scandale de l'exemption de Jouarre, qui m'a toujours paru un monstre (3) ».

Plusieurs fois déjà, les évêques de Meaux avaient essayé d'enlever ce privilège à l'abbaye. Ils n'avaient pas réussi, et l'abbesse, grande dame toujours, continuait à vivre à Paris ou à Versailles, sans plus s'inquiéter de ses devoirs de religieuse. La folle équipée de l'abbesse Charlotte de Bourbon, terminée par son mariage avec Guillaume de Nassau, prince d'Orange (4), prouve à quel point, dans cette abbaye, comme à Sainte-Glossinde, on avait oublié les obligations monastiques. La salle capitulaire était transformée en salon où siégeaient de grandes dames, et si les scandales étaient moins criants que ceux de Sainte-Glossinde, ils finirent pourtant par attirer l'attention.

Bossuet ordonna à son official d'informer contre l'abbesse à raison de ses absences répétées, et en même temps contre les domestiques du couvent pour les désordres auxquels ils s'étaient livrés. Cet ordre déclenchait l'orage.

Assignée devant l'officialité de Meaux à la requête du promoteur, l'abbesse refusa de comparaître. D'un autre côté, comme cette assignation constituait un trouble judiciaire dans la possession de droits dont l'abbaye de Jouarre jouissait depuis 1225, en vertu de son droit de *Committimus*, l'abbesse en appela au Parlement de Paris. Elle assigna l'évêque en trouble de possession, devant la chambre des Requêtes du Palais (5). L'évêque succomba sur la question de possession. Mais aussitôt, plaçant la question plus haut, il se fit demandeur au pétitoire, et

1. Cf. L'abbé Houssaye, *Le P. de Bérulle et l'Oratoire de Jésus* (Paris, Plon, 1874). Dans le chapitre premier, curieuse histoire des revendications du Chapitre métropolitain de Bordeaux contre leur archevêque.

2. Lettres du 2 août 1614. *Œuvres complètes de saint François de Sales*, Ed. Vivès, t. VII. Paris, 1858.

3. *Lettres diverses*, t. IX, n° 459.

4. Le mariage fut célébré solennellement le 12 juin 1575, dans l'île de Wœrn, près Rotterdam.

5. Cf. H. Tiercelin, *Histoire de l'abbaye de Jouarre*.



elle-même s'était accordée la dispense. On pouvait voir dans les rues de Metz un carrosse magnifique emporter l'abbesse, qui s'en allait faire des visites, assister à des représentations et, même, prendre part à des bals. Pendant le carnaval, elle poussa l'audace jusqu'au sacrilège. Devant elle marchait son portier revêtu du costume abbatial et de tous ses insignes ; elle suivait, vêtue en grande dame du monde, escortée par quelques-unes de ses pensionnaires, déguisées en pages. Les religieuses, fidèles aux exemples de leur supérieure, et allant plus loin encore, empruntaient des costumes aux officiers de la garnison, les invitaient à des soirées données dans l'intérieur du couvent, et dans leur société agrémentée par des artistes et des gentilshommes, elles dansaient, souvent fort avant dans la nuit. Tout autour de Metz, ces religieuses avaient des maisons de plaisance ; on y donnait des fêtes de jour d'où étaient bannies toute mélancolie et toute retenue. Des scandales — ils étaient inévitables — éveillèrent enfin l'attention des supérieurs de Saint-Vanne, ils dénoncèrent les religieuses au Souverain Pontife.

Leur lettre signalait d'autres abus.

Le jeûne et l'abstinence n'étaient plus observés dans la maison. Les religieuses s'appuyaient, pour s'en exempter, sur une autorisation d'un visiteur apostolique, Burcard Stoër, datée de 1480. Au mépris de toutes les lois de l'Église, ce visiteur aurait dispensé les religieuses de tout jeûne et de toute abstinence, à condition qu'une d'entre elles, et à tour de rôle, les pratiquerait. On trouva bientôt que cette obligation, si restreinte pourtant, était trop onéreuse ; elle fut oubliée.

Les années de noviciat et de probation étaient également supprimées. Qu'une jeune fille appartint à une grande famille, fit preuve de ses quartiers de noblesse en jurant sur l'Évangile, c'en était assez. Elle prenait rang, tout aussitôt, parmi les dames de Sainte-Glossinde. Ce n'était plus un couvent, mais une association pour le plaisir.

Ému de toutes ces révélations, le Souverain Pontife, après entente avec le gouvernement de Louis XIV, nomma pour procéder à une enquête, en même temps que Bossuet, le grand doyen du Chapitre de Metz, Jean Royer. Ce dernier, très âgé, mourut au cours de l'instruction, et son jeune collègue resta seul pour en assumer les responsabilités.

Bossuet prit conseil de docteurs en théologie et en droit canonique, et rédigea la sentence qui fut lue au Chapitre, à l'abbesse

et à toutes ses religieuses (1). Elles refusèrent de se soumettre à la décision, demandèrent du temps pour l'examiner et épuisèrent toute la série des appels. Dans leurs récriminations, elles accusaient Bossuet de « ne rien savoir dans le droit, et de manquer de la dignité, suffisance et capacité requises ».

L'arrêt de réforme n'en était pas moins porté. La clôture fut rétablie, l'observance stricte de saint Benoît remise en honneur, et, en dépit de l'opposition de Louise de Foix, la clause qui exemptait de toute probation les filles nobles, se trouva purement et simplement abolie. Pour ramener l'ordre, on fit venir d'un monastère régulier quatre religieuses pour remplir les charges de prieure, maîtresse des novices, cellière et portière (2). L'abbesse devait conserver les prérogatives et honneurs extérieurs dus à son titre; mais ne gêner en rien l'autorité de la prieure. L'ordre fut quinze ans à revenir. Bossuet même ne vit pas la fin des contestations. Elles se terminèrent seulement sous l'épiscopat de Georges d'Aubusson. Pour essayer de le gagner à sa cause, Louise de Foix renonça à son exemption et se soumit désormais, elle et son abbaye, à la juridiction de l'ordinaire. L'évêque constitua alors à l'abbesse une pension de trois mille livres, et lui assigna pour résidence le monastère des religieuses Ursulines de Ligny. Catherine Texier de Hautefeuille, nommée coadjutrice, appliqua et fit triompher la réformation indiquée par Bossuet. Avec elle, le monastère de Sainte-Glossinde redevint exemplaire.

Les difficultés rencontrées par Bossuet dans la réformation du monastère de Sainte-Glossinde ne sont rien, au regard de celles qu'il dut surmonter, quand, évêque de Meaux, il voulut réformer l'abbaye de Jouarre. La lutte fut longue et difficile. Ce n'est qu'un incident dans la vie de Bossuet, mais qui montre bien l'étendue du mal qu'il fallait guérir. Le côté comique ne manqua même pas dans cette affaire. Après avoir épuisé tous les moyens de droit, l'évêque fut réduit à faire le siège de l'abbaye et à discuter pendant de longues années avec les familles de Lorraine et de Soubise, défenseurs nés de l'abbesse de Jouarre.

« Les parents, en effet, une fois leur fille ou leur sœur émigrée, trouvaient le sacrifice suffisant, et souhaitaient eux-mêmes qu'elle ne fut pas trop resserrée, trop dénuée de secours et d'agréments (3). »

1. Le 2 août 1664.

2. *Gallia christiana*, t. XIII.

3. A. Barine, *Portraits de femmes*.

demain, cette injonction fut notifiée par ministère d'huissier. Elle n'eut aucun résultat. En face de cette obstination, Bossuet fit appel au bras séculier. Le lieutenant-général de Meaux fut mandé, il accompagna l'évêque. Les portes restaient toujours fermées. Après les sommations légales d'avoir à ouvrir, sommations sans résultat du reste, le lieutenant-général ordonna aux ouvriers qu'il avait amenés, de briser la porte de clôture. Devant cette menace qui reçut un commencement d'exécution, la porte fut ouverte en dedans par deux religieuses. Bossuet et sa suite entrèrent. Les religieuses, après avoir refermé la porte, se retirèrent avec précipitation, sans même vouloir dire leurs noms et offices. Une religieuse, rencontrée par hasard dans un couloir, fut priée d'accompagner les visiteurs au dortoir. La plupart des cellules étaient vides, fermées à clef. La cellule de la prieure était seule ouverte; mais aucune des religieuses qu'on interrogea ne put dire où elle se cachait. Bossuet annonce, cependant, son intention de tenir le Chapitre, et ordonne aux religieuses présentes de le suivre. On se dirige vers la chapelle et après une courte prière, on va à la salle capitulaire. Elle était fermée. Une salle voisine, ouverte par hasard, en tint lieu. Aux vingt-trois religieuses présentes, Bossuet fit lire par un ecclésiastique l'arrêt du Parlement et les décrets des conciles de Vienne et de Trente, qui attestaient la légitimité de son droit de visite; puis il commença l'audition des religieuses. Les portes du parloir étant fermées, elles aussi, ce fut dans la salle où il se trouvait que Bossuet entendit les religieuses. C'était le seul moyen de laisser la liberté à celles qui voudraient l'entretenir. Toutes ne se présentèrent pas. Un assez grand nombre d'opposantes restèrent avec la prieure.

Leur obstination se porta à d'autres excès. Bossuet désira célébrer la sainte messe dans la chapelle du couvent, et la voir, à cette occasion, ouverte au public. On lui en refusa les clefs, et il donna l'ordre d'en forcer les serrures. La peur du scandale obtint des religieuses ce que n'avait pu faire l'ordre épiscopal. Les portes s'ouvrirent de l'intérieur. Après la messe, nouvelle sommation du promoteur d'avoir à laisser continuer, librement, la visite; nouvelle fuite des Sœurs. Le promoteur ne trouva plus à qui parler. La situation commençait à devenir ridicule. Un couvent de femmes tenait en échec les pouvoirs civil et religieux!

Au xvii<sup>e</sup> siècle, ce spectacle n'était pas nouveau. Les religieuses de Port-Royal avaient résisté plus longtemps encore,

bravé les ordres de l'archevêque de Paris, considéré comme non avenues les décisions du Souverain Pontife. La force seule eut raison de ces femmes : « pures comme des anges, mais orgueilleuses comme des démons ». C'était le même esprit d'opposition, le même orgueil, qui menaçaient de pousser Jouarre à des extrémités semblables.

Comme la veille, le lieutenant civil donna l'ordre de fracturer les serrures de la grille et de la porte de clôture. Devant ces nouvelles menaces, les portes s'ouvrirent. On somma les portières de remettre leurs clefs. Elles s'y refusèrent, disant qu'elles « ne les donnaient pas, mais les laissaient là ». Après cette distinction, d'une subtilité toute byzantine, les portières refusent de signer au procès-verbal et se retirent en toute hâte.

Bossuet possède enfin les clefs. Mais, nouvelle complication. A qui les confier ? On craint, non seulement, d'exposer à des violences les personnes à qui on en laissera la garde ; mais surtout, on a peur de voir enlevées, ces clefs, d'une conquête si difficile. Tout serait à recommencer. Après réflexion, on assure la clôture en fermant, par dehors, les portes qui la défendent. Les ouvriers apportent des chaînes et des cadenas. Bossuet lui-même en conserve les clefs. Pauvre grand homme ! l'obstination de quelques femmes transforme en geôlier le sublime orateur, le précepteur du dauphin de France !

Heureusement les scènes vont finir. La plupart des religieuses se soumettent. On fait remettre les serrures en état, Bossuet en donne les clefs à la portière qui entrait en semaine, et se trouvait du nombre des religieuses obéissantes. La visite se termina sans nouvel incident. L'évêque administra la confirmation dans la chapelle du couvent et fulmina son ordonnance.

Les scènes regrettables que nous venons de raconter, avaient duré plus d'une semaine. Bossuet rentra à Meaux, laissant tous pouvoirs à son vicaire général, l'abbé Phéliepeaux.

Peu à peu le calme revint dans les esprits. Le Vendredi Saint, 4 mars, la prieure et les six dernières opposantes firent leur soumission. L'abbesse, Henriette de Lorraine, toujours hors du couvent, continuait seule son opposition. Avec elle, étaient Mmes de Baradat et de Gauderon.

Un prêtre du nom de Lavallée, et que Bossuet qualifie d'infâme (1), aidait l'abbesse à soutenir ses revendications ; aussi, se

1. *Lettres* à Mme d'Albert, t. IX, n° 3.



porta, devant la grande chambre du Parlement, un appel d'abus contre la sentence rendue en 1225. C'était le seul titre qui pût appuyer les prétentions de Henriette de Lorraine.

L'évêque prétendit d'abord que l'acte rendu en 1225 par le cardinal Romain, et qui déclarait le monastère, le clergé et le peuple de Jouarre exempts de la juridiction de l'ordinaire, était entaché de simonie. Cet abus autorisait le Parlement à en connaître. Il pouvait réformer la sentence, sans que la possession la plus longue et la moins contestée pût faire obstacle à la réformation. Pour soutenir ses prétentions, Bossuet articulait cinq moyens sur lesquels il fondait son appel comme d'abus.

Après mûr examen, le Parlement débouta l'évêque sur la question de simonie. L'abbesse avait pu prouver, en effet, que la redevance de dix-huit muids de grain à payer à l'évêque, n'était pas le prix du privilège de l'exemption, ce qui aurait constitué un acte simoniaque, mais qu'elle était seulement le prix du rachat de certains droits compris sous la dénomination de loi diocésaine. Abandonnant cette accusation, Bossuet soutint : « 1<sup>o</sup> que le monastère de Jouarre n'avait aucun titre ni privilège ; 2<sup>o</sup> que quand il en aurait eu, ils sont révoqués. »

Nous ne pouvons énumérer tous les arguments développés par Bossuet pour montrer le bien fondé de ses prétentions (1), mais nous devons, pourtant, en noter un, qui montre combien les exemptions étaient devenues dangereuses. « L'exemption dit deux choses : ne pas reconnaître l'évêque et être soumis au gouvernement du Pape. Ce dernier chef a été sans exécution, puisque, depuis la sentence de 1225, on ne produit aucun acte de juridiction que le Pape ait exercée par lui-même ni par ses délégués ou subdélégués : ainsi, nulle exécution, de la part des religieuses, de l'article principal de leur sentence. Ce qu'elles ont fidèlement exécuté, c'est de n'avoir point de supérieur qui les gouvernât ; ce qui est le comble de l'abus. » Ce dernier mot n'est pas trop fort, si on considère que depuis quatre cent cinquante ans, il n'y avait pas eu un seul acte de supériorité, juridiction, visite ou correction exercé sur les abbesses et religieuses de Jouarre.

Nous ne voyons vraiment pas, comment on pourrait accuser Bossuet d'avoir, dans ce procès, obéi aux opinions gallicanes, opposées aux prétentions de la Cour de Rome. A moins qu'on ne

1. Cf. Bossuet, *Pièces concernant l'abbaye de Jouarre*, t. VIII.

veuille accuser de manquer de respect au Pape, un évêque qui prend la défense des intérêts supérieurs des âmes, et demande à des religieuses l'observance des lois générales de l'Église. Il est vrai que, après avoir montré le cardinal Romain excédant son pouvoir, et dérogeant, sans mandat spécial, à deux ordonnances et constitutions des souverains pontifes Honoré II et Alexandre III, Bossuet prouve encore la nullité de la sentence de 1225, comme contraire « aux anciennes coutumes de l'Église gallicane ». Mais où est le mal, dans un procès, si on demande des arguments aux lois en vigueur dans le moment où on plaide ? Qu'un lecteur impartial veuille bien parcourir toutes les « pièces concernant l'abbaye de Jouarre », nous espérons qu'il arrivera comme nous à se convaincre de la légitimité des moyens de droit invoqués par Bossuet, et qu'il remarquera le respect avec lequel l'évêque gallican a discuté la sentence arbitrale d'un légat du Saint-Siège, la modération de ses expressions et le bien fondé de ses prétentions.

Le Parlement de Paris, après sept audiences, rendit son arrêt. Il maintenait l'évêque de Meaux « aux droits de juridiction et visite sur l'abbaye, sur le clergé et sur le peuple de Jouarre », et déchargeait l'abbesse « de la redevance de dix-huit muids de grain mentionnée dans la sentence rendue en 1225 ».

Bossuet avait gain de cause. Il lui restait le plus difficile à faire. Rentrer en possession de son droit de visite, ou plutôt, l'exercer. Le 25 février 1690, accompagné de plusieurs ecclésiastiques constitués en dignité, Bossuet quitta Meaux et vint à Jouarre. Aux portes du bourg, le clergé l'attendait. A l'exception de trois, qui se soumirent peu après, tous les chanoines et prêtres habitant la paroisse, protestèrent, dès cette première rencontre, de leur obéissance, et, purement et simplement, firent leur soumission.

Les religieuses ne suivirent pas cet exemple. Lorsque l'évêque, revêtu du camail et du rochet, se présenta devant le monastère pour en faire la visite, un suisse ouvrit la porte extérieure : mais toutes les portes intérieures se trouvèrent fermées. A son appel, une religieuse parut à la grille. Elle déclara, au nom de la prieure, qu'elle ne reconnaissait pas à l'évêque le droit de procéder à la visite canonique ; car la maison n'avait qu'un supérieur, le Pape. Après ces mots, elle disparut. A la requête du promoteur, Bossuet fit dresser procès-verbal de l'incident et signifia à la prieure d'avoir à ouvrir les portes. Le len-

son procès, et, avant tout, continuer à mener sa vie de grande dame, et vivre en dehors de son monastère. Force devait rester à la loi. Bossuet donna ordre à son promoteur de fulminer l'ordonnance de visite, en ne laissant à Mme de Jouarre qu'un répit de huit jours.

Alors, on pouvait le prévoir; elle use de nouveaux moyens dilatoires, et se déclare malade à la seconde signification de l'ordonnance de Bossuet. Ce dont, tout aussitôt, elle lui fit faire notification. Par le même acte, elle demande l'autorisation d'aller aux eaux, sans qu'on « y ajoute des défenses de passer et repasser par Paris (1) ». Bossuet ne pouvait repousser la première de ces demandes, il l'accueillit favorablement; quant à la seconde, il lui opposa un refus formel. Il avait trop bien pénétré le fond des intentions de cette femme, pour pouvoir croire à ses affirmations; ce qu'elle disait, était justement ce qui était le plus loin de son cœur (2). Elle parlait bien, en ce moment d'une cure aux eaux, mais son principal objectif était surtout Paris, où, devant le Parlement, elle venait d'intenter un nouveau procès à son évêque.

Le cardinal Romain, dans la sentence arbitrale de 1225, avait imposé au couvent de Jouarre l'obligation de payer à l'évêque de Meaux dix-huit muids de blé, à prendre sur tous les fonds et dimages de l'abbaye, en plus de deux muids que l'évêque avait en fonds et d'une certaine quantité de cire à fournir au trésorier du Chapitre de Meaux. L'abbesse de Jouarre, obligée de renoncer à son droit d'exemption, consacré par cette même sentence, se crut également déliée de l'obligation de la redevance. L'arrêt du Parlement de Paris, en 1690, pouvait laisser soupçonner une certaine corrélation entre ce droit et cette obligation.

On ne saurait en vouloir à l'abbesse d'avoir essayé de défendre les droits temporels de son abbaye. Bossuet lui-même ne le trouva pas mauvais, et il permit à Mme d'Albert de signer toutes les réclamations qu'on lui soumettrait à ce sujet. Il avait la conviction qu'il ne pouvait pas perdre ce procès. Je crois, disait-il, « ma cause si bonne, qu'elle ne devrait souffrir aucune difficulté, mais ce sont des hommes qui jugent, et des hommes prévenus par le plaidoyer de M. Talon (3) ». L'archevêque de Paris, supérieur de l'évêque de Meaux, en sa qualité de métropolitain, sol-

1. *Lettres* à Mme d'Albert, t. IX, n° 74.

2. *Id.*, *ibid.*, n° 72.

3. *Id.*, *ibid.*, n° 73.

licité par les familles de Lorraine et de Chevreuse, fit, en l'espèce, cause commune avec Mme de Jouarre (1). Bossuet fut condamné. La « commisération que la famille tâchait d'inspirer aux juges (2) », l'emporta sur le bon droit.

Cette perte, Bossuet n'en fut pas autrement affecté. Par une habile argumentation, il avait su montrer que la redevance n'avait rien de simoniaque. L'arrêt du Parlement ne tint aucun compte, dans ses considérants, des moyens de défense invoqués par l'avocat de Bossuet qui fut débouté purement et simplement. A cet arrêt, blâmable en lui-même et faux dans son principe, l'évêque se soumit d'autant plus volontiers, qu'il donnait le dernier coup à l'ordonnance de 1225. L'exemption qu'elle ratifiait se trouvait nulle de plein droit, puisque elle était entachée de simonie. Il pouvait donc écrire : « Mme de Jouarre a voulu l'ensevelir, il ne faut plus qu'il en soit parlé (3). »

Peu de temps après, Henriette de Lorraine, abbesse de Jouarre, résigna son gouvernement en faveur d'Anne-Marguerite de Rohan-Soubise et se retira à Port-Royal de Paris. Bientôt, prise de regrets, elle adressa un placet au roi pour revenir dans son abbaye, mais le roi « mit un néant avec indignation (4) », et le grand conseil la condamna. C'est le dernier acte public où apparaisse le nom de cette femme. Égarée par de mauvais conseils, elle avait vu déchoir, en ses mains, la grandeur d'une abbaye qui, pendant de longs siècles, avait joui de privilèges quasi royaux et exercé les droits de haute et basse justice. Quand Mme de Lorraine mourut le 25 janvier 1694, Bossuet écrivit : « Sa mort m'a plus affligé qu'elle ne m'a surpris, je prie Notre-Seigneur qu'il regarde son âme en pitié (5). »

Mme de Soubise, la nouvelle abbesse, avait pris possession de son gouvernement dès les premiers jours de l'année 1693. Dans ses bulles d'installation délivrées par la daterie romaine, « le monastère était qualifié comme étant *in diœcesi Meldensi*, sans aucune mention d'exemption, même prétendue (6) ». Cette cause de conflits est donc écartée à jamais, bien ensevelie, comme l'avait dit Bossuet.

1. *Lettres* à Mme d'Albert, t. IX, n° 76.

2. Id., *ibid.*, n° 74.

3. Id., *ibid.*, n° 78.

4. Id., *ibid.*, n° 138.

5. Id., *ibid.*, n° 148.

6. Id., *ibid.*, n° 109.



donnait-elle des mouvements inouïs. Au mépris de toutes les décisions du droit, elle prétendait même empêcher ses religieuses de déposer en témoignage, au cours de l'enquête poursuivie à Jouarre après le départ de Bossuet. Ce dernier dut alors intervenir, pour tranquilliser les consciences des religieuses, perplexes entre l'obéissance à leur supérieure et les injonctions des commissaires enquêteurs. Il n'y a, heureusement, pas de droit contre le droit, aussi l'évêque de Meaux écrit : « Je vous relève, ma fille, de toutes les défenses de Mme de Jouarre, qui vont à vous empêcher de parler, puisque dans l'état où sont les choses, il n'est pas possible de s'en taire (1). »

Un moment, il semblait que tout allait rentrer dans l'ordre. L'abbesse avait fait donner parole, par un tiers, qu'elle observerait les ordonnances épiscopales (2). Elle avait laissé les sévérités de la loi atteindre le prêtre Lavallée; mais, arguant de son état de santé, elle refusait de revenir dans son abbaye et parlait d'y envoyer Mme de Baradat, qui, elle aussi, n'y vint point (3). Son influence se faisait sentir du reste dans le monastère, par la prieure qui lui était dévouée, et ne manquait aucune occasion de trouver tort aux religieuses, quand elles révélaient à l'évêque le fond de leurs pensées (4). Bossuet renouvela ses conseils pour calmer les inquiétudes de conscience des religieuses soumises à son obéissance. Les ressentiments de l'abbesse ne laissaient pas que de faire souffrir, étrangement, celles qui en étaient l'objet. Au premier rang on comptait Mme d'Albert et sa sœur Mme de Luynes.

Bossuet les encourage d'une manière toute particulière, les tient même au courant des moindres choses qu'il entreprend. Tantôt il leur annonce qu'il écrit à la prieure pour un changement au tour de la communauté (5); tantôt il leur fait part des dispositions de Mme de Lorraine, qui ne sont pas absolument claires (6). A cette date, elle demandait de l'argent pour revenir. Bossuet exige alors de l'abbesse, qu'elle fit voir : « premièrement, qu'on le peut; secondement ce qu'elle doit, et l'état où elle a mis les affaires (7) ». D'un homme si peu soucieux de ses propres

1. *Lettres à Mme d'Albert*, t. IX, n° 4.

2. Id., *ibid.*, n° 9.

3. Id., *ibid.*, n° 11.

4. Id., *ibid.*, n° 18.

5. Id., *ibid.*, n° 28.

6. Id., *ibid.*, n° 33.

7. Id., *ibid.*, n° 33.

revenus et qui en abandonnait l'administration à un intendant, une pareille préoccupation surprend. Mais il s'agissait du bien des pauvres, Bossuet ne pouvait le laisser dilapider; quant à l'énergie qu'on lui recommande, il ne la laissera pas mollir. Il sait trop bien que, « quand les choses en sont venues à un certain point, il n'y a plus rien à faire qu'à ne jamais reculer (1) ». Son official a ordre de tenir « une sentence toute prête portant défense à Mme de Jouarre et aux Sœurs, de sortir du monastère sous peine d'excommunication (2) ». L'abbesse promettait alors, plus que jamais, de rentrer dans son abbaye.

L'annonce de cette rentrée inquiétait sérieusement plus d'une religieuse. Mme d'Albert, surtout, craignait de voir troublés le calme et la paix qu'elle était venue chercher au couvent. Elle en écrit au confident ordinaire de ses peines. Il a déjà tout prévu. Je ne crois pas, lui écrit Bossuet, que Mme de Lorraine se presse, « et, en tout cas, je la préviendrai ou la suivrai de si près, qu'elle ne pourra pas gâter beaucoup de choses (3) ». Il viendra à Jouarre, « bien instruit de ce qu'il peut ».

Dans le monastère et dans le monde, il est question en ce moment, de la démission de Mme de Lorraine, donnée en faveur de Mme de Soubise. Le bruit a pris une certaine consistance, et les partis menacent de se décider. Que faire? Attendre est le meilleur, d'autant que, de la démission, l'abbesse « en parle toujours, mais d'une manière si captieuse, qu'on voit bien que ce n'est que tromperie et amusement (4) ». A sa correspondante, qui « a sa principale confiance comme elle a d'ailleurs toute son estime », Bossuet parle cependant d'un projet qu'il médite. Mme de Luynes aurait toutes les qualités pour le gouvernement d'une abbaye. Que n'est-il maître! « il la mettrait sans hésiter, au-dessus de toutes les autres (5) ».

Ces désirs, les ressentiments du roi contre Port-Royal, en rendirent l'exécution impossible, et Bossuet dut continuer sa lutte contre Mme de Lorraine. Déboutée de ses prétentions par arrêt du Parlement, l'abbesse ne renonçait à aucune de ses objections. Elle voulait, désormais, lasser la patience de l'évêque; reprendre en détail, s'il se pouvait, ce qu'elle avait perdu par

1. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 33.

2. *Id.*, *ibid.*, n° 35.

3. *Id.*, *ibid.*

4. *Id.*, *ibid.*, n° 35.

5. *Id.*, *ibid.*, n° 35.

La tranquillité, pourtant, ne revint pas immédiatement dans le monastère. Depuis cinq cents ans, l'abbaye n'avait pas été visitée. Des abus de plus d'une nature s'y étaient glissés qui « en compromettaient le bon état et mettaient en grand danger l'édification si nécessaire pour entrer dans l'esprit de l'Église (1) ». Il importait donc de « prendre un autre esprit que celui qui avait régné jusqu'ici parmi les Sœurs à Jouarre (2) ». Un des moyens les plus logiques pour y parvenir, était de n'admettre une religieuse, soit novice soit professe, qu'après un examen minutieux, une étude attentive de ses qualités et de ses défauts. « De la réception des sujets dépend tout l'ordre, toute la régularité, toute la bonne constitution d'un monastère (3) », ainsi que Bossuet l'écrivait à Mme de Soubise.

A Jouarre, en dépit des recommandations expresses du concile de Trente, demandant « qu'il fût procédé à la réception des filles pour le noviciat, et du noviciat à la profession, par suffrages secrets », les votes étaient émis publiquement, sur la proposition faite par l'abbesse. La liberté du vote devenait dès lors impossible, et les religieuses se trouvaient exposées à un double inconvénient. L'un, de déplaire à leur abbesse; l'autre, craindre en même temps d'offenser leurs sœurs; l'expérience faisant voir que celles qu'on propose sont ordinairement portées par une partie de la communauté (4).

Ces élections, arrêtées en dehors de la salle du Chapitre, l'abbesse de Fontevault les blâmait dans les circulaires aux couvents de son Ordre (5), et regrettait comme Bossuet que, dans ces conditions, il n'y eût plus « ni liberté ni véritable délibération ». L'évêque de Meaux s'employa à les faire renaître.

A Jouarre, on lui objectait que les inconvénients étaient moindres qu'ailleurs; on allait même jusqu'à lui demander d'où il connaissait cette disposition. « Je la connais, répondit-il, dans la timidité naturelle d'un sexe infirme; je la connais par l'expérience des autres couvents de filles, où, lorsqu'on a voulu établir, par des moyens assurés, la liberté des suffrages, et ôter tout respect humain dans les réceptions, on n'a rien trouvé de meilleur que les suffrages secrets (6). » Les religieuses elles-mêmes

1. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, t. X, n° 54.

2. Id., *ibid.*, n° 77.

3. Id., *ibid.*, n° 54.

4. Id., *ibid.*, n° 54.

5. Cf. P. Clément, *Une abbesse de Fontevault au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris.

6. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 54.

paraissaient désirer cette modification. Bossuet nous l'apprend dans cette même lettre. « Dès le temps de Mme de Lorraine où j'entendis toutes les religieuses en particulier, je puis dire que le plus grand nombre et presque toutes, tant celles qui m'étaient les plus sounises, que celles qu'on appelait alors le parti de Madame, me déclarèrent qu'il n'y aurait jamais ni de liberté de suffrages, ni de réceptions sincères, qu'on ne les fit faire par ballottes ou fèves blanches et noires, toute autre voie ne suffisant pas pour donner aux religieuses la liberté, sans laquelle leurs suffrages ne seraient que l'effet des regards humains, et une profonde dissimulation de leurs sentiments. »

A ce moment, les absences réitérées de Mme de Lorraine avaient seules empêché Bossuet d'appliquer le nouveau règlement, si ardemment désiré par toutes les religieuses. L'heure lui paraissait décidément venue, de le faire sans plus tarder. Ce n'était pas, du reste, une innovation. A Faremoutiers, dans le diocèse de Meaux, on procédait ainsi. A Paris, les célèbres monastères de Montmartre, de Chelles, du Val-de-Grâce, donnaient l'exemple de cette pratique. Mme de Soubise n'avait même qu'à se souvenir; car au monastère de Chasse-Midi, où une illustre tante l'avait élevée, les constitutions faisaient une recommandation spéciale de cette manière de recevoir.

Mme de Soubise était venue à Jouarre avec une sincère disposition d'appliquer cette même méthode; mais diverses causes avaient modifié sa manière de voir. L'abbesse craignait que son pouvoir ne se trouvât amoindri par cette façon de procéder aux élections. Elle ne pouvait plus les diriger, si le secret en devenait la première loi; aussi préférait-elle déclarer qu'elle ne contraindrait ses filles en aucune manière, et que toujours elle prendrait leurs sentiments en bonne part. L'argument était spécieux. Bossuet répond qu'à Jouarre « la communauté, quoi qu'on en dise peut-être, n'est point contrariante ni entreprenante contre ses abbesses ». D'autre part, il s'agit d'un règlement général, il ne faut donc pas le faire seulement pour le présent, mais pour toute la postérité, ne pas l'appuyer sur les dispositions particulières, mais sur celles qu'on sait être les plus ordinaires. A la rigueur, les religieuses pourraient être sûres que leur abbesse ne succombera pas à ces retours secrets que « la flatterie ou les intérêts de celles qui les obsèdent rappellent dans leurs esprits »; mais tous les inconvénients des suffrages exprimés publiquement, ne seront pas conjurés pour cela. Toujours il reste, en effet, la pos-



sibilité des divisions auxquelles peut exposer la déclaration des sentiments.

L'abbesse renonce à discuter avec Bossuet, mais propose une nouvelle pratique. Elle la prend d'une abbaye de saint Benoît. Pourquoi ne pas l'adopter, puisque on appartient au même Ordre ? Les suffrages, disait-on, ne seraient pas recueillis publiquement, mais chaque religieuse porterait secrètement le sien à l'oreille de l'abbesse qui conclurait ensuite à la pluralité des voix. Mme de Soubise est décidément bien sûre des mouvements intimes de son cœur, bien maîtresse d'elle-même ! Le secret n'échappera pas, reprend Bossuet ; mais cette manière ne « remédie en aucune sorte au principal sujet de l'appréhension ; puisque c'est l'abbesse elle-même que l'on craint le plus (1) ». La liberté des suffrages ne serait donc pas assurée. En outre, un inconvénient très grave peut naître de cette manière de procéder : « On attire à l'abbesse des soupçons préjudiciables et au respect qui lui est dû et au respect de sa communauté. »

Ame loyale, qui prêtait volontiers aux autres ses qualités, Mme de Soubise n'accorda pas à cette considération soumise par Bossuet l'attention qu'elle méritait. Elle lui opposa une consultation théologique. Malheureusement, la consultation du docteur Sainte-Beuve ne se rapportait pas à la question et résolvait un cas qui n'était pas en cause. Bossuet prouva, en effet, qu'il s'agissait, non d'une obligation grave pour l'abbesse d'abolir elle-même une coutume de son abbaye, mais bien de savoir si elle pouvait, sans péché, désobéir à son évêque, lorsqu'il trouverait nécessaire de la changer. Ainsi posée, la question n'offrait plus aucune difficulté.

Restait pourtant un moyen encore d'éluder l'autorité de l'évêque. Le recours au métropolitain, l'appel à Rome, la citation comme d'abus devant le Parlement, d'après la coutume du temps. L'abbesse n'eut garde de l'omettre, et menaça Bossuet de l'appeler devant ces diverses juridictions.

Pour Rome, s'il vient un ordre en forme, « j'obéirai, répond Bossuet, j'obéirai certainement avec joie, et serai ravi d'avoir à donner un exemple d'obéissance (2) ». Le recours au métropolitain, il ne le redoute en aucune façon. Sur la question de droit, il est inattaquable. Il n'a rien fait « qui ne soit bon, convenable, utile, conforme aux canons, aux meilleurs exemples, à l'esprit

1. *Lettre* à Mme de Soubise.

2. *Lettres* à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre, t. IX, n° 57.

de l'Église et du Saint-Siège », il peut donc suivre avec une sainte liberté les mouvements de sa conscience. C'est le cas où « il ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul (1) ». La question de fait lui donne encore moins d'inquiétude. Sa réponse à Mme de Soubise est concluante. Le métropolitain ne pourra jamais trouver mauvais que l'évêque de Meaux se conforme aux usages et à l'exemple de la métropole.

Restait donc la plainte portée devant la justice séculière. A cette menace, Bossuet répond d'une manière écrasante. « Où iriez-vous donc porter vos plaintes ? à la justice séculière, dans un cas de cette nature, de pure discipline monastique ? Dieu vous en préserve. Les juges laïques seront les premiers à vous dire que ce n'est pas ici une matière de possessoire, qui soit de leur compétence... Croyez-moi, Madame, il ne vous convient pas de vous exposer à soutenir une cause si déplorée, et de vous mettre au rang des abbesses qui préfèrent la domination à l'obéissance (2). »

Ce dernier mot pouvait sembler cruel. Bossuet ne veut pas écraser une femme dont il connaît « l'esprit doux et docile et qui serait heureuse si elle suivait ses propres mouvements (3) ». Il termine son long mémoire à Mme de Soubise, en faisant appel aux sentiments de foi, au vrai caractère de l'obéissance religieuse. « Ne croyez pas vous abaisser en vous humiliant devant celui qui vous tient lieu de Jésus-Christ. Ne croyez pas vous élever en lui résistant ; car tout cela est du monde... Ne croyez pas que l'obéissance ne soit qu'en paroles, comme si la reconnaissance de la supériorité ecclésiastique ne consistait qu'en compliment. »

La famille de Mme de Soubise aurait bien voulu que l'obéissance n'allât pas plus loin. Longtemps elle fit durer un différend, que Bossuet aurait désiré terminer au plus vite. En plus d'un endroit de ses lettres à Mme d'Albert, il se plaint amèrement des mouvements que se donnent les parents de l'abbesse, des moyens dilatoires qu'on lui oppose, des embarras qu'on lui suscite. Fénelon, lui-même, fut prié par la famille d'intervenir auprès de l'évêque de Meaux (4). Il le fit avec grande franchise. Nous

1. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, t. IX, n° 54.

2. *Id.*, *ibid.*, n° 54.

3. *Lettres à Mme d'Albert*, t. IX, n° 158.

4. Cf. *Correspondance de Fénelon*, 16 décembre 1694, *Lettres diverses*, n° 23. Paris, Ed. Leclère.

n'avons pas la réponse de Bossuet, mais nous pouvons la préjuger d'après un mot que nous trouvons dans une lettre à sa confidente ordinaire. « On ne me connaît pas, si l'on croit me faire avancer ou reculer par des voies humaines : il n'y a qu'à me laisser faire ma charge et que chacun se mêle de ce qui lui est commis (1). » Ce dernier mot semblerait accuser une certaine humeur, et pourtant ce n'est pas des raisons humaines qui faisaient agir Bossuet, mais bien la considération des intérêts majeurs de l'esprit religieux. On peut accepter son témoignage. « Pour moi, qui ne dois avoir, dans l'esprit, dit-il, surtout à l'âge où je suis, que de tenir mon compte prêt pour le grand Juge, je ne puis avoir en vue que le bien, et le plus grand bien, et tout ce qui est nécessaire pour empêcher le péché (2) ».

Voilà expliquées, les causes de ses luttes avec les abbesses de Jouarre. « Empêcher le péché. » C'est pour cela qu'il revendique son droit de contrôle et de visite contre la prétendue exemption de Mme de Lorraine ; pour cela, qu'il impose à Mme de Soubise un moyen de rendre aux élections la liberté et le sérieux qu'elles n'auraient jamais dû perdre. Pour y parvenir, il a défendu énergiquement son droit, mais il n'a jamais oublié ce qu'il devait à la charité. Mme de Lorraine se soumet, et tout aussitôt, il s'inquiète de la pension que devra lui payer la communauté (3). L'affaire des réceptions terminée avec Mme de Soubise, il n'en parle jamais plus. Il ne se presse même pas pour faire la visite où sera proclamé le nouveau règlement : « Je ne porte jamais à ces actions des jugements déterminés, écrit-il à Mme du Mans ; l'occasion, le besoin décide et la charité toujours douce, toujours patiente par-dessus tout (4) ».

Dans ces deux affaires, patient, Bossuet l'a été jusqu'à l'excès, presque. Non seulement il épuise tous les moyens de conciliation, mais il enjoint même à Mme d'Albert de ne pas prendre sa défense. « Laissez-moi blâmer si l'on veut (5) », lui dit-il. Pourvu que le bien se fasse, il consent à abandonner à Mme de Soubise l'avantage d'avoir emporté quelque chose sur lui (6) ; il accorde tous les délais demandés. Le conseil qu'il a donné, lors des dé-

1. *Lettres* à Mme d'Albert, t. IX, n° 153.

2. *Id.*, *ibid.*, n° 154.

3. *Id.*, *ibid.*, n° 109.

4. *Lettres* à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre, n° 68.

5. *Lettres* à Mme d'Albert, t. IX, n° 173.

6. *Id.*, *ibid.*, n° 160.

bats au sujet de R. Simon, il l'a pratiqué le premier, et il « a tenté les voies les plus douces ».

Si, malgré tout, on s'étonnait de voir un tel homme s'occuper si ardemment des détails d'une lutte où les incidents divers peuvent, si facilement, prêter occasion à la raillerie, on n'aurait, par un procédé assez ordinaire à la critique historique, qu'à reconstituer le milieu où se déroulent les actes successifs du procès.

Le diocèse de Meaux fut, le premier, entamé par le calvinisme. Ce n'est pas en vain, l'abbesse de Fontevrault l'a remarqué, que les parloirs des couvents retentirent des bruits de la Réforme prêchée par Luther et Calvin. Plus d'une religieuse sentit sa foi diminuer, son obéissance faillir. Dans ces conditions, que serait-il advenu, si une main énergique et ferme n'avait opposé une digue au relâchement qui menaçait de tout envahir? Les couvents doivent l'exemple des vertus chrétiennes à un degré au-dessus de l'ordinaire. C'est leur raison d'être. S'ils y manquent, il faut les réformer ou les supprimer. Bossuet préféra prendre le premier parti.

Nous l'avons vu à l'œuvre dans la réformation des abus qui menaçaient les principes mêmes de la vie religieuse, en empêchant la liberté des élections ou l'exercice du droit de visite si nécessaire au maintien de l'ordre. Il nous reste à voir comment il s'attaqua aux abus de détail, aux défaillances qui entachaient, non pas le principe de la liberté, mais obscurcissaient l'éclat de la vie religieuse.

## CHAPITRE III

### DIVERSES PRESCRIPTIONS DE DÉTAIL

L'abbesse de Fontevrault, Mme de Mortemart, dans une circulaire aux couvents de son Ordre, disait : « Nous ne pouvons nous empêcher de déplorer le malheur de quelques-unes de nos filles, lesquelles, semblables à ces vierges imprudentes de l'Évangile, perdent le mérite de toutes leurs austérités par leurs médisances, leurs querelles et leur peu d'union les unes avec les



autres (1) ». Ces paroles nous révèlent un des dangers de la vie de communauté. Réunir les hommes, a-t-on dit, est un des plus sûrs moyens de les corrompre. Jusqu'à quel point est vrai cet aphorisme un peu pessimiste, nous n'avons pas à le chercher. Mais, en tout cas, réunir les hommes dans une communauté où ne règnent pas la concorde et la charité, est les condamner au plus insupportable des martyres. Aussi, tous les auteurs qui ont écrit pour les communautés, ne cessent de recommander la pratique de la charité. Parmi les moyens qu'ils préconisent pour la faire fleurir, il en est un bien simple, et dont l'expression ressemble presque à une naïveté : celui du silence. Naïf, si l'on veut, ce moyen n'est pas d'une observance aussi facile, si Bossuet n'a pas cru au-dessous de son génie, de le recommander bien des fois et avec une véritable insistance.

Dans une visite aux religieuses Ursulines de Meaux, il avait cru remarquer certains troubles, il n'hésita pas à dire : « La cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs que de ce qu'on est trop prompt à parler, du défaut de silence (2). » Il composa même une instruction tout entière, vrai traité sur la matière, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, les résultats de l'observation du psychologue sagace ou les conseils du moraliste profond (3).

Par une habitude qu'il tenait de ses études, Bossuet divise sa matière, et avec un peu [de subtilité, peut-être, distingue trois sortes de silence. Le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations et le silence de patience dans les contradictions.

Tous les fondateurs d'Ordres religieux ont fait de l'observation du silence, un des points précis de leurs règles. Qu'ils aient eu raison, on n'en saurait douter, si, d'après le mot des Proverbes, « le péché suit toujours la multitude des paroles ». Supprimer la cause, est donc détruire l'effet. Source de péché, les conversations fréquentes et inutiles sont en plus un obstacle au recueillement de l'esprit, un empêchement à la méditation, et rendent vain l'éloignement du monde. Que servirait, en effet, d'avoir quitté la société du monde, si on en porte les habitudes au couvent ? Or, n'est-il pas vrai, que le salon d'Éliante — avec

1. Gabrielle de Mortemart, *Circulaires aux couvents de l'Ordre de Fontevault*, 21 juin 1677.

2. *Deuxième exhortation à la conclusion de la visite*, t. VII.

3. *Instruction faite aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

l'esprit en moins — se rencontrerait facilement dans plus d'un même point de la ville ? Que ces réunions ne soient pas possibles au couvent, peut-être : mais on y pouvait rencontrer du moins — et Bossuet l'affirme — « là, deux petites amies et ici trois autres en peloton, occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée ». Que peuvent-elles bien dire ? Parler de Jésus de Nazareth ? « Ah ! c'est souvent de rien moins, répond notre orateur ; car la plupart de tous vos discours avec cette amie, qui est la confidente de tous vos mécontentements, sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie ; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur que vous affirmez ne pouvoir souffrir. C'est là où l'on murmure, où l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison. On critique, on censure, on contrôle toutes choses ; la supérieure même n'est pas exempte d'être mise sur le tapis ; enfin, l'on mêle dans ces entretiens familiers, celle-ci, celle-là, encore celui-ci (1). » C'est un vrai tableau de genre ; la nature prise sur le fait. Mais cette nature, il faut la réprimer ; partant, apprendre à se taire. C'est la conclusion de la première partie de l'instruction.

Au début de la seconde partie, et pour élever un peu les esprits de son auditoire, Bossuet évoque la douce physionomie du Christ-Jésus dont on disait : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme », il en propose l'imitation aux religieuses. Leur vie n'est pas réglée, en effet, comme celle des cénobites. Elles ne doivent pas toujours être en solitude ; mais avoir les unes avec les autres des rapports fréquents. Quelle conduite tenir en ces moments ? Du choc des humeurs diverses, de la rencontre des tempéraments opposés, des conflits vont peut-être surgir. En ces occurrences, La Bruyère l'a remarqué : « Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous (2). » C'est le conseil donné par Bossuet : « Vous devez singulièrement faire paraître ce silence de prudence, en prenant garde, surtout, de ne rien dire qui puisse, tant soit peu, fâcher et donner de la peine à vos sœurs. Il faut aussi, par une sage discrétion, que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et

1. *Instruction aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

2. La Bruyère, *Les Caractères*, De la société et de la conversation.

mécontenter quelque sœur ; de plus, cette même prudence doit vous empêcher de relever cent choses, qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions, d'où, d'ordinaire, elles naissent et se forment ».

La morale prêchée par notre directeur de conscience, semble bien terre à terre, banale même, comme l'existence au fond d'un couvent. Ne nous y trompons pas ; tous, peuvent apprendre à ses leçons. Elles sont générales, fondées sur l'expérience des hommes, pleines d'un bon sens tout pratique. Ce n'est pas à Bossuet qu'on pourra faire le reproche de raisonner en l'air, ou de s'occuper de l'homme, tel qu'on ne le rencontre qu'exceptionnellement ou dans des circonstances trop particulières. Bien au contraire ; tous, et quelle que soit la place où nous ait mis la Providence, nous pouvons profiter à ses instructions, y glaner largement. Quel homme n'est exposé à croiser sur la route, des personnes « d'humeur si rustique et si insupportable, qu'il faudra toute sa patience pour ne pas les choquer ni rebuter, quand elles sont dans leur mauvaise humeur ? (1) » Ce ne sera pas facile toujours ; nul n'y contredit. Bossuet, moins que tout autre. Mais il affirme, avec raison, que supporter patiemment les humeurs contraires à la nôtre, est le seul moyen de montrer que notre vertu et notre conduite ne sont point illusion.

Et le caractère ombrageux, qui ne l'a coudoyé, au moins une fois dans sa vie ? Qui n'a rencontré l'homme si pointilleux, que la moindre chose le met en mauvaise humeur ? « Nous disons, par exemple, une parole innocemment et bonnement, sans avoir l'intention de lui faire de la peine, cependant il s'en choque et s'en agite. » Irons-nous rompre en visière à tous ces Alcestes ? Nous croyons qu'il vaut bien mieux écouter La Bruyère, et « cadrer aux autres, puisqu'ils ne peuvent pas s'ajuster à nous ». En tout cas, et le conseil est plus facile à suivre : « Abstenons-nous de dire de certaines choses, quoique indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendraient de travers. » Ayons pitié des mauvais caractères. On dira, peut-être, que la capitulation est honteuse, et que cette conduite donne raison à je ne sais quel moraliste, regrettant de n'avoir pas un mauvais caractère, non pas mauvais par boutades ou saillies, mais toujours ; car alors on lui céderait sans cesse. La réflexion est plaisante. Elle n'aurait pas, cependant, satisfait Bossuet. Il nous conseille la

1. *Instruction aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

compassion envers les caractères ombrageux et pointilleux, mais il ne les décharge pas de tout effort, aussi facilement que le moraliste. « Vous, esprits revêches, humeurs grossières et fâcheuses, dit-il, apprenez à vous vaincre... ne pensez pas dire pour vous mettre à couvert, comme ces âmes lâches et imparfaites : je ne saurais faire autrement, c'est mon humeur ; car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu... N'a-t-il pas dit à Caïn, au commencement du monde, de mortifier son humeur farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées? » Le nom du premier homicide planant comme une menace, donne à l'obligation de se vaincre, un aspect tragique qui devait frapper l'imagination des auditeurs de Bossuet. Aussi, il n'insiste pas. Il a hâte, d'ailleurs, de nous parler du silence de patience.

Plus encore, peut-être, que dans les autres parties, l'enseignement contenu dans cette dernière est d'une application générale et universelle. A personne, en effet, ne manquera l'occasion de souffrir, de se heurter au moins à quelque contradiction. Irons-nous, dans ces occurrences, mendier des consolations onéreuses parfois, vaines toujours? C'est hélas, trop souvent, ce que nous faisons. « Peu de gens aiment à souffrir, et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu ; et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. » Et pourtant, ici encore, l'homme a sous ses yeux un sublime modèle. Qui jamais a plus souffert que le Christ? Calomnié dans sa doctrine, cruellement raillé, baffoué et battu, il n'en garde pas moins un profond silence ; il ne répond rien. Bossuet a bien raison de le dire. « C'est ce qui me touche le plus dans la Passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnait de l'étonnement au président ». Ce modèle divin domine de si haut la pauvre nature humaine que Bossuet s'explique les difficultés de son invitation. Il y a telles circonstances, où nous ne saurions garder le silence. Alors, du moins, il faut « ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt ». Il faut aussi « n'envisager jamais les causes secondes, et ne s'amuser point à vouloir découvrir la source de nos peines, par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui nous les font naître ; car, proprement, cela s'appelle courir après la pierre qui nous frappe. Il faut bien, plutôt, nous élever



en haut vers le ciel, pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même (1) ».

On trouvera, peut-être, que nous avons trop longuement relaté cette instruction sur le silence. Mais il nous a semblé que le sérieux de la matière nous imposait les citations que nous en avons faites. Rien de ce qui intéresse l'âme ne pouvant nous laisser indifférents, on nous pardonnera, en faveur des clartés que cette instruction apporte sur un sujet qui paraît méprisable, mais ne saurait vraiment l'être que pour des esprits distraits, s'il y va, à savoir ou non garder le silence, du tout de la piété et de la perfection morale.

Le soin minutieux avec lequel les religieuses recueillaient tout ce qui tombait de la bouche de Bossuet, nous est un sûr garant que ses instructions n'étaient point perdues.

La première conséquence et la plus immédiate de cette instruction sur le silence, devait être la réforme des parloirs.

Nous ne sommes plus au temps où, comme sous Henri IV, les religieuses avaient leur jour de réception en faveur du grand monde, donnaient des bals et y prenaient une part active. Grâce à l'influence du cardinal de La Rochefoucauld, on avait pu appliquer aux couvents quelques-uns des décrets de réformation proposés par le concile de Trente. La plupart des scandales publics se trouvèrent par là rendus impossibles. Mais il restait encore nombre d'abus secrets.

Trop facilement, les parloirs, en dépit de leurs grilles, devenaient encore des lieux de réunion, où la Sœur, « vrai bureau d'adresses », comme le dit Bossuet, venait prendre ses informations. Les bruits du monde pénétraient encore trop nombreux dans la solitude des cloîtres, où ils apportaient de fréquentes distractions. « La journée du guichet (2) », à Port-Royal, et l'émotion qu'elle souleva prouve assez combien les esprits, soit au dehors, soit dans les couvents, étaient encore éloignés de comprendre la retenue imposée à des religieuses. Des abbesses de grand renom reconnaissaient le mal, en causaient librement dans leurs circulaires (3), et édictaient une série de règlements concernant les parloirs et la clôture : mais elles ne pouvaient d'un coup supprimer des abus invétérés. Vainement, Mme de Mortemart voulait les parloirs fermés de bonne heure, et exi-

1. *Instruction aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

2. 25 septembre 1609.

3. Cf. *Circulaires de l'abbesse de Fontevrauld*.

geait qu'ils fussent très austères pour rebuter les gens mal intentionnés. Ces prescriptions paraient à certains inconvénients, elles ne changeaient pas les cœurs, elles n'enseignaient pas surtout comment il fallait se conduire, et avec quelle discrétion on devait parler dans ces visites. Bossuet s'attacha à l'apprendre à ses religieuses.

Volontiers on s'imagine que l'existence dans un cloître comporte toujours un degré héroïque de sainteté ; que l'âme, séparée du monde, doit, sans aucune défaillance, planer sans cesse au-dessus des petitesse et des mesquineries de la vie mondaine. Aussi, une plainte, un murmure, une parole un peu vive, qu'on ne remarquerait pas dans la bouche d'une personne séculière, prennent parfois, quand une religieuse les profère, l'importance d'un scandale. Qu'il y ait un peu de pharisaïsme dans ces jugements du monde, nous n'y voulons pas contredire. En somme, pourtant, savoir que l'on est surveillé, est souvent une garantie pour la vertu. Il ne faut pas trop s'en plaindre. C'était l'avis de Bossuet tout au moins. Aux religieuses Ursulines de Meaux, il disait en effet : « Ne vous y trompez pas ; car bien que les gens du monde vous fassent paraître de la complaisance et témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentiments, vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grilles (1). »

Prémunir les religieuses contre le danger des confidences trop indiscrètes, c'était bien. Leur apprendre le moyen de les réprimer par la « lutte contre les saillies d'une passion immortifiée » valait mieux. Bossuet n'y a pas manqué. Il a même poussé très loin l'obligation de taire les affaires de la communauté, puisqu'il ne veut pas qu'on se croie innocent pour en avoir parlé à une Sœur, ni même à un directeur. L'honneur de la communauté dépend de sa réputation ; sous aucun prétexte, on ne peut la ternir. Ainsi retenus entre la double limite de la mortification personnelle et du respect dû à la communauté, les rapports avec le monde, entrevu au parloir, seront sans danger pour les religieuses.

Mais à côté d'elles, vivant en partie de leur vie, Bossuet ne pouvait l'ignorer, étaient des jeunes filles dont elles devaient faire l'éducation. Avec ces élèves, quelle conduite tenir ? que

1. Bossuet, *Instruction aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

devait-on leur enseigner? de quelle manière le fallait-il faire?

Ces questions ne sont pas aussi étrangères qu'on le croirait, de prime abord, à la direction de conscience. Le devoir professionnel impose des obligations qu'on n'a pas le droit de transgresser, et qu'il faut par moments rappeler. Il n'est donc pas inutile de savoir ce que Bossuet pensait de ces questions, et comment il résolvait celle de l'éducation de la femme.

La fête de sainte Monique, célébrée un jour de visite aux Ursulines, lui permit de donner un modèle des vertus qu'il réclame de l'instituteur chrétien. Monique, dit-il à ces religieuses, « est votre modèle, en l'exercice de votre institut, dans son zèle, dans sa charité, dans le soin et la sollicitude qu'elle a eus, et par les travaux qu'elle a soutenus (1) ». Les enfants confiées à leurs soins ignorent, il est vrai, jusqu'au nom des égarements de saint Augustin, « elles ont néanmoins le principe de tous les vices, par cet héritage funeste que nous tenons d'origine (2) ». De cet héritage, qui impose la nécessité de l'effort et de la lutte, découlent les conseils qu'il va donner. La nature de ces enfants est originellement viciée; donc, ce n'est pas en leur complaisant en tout et pour tout, qu'on en fera des femmes sérieuses, mais bien plutôt en « gênant » celles qu'on verra enclines à de mauvaises dispositions, en essayant de « déraciner jusqu'aux moindres semences du mal ».

Montaigne voulait, par l'éducation, non pas incorporer du grec ou du latin à l'esprit de l'enfant, mais le rendre meilleur et plus avisé, le préparer surtout aux luttes de la vie. Bossuet est du même avis. Il ne dit pas « que les enfants apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (3) », mais il veut qu'avant tout on apprenne à la jeunesse « à se taire, à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir, et à épargner (4) ». N'est-ce pas, en termes différents, demander la même chose? Il envisage alors les deux états que pourront embrasser ces enfants. Elles seront destinées au cloître, ou entreront dans des familles honnêtes et chrétiennes où « le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie et l'amour d'une piété simple (5) ».

Rien pour l'imagination et le rêve; tout dans ces prescriptions

1. *IV Exhortation aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

2. Id., *ibid.*

3. Montaigne, *Essais*, I, ch. xxiv.

4. Bossuet, *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

5. Id., *ibid.*

tend à la pratique et à l'action. C'est, du reste, la note qu'on retrouve partout au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, dans les nombreux ouvrages écrits pour l'éducation des jeunes filles. Mme de Maintenon recommande à la maîtresse générale des classes à Saint-Cyr, Mme de Berval, de faire « voir à ses filles que la vraie piété est de remplir ses devoirs » et de leur apprendre « celui des femmes, celui des mères, les obligations envers les domestiques (1) ». Fénelon aime mieux « que la jeune fille soit instruite des comptes du maître d'hôtel, que des disputes des théologiens sur la grâce ». La femme forte, dit-il encore, « file, se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit (2) ». Sur cette importante question, Fénelon et Bossuet sont d'accord. Tous les deux veulent donner pour base à l'éducation de la jeune fille « l'incompréhensible sérieux de la vie chrétienne (3) ».

Cet accord continue encore entre ces deux grands esprits, quand il faut déterminer les programmes d'études. « Il faut craindre de faire des savantes ridicules », écrit Fénelon (4). « Fuyez, dit à son tour Bossuet, fuyez comme un poison, toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit ; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que par leur corps (5). » Dans l'indication des lectures à faire, le même accord subsiste. Pas plus l'un que l'autre ne les permettent indistinctement toutes, à tous. Ils proscrivent les livres qui pourraient nourrir leur vanité (6), demandent qu'on fasse de l'esprit comme du corps, que tout superflu soit retranché (7). L'un défend la lecture des romans, car « tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il lui paraît dangereux (8) » ; l'autre dit « qu'il n'est point permis du tout de faire chanter des chansons d'amour aux pensionnaires (9) ». « Ne souffrez pas même, écrit-il à Mme d'Albert, qu'on nomme ce nom en votre présence. » Tout cela est trop loin de la réalité et de ses poignantes nécessités ; tout cela pourrait énerver les cou-

1. Cf. *Lettres* de Mme de Maintenon.

2. Fénelon, *Avis à une dame de qualité sur l'éducation de Mademoiselle sa fille*.

3. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 206.

4. Fénelon, *De l'éducation des filles*, ch. I.

5. Bossuet, *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

6. Fénelon, *De l'éducation des filles*, ch. II.

7. Bossuet, *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

8. *Éducation des filles*, ch. II et XII.

9. *Lettres* aux religieuses et à l'abbesse de Jouarre, t. IX, n° 107.



rages, et dans la vie, « on n'est bon à rien quand on n'a pas du courage (1) ».

Les matières qu'il faut étudier, Fénelon, qui écrit un traité sur l'*Éducation des filles*, en parle fort longuement. Bossuet les mentionne rapidement, au cours d'une lettre. « Vous pouvez apprendre à ces demoiselles ce que vous savez d'arithmétique, de la carte et de l'histoire, dit-il à Mme d'Albert. Il n'y a nul inconvénient à leur faire lire l'histoire romaine, soit dans les originaux, soit dans Coeffeteau. Pour le latin, vous pouvez ajouter aux lettres de saint Jérôme les histoires de Sulpice Sévère (2). »

Les sciences ne sont pas comprises dans ce programme. Au *xvii<sup>e</sup>* siècle, les précieuses seules s'occupaient de ces études. Les autres femmes ne s'en inquiétaient pas autant qu'elles font aujourd'hui. L'esprit de la société les en écartait même. Bossuet nous en donne une raison qui a au moins le mérite de l'ingéniosité et qui, en tout cas, n'est pas faite pour déplaire aux dames. Le désir de plaire est la passion dominante des femmes, dit-il, « si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens ? et quel paraît leur triomphe, quand elles s'imaginent charmer tout le monde ? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant à mon avis dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse (3) ».

Serait-on aujourd'hui devenu moins courtois ? nous n'avons pas à répondre à cette question ; mais peut-être que l'esprit en général et le charme en particulier, des réunions, n'auraient rien perdu, si la femme n'avait pas voulu « tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout (4) ».

Bossuet n'a pas négligé les obligations des maîtres. On pourrait avec lui les partager en deux catégories. La première traitant de ce qu'il faut savoir ; la seconde, renfermant les règles de la conduite. Très court dans le premier cas, il se contente de dire : « Puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il

1. *Lettres* de Mme de Maintenon à Mme de Berval.

2. Bossuet, *Lettres* à Mme d'Albert, t. IX, n° 240.

3. Id., *Panegyrique de sainte Catherine*.

4. Id., *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfants. » La seconde partie est traitée avec plus d'ampleur. Pour le directeur de conscience, c'était le point principal. Les préceptes ne seront pas très nombreux cependant. L'idée seule sera développée plus longuement.

Les préceptes qui doivent diriger la conduite des maitres, un seul les enferme tous : « Le respect de l'élève. » — « Vous devez, disait Bossuet aux Ursulines de Meaux, être fort réservées devant vos pensionnaires ; car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne ; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence, d'où vient que, dans la suite, ces impressions premières que vous leur avez données, leur demeurent (1). »

A ce commentaire du *maxima debetur puero reverentia*, nous n'avons rien à ajouter. Les raisons qui l'imposent à tout maitre chargé d'enseigner s'y trouvant très bien indiquées.

Esprit éminemment pratique, Bossuet ne dédaigne aucun détail. Mme d'Albert lui demande si on peut tolérer les jeux de hasard. A cette question, et sans autre préambule, il répond : « On blâme dans les jeux de hasard le hasard même, pour ne point parler de la perte du temps, de l'attaché des passions, de l'avarice, qui règnent dans ces jeux, et il ne les faut en aucune sorte souffrir aux pensionnaires dans un cloître (2). » Non moins catégorique est sa réponse au sujet des corrections matérielles, fort en honneur à cette époque. Le principe était admis, — on donnait le fouet aux fils de la couronne — Bossuet ne s'en occupera donc pas. Mais dans l'application du principe, il y avait des inconvénients, d'autant plus graves, que la passion religieuse se mettait de la partie. De toutes les passions, on l'a dit, c'est certainement celle qui est la plus habile à se faire illusion, comme aussi à prêter au moindre incident des intentions absolument étrangères au fait lui-même. La charité imposait à Bossuet l'obligation de faire disparaître jusqu'au moindre soupçon de haine contre les enfants des convertis. Puisque les corrections matérielles fournissaient matière à des interprétations malignes, qu'on les supprime. « Il faut épargner aux filles des convertis ce qui leur donne prétexte de plainte. La douceur et la patience sont ici le seul moyen qui nous reste (3). »

1. Bossuet, *Instruction aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

2. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 240.

3. Bossuet, *Lettres* à des religieuses de différents monastères, t. IX, n° 31.

C'est toujours, on le voit, la même pratique, les mêmes vertus que Bossuet recommande : « la douceur et la patience ». Depuis son époque, malgré les progrès de la pédagogie, on n'a pas su trouver mieux. Respect des enfants, douceur et patience, seront toujours les vertus principales des maîtres, les seules qui leur permettront de faire un peu de bien, de gagner le cœur de leurs élèves, et peut-être de se les attacher par les doux liens de l'amitié.

## CHAPITRE IV

### LE DÉCOURAGEMENT — SES CAUSES, SES REMÈDES

De toutes les vertus, une des plus indispensables à l'homme, et dont il manque trop souvent, c'est l'espérance. Notre poésie lyrique, avec Lamartine et Musset, n'est souvent qu'un long sanglot, accompagnant la plaintive mélodie qui chante les misères et les ennuis de ce « Dieu tombé, qui se souvient des cieux ». La gaieté, ce signe de santé, semble avoir fui nos cœurs.

Plus d'une fois, avec cette douce ironie qu'il apportait à chaque chose, mais aussi avec la profonde connaissance qu'il avait des tendances de l'esprit moderne, Renan a invité la jeunesse à reprendre le refrain de la vieille chanson et à chanter en chœur : *Gaudeamus igitur !* Son insistance à y revenir prouve assez qu'il était convaincu de n'avoir pas réussi à la persuader.

Pourquoi cette tendance de l'esprit humain ? Serait-il donc vrai que la science portée trop loin conduit à la tristesse ? que l'inconnu, dont il recule les bornes sans pouvoir en sonder le mystère, écrase le savant et le rend rêveur, non moins que l'infini et ses profondeurs le fait pour le poète ? Rêve d'une ombre, il ne revient jamais de ces voyages qu'avec un nouveau chant, une nouvelle théorie qui accusent son désappointement ou avouent une fois de plus son infirmité et sa faiblesse. Que cette tristesse soit inspiratrice souvent, nous n'y voulons pas contredire, si on a pu écrire :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais qu'ils soient immortels, ils n'en sont pas moins de purs sanglots !

Dans cet état d'âme, tout n'est certainement pas imaginaire. « Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre; et cette petite goutte de joie, qui nous est restée pour rendre la vie supportable et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide (1). » Aussi, d'un bout de l'histoire à l'autre, presque à chaque pas, on rencontre des descriptions de cette tristesse, des récits des causes multiples qui l'engendrent.

Elles sont nombreuses, en effet : car, en dehors de celles que l'on pourrait appeler externes, il en est d'autres qui naissent au dedans de nous, et ne sont pas moins habiles à nous faire souffrir. Bossuet soupçonnait que « dans ces chagrins, il y avait beaucoup de vapeurs (2) ». Vapeurs, impressions nerveuses, mélancolie, tout ce qu'on voudra ; mais ces chagrins n'en sont pas moins cuisants, et la solitude ne les dissipe guère.

Le couvent, malheureusement, ne défend pas les âmes des atteintes de ce mal singulier. « Assurément, la vie humaine est trop triste, pour que la vie religieuse soit toujours bien gaie (3). » Il suffit de parcourir les lettres de Bossuet, pour s'apercevoir que Mme Cornuau souffrait d'une tristesse qui n'avait pas épargné Mme de la Maisonfort ni Mme d'Albert. On dirait même, suivant la remarque d'un des hommes qui, de nos jours, ont le plus savamment écrit des choses de la spiritualité, que la tentation de tristesse gronde autour des âmes du monastère, comme une tempête (4). La raison qu'il en donne, pour paraître subtile, n'en est pas moins sérieuse. A mesure, et dans la mesure où Dieu augmente sa grâce, dit-il, le démon redouble ses efforts et multiplie ses assauts ; or, l'état religieux est un des champs les plus riches et les plus vastes que Dieu ait ouverts ici-bas à la noble vertu d'espérance. Cette vertu seule assure, en effet, la réalité du monde révélé par la foi, monde pour lequel l'âme qui rentre au couvent a sacrifié toutes les réalités présentes. Ébranler cette espérance sera donc le chef-d'œuvre du démon : car si elle chancelle ou succombe, il ne reste plus à l'âme que le vide absolu, le désespoir profond.

Pour nous aider à la défendre, et par une manifestation par-

1. Bossuet, *Sermon pour la Toussaint*, t. VI.

2. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 18.

3. Ch. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. I. Oudin, Poitiers.

4. Id., *ibid.*, V.



ticulière de sa miséricorde, Dieu a fait de l'espérance un devoir et une vertu. « En effet, nous manquons de tant de choses que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avait donné l'espérance, comme pour charmer nos maux et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie (1). » Ce don de Dieu, qui deviendra vertu, il faut le protéger, le développer, en dépit de tous les obstacles.

Dans la vie du couvent, ces obstacles sont nombreux. En plus de ces tristesses vagues, sans raisons déterminantes, et que nous appellerons mélancolie rêveuse, bien d'autres motifs peuvent déterminer des accès de découragement. On pourrait en distinguer trois principaux : les tentations, les scrupules, les sécheresses.

De la mélancolie sans raisons bien précises, nous n'avons rien à dire. Bossuet semble ne l'avoir pas connue. En passant seulement, il dit un mot « des tristesses vagues dont Dieu et la tentation se servent, chacun pour leurs fins (2) », et il n'insiste pas davantage sur cet état d'âme qui, au témoignage de sainte Thérèse, n'est souvent « que le désir de faire sa volonté ».

Les causes de tristesse que fait naître la tentation, bien autrement graves, attirent au contraire toute son attention.

Sous ce nom de « tentation », nous désignons toutes les suggestions qui nous poussent à l'infraction de la loi morale, nous sollicitent au mal. De tous les problèmes qui se posent à la conscience, celui de la tentation est un des plus complexes et des plus tristes à la fois. Pourquoi sommes-nous sujets, non seulement à la loi du travail, bien dure parfois ; mais soumis en plus à la tentation ? Dans le travail noblement accepté, il y a encore une grandeur morale, qui nous grandit à nos propres yeux. Par lui, en effet, l'homme arrive à dompter la nature, à échapper en partie à l'infériorité où le réduit la faiblesse de ses forces physiques ; il agrandit son domaine, étend son horizon. Dans la tentation, au contraire, rien de pareil. La suggestion est humiliante en elle-même. Tout homme qui en subit l'atteinte, à moins qu'il n'ait réussi par une nouvelle déchéance à étouffer en lui le cri de la conscience, sent la rougeur monter à son front. S'il lutte contre elle — et c'est son devoir — il sentira lui aussi, comme Jacob dans sa lutte avec l'ange, un froissement intérieur suivi d'une

1. Bossuet, *Sermon sur la loi de Dieu*, t. VI.

2. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 18.

vive souffrance. S'il l'écoute et succombe, il comprendra bientôt la vérité du mot du poète, il sentira l'aiguillon du serpent caché sous la fleur, ce je ne sais quoi d'amer qui se développe au milieu des plaisirs (1). S'il ne réagit pas vigoureusement en cet instant, et continue à tendre la main vers toutes les coupes où il croit boire le bonheur, il arrivera fatalement à l'incurable tristesse, au mépris de lui-même.

Donc, humiliante en elle-même, pénible par la lutte qu'elle impose au cœur vaillant, triste si on l'écoute ; telle est la tentation.

Et sa voix pourtant, on l'entend partout. Elle nous poursuit au milieu du monde. Les mille séductions du luxe, les appas nombreux des plaisirs faciles, les attraits de la fortune, nous sollicitent à tout instant. Retiré dans son cabinet, l'homme d'étude la voit sortir de la page qu'il feuillette, du texte même qu'il discute. Elle est debout à côté du marchand ; et trop souvent, sous le nom de vaine gloire, elle souille le plus beau des lauriers, celui du soldat couronné par la victoire. Bien plus, le solitaire, l'anachorète au désert souffrent de son aiguillon. Jérôme meurtrit sa poitrine, espérant échapper au souvenir de Rome ; Bernard se plonge dans un étang, afin d'éteindre les ardeurs d'un désir déshonorant ; Paul lui-même, l'apôtre infatigable, adresse au ciel des supplications ardentes pour être délivré de ce qu'il nomme « le soufflet de Satan (2) ».

On nous dira, peut-être, que l'épreuve est nécessaire pour consacrer le courage en lui fournissant l'occasion d'un triomphe ; car « nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert (3) ». On pourra même nous objecter le mot dit à Tobie, ce sage de l'Ancien Testament : « Parce que désormais tu m'es agréable, c'est une nécessité que la tentation t'éprouve encore (4). » La terrible parole de saint Paul : *oportuit pati Christum*, il a fallu que le Christ connût la souffrance et la tentation, résonne à nos oreilles. Malgré tout, cette épreuve n'en reste pas moins une source féconde de tristesses.

Depuis la déchéance originelle, la tentation trouve en nous un champ tout préparé par la triple concupiscence, toujours vivante en notre fonds intime. Sollicitations de l'orgueil, morsures

1. Lucrèce, *De Natura rerum*, VI, 1129.

2. II Cor., XII, 2.

3. Lamartine, *Ode à Lord Byron*.

4. Tob., XII, 13.

du plaisir des sens, angoisses de l'avarice, nous portent tour à tour à agir contrairement à l'ordre, à la raison, à la loi morale. Le dédoublement du moi, n'est pas ce qu'en ont dit certains psychologues, mais il apparaît clairement dans l'acte de la tentation. Tout homme peut s'écrier avec Racine :

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle,  
Je trouve deux hommes en moi !

Cette lutte, le cloître le plus austère, le monastère le mieux réglé ne nous en dispensent pas. Partout nous portons, en effet, notre nature et ses appétits, partout nous accompagne l'humeur particulière, « source et principe de toutes les langueurs et de toutes les maladies de nos âmes (1) ». Partout nous trouvons « les sollicitations du démon, qui, plein d'envie contre nous, ne se plaît que dans le misérable emploi de tenter les hommes (2) ». Si encore on pouvait refuser le combat ; mais non, ici surtout, la capitulation serait honteuse. La grande loi du travail et de l'effort, la lutte aussi impérieuse dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel, nous le défend.

Nous avons un avantage cependant. L'ennemi nous est connu. Nous savons, en outre, quelles sont ses intelligences dans la place. Reste à connaître son plan d'attaque pour établir nos lignes de défense. Bossuet va nous le révéler. Le démon, dit-il, « peut agir sur l'imagination, exciter au dedans des mouvements déréglés, y remuer les passions, porter le trouble jusqu'au fond de notre âme, et mettre tout en désordre si Dieu le permet (3) ».

Il faut donc veiller sur nos facultés ; surveiller attentivement les impressions qu'elles nous communiquent, et, puisque Dieu est un puissant facteur dans la lutte, l'intéresser à notre cause. Nous tenir en perpétuelle communication avec lui, n'est pas moins nécessaire. « La tentation doit être bridée par la prière et par le jeûne (4). » Mais avant d'employer ces armes, une autre opération est indispensable. Une armée démoralisée, découragée, est déjà plus qu'à moitié vaincue.

Il n'en va pas autrement dans la lutte spirituelle. « Résistez à la tristesse et au dégoût de la vie », dit encore Bossuet, et, dans un autre endroit, s'adressant à Mme Cornuau : « Le remède

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. IX, n° 147.

2. Bossuet, id., *ibid.*

3. Id., *Pensées chrétiennes et morales*, t. VII, 6.

4. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 134.

contre la tentation, c'est de ne désespérer jamais de la divine bonté qui, certainement, ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces (1). » — « Tout est sûr, pourvu que vous ne perdiez pas la confiance », dit-il dans un autre endroit (2). Confiance, espérance invincible au secours de Dieu; Bossuet ne cesse d'écrire ces mots. « Espérance contre toute espérance », est même la formule qu'il donne à Mme d'Albert, maintes fois, sans craindre jamais de se répéter.

Ainsi établie dans la confiance, aussi impérieusement commandée que la foi, l'âme doit fortifier ses avant-postes par l'humilité. La première tentation dont l'histoire ait conservé le souvenir, fut une suggestion d'orgueil. Le moyen a si bien réussi à notre ennemi, qu'il n'a pas changé considérablement sa tactique.

Voici maintenant mentionnés, car Bossuet n'oublie rien, les points par où se donnera l'assaut, les armes qu'il faudra utiliser. « Premièrement, le démon nous tente par la nécessité; dites que ces pierres deviennent du pain, c'est ainsi que prenant l'occasion de la faim que Jésus-Christ éprouva après son jeûne, il eut voulu le porter à quitter le dessein pour lequel il avait été poussé par l'esprit dans le désert, et l'engager à changer sa résolution. Une des sources principales des tentations, c'est donc la nécessité... Le remède contre cette tentation, c'est d'être bien pénétré de cette parole dont Jésus-Christ se sert pour repousser le tentateur. « L'homme ne vit pas seulement de pain... » La seconde n'a plus la nécessité pour prétexte : la gloire, l'élévation, la grandeur en fournissent la matière. Que répondre alors au tentateur? La souveraineté n'est rien; nous avons un autre maître, un autre seigneur qui mérite seul notre adoration et notre culte. « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu. » Dans la troisième tentation, Satan, pour engager celui qu'il veut vaincre à capituler devant ses efforts, cherche à lui inspirer une espérance téméraire du pardon : Jette-toi du haut du temple, la tête devant, précipite-toi dans le crime; Dieu te soutiendra, te pardonnera; c'est son ancienne manière. Assurément, vous ne mourrez pas, disait-il à Ève. Consentir à ses suggestions, c'est plus tenter Dieu que si nous nous précipitions du haut du temple (3). »

L'âme est enfin victorieuse; mais la paix dont elle peut jouir,

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 97.

2. *Id.*, *ibid.*, n° 77.

3. Bossuet, *Pensées chrétiennes et morales*, t. VII.



ne sera qu'une paix armée. « Ne quittons donc jamais les armes de notre milice ; mettons en œuvre toutes les ressources qui peuvent nous fortifier contre un ennemi si redoutable..., et surtout gardons une retraite continuelle (1).

Ces conseils sont tellement généraux, qu'ils s'appliquent à tous les cas, ces maximes pouvant servir de guide dans presque toutes les circonstances, et Bossuet ne serait guère différent de Sénèque en ses lettres à Lucilius, s'il n'était pas descendu à des détails plus particuliers. Il y arrive, pour nous entretenir d'une tentation spéciale qui, à un certain âge de la vie, vient nous assaillir tous, ceux du moins qui prennent la peine de penser.

Nous voulons dire la tentation contre la Foi.

A un moment, toujours douloureux, l'esprit essaye de pénétrer les insondables profondeurs des mystères, et veut se rendre raison de sa foi. Malheur alors, à celui que l'orgueil domine ou que la passion égare. La foi nous est donnée pour agrandir notre horizon, nous faire entrer en communion avec le monde surnaturel, non moins certain que celui dont la sensibilité et la raison nous révèlent l'existence. Mais la foi est une vertu, donc elle réclame un effort. Elle veut un abandon entier de la raison personnelle, à cette Raison supérieure, qui ne saurait tromper, étant Dieu lui-même. Contre cet abandon, proteste parfois la raison humaine. Elle réclame des clartés, où Dieu n'a promis que des lueurs, elle veut comprendre l'infini, quand cet infini la déborde et l'écrase. Jouffroy a connu les angoisses de cette heure, Pascal en avait souffert avant lui. L'un sort victorieux de l'épreuve par un acte de foi en la véracité de Dieu ; l'autre voit disparaître toutes les croyances de sa jeunesse, et, avec elles, s'en aller toute espérance. Tous ne peuvent pas souffrir autant que ces deux grands esprits ; mais tous, plus ou moins, ont éprouvé l'angoisse du doute et tremblé devant le Sphinx cruel.

Comment sortir victorieux de l'épreuve ? Rester dans le doute, n'est possible qu'aux âmes distraites, aux esprits dépourvus de sérieux. Les autres ne trouvent pas que le doute soit le « doux oreiller » rêvé par Montaigne. Ils essaient, quelquefois, de s'arranger d'un dilettantisme raffiné. Mais bien souvent sous l'aiguillon de la douleur, avec le poète ils s'écrient :

Malgré moi, l'infini me tourmente,  
 Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,  
 Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante  
 De ne pas le comprendre, et, pourtant de le voir (1).

La philosophie donnera bien certains principes. Mais s'ils aident à rendre la vie moins mauvaise, en aucun cas, ils ne pourront répondre à toutes les questions que se fait l'esprit humain. A ces questions, pourtant, il faut une réponse ; car « comment vivre en paix, quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas ; quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes ? (2) » Non, en dépit de toutes nos répugnances, après bien d'autres, le poète l'a dit : ils nous égarent

ces faiseurs de systèmes,  
 Qui savent, sans la foi, trouver la vérité (3).

Il faut donc lutter, éperdument, contre le doute. Pour être victorieux, il n'y a qu'un moyen : « Une perte de soi-même dans quelque chose de grand et de souverain, mais qui est encore obscur (4). » Cet acte n'a rien de déraisonnable, si la foi « est au-dessus, non contre la raison », et si, d'autre part : « Tout ce qu'on a d'intelligence en cette vie étant trop faible pour faire l'appui de l'homme, toute l'intelligence doit être plongée finalement dans la foi (5). » Il restera, malgré tout, des difficultés. Bossuet n'y contredit pas. Mais à ceux qu'elles décourageraient, ne pourrions-nous pas demander avec lui : « Pensent-ils avoir mieux vu des difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées ? (6) » On ne saurait exiger l'évidence absolue dans les hautes régions de la foi, puisque l'évidence est le caractère des rapports qui supposent l'égalité entre les facultés et l'objet qu'elles examinent. Nous ne pouvons courber Dieu à nos mesures, reste donc de nous élever jusqu'à lui.

Le moyen est à notre disposition ; c'est la prière.

Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,  
 Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance,  
 Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui (7).

1. A. de Musset, *L'Espoir en Dieu*, poésies nouvelles.

2. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*.

3. A. de Musset, *loc. cit.*

4. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 17.

5. Id., *ibid.*, n° 196.

6. Bossuet, *Oraison funèbre de Anne de Gonzague*.

7. A. de Musset, *L'Espoir en Dieu*, poésies nouvelles.

Dès longtemps, Bossuet avait donné le même conseil. « Vos peines sur la foi, écrivait-il à Mme Cornuau, se doivent résoudre par une humble récitation du symbole des Apôtres (1). » Là, nous trouverons en effet, dans une formule brève, non seulement ce que nous pouvons actuellement savoir de Dieu, mais encore à quel but tend la vie présente. Le réciter, « avec une simple et parfaite soumission (2) », est donc faire plus qu'à moitié le chemin qui nous mène à la foi.

Ne nous plaignons plus de manquer de foi, nous avons en nos mains tous les moyens pour la conquérir. « Demandez, cherchez, frappez, ce sont trois degrés et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment et coup sur coup (3) », dit ailleurs Bossuet. L'action de Dieu et la coopération de l'homme sont clairement indiquées dans ces paroles. L'une est aussi nécessaire que l'autre. « Il ne faut pas seulement demander, comme si Dieu devait tout faire tout seul, mais encore chercher de son côté, et faire agir sa volonté avec la grâce ; car tout se fait par ce concours (4). » La volonté, l'action virile, la pratique de l'Évangile, tels sont, avec la prière, les moyens préconisés par notre auteur. « Ne combattez pas les doutes par des raisons ni par des disputes, mais combattez-les par des œuvres... La foi est à couvert par les œuvres. Votre esprit refuse de franchir ce pas, semblable à un cheval indompté ; poussez-le avec plus de force ; ne lui permettez pas de se relâcher... engagez si fortement la volonté qu'elle fortifie la créance (5). »

Les correspondantes de Bossuet ne négligeaient certainement pas ces prescriptions. Aussi, quand, malgré tout, la tentation contre la foi persistait, plein de compassion pour elles, il ne cessait de les exciter à la confiance en Dieu, dernier moyen de sortir vainqueur de ces « grands maux dans cet état (6) ».

Une autre difficulté, qui sollicitait toute la charité indulgente de Bossuet, venait de l'état d'âme des scrupuleux.

A ne jamais réfléchir sur les choses de l'âme, on court risque de les oublier ; à les voir de trop près et d'un œil trop attentif, on s'expose, par contre, à l'inconvénient de donner une grande impor-

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 98.

2. Id., *ibid.*

3. *Méditations sur l'Évangile*, XXXIX° jour.

4. Id., XL° jour.

5. Bossuet, *Sermon sur l'utilité des souffrances*.

6. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 62.

tance à des détails par eux-mêmes insignifiants. Triste conséquence de l'infirmité humaine, qui ne peut rencontrer la paix en dehors d'une juste modération en toute chose, et, si difficilement, arrive à s'y fixer.

Les religieuses dirigées par Bossuet étaient prises souvent de terreurs soudaines. L'une craignait de commettre de grosses fautes dans la récitation de son bréviaire, par suite de distractions qui avaient traversé sa pensée. L'autre avait peur de n'avoir pas, dans sa confession, apporté assez d'ouverture d'âme. Sans cesse, des souvenirs pénibles revenaient à sa mémoire, souvenirs qui engendraient des peines et des perplexités de conscience, d'où, à leur tour, naissaient des scrupules. Quelques-unes même avaient peur au moment de la communion, et n'osaient s'approcher du sacrement où elles trouvaient ce Dieu, à qui elles avaient tout sacrifié.

Détails puérils et mesquins, dira-t-on ! Ce reproche nous l'avons déjà rencontré et nous pouvons le passer sous silence. On ne saurait mesurer la souffrance d'une manière objective. S'il est quelque chose au monde que différencie la nature du sujet qui l'éprouve, c'est bien la douleur ; ce qui pour l'un passera inaperçu, deviendra pour l'autre une source féconde de chagrins cuisants.

Que l'on se représente une religieuse. Elle prie ; car par la prière, elle le sait, son âme s'élève vers Dieu, prend rang avec les esprits bienheureux prosternés devant la majesté de son trône. Dans ses mains est le livre de la prière publique où l'Église a réuni les plus beaux psaumes, les plus belles élévations des grands saints, avec les ardentes supplications qui traduisent nos besoins, implorent pour nos misères. C'est le bréviaire.

Comment le réciter ? quelle attention prêter aux prières qu'on prononce ? quand faudra-t-il le recommencer ? Toutes ces questions viennent tour à tour solliciter la patience de Bossuet. La prière allait-elle devenir pour ces âmes une occasion de tristesse et de souffrance ?

Ce qu'il faut avant tout, c'est les tranquilliser. Bossuet y tâche, sans se départir un instant de la charité que nous avons admirée plus d'une fois. Tout d'abord, déclare-t-il, et ce conseil reviendra souvent sous sa plume, dans la même forme énergique et familière : « il faut bannir le scrupule, aller rondement, bonnement et simplement, comme dans une autre prière (1) ».

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. IX, n° 146.



Oui; mais, c'est une prière vocale. A quel degré faut-il élever la voix en prononçant les paroles du bréviaire? C'est Mme d'Albert qui adresse cette question. Elle est un peu dure d'oreille. Sa conscience en prend occasion de nouvelles alarmes. Bossuet lui répond : « Vous n'êtes point obligée à vous entendre vous-même, mais seulement de prononcer articulément et rondement (1). » A quelque temps de là, une nouvelle infirmité vient assaillir la même Mme d'Albert. Elle souffre beaucoup des yeux. Instance réitérée, auprès du conseiller ordinaire de son âme. Dans quelle mesure doit-elle prendre part à la récitation de l'office divin? Une première décision ne lui suffit pas; car Bossuet lui répond sur un ton de léger reproche. « Je vous ai dit et redit, que vous ne devez point vous tourmenter ni à dire les psaumes que vous ne savez point par cœur, ni à vous faire lire les leçons de votre bréviaire; et cependant, vous me faites encore la même demande : à la fin, vous deviendrez aussi raisonnante que Mme du Mans (2). »

Cette dernière adressait à Bossuet des lettres ne contenant pas moins de trente-quatre questions. A toutes, il donnait une réponse. Quelques-unes ont trait à la récitation du bréviaire. Nous les taisons cependant; car elles n'ont qu'un intérêt local, répondant à des difficultés matérielles rencontrées à Jouarre (3).

Plus générales sont les réponses faites par Bossuet à la question s'il fallait, oui ou non, recommencer son bréviaire, quand on a eu des distractions. Très libéral et très sage, il répond : « Les distractions involontaires dans le bréviaire n'en empêchent pas absolument la durée, ni même en un certain sens la perfection (4). » Toujours anxieuse, Mme d'Albert interroge à son tour, sur la même matière, à deux reprises différentes et on lui répond : « Les distractions n'obligent point à recommencer les endroits du bréviaire où elles arrivent, quand on n'est pas certain qu'elles sont volontaires (5). » Un seul cas imposerait la répétition, celui où l'on serait assuré « jusqu'à en pouvoir jurer d'avoir omis (6) ».

Bien faites pour calmer les inquiétudes de ces pauvres filles, et laisser à leur âme toute sa souplesse, ces règles, pleines de bon

1. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 250.

2. Id., *ibid.*, n° 255.

3. Cf. *Lettres* à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre, n° 122.

4. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 98.

5. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 136.

6. Id., *ibid.*, n° 53.

sens, ne sont qu'un écho des prescriptions de sainte Thérèse. La grande réformatrice du Carmel en voulait aux esprits scrupuleux et aux âmes étroites : « Ne faites donc pas le béat qui se scandalise de tout », écrivait-elle rudement à un prieur peu indulgent. A un autre que des distractions dans la récitation de son bréviaire inquiétaient : « Pour ce qui est des distractions que vous éprouvez en récitant l'office, j'y suis sujette comme vous et je vous conseille d'attribuer cela comme je le fais, à la faiblesse de la tête; le Seigneur sait bien, que, puisque nous le prions, notre intention est de le bien prier... (1) Ce n'est pas la dernière fois que nous rencontrerons cette conformité d'opinions entre sainte Thérèse et Bossuet, qui avait appris à connaître ses ouvrages, grâce à ses relations avec les prêtres de l'Oratoire.

Les scrupules occasionnés par la récitation du bréviaire étaient bien pénibles, moins peut-être que ceux qui poignaient le cœur à l'occasion de la confession et de la communion.

L'ouvrage d'Arnauld *De la fréquente Communion* avait porté ses fruits. Son but, on le sait, était directement contraire à son titre, s'il n'allait à rien moins qu'à détourner de la fréquente communion. Par un étrange abus de la formule liturgique : *sancta sanctis*, aux saints les choses saintes, et avec un art merveilleux de grouper les textes, Arnauld essayait d'établir que la communion fréquente est un abus, qu'on ne saurait s'approcher du sacrement de l'autel, sans une longue et laborieuse préparation; qu'il n'était pas même trop de toute une vie pour cela (2). L'accès du tribunal de la pénitence n'était pas rendu plus facile. On ne parlait de rien moins que de rétablir les pénitences publiques. La satisfaction canonique rendait seule l'âme pure et la vivifiait. L'absolution sacramentelle communiquait seulement au pénitent la grâce d'une réconciliation extérieure. De ces théories, découlaient naturellement les délais imposés au pénitent avant de recevoir l'absolution; délai indispensable, même dans un danger évident de mort (3).

Mis à la mode par l'engouement de quelques femmes; porté par Mme de Longueville jusqu'au milieu des conférences du traité d'Utrecht; prôné partout par la princesse de Guéménée, l'ouvrage d'Arnauld se répandit avec rapidité. Le lire, était une manière d'opposition à la Cour, peu favorable au Jansénisme.

1. Cité par A. Barine, *Portraits de femmes*.

2. Cf. Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, t. XXV.

3. Cf. Rapin, *Mémoires*.

On y trouvait aussi une nouvelle forme du précieux en littérature; car ce livre rendait tout lecteur capable de discuter sur les questions les plus hautes. Enfin, les uns, de bonne foi, se lançaient après l'avoir lu dans une réforme de leurs mœurs, tandis que les autres, sans se réformer eux-mêmes, croyaient se faire honneur en rendant hommage à une rigidité qu'ils ne prétendaient pas égaler (1).

Du monde, la théorie d'Arnauld passa dans les couvents. Quel parti allait prendre Bossuet? On s'appuyait sur la doctrine de saint Augustin. Mais ses ouvrages, il en avait fait des lectures quotidiennes. C'est légitimement, qu'il pouvait, lui aussi, se proclamer héritier de ses enseignements. Il mit en pratique, tout d'abord, un des conseils de l'évêque d'Hippone. Toujours indulgent pour les personnes, au point de se voir accuser de pactiser avec le Jansénisme, il défendit encore sur ce point, la doctrine traditionnelle de l'Église. Sa réponse à Mme du Mans : « Quand donc communiez-vous, si vous attendez que vous en soyez digne? (2) » suffit à prouver combien il était éloigné des théories d'Arnauld.

Dès longtemps déjà, et sans parler de son oraison funèbre de N. Cornet, Bossuet, dans un sermon, en 1681, avait nettement exprimé son opinion sur ce point... « Nous voici, disait-il, dans ces temps dont parle saint Paul, où les hommes ne peuvent plus soutenir la saine doctrine. Prêchez leur la miséricorde toujours prête à les recevoir, au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent en fureur; faites leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacrements, il n'y a plus de sacrements pour eux. Combien, en effet, en connaissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien que ce faux respect pour les sacrements, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner! Le beau reste de christianisme, comme si on pouvait faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu et les laisser inutiles! (3) »

Contre cette conséquence, Bossuet s'élève avec vigueur. Il emploie même des expressions très fortes, et d'un naturalisme qu'on trouverait facilement exagéré, si elles n'étaient l'aveu

1. C. Gaillardin, Cf. *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II.

2. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 134.

3. Bossuet, *Sermon pour le jour de Pâques*, t. VI.

d'un amour ardent pour l'Eucharistie. « La communion journalière doit être votre soutien; dévorez, absorbez, engloutissez, soulez-vous (1). » L'homme qui parle en ces termes de la communion, devait craindre « les nouvelles maximes sur la communion qui ne feront que resserrer le cœur, troubler les bonnes consciences et aliéner des sacrements (2) ». Il ne le veut souffrir à aucun prix, et partout, dans sa correspondance, il recommande « la fréquentation des sacrements, surtout de ce grand sacrement de l'Eucharistie où est toute notre force (3) ». Les nouvelles catholiques même, Bossuet veut qu'on les familiarise avec la communion, pour « qu'elles ressentent que, parmi nous, on s'unit à Dieu par Jésus-Christ plus intimement et par des voies plus pénétrantes qu'elles ne l'ont appris dans leur première religion (4) ».

Rien d'étonnant, après ces paroles, de le voir recommander à ses religieuses la pratique de la communion fréquente. A Jouarre, cet enseignement fut cause de certains dissentiments. Des confesseurs s'y étaient introduits qui privaient de la communion les meilleures âmes, autrefois habituées à communier souvent. Les âmes timides suivaient cet exemple. L'enseignement de Bossuet était tout différent. Comment concilier ces divergences? d'autant que, et c'est Mme du Mans qui le dit, la conduite des confesseurs était appuyée par de nombreuses citations des Pères et l'autorité de grands saints. Le livre d'Arnauld les avait mises à la portée des moins savants. A cette objection, Bossuet répond : « Ceux qui ramassent avec tant de soin les sentences rigoureuses des Pères, seraient bien étonnés en voyant celles où ils disent que la multiplicité des péchés, ce qui s'entend des véniels, loin d'être un obstacle à la communion, est une raison pour s'en approcher; et que, qui peut communier une fois l'an, peut communier tous les jours. Sans entrer dans les règles qu'on peut donner aux gens du monde, à cause de la multiplicité des occupations et distractions, j'assurerais bien que dans la vie religieuse, c'est presque une règle de faire communier souvent celles qui craignent de le faire trop (5). »

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. IX, n° 102.

2. *Id.*, *ibid.*, n° 140.

3. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 73.

4. *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 19.

5. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 113.



Cette règle, il y conforme sa conduite. Une âme est agitée par des émotions contre le prochain qui, pourtant, ne vont pas jusqu'à détruire la charité, « qu'elle s'approche de Jésus-Christ, comme de celui qui calme les flots et les tempêtes (1) ». Une autre est désolée par ses défauts, toujours aussi vivaces malgré ses communions. « Continuez-les, malgré vos peines, répond-il; elles serviront, ou à corriger tout à fait les défauts que vous déplorerez avec raison, ou à vous en faire tirer le profit pour lequel Dieu les permet (2). » Des tentations de blasphème, des doutes contre la foi arrêtent cette autre; que lui conseiller? La communion. « C'est le vrai remède de ces tentations, et si l'on adhère aux peines, on montre au démon ce qu'il a à faire pour nous retirer de Jésus-Christ (3). » — « Se retirer de la communion, c'est donner à la tentation ce qu'elle demande », écrit-il aussi à Mme d'Albert (4). Au reste, et ce mot est capital en l'espèce : « Si les fautes fréquentes devaient retirer de la communion, ce serait en soi qu'on espérerait, et non pas en la bonté de Dieu (5). » Il n'y a qu'un seul cas où on puisse se retirer de la communion : « par ordre d'un confesseur ».

Telles circonstances, en effet, peuvent se présenter qui obligerait un confesseur à interdire la communion. Même alors, dit Bossuet : « Je n'approuverais pas régulièrement qu'on usât dans les grandes fêtes de cette sorte de délai; parce que, absolument parlant, la disposition essentiellement requise se trouve dans ceux qui, étant sincèrement convertis, et suffisamment purifiés par la pénitence, sont hors du péché mortel par l'absolution (6). »

Il ne faudrait pas croire cependant, que Bossuet recommandât la fréquente communion sans prendre souci des fruits qu'elle devait produire. A Coulommiers, une communauté de religieuses était menacée de perdre la paix. On s'y adonnait à une série d'inquisitions sur les causes des délais apportés à la communion de celle-ci, sur les raisons des communions fréquentes de cette autre, malgré son peu de progrès apparents dans la vertu. La malignité, les petites rancunes et jalousies du cœur

1. *Lettre* à Mme d'Albert, n° 165.

2. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 126.

3. *Lettres* à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre, n° 113.

4. N° 242.

5. *Lettre* à la Sœur Cornuau, n° 104.

6. *Lettres* à des religieuses de différents monastères, n° 55. — Cf. Id., *ibid.*, n° 62.

humain s'y donnaient, en un mot, libre carrière. Bossuet leur écrit : « Au surplus, vivez en paix, ne laissez point troubler votre repos par celles qui semblent mettre la perfection à communier, sans se mettre en peine de profiter de la communion; car je suis obligé de vous dire, et je le dis en gémissant, que celles qui crient le plus haut qu'on les excommunie, sont souvent les plus imparfaites, les plus immortifiées, les moins régulières. Ne faites pas ainsi, mes filles, et qu'on voie croître en vous, avec le désir de la communion, celui de mortifier vos passions et de vous avancer à la perfection de votre état (1). »

N'est-ce pas, en dernière analyse, une des raisons de l'institution de l'auguste sacrement? « Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore : si je hais celui qui me hait, je vis encore : si je ressens les injures, je vis encore : si je suis touché du plaisir, je vis encore. Adieu, adieu; je m'en vais; je ne suis plus de rien; je ne suis plus moi; c'est pour Jésus-Christ que je vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. C'est ainsi qu'il faudrait être; c'est le fruit de l'Eucharistie : ah ! que j'en suis loin ! mais je n'y viendrai que par elle (2). » Voilà toute la doctrine. L'Eucharistie n'est pas seulement une récompense, mais une nourriture, un remède. Dieu n'a pu l'instituer pour les saints tout seuls. Son lieu alors n'eut point été la terre, mais le ciel. Recevoir Jésus-Christ comme il faut, « c'est le recevoir en détestant ses péchés, en éloignant les occasions de les commettre; en cherchant dans l'Eucharistie le soutien de notre faiblesse et de notre instabilité (3) », ce serait une grande illusion « de croire qu'on se porte mieux en se privant de la communion (4) ».

Il était difficile de prêcher une doctrine à la fois plus encourageante et plus sûre. Et malgré tout, tant la doctrine janséniste avait fait de progrès, tous les cœurs ne se rendaient pas à des invitations si légitimes et si pressantes. On dénonça un jour à Bossuet des religieuses qui se privaient des sacrements depuis longtemps. On voulait même les contraindre, peser sur leur volonté « par la privation du droit de suffrage et les autres peines de cette nature (5) ». Il s'y opposa formellement. Ce sont des esprits malades, les mesures de rigueur aigriront seulement leur

1. *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 55.

2. *Méditations sur l'Évangile*, t. II, XXXIII<sup>e</sup> jour.

3. *Id.*, *ibid.*, XLVII<sup>e</sup> jour.

4. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 74.

5. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 2.

cœur sans les guérir. « Je croirais, en général, dit-il, qu'il faut les traiter comme des malades, avec douceur, avec patience. » Lui-même, autrefois, a eu entre les mains une personne qui était dans ces dispositions, il n'a pu obtenir qu'une seule chose, qu'elle communiquât avant de mourir (1). Il est donc inutile d'employer les moyens violents. Dieu seul a droit sur notre volonté; encore traite-t-il nos âmes avec ménagement. Apprenons donc à ménager les âmes. « Avec toute son autorité, et avec toute la lumière dont il est rempli, Jésus-Christ même se croit obligé à ce ménagement des âmes infirmes : à plus forte raison les autres hommes doivent-ils entrer dans cette condescendance (2). » L'homme ne peut faire qu'une seule chose, discuter l'objection, essayer d'encourager, inviter à marcher quand même de l'avant.

C'est toujours ce que fit Bossuet. Il suivit la même ligne de conduite dans sa lutte contre les scrupules au sujet de la confession.

Institué par le Christ Jésus pour être à la fois une expiation des péchés commis, une lumière pour l'intelligence, une force pour le cœur, le sacrement de pénitence devenait pour quelques-uns une source de chagrins amers. Là encore, le Jansénisme avait multiplié les difficultés. Non seulement il voulait, contrairement à la pratique de l'Eglise, rétablir les pénitences publiques, mais pour faire échec aux moralistes relâchés, il trouvait des péchés partout et avait inventé tout un vocabulaire. On en peut juger par une lettre de Bossuet à Mme Cornuau. Un religieux, dont elle ne cite pas le nom, avait prêché dans le couvent de Jouarre. Sa doctrine avait jeté le trouble dans les âmes. Elle demande alors des explications à son conseiller. « Laissez là, répond Bossuet, ce sacrilège vénial et cette doctrine alambiquée de ce bon Père, de la contrition pour les péchés de tous les jours. Laissez là aussi, ces péchés mortels sur les défauts d'application à la perfection qu'on se sera proposée, ou même qu'on aura vouée en un certain sens (3). »

Toutes ces théories avaient, aux yeux de Bossuet, un grand inconvénient. Elles manquaient de simplicité, et paraissaient battre en brèche ce bon sens qu'il possédait, à un si haut degré. Il répugnait à la nouvelle spiritualité « abstraite, inutile et

1. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 2.

2. Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, t. II, XXII<sup>e</sup> jour.

3. *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. IX, n° 121.

impossible (1) ». Pourquoi encore s'arrêter à chercher péniblement le nombre de fois où, d'une volonté actuelle et délibérée, on aurait assisté à la messe avec des distractions qui auraient duré tout le temps de la messe ou dans la partie principale? « On ne peut s'en souvenir après tant de temps, mais seulement en gros (2). » Assez pénible par elle-même, la confession ne le doit pas devenir davantage par suite du « jargon des spirituels, des règles qu'on forge sur ses expériences ou par raisonnement (3) ». Il ne faut point « se faire de la confession un exercice angoisseux, mais de confiance et d'amour, par conséquent d'humilité, parce qu'il n'y a point de confiance qui ne sorte de ce fond (4) ».

La confiance n'est-elle pas, en effet, la résultante des enseignements de Jésus-Christ? Le Jansénisme ramenait les esprits en arrière, vers le Jehovah de Hébreux, vers ce Dieu qui ne parlait à son serviteur que du milieu de la foudre et des éclairs, et accompagnait de menaces terribles chacune de ses prescriptions. Excellente peut-être, en son principe, cette doctrine produisait des effets désastreux pour les âmes. Elle les terrorisait. Et pourtant, qu'est une âme chrétienne, sinon une âme confiante? (5) La parfaite charité bannit la crainte (6). Aussi, dit encore Bossuet, « à proportion que la crainte augmente, on doit faire surnager la confiance (7) ». Toutes ses lettres presque contiennent cet enseignement. A Mme d'Albert tourmentée par le souvenir de ses confessions, il défend d'avoir de l'inquiétude de celles qu'elle a faites déjà, de les recommencer en tout ou en partie à qui que ce soit, fut-elle à l'agonie (8). « C'est une erreur trop grande à la créature, ajoute-t-il, de s'imaginer pouvoir se calmer à force de se tourmenter de ses péchés. On ne trouve ce calme que dans l'abandon à l'immense bonté de Dieu... Hors de cette confiance, il n'y a que trouble pour les consciences timorées. » A Mme du Mans, c'est par les mêmes encouragements qu'il répond, en indiquant un danger dans les examens de conscience trop longs : car il s'y peut mêler beaucoup d'amour-propre qui attire insensiblement un certain découragement ou

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. ix, n° 119.

2. Id., *ibid.*,

3. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 133.

4. Id., *ibid.*

5. Id., *ibid.*, n° 51.

6. Joan., iv, 18.

7. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 55.

8. Id., *ibid.*, n° 37.



une espèce de chagrin. Ne vous arrêtez donc pas à éplucher tout avec inquiétude, mais quand votre conscience vous avertira d'une faute bien véritable, tournez-vous vers Dieu en lui disant : « Hé bien, Seigneur ? quelle merveille qu'une pécheresse pêche ? Soutenez-moi, autrement je ferai toujours de même (1). » Il faut, du reste, « moins de préparation pour ceux qui fréquentent les sacrements que pour les autres (2) ». Les examens de conscience, si on en abuse, troublent plutôt la vue qu'ils n'éclairent ; lorsque vous vous examinez, écrivait un maître en ces matières, « faites-le sans angoisse, sans minutie, sans contention. Dieu ne veut pas qu'un acte qu'il vous demande et dont le but est de nous mener à lui, dégénère pour nous en supplice (3) ». C'était la théorie de Bossuet.

Des confesseurs, il dit peu de chose. Il n'avait pas, avec ses correspondantes, à s'occuper des qualités qui leur étaient nécessaires. Quand il en parle, ce n'est guère que pour régler des questions d'administration (4).

Cette discrétion ne nous surprend pas. Bossuet savait trop bien qu'il importait de ne pas ébranler la confiance envers le confesseur, et que rien ne serait plus dangereux que l'habitude prise de juger à la légère le ministre du sacrement. Avec Mme d'Albert seulement, il s'occupe une fois des qualités du confesseur. Il demande qu'il sache « humilier sans décourager, et ne pas embarrasser leurs pénitents par des pénitences qui ne leur tournent à aucun usage (5) ».

Les enseignements et décisions de Bossuet sont toujours inspirés par le même respect pour les âmes, le même désir de leur être utile. Nulle part, peut-être, ce souci ne paraît plus ardent que dans les pages où notre directeur de conscience s'occupe d'une tentation qu'il juge, « de toutes la plus dangereuse » : celle des aridités intérieures ou de l'état de sécheresse (6).

1. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 73. — Cf. Id., *ibid.*, n°s 69, 99, 88.

2. *Lettres à Mme de la Maisonfort*, t. XXVI. Réponse. — Cf. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 199.

3. Ch. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, ch. VIII. Paris.

4. Cf. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 87, et *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 23, et à des religieuses de différents monastères, n° 82.

5. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 83.

6. Cf. *Lettres à des religieuses de différents monastères*. Sur l'état de sécheresse, une page très suggestive.

Cet état n'est pas tellement particulier aux religieuses, que nous ne puissions nous-même trouver à glaner dans les lettres de Bossuet à ce sujet. Tout homme qui pense a traversé au moins une fois, sinon plusieurs fois, cet aride désert où l'esprit semble vide. Vainement on s'évertue, la pensée est rebelle; le mot pour l'exprimer vous fuit; l'idée elle-même se dérobe au travail de la réflexion. L'imagination semble éteinte, la volonté est sans ressort. Que faire dans ces occurrences? Se décourager, n'est pas une solution; tout abandonner, serait un remède pire que le mal. Marcher de l'avant, dans la nuit, et malgré ses ténèbres est le conseil de la sagesse : c'est aussi celui de Bossuet.

Dans les aridités de l'esprit, comme dans celles de l'ordre surnaturel, la première chose à faire est de ne pas se plaindre. C'est l'occasion alors « de pratiquer l'humilité et de se laisser condamner sans résistance (1) ». Il faut, en plus, ne perdre « jamais la confiance non plus que la régularité aux exercices prescrits de l'oraison et de la communion, sans avoir égard aux goûts et aux dégoûts qu'on y ressent ». La discussion est même impuissante; les démonstrations de la raison sans effet. Il n'y a qu'à attendre, dans la patience; car, « lorsque l'âme n'en pourra plus, il sortira des ténèbres un petit rayon de consolation qui lui servira de soutien (2) ». Si du moins nous connaissions les causes de cet état douloureux! Mais rarement nous les découvrirons. Tantôt, dans ces moments, nous subissons le contre-coup d'un malaise physique, d'une impression morale pénible, ou d'un état psychique dont le dernier mot échappera longtemps encore à nos recherches. Nous ne savons le tout de rien. Ce mot est vrai, même dans les choses de l'âme. « Le verbe va et vient, son esprit souffle où il veut. Il faut être souple sous sa main, sans raisonner sur ses conduites (3). »

Et qu'on ne dise pas, que c'est là conseiller à l'âme souffrante un lâche abandon d'elle-même. Non. La doctrine de Bossuet n'a rien de commun avec les stériles conseils d'un bouddhisme rêveur qui pousserait à l'anéantissement de l'être moral. La doctrine du Nirvâna porte à l'inaction, conduit au découragement absolu, se résout en un fatal « à quoi bon? »

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 132.

2. *Id.*, *ibid.*, n° 73.

3. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 198.

qui paralyse tout effort. Ce n'est pas le résultat que Bossuet ambitionne.

« La sécheresse est un des moyens dont Dieu se sert pour nous réunir à lui, en nous faisant perdre toute espérance en nous-mêmes (1). » Rien n'est bon, comme de sentir de temps en temps le peu de fonds qu'on porte en soi-même, et de rebondir sur le tuf stérile où aucune fleur ne peut germer ni s'épanouir. On devient alors miséricordieux pour les autres, compatissant à leurs faiblesses, moins fier de soi-même, depuis le jour où on s'est vu si faible et si petit. Efficace, croyons-nous, dans le domaine de la raison pure, cette expérience l'est plus encore dans celui de l'âme en marche vers la perfection. Le tout est, nous l'avons dit, de ne pas se laisser aller au découragement (2). Alors, aussi, puisque la paix n'est promise qu'à l'homme de bonne volonté, il faut une action de notre part. Cette action, nous en trouvons les divers moments marqués par notre auteur. « Soyez en cet état de votre âme, écrit-il à une religieuse, plus rigoureuse à vous-même que jamais, plus proche de vous pour conduire vos sens, et plus ennemie des moindres satisfactions (3). » Briser avec le monde extérieur seulement, ne serait pas suffisant; car l'ennemi est aux portes, mais aussi dans l'intérieur de la place. La folle du logis, comme l'appelait Malebranche, a besoin d'être surveillée. C'est elle qui suggère des images inutiles, des fantômes qu'on appréhende trop peu; parce que, de leur nature, ils sont indifférents et n'ont rien qui fasse peur. Et pourtant, remarque Bossuet, « semblables à une éponge, ils tirent du cœur toute l'onction et l'humeur qui pourrait y nourrir et y entretenir la piété (4) ».

Changeons le mot de piété en celui de réflexion et méditation nécessaires dans les œuvres de la pensée; le conseil est encore excellent pour l'homme d'études. Lui aussi, à l'exemple des religieuses dirigées par Bossuet, devra suivre la leçon qu'il leur donnait. « Faire son étude particulière et sa propre occupation de se dégager doucement l'esprit de tous ces fantômes de distraction... l'imagination étant toujours grosse de cent images extravagantes qui accablent l'âme et l'épuisent (5). » Ne jamais souffrir ces

1. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 88.

2. Cf. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 206.

3. *Lettres à des religieuses de différents monastères*. Sur l'état de sécheresse.

4. Id., *ibid.*

5. Id., *ibid.*

pensées inutiles, qui nous assiègent comme des « mouches importunes », est un conseil pratique pour l'homme de prière, et utile à celui qui pâlit dans les travaux de l'esprit.

Que si, malgré tout, les aridités et les sécheresses ne disparaissent pas : N'oublions pas, dit notre auteur, que nous sommes « toujours en cette vie comme dans un désert et au temps de la tentation ». Prions avec persévérance, confiance, soumission. Dans cet état, la prière est un acte sublime d'espérance, vertu dont Bossuet disait un jour à Mme d'Albert : « Je vous la donne pour guide dans ce chemin ténébreux ; et c'est vous donner le même guide qui conduisit Abraham dans tout son pèlerinage (1). »

N'aurions-nous pas raison d'appeler Bossuet l'apôtre de l'espérance ? Il la recommande autant que la foi. « Il n'y a pas moins d'obligation d'espérer que de croire ; l'espérance est commandée comme la foi ; il faut que ceux qui espèrent soient dans la joie (2). » Ces paroles ne laissent aucun doute sur la pensée intime de Bossuet. Pour lui, comme pour François de Sales, un saint triste était un triste saint.

Il y a, cependant, une tristesse qui vient de Dieu : « témoin, celle de l'âme sainte de Notre-Seigneur. L'ennui, où l'Évangéliste confesse qu'elle fut plongée, ne diffèrait point en substance de ce qu'on appelle chagrin (3) ». La tristesse peut donc fournir à l'âme un nouveau trait de ressemblance avec Jésus-Christ. Tourment de l'infini, nostalgie des grandes âmes, aspirations insouviées vers l'idéal, de quelque nom qu'on l'appelle, cette tristesse peut être bonne et salutaire. A une condition pourtant, qu'elle n'ira pas jusqu'à la défiance et ne paralysera pas la volonté. La tristesse, en effet, n'empêcha pas le Christ « d'obéir à la volonté de son père et d'aller à la mort ; ainsi, ma fille, dit encore Bossuet, il faut aller comme si cette tristesse n'était pas (4) ». Le gémissement nous sera toujours plus facile que l'action ; il en coûte moins d'essuyer des larmes que d'essuyer la sueur du travail. D'autre part, d'après la réflexion d'un moraliste contemporain, trop souvent « s'abandonner à la mélancolie, c'est s'oublier devant son miroir (5) ». La contemplation stérile

1. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 206.

2. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 101.

3. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 74.

4. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 108.

5. G. Droz, *Tristesses et sourires*.



n'est pas notre vocation. Dieu nous a faits pour penser, pour croire et pour aimer; c'est-à-dire pour l'action vive, la lutte continue. Portons au cœur le dard de la douleur. De la tristesse sortent parfois de grands enseignements. Mais agissons. Épaminondas fut blessé à la bataille de Mantinée, un javelot traversa sa poitrine. Le héros ne s'arrêta pas à se lamenter vainement. Il continua à donner les ordres, qui devaient assurer le succès de la journée, et quand on vint lui dire que l'ennemi était en pleine déroute, alors seulement il arracha le dard et mourut.

Ainsi devons-nous faire. Nous surtout qui avons les grands exemples du Christ Jésus, notre frère aîné. Nous devons, sans nous laisser arrêter par les souffrances et les contradictions, accomplir notre tâche laborieusement et généreusement, sans même regarder en arrière.

La tristesse, ainsi comprise, sera pour nous le creuset qui affine l'or, la flamme qui trempe l'acier. Elle ne doit être qu'un lieu de passage, et ne jamais devenir un lieu de séjour. A l'oublier trop, on court risque de s'annihiler dans de stériles plaintes. Comme Jésus au tombeau du Lazare, pleurons; mais agissons. Réveillons l'énergie éteinte, ressuscitons la flamme de vie endormie. Disons à Dieu : « Je crois en votre parole, et je vous prie par Jésus-Christ, votre fils, de me donner de la force(1). » A cette condition, nous mériterons de voir se réaliser pour nous la parole du Sauveur : « Bienheureux ceux qui pleurent; car ils seront consolés. »

Parmi les nombreux accidents de la vie, il en est un qu'on ne saurait éviter. Il est commun à tous les fils de la femme, quelle que soit leur situation. Nous voulons dire : les maladies. Nulle condition n'en défend. Comment les recevoir et nous conduire quand nous en souffrons? La réponse à ces questions n'intéresse pas seulement la vie d'une religieuse au fond d'un cloître, mais aussi notre vie à tous. Devons-nous, en ces moments pénibles, nous répandre en récriminations, exhaler en murmures notre mauvaise humeur? C'est une tentation assez commune. Pourtant, « s'il vient des croix, hé! pourquoi êtes-vous faite? » disait Bossuet à la Sœur Cornuau (2). Nous ne saurions marcher dans la vie par des sentiers différents de ceux qu'ont foulés nos ancêtres. On pourra essayer de diminuer les occa-

1. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 57.

2. *Lettres*, n° 65.

sions de souffrances; par les progrès de l'hygiène, écarter plus d'une cause de maladie. Mais les supprimer, en faisant disparaître la douleur, sera toujours un rêve, hélas! irréalisable.

Le plus sûr dès lors, puisqu'on ne saurait échapper à cette part de la croix qui, dans la maladie, « est dans toute son étendue et avec tout son accompagnement (1) », n'est-ce pas encore de la porter au lieu de la traîner? C'est le conseil de la sagesse humaine. Pour une âme résolue à se modeler sur le grand exemplaire de la perfection, le Christ Jésus, il y a mieux à faire. C'est de tirer profit de la maladie.

Bossuet nous enseigne comment on peut y parvenir. « Les temps des croix, affirme-t-il, sont les temps précieux de la vie (2). » La raison en est que, non seulement « le vrai temps d'expier ses péchés et de goûter la grâce du pardon est celui de la maladie (3) », mais encore et surtout, que « la bénédiction des maladies est de nous détacher de ce corps mortel et d'en affaiblir les liens (4) ».

Qu'il soit facile de considérer la maladie comme un bien, nous n'avons pas la naïveté de le croire. Le stoïcisme a voulu faire douter de la réalité de la douleur. Il n'y a pas réussi. Nous ne serions pas plus heureux, et nous ne l'ambitionnons pas. Bossuet, du reste, a une doctrine plus humaine. Il ne va pas à nier que la douleur soit un mal; ce qu'il prétend, c'est la faire servir à notre perfectionnement moral, en nous donnant en « proie à celui qui, par les plaies qu'il nous fait, veut tirer tout notre sang, c'est-à-dire toute la vie des sens (5) ». Par elle-même, la maladie est un acte salutaire : « le mal prie; pourvu qu'on le prenne, sinon avec patience, du moins avec soumission, lors même que l'impatience se soulève le plus (6) ». La soumission; Bossuet ne recommande pas autre chose. Acceptons la maladie quand elle vient, « Jésus-Christ a vu toutes nos croix dans son agonie, les a toutes bénies », mais, de notre côté, « il faut faire ce qu'on ordonne pour les éviter (7) ».

Cette doctrine est aussi humaine que consolante. Elle défend d'aller au-devant de la douleur; car, « il ne faut jamais se procu-

1. *Lettres*, n° 116.

2. *Lettres* à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre, t. IX, n° 63.

3. *Id.*, *ibid.*

4. *Id.*, *ibid.*, n° 116.

5. *Id.*, *ibid.*, n° 63.

6. *Id.*, *ibid.*, n° 104.

7. *Id.*, *ibid.*, n° 99.

rer de maladie, ni rejeter les remèdes (1) », elle nous enseigne également à faire de nécessité vertu.

Pour l'homme cependant qui voudra monter plus haut vers les sommets de la perfection, accepter la douleur est bien; mais la rechercher est mieux encore. C'est même indispensable.

Qu'on ne nous accuse pas de nous servir d'un langage inconnu, d'employer des mots surannés, quand nous parlons de mortification et de la nécessité où nous sommes de nous l'imposer. L'homme d'études, le savant, la pratiquent dans l'intérêt de leurs recherches. L'industriel s'y soumet pour réussir dans ses spéculations, l'artiste pour mener à bien son œuvre. Sous le nom de discipline, elle fait la vie du soldat. Pourquoi, dès lors, voudrait-on que, seule, la vie surnaturelle n'en eût aucun besoin? Pourquoi surtout, une obligation qu'on accepte volontiers pour assurer un succès matériel, deviendrait-elle ridicule quand il s'agit de l'appliquer au succès bien plus important d'une vie qui ne finira pas? Serions-nous, ici encore, victime de cette « piperie des mots » qui excitait la verve de Montaigne?

Dans le dualisme de l'esprit et de la chair, dont l'harmonieuse réunion forme notre être moral, il faut prendre parti pour l'un des deux. L'esprit dominera par la pratique incessante de la mortification, ou la chair prendra le dessus à cause des facilités que nous lui donnerons, des capitulations que nous imposera chacun de ses caprices. Il n'y a pas de milieu.

On pourra, peut-être, nous objecter le mot de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut, que qui veut faire l'ange fait la bête (2). » Cette menace va-t-elle se réaliser pour l'homme désireux de faire triompher en lui la vie de l'esprit, et jaloux de lui donner, par un travail acharné, tout ce qu'il enlèvera à la vie matérielle? Nous ne le croyons pas. Comme l'Antée de la fable antique, notre corps reprend des forces à chaque fois qu'il touche le sol. Sa puissance, nous pouvons la diminuer, mais l'anéantir serait un espoir illusoire. Il en restera toujours assez, pour que jamais l'homme ne puisse s'enorgueillir.

Qu'il faille, et c'est ce que Pascal veut dire, apporter à la pratique de la mortification appliquée aux divers exercices des sens, une mesure et un tempérament commandés par la raison;

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 14. — Cf. *Id.*, *ibid.*, n° 118.

2. Pascal, *Pensées*, art. VII. Edit. Havet, Paris.

nul n'y contredit. Autant et plus que personne, Bossuet le recommande. Il est vraiment le « docteur de la discrétion ». Le mot de saint Paul, *oportet sapere ad sobrietatem*, il faut être modéré en tout, même dans la sagesse, lui est du reste trop connu, pour qu'il l'oublie quand il impose des ordres. A Mme Cornuau qui, dans les premières ardeurs de son noviciat, s'imaginerait, volontiers, trouver dans les austérités rigoureuses un remède contre toutes les tentations, il répond : « Ne croyez pas que ce soit là le fort du remède. Ce qui apaise pour un moment, irrite souvent le mal dans la suite; cet effort qui fait qu'on voudrait mettre son corps en pièces, est un excès et une illusion. On s'imagine qu'on fera tout à force de se tourmenter, ce n'est pas ainsi qu'on guérit (1). » — « Il ne faut pas se laisser aller à des pratiques extraordinaires, dans lesquelles la perfection ne consiste pas », dit-il ailleurs (2).

S'il faut permettre des mortifications ajoutées à celles que la règle impose, Bossuet se montrera très réservé. Il n'est pas éloigné de trouver leur désir suspect, depuis qu'il a lu dans François de Sales « que, s'il était religieux, il n'en demanderait jamais d'autres que celles de la règle (3) ». Souvent il refuse les autorisations qu'on lui demande. « Ne me fatiguez plus à me demander des austérités (4) », écrit-il à Mme du Mans. A la même, quelques jours après : « Pour ce qui est des pénitences que vous me demandez, mon silence est un refus (5). » Toujours pondéré, Bossuet comprend que, « quand on est venu à une certaine mesure, si on ne mettait une fin au retranchement, à la fin on ôterait tout (6) ». Si même — tant il redoutait ce qui pouvait paraître singulier — la communauté n'était pas édifiée des pénitences particulières qu'il autorisait parfois, il n'hésitait pas un moment à les supprimer; car « l'obéissance, la discrétion et l'édification, valent mieux que les oraisons, les pénitences, et même, en un certain sens, les communions (7) ».

Ce qu'il demandait, surtout et avant tout, c'était la pénitence intérieure. Car, si les âmes doivent faire des pénitences avec discrétion et de bon avis, « ce n'est pas en cela qu'elles doivent

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 25.

2. Id., *ibid.*, n° 3.

3. Id., *ibid.*, n° 81.

4. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 32.

5. *Lettres à l'abbesse de Jouarre*, n° 43.

6. A Mme d'Albert, n° 63.

7. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 15.



mettre leur espérance, mais en Dieu seul, en Jésus-Christ. En user autrement, c'est faire comme un malade qui, sentant bien qu'il faut faire quelque chose pour se guérir, fait tout ce qu'il lui vient dans la tête, tantôt une chose, tantôt une autre, se déchire par des saignées, s'échauffe par des médecines, ne fait que s'épuiser sous prétexte qu'il faut faire quelque chose, sans songer que ce quelque chose qu'il faut faire, est peut-être un remède simple (1). » Ce remède, Bossuet le trouve formulé par saint Paul en quelques mots, aussi bien appropriés à la vie séculière qu'à celle du cloître. « Que chacun ne regarde pas ce qui lui convient, mais ce qui convient aux autres. » Si on observe exactement ce précepte, ajoute notre auteur, « on ne donnera jamais rien à son humeur et à sa propre satisfaction ; mais dans tout ce qu'on dira et tout ce qu'on fera, on aura égard à ce qui peut calmer, éclairer et édifier les autres (2). » A cette pratique, il en ajoute une seconde du même Apôtre : « Celui qui s'estime quelque chose n'étant rien, se trompe lui-même. » Ces deux pratiques qui « enferment toutes les autres, sont le comble de la perfection (3) ».

Il n'est donc pas surprenant que, sur l'article de l'humilité, Bossuet n'admette aucun adoucissement. Fondement de toutes les autres vertus, seule, elle peut nous permettre d'acquérir « la science la plus nécessaire à la vie humaine, se connaître soi-même (4) ». Déjà recommandée par Épictète, cette vertu semblerait être d'une bien facile observation, et, pourtant, aucune n'exerce davantage notre énergie. Tous, plus ou moins, nous sommes un peu semblables au pharisien de l'Évangile, et, très facilement, nous nous surprenons à remercier Dieu de n'être point comme le reste des hommes. Le moi, cependant, est haïssable (5) et ce mot de Pascal nous le répétons volontiers. Mais où sont-ils, les hommes qui, sérieusement, recherchent dans leur fonds, ces qualités haïssables et que cette étude ne pénètre pas d'une sombre épouvante ?

A la faire avec impartialité, Bossuet convie les âmes qu'il dirige. Par elle, nous échapperons à la tentation (6), nous nous

1. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 7.

2. Id., *ibid.*, n° 3.

3. Id., *ibid.*

4. Bossuet, *Sermon pour la profession de Marie-Aug. de Beauvais*.

5. Pascal, *Pensées*, art. VII, 20.

6. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 131.

rapprocherons de Dieu (1), nous lui donnerons la preuve de notre amour. Donc : « Il faut tomber, il faut mourir, il faut être humble et renoncer à soi-même, non seulement jusqu'à s'oublier, mais jusqu'à se haïr, car sans cela on ne peut aimer comme il faut, celui qui veut avoir tout notre cœur (2). »

Un sophisme assez ordinaire consiste à opposer à l'invitation ardente de s'humilier, l'appel à monter toujours en haut que nous adressent incessamment l'Église et la raison. Entre les deux, pourtant, il n'y a pas une antinomie irréductible. L'humilité ne consiste pas, en effet, « à cacher ses talents et ses vertus, à se croire pire et plus médiocre qu'on n'est, mais à connaître clairement tout ce qui nous manque, et à ne pas nous élever pour ce que nous avons (3) ». Notre raison pourra toujours se trouver admirable; nous pourrons, sans être orgueilleux, applaudir aux découvertes de l'esprit humain, et même revendiquer hautement la part que nous aurons prise à ses progrès. « L'humilité cesserait d'être une vertu si elle devenait aveugle (4). » Il nous est, par conséquent, loisible de nous trouver grands, mais à une condition : savoir reconnaître « qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité; que c'est elle seule qui fait les triomphes, et qui distribue les couronnes (5) ». La raison humaine, hélas! est toujours courte par quelque endroit. Le reconnaître n'est pas nier ses grandeurs, mais avouer que nous avons besoin d'un aide, d'un secours extérieurs. Dans l'ordre surnaturel, nous appelons ce secours « grâce divine ». Dans l'ordre purement rationnel, il prendra un autre nom, qui sera toujours un aveu de notre infirmité, mais ne diminuera en rien notre valeur intrinsèque. Le vrai savant n'est pas l'homme qui croit savoir, mais bien celui qui fait servir sa science à pénétrer les secrets qu'il entrevoit, sans les pouvoir deviner encore. Son labeur obstiné, aveu de son ignorance, est de sa part un acte d'humilité. En quoi s'en trouve-t-il amoindri? La raison est donc compatible avec l'humilité; l'excellence réelle même ne l'exclut pas, si, au contraire, ce sont deux sœurs qui se recherchent et s'attirent à l'envi.

Cette vertu n'est pas pour Bossuet une simple entité philoso-

1. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 138, et *Sermon sur l'Assomption*.

2. *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 54.

3. Lacordaire, *Pensées*.

4. Mgr C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, I.

5. Bossuet, *Sermon pour la purification de la sainte Vierge*, VII.

phique. Il veut qu'on la réduise en pratique, et il marque les sentiers qui nous y peuvent mener. « Le chemin de l'humilité, c'est l'humiliation. Quand on se sert de tout ce qu'il y a dans la vie chrétienne de contraire à l'orgueil de l'homme, pour avancer dans la vertu, c'est assurément le chemin le plus court (1). » Ces humiliations pourront être pénibles, Bossuet le sait aussi bien que nous. Il ne nous demande pas l'impossible, et toujours humain, il écrit à Mme Cornuau : « Pour profiter des humiliations, ce que Dieu demande n'est pas que l'on ôte la sensibilité; c'est tout le contraire, puisque sans cela elles ne seraient pas humiliations; ce qu'il en faut ôter, c'est l'air plaintif et l'esprit de contrariété et de résistance (2). » Cette obligation n'est pas, croyons-nous, au-dessus des forces humaines.

A pratiquer l'humilité, il y va d'ailleurs de notre tranquillité. On l'a dit justement : « L'orgueil trouble tous les êtres, à commencer par lui-même; l'humilité apaise tous les êtres, à commencer par elle-même. » Avec la pratique de l'humilité, le découragement devient impossible.

Qui pourrait en effet nous y retenir? Les tentations? mais l'humilité nous dit assez haut que « laissés à nous-mêmes nous ne sommes que ténèbres, obscurité, ignorance, dérèglement, libertinage (3) ». Les distractions dans la prière? L'humilité nous en montre les sources dans la faiblesse native de notre esprit. Un arbre naturellement porte ses fruits. La mélancolie vague? elle ne peut non plus résister à l'humilité, si, au fond de toute mélancolie, se mêle toujours un secret ferment de dépit de n'avoir pas réussi, et partant un peu d'orgueil. Les ennuis inséparables de la vie de communauté? qui, mieux que l'humilité encore, nous aidera à en triompher sans découragement! « Soyez toujours bien doux et bien humble, écrivait Lacordaire à son Emmanuel; tout se répare avec ses deux vertus, rien ne répare leur absence. » Humilité, bonté, n'est-ce pas la même chose presque, en termes différents? Quand on est bon, l'on se sent porté à se donner, à se sacrifier, à se faire petit. C'est là l'humilité. Quelle vertu donc peut mieux nous aider à supporter la vie commune? Quelle vertu encore nous rendra plus aimable, si l'âme qui la possède « va droit à ce qui a besoin, à ce qui souffre,

1. *Lettres* à des religieuses de différents monastères. Questions faites à Bossuet par les religieuses de la Visitation.

2. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 104.

3. *Id.*, *ibid.*, n° 19.

à ce qui est faible, à ce qui est petit (1) ». Et cependant, quelle vertu est plus grande ! Bossuet n'a-t-il pas dit que Dieu a voulu s'enrichir d'elle ; que c'est elle qu'il est venu chercher au monde, pour cette raison qu'il s'est fait homme ? (2) Elle n'a, par conséquent, rien de dégradant ni d'avilissant, et Bossuet a eu raison de nous apprendre qu'elle contient le remède à tous les ennuis, à toutes les causes de découragement dans la vie claustrale. Nous pouvons ajouter : dans la vie, sans qualificatif.

Il nous reste à voir, maintenant, ce que pensait des grands vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, qui forment comme le fonds et l'essence de la vie religieuse, cet homme si habile, non seulement à surprendre les secrets les plus intimes de l'âme et à décrire ses maladies, mais encore, nous l'avons vu, si expérimenté quand il s'agissait de les guérir, et toujours par les moyens les plus humains et les plus doux.

## CHAPITRE V

### LES GRANDS VŒUX

Bossuet aurait été bien surpris d'apprendre, qu'un jour, au nom de je ne sais quels principes, on s'élèverait contre les vœux monastiques, et qu'on défendrait à l'homme de suivre librement les conseils de Jésus-Christ. Nulle part dans ses ouvrages, croyons-nous, on ne rencontre une démonstration rationnelle de ces vœux. Pourquoi prouver la légitimité d'un fait, consacré par la pratique de tous les âges et reconnu bon par l'Église ? Luther, il est vrai, s'élève « d'une manière terrible (3) », contre ces vœux ; mais son disciple Mélanchton se montre plus indulgent et ne les proscriit pas absolument (4). La variation dans la doctrine était, pour Bossuet, la caractéristique de l'erreur ; rien d'étonnant qu'il ne se soit pas arrêté à combattre les objections des nouveaux réformés. Des combats plus importants sollicitaient son ardeur, des intérêts autrement pratiques commandaient son attention.

1. Mgr. C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, I, VI.

2. *Sermon pour la fête de l'Annonciation*, VI.

3. Cf. Bossuet, *Histoire des variations*, III, 49.

4. Id., *ibid.*, 36.



C'est en croyant, convaincu de leur légitimité, que Bossuet parle des grands vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, qui mettent l'homme dans un état de consécration, de donation de soi-même et de totale appartenance à Dieu (1). Au xvii<sup>e</sup> siècle, du reste, nul ne contestait les droits souverains de Dieu sur sa créature. On ne lui disputait pas le pouvoir d'appeler les âmes à un état plus parfait. Ces dernières restaient libres de correspondre à cet appel. Le prouver était superflu.

L'état religieux, pour Bossuet, était un état spécial si l'on veut, établi plus haut que la voie ordinaire, mais pas étranger aux obligations communes. « Car, qu'est-ce qu'un moine véritable, et un moine digne de ce nom, sinon un parfait chrétien? (2) » La vie chrétienne n'est qu'un « long et infini voyage durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous attache, quelque compagnie qui nous arrête, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse et sans relâche : Sors ! et nous ordonne de marcher plus outre (3) ». Telle est aussi la vie monastique. Dans ce grand et infini voyage où nous devons marcher sans repos et nous avancer sans relâche, Bossuet a remarqué « trois états et comme trois lieux où nous avons coutume de nous arrêter : ou bien nous nous arrêtons dans le plaisir des sens, ou bien dans la satisfaction de notre esprit propre et dans l'exercice de notre liberté, ou bien enfin dans la vue de notre perfection (4) ». S'arrêter dans un de ces trois lieux, renoncer à la marche en avant, c'est refuser d'arriver à la patrie. Le fait, au contraire, d'en sortir, de même qu'il marque un progrès, est un acte de vertu. Obéir à cette vertu, c'est se montrer chrétien. « Le moine digne de ce nom, le parfait chrétien » sera celui qui s'engagera par une promesse solennelle à pratiquer toujours cette vertu, et qui, pour y mieux réussir, abandonnera tous les « impedimenta », gênes de la marche du chrétien ordinaire. Par les trois grands vœux, il rompra d'un coup, en visière, aux triples incitations de sensualité, d'orgueil et d'avarice, qui pourraient retarder sa marche. Lui, doit toujours « aller plus outre ».

Entre ces deux marches en avant, il y a pourtant une diffé-

1. C. Gay, Cf. *De la vie et des vertus chrétiennes*, I.

2. Bossuet, *Panégyrique de saint Benoît*, VII.

3. Id., *ibid.*

4. Id., *ibid.*

rence capitale. On ne peut pas, sous peine de forfaiture, renoncer à la première ; elle est obligatoire. Le commandement formel de Dieu nous l'impose. Nous pouvions ne pas nous engager dans la seconde ; elle est facultative. Nul précepte ne l'impose, un conseil du Christ Jésus seulement la recommande. S'engager par vœu, « à cause du nom du Christ », à suivre rigoureusement ces conseils, c'est être religieux. Les suivre, dans la mesure où ils sont l'objet du commandement, c'est être chrétien.

Quelle est donc la nature du vœu ? C'est, nous dit Bossuet : « un des actes, qui a la vertu d'étreindre le nœud de religion, par lequel nous sommes liés à Dieu (1) ». Tout ce que nous sommes appartient de droit au Créateur, « néanmoins, il a voulu nous laisser un certain domaine sur nos actions, pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue : c'est ce domaine que nous lui cédon et transportons par nos vœux (2) ».

Le premier de ces vœux est celui par lequel l'homme renonce à un droit de propriété, se fait pauvre par libre choix et pour suivre plus efficacement le Christ Jésus. L'acte est méritoire. Aller au-devant de la pauvreté, demande un effort généreux, que la grâce de Dieu n'obtient pas toujours. L'adolescent rencontré par le Christ, aimé par lui, car il avait, dès les premiers jours de sa vie, observé les commandements sans en violer un seul, n'eut pas le courage de cet acte. Lorsque le Maître lui dit : « Va, vends ton bien, donnes-en le prix aux pauvres et suis moi (3) », il devint mélancolique et s'éloigna sans plus rien dire. Le dénûment volontaire lui avait fait peur !

Ne soyons pas trop durs pour lui. Sa frayeur est bien humaine. Pour faire aimer le dénûment de la pauvreté, les humiliations qu'elle impose, les sacrifices qu'elle demande, il n'a fallu rien moins que l'exemple de l'Homme-Dieu. Naturellement, nous voulons être grands, honorés, considérés. Le pauvre, hélas ! n'est rien de tout cela ; avant le Christ, il était même tout le contraire. Depuis, la pauvreté, si elle a cessé d'être un opprobre, est toujours une charge. Aussi, l'accepter par amour pour Dieu, comme fait le religieux, sera toujours un acte héroïque. Il ne faut rien moins pour l'expliquer, que la parole même par laquelle le Christ ouvre son enseignement public : « O pauvres, que vous

1. Bossuet, *Sermon pour la vêture de Marie-Anne Bailly*, VII.

2. Id., *ibid.*

3. Matth., xix, 16.

êtes heureux ! car le royaume céleste vous appartient. » Avant la croix, Sénèque pouvait bien écrire des pages brillantes sur le mépris des richesses ; conseiller à Lucilius de se réserver un jour par semaine, où il vivrait en pauvre ; personne n'aurait osé écrire un discours sur « l'éminente dignité des pauvres ». Bossuet a eu cette audace. Il l'a fait en termes que le socialisme le plus ardent ne saurait dépasser. « Étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi, s'écrie-t-il, verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence ; et de l'autre la tristesse et le désespoir et l'extrême nécessité et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois, aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille ni soulager la faim qui le presse ? (1) »

L'inégalité est vraiment étrange. Dieu ne la veut pas. « Le père commun des hommes a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature ; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès ; de là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide ; de là, cette grande diversité de conditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères ayant eu égard et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'était en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien que de leur dénier celui qui nous est superflu (2). »

Il y aura toujours des pauvres, cependant. Bossuet en donne une raison, qui, pour ne rien emprunter aux théories des économistes, ne laisse pas d'avoir une valeur sérieuse. « L'Église, dans son premier plan, n'a été bâtie que pour les pauvres ; les riches n'y sont reçus que pour les servir... Les riches étaient étrangers,

1. Bossuet, *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres*, VI.

2. Id., *Panegyrique de saint François d'Assise*, VII.

mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses (1). »

Sur ce chapitre de la contagion des richesses, Bossuet ne tarit pas (2). Il commente la malédiction lancée par Dieu contre la fortune (3) avec une éloquence qui donne le frisson. Son panégyrique de saint François d'Assise n'est en grande partie qu'une explication de cette malédiction. Nous ne croyons pas qu'on puisse rien écrire de plus fort que cette phrase : « Une vierge peut concevoir, une stérile peut enfanter, un riche peut être sauvé; ce sont trois miracles dont les saintes lettres ne nous rendent point d'autres raisons, sinon que Dieu est tout-puissant. »

Qu'on ne dise pas que ce sont là paroles de rhéteur. Bossuet nous fait voir, par une analyse toute rationnelle, comment la racine de tous les maux est dans le désir des richesses. « Les fraudes, les voleries, les usures, les injustices, les oppressions, les inimitiés, les parjures, les perfidies, c'est le désir des richesses qui les a ordinairement amenés sur la terre (4). » Après une semblable floraison, on comprend l'importance du secours spécial de Dieu, si on ne veut être étouffé. On comprend mieux encore, pour peu qu'on veuille considérer les effets de la richesse sur l'intelligence et le cœur humain. « La possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement (5). » C'est l'orgueil, la dureté, le mépris envers les autres, qui forment ces filets nous enserrant de toute part. On s'explique aisément, pourquoi Bossuet a compté parmi les épreuves envoyées par Dieu à ses serviteurs, et au nombre des plus difficiles, celle de la richesse (6).

Se faire pauvre par renoncement volontaire, est donc se mettre dans la condition du plus beau succès, échapper d'un coup à une multitude de tentations, et annihiler autant que faire se peut la suggestion de l'orgueil et de l'idolâtrie de la raison. A ceux qui ont pris ce parti par amour pour lui, le Christ promet le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre (7). Les éléments

1. Bossuet, *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres*, VI.

2. Cf. *Exhortations aux nouvelles catholiques*, VI. — *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière*, VII.

3. *Væ vobis divitibus*.

4. *Panégyrique de saint François d'Assise*.

5. Bossuet, *Premier sermon sur la Providence*, VI.

6. *Exhortation aux nouvelles catholiques*, VI.

7. Matth., XIX, 29.



leur obéissent, les miracles naissent sous leurs pas. L'histoire nous l'apprend, le premier miracle des Apôtres est placé sous le patronage de la pauvreté (1). La vie des saints est pleine de faits merveilleux, qui prouvent l'efficacité et la réalisation des promesses de Jésus-Christ. Ce qu'il accorde toujours à la pauvreté volontaire, ce sont les biens de l'âme.

Un des plus précieux est de nous établir dans la vérité en tra-  
duisant extérieurement l'état le plus essentiel de la créature,  
quoique non pas, hélas ! le plus facile à reconnaître. C'est l'indi-  
gence que nous voulons dire. Du berceau à la tombe, on l'a dit  
avec raison, l'homme reste un être qui a besoin, qui a faim, tou-  
jours faim, faim de mille choses, qui lui manquent. « Qui est-ce  
qui n'est pas pauvre en ce monde ? l'un en santé, l'un en biens,  
l'un en honneur et l'autre en esprit ? C'est pourquoi tout le monde  
désire (2). » La pauvreté nous empêche de l'oublier, et, partout,  
tient l'âme dans la vérité, et l'achemine vers l'humilité. En même  
temps, elle fait pratiquer la patience et nous permet de réaliser  
le mot de saint Paul : « Le monde m'est crucifié et je suis crucifié  
au monde. » En effet, « ce qui nous fait vivre au monde, c'est  
l'inclination pour les biens du monde ; ce qui fait vivre le monde  
pour nous, c'est un certain éclat qui nous éblouit (3) ». La pau-  
vreté nous dépouille « non seulement de tous les biens et de  
toutes les commodités superflues et inutiles ; mais encore, du  
plus intime de l'âme, par un dépouillement entier de toutes les  
pensées, désirs et affections aux choses du monde (4) ».

Dégagée des biens matériels, libre de toute sollicitude à  
l'égard des choses qui passent, l'âme s'élève alors, naturelle-  
ment, vers Dieu. Les illusions de la richesse ne sont plus là pour  
la séduire, les facilités qu'elle donne pour le plaisir ont disparu,  
les orgueils dédaigneux qu'elle inspire ne sauraient trouver place  
en elle. Plus rien ne l'arrête, elle peut s'établir dans l'amour de  
son Dieu. Qu'elle soit fidèle à la grâce, le chemin de la perfection  
est plus qu'à moitié parcouru.

Les avantages nombreux donnés à l'âme par la pauvreté, nous  
expliquent l'estime qu'en faisaient les fondateurs des Ordres re-  
ligieux, les anathèmes qu'ils fulminent contre ceux qui en viole-  
raient les exigences. Qu'un religieux, parmi les Pères du désert,

1. *Act. Apost.*, III, 3, 7.

2. Bossuet, *Sermon pour le jour de Noël*, 1665, VI.

3. *Id.*, *Sermon pour la profession de Mme de Villers*, VII.

4. *Conférence aux religieuses Ursulines de Meaux*.

fût trouvé à sa mort coupable d'un acte de propriété, les cénobites se réunissaient autour de son cercueil et tous de s'écrier : « Que ton argent périsse avec toi », et sa sépulture était infâme. Saint Dominique mourant, menace de la malédiction de Dieu quiconque ternira par la poussière des possessions terrestres l'éclat de pauvreté dont doit briller l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Sainte Thérèse redoutant la tentation, qui pourrait surgir des constructions monumentales et des cloîtres magnifiques, forme le vœu qu'ils s'écroulent le jour même où ils seront achevés (1).

Bossuet ne maudit pas les religieuses qui transgresseraient leur vœu de pauvreté, mais il en recommande, sans jamais se lasser, les prescriptions, sans les amoindrir, il en rappelle les exigences. Il descend même à des détails si minutieux qu'on pourrait les trouver puérils. A Mme de la Maisonfort il écrit : « Tâchez de goûter les petitesse de la religion, et tout ce qui va à honorer la sainte pauvreté. Si vous aviez bien conçu que de n'avoir rien de fermé est une sorte de désappropriation excellente, vous ne vous y seriez pas opposée (2). »

Quelle mesquinerie dira-t-on ! Et pourtant ; c'est Bossuet, lui-même, qui nous l'apprend au même endroit, pour avoir une fois, par des raisons qui lui semblaient pressantes, accordé des écritures fermées à un couvent, « averti par les instances des autres couvents du même Ordre », il dut revenir sur sa permission. Il n'y a rien de puéril dans ces détails ; car « l'amour-propre avide et timide, s'accroche à tout. Plus on lui ôte, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes, et se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer : il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi ; tout cela est recherché avec avidité. On est plus jaloux là-dessus, qu'un avare ne le fut jamais de son trésor (3) ».

Ainsi, la pauvreté n'est qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'es-

1. Cf. C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, II, IX.

2. *Lettres* à Mme de la Maisonfort, t. IX, n° 5.

3. Bossuet, *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

prit. Pour éviter ce malheur, Bossuet réprouve même l'usage des présents : « Il me semble, dit-il, qu'on aime trop à donner dans les couvents ; c'est un plaisir auquel on a renoncé quand on s'est fait pauvre comme Jésus-Christ (1). » Mme Cornuau lui demande un jour l'autorisation de lui faire un présent. Il n'ose le refuser, mais il y met pour condition expresse que ce sera « très peu de chose (2) ».

L'esprit de simplicité inséparable de la pauvreté, il veut le voir, même dans les ornements et les lignes de l'architecture. « Quant au balcon sur lequel vous souhaitez que je vous fasse réponse, je vous dirai franchement que ces ornements mondains ne conviennent pas à la simplicité d'un monastère, et que vous ne les devez pas souffrir (3). » C'était aussi, nous l'avons vu, le sentiment de sainte Thérèse. Dans les splendeurs architecturales ces deux grands esprits voyaient probablement encore un des stratagèmes de l'amour-propre qui reprend en détail ce qu'il a donné en gros. Le vœu de pauvreté perdrait une partie de son mérite, si on ne s'apercevait à rien qu'on fût pauvre.

Les communautés, cependant, ne pouvant subsister sans de certaines ressources, devant subvenir, en plus, au soin de leurs membres infirmes ou malades, on a autorisé l'usage des apports dotaux. Quelle en était la quotité au *xvii<sup>e</sup>* siècle ; de quelle manière on la payait, Bossuet nous l'apprend, dans une lettre à Mme d'Albert. « La règle sur les dots, c'est, premièrement, qu'on peut prendre, non seulement des pensions, mais à cause des embarras qu'elles causent, des fonds par rapport à la subsistance des filles, quand la maison n'est pas en état de les nourrir. La quantité de ce fonds se doit régler, par l'autorité de l'évêque, selon les besoins, et on permet dans le diocèse d'aller jusqu'à cinq à six mille livres. Il n'est pas permis de demander plus pour une fille, sous prétexte qu'elle serait de moindre naissance. Je trouve pourtant très bon qu'on prenne garde à la condition jusqu'à un certain point, parce que cela entretient dans les monastères une certaine noblesse de sentiments, dont on peut tirer de l'utilité (4). »

Dans cette réponse, que nous avons citée en entier, malgré sa longueur, nous voyons que, pour être admis dans un couvent,

1. *Lettres de piété et de dévotion*, t. IX, 21.

2. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 89.

3. *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 26.

4. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 149.

la dot n'était pas absolument nécessaire. C'était justice autant que charité. La communauté n'étant « autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont reconcé à tout (1) », ne doit pas être une entité légitimant des excès interdits à ses membres. Le corps doit subir les obligations des membres ; elles sont communes au tout et aux parties. Cette règle, Bossuet la rappelle. Il le fait avec une liberté et une audace, qui auraient de quoi nous surprendre, si nous ne savions, qu'au-dessus des intérêts, il a mis toujours la vérité. Après avoir montré les solitaires d'Orient et d'Égypte, non seulement vivant de leurs mains, mais encore faisant des aumônes immenses, il fait un retour sur les revenus prodigieux nécessaires maintenant, pour faire subsister une communauté, et s'écrie : « Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout ; elles subsistent de peu ; mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle, pour embrasser la pauvreté ? Quelle dérision ! Quel renversement ! (2) »

Ces paroles, toutes frémissantes d'indignation qu'elles soient, n'ont rien qui nous étonnent. Des abus, nous l'avons dit, s'étaient glissés dans certains couvents. Plusieurs abbesses avaient un train de vie princier. Celle de Fontevault pouvait écrire à une de ses amies : « Il n'est pas imaginable comme l'abbesse est grande dame dans toute cette province. » Les abbesses de Jouarre, elles aussi, plus soucieuses de la noblesse de leur origine que des obligations de leur nouvel état, n'éprouvaient aucun scrupule à entretenir un faste plus digne d'une Cour que d'un cloître. Elles ne savaient plus compter. Bossuet les rappelle à l'ordre et au sentiment de leur vocation. S'il n'a pas craint, le faisant, de fouiller dans la plaie, nous n'avons pas le droit, aujourd'hui, de nous montrer plus sensibles.

Dans cette marche en avant, sur le chemin de la perfection absolue, le vœu de pauvreté marque le premier stade à parcourir, le vœu de chasteté indique le second. L'un détache le religieux des biens extérieurs, le met à l'abri des séductions du luxe, des entraînements de la fortune. L'autre a une étendue bien plus grande. Il s'attaque à l'homme lui-même. Entre les deux parties

1. *Lettre sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

2. Bossuet, *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.



dont le dualisme constitue notre être tout entier, il prend fait et cause pour l'ange ; il lui immole la bête.

Dans la mesure où la vertu de chasteté se rattache à la tempérance, elle est pour tous les hommes une obligation stricte et formelle. « Le ciel ne reçoit pas d'êtres découronnés : il faut que l'âme humaine garde l'empire ou périsse. Dehors, les chiens et les immondes, dit Jésus-Christ dans l'acte de sa judicature suprême (1). » La tempérance doit donc aider l'âme à tenir soumis à la raison les actes du corps, et à faire rentrer dans l'ordre les mille impressions qui naissent de nos sens. La chasteté dépasse encore cette vertu. « La tempérance modère les plaisirs du corps, la virginité les méprise ; la tempérance, en les goûtant, se met au-dessus à la vérité : mais la virginité plus mâle et plus forte ne daigne pas même y tourner les yeux ; la tempérance porte ses liens d'un courage ferme : la virginité les rompt d'une main hardie ; la tempérance se contente de la liberté : la virginité veut l'empire et la souveraineté absolus ; ou plutôt, la tempérance gouverne le corps ; vous diriez que la virginité s'en sépare, elle s'élève jusqu'au ciel, presque entièrement dégagée (2) ». La virginité semble ne tenir plus compte du corps ; la tempérance le protège et le défend. Si l'homme ne veut pas écouter ses conseils, bientôt l'organisme s'énervé, s'épuise et meurt. Les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries ? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs ? Ne voyons-nous pas, tous les jours, plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs, que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort, par les plaisirs que par les guerres et les combats ? (3) »

Aussi, tous les hommes raisonnables conviennent, volontiers, qu'il faut de la tempérance dans l'usage du plaisir ; tous condamnent les abus. Épicure même, recommande la modération. Parle-t-on du vœu de chasteté, par lequel l'homme s'engage « à un détachement général de toutes les affections

1. C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, II, X.

2. Bossuet, *Sermon pour une profession*. Sur la virginité, t. VII.

3. Id., *Sermon pour le III<sup>e</sup> dimanche de Carême*, 1666, t. VI.

corporelles (1) », c'est tout un concert de déclamations et d'injures (2).

A toutes ces diatribes, on pourrait, tout simplement, en y changeant un mot, opposer un souhait de La Bruyère. « Je voudrais voir, disait ce moraliste, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point (3). » Trouvera-t-on plus facilement l'homme sobre, modéré, chaste, équitable, qui prononcera contre la chasteté ? Nous craignons fort, nous aussi, que cet homme ne se trouve point !

Quoi qu'il en soit, du reste, la pratique de ce vœu n'est pas imposée par un précepte : cette parole, comme l'a dit le Christ lui-même, ne peut être comprise de tous les hommes. « C'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre ; mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur ce goût de la bienheureuse liberté (4). » — « La chasteté, en effet, n'est point un joug dur et pesant, une peine et un état rigoureux ; c'est, au contraire, une liberté, une paix, une douce exemption des soins cuisants et des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage. »

« Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages mêmes qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses ? Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses ; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paraît rien de malheureux ; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre (5). »

« Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez, chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer ; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut

1. Bossuet, *Sermon pour une profession*, loc. cit.

2. Cf. *Histoire des variations*, II, 13, et III, 49.

3. La Bruyère, *Les Caractères*, Des esprits forts.

4. Bossuet, *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

5. Id., *ibid.*

point être préparé : on se lasse ; le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus ; il faut à toute heure prendre sur soi et ne pas montrer ce qu'on y prend ; il faut à son tour prendre sur son prochain et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche ; on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux ; mais c'est la croix qu'on porte. Le commerce journalier n'a presque rien de doux : le cœur ne s'y repose guère ; c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié : que fera-t-elle ? Où peut-elle aboutir ? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des alarmes. »

« Joignez à ces tribulations celles des enfants, ou indignes et dénaturés ; ou aimables, mais insensibles à l'amitié ; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités dont le mélange fait le supplice des parents ; ou enfin, heureusement nés, et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui, dans leur vieillesse, voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Est-ce vivre ? (1) »

Après ce tableau si sombre et qu'on trouve pourtant si vrai, pour peu qu'on ait vécu, Bossuet n'a-t-il pas raison de s'écrier : « O sainte virginité ! heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert (2). »

Ce privilège de liberté et de bonheur n'est, cependant, que d'un ordre purement matériel ; il ne dépasse pas la vie présente. Vertu surnaturelle, la chasteté mérite plus encore ; obtient, en effet, davantage... Les vierges suivent l'agneau partout où il va », lisons-nous dans l'*Apocalypse* (3). « Que de saints ne le peuvent suivre dans cette route sacrée (4) », dit Bossuet. « Accourez, ô troupe de vierges, et suivez partout ce grand conducteur. Que les autres le suivent partout où ils peuvent ; vous seules le pouvez suivre partout où il va, et entrer par ce moyen avec lui, dans la plus intime familiarité (5). »

La raison de cette affection du Christ Jésus, pour les âmes

1. Bossuet, *Sermon sur les obligations de l'état religieux*, t. VII.

2. Id., *ibid.*

3. Apoc., xiv, 4.

4. Bossuet, *Sermon pour la profession de Mme de Villers*, t. VII.

5. Id., *ibid.*

vierges, c'est « qu'un cœur virginal se donne à lui sans partage, qu'il n'est point occupé par d'autres affections (1) ». Peut-il faire moins que de leur rendre amour pour amour ?

Les avantages de cette vertu sont bien précieux ; mais ses obligations sont bien étroites ! Gardienne et prêtresse de nos corps, comme le dit Tertullien, la chasteté doit les tenir nets, les orner dedans et dehors ; dedans, par la tempérance, dehors, par la modestie. Elle demande « une séparation entière de tout plaisir ; c'est-à-dire ne pas donner la moindre satisfaction aux sens extérieurs et renoncer absolument à tout ce qui peut satisfaire la nature et la concupiscence ; il faut qu'il n'y ait rien entre Jésus-Christ et l'âme (2) ». Que votre cœur, écrivait encore Bossuet à Mme Cornuau, ne se partage jamais entre Dieu et la créature ; c'est ce que vous lui avez promis par votre vœu de chasteté (3). Plante précieuse, portée dans un vase fragile, un rien suffit pour la flétrir. Pour la protéger, on ne saurait trop prendre de précautions. Un regard indiscret la peut ternir. Revêtez-vous donc, répétait Bossuet, après Tertullien, revêtez-vous « des armes de la pudeur, entourez votre honnêteté d'un rempart ; dressez une muraille à votre sexe, qui empêche les yeux de sortir et refuse l'entrée à ceux des autres (4) ». Cette virginité du corps ne saurait suffire ; s'en contenter, serait même réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque, « elle n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit (5) ». Donc, concluait Bossuet, « aimez-vous ce que Dieu n'aime pas ? Aimez-vous ce qu'il aime d'un autre amour que le sien ? Vous n'êtes plus vierges, si vous l'êtes encore de corps, ce n'est plus rien ; vous ne l'êtes plus par l'esprit (6) ».

Ces derniers mots sont bien sévères et nous expliquent pourquoi, avec tous les docteurs de la vie spirituelle, Bossuet réprouvait et flétrissait ces amitiés qu'on nomme particulières, et sont toujours dangereuses, qu'elles soient actives ou passives. La sensualité, en effet, non pas toujours grossière, mais cette recherche d'un esprit plus brillant, d'un air plus noble, d'un abord plus accueillant, y a ordinairement plus de part que l'esprit de

1. Bossuet, *Sermon pour la profession de Mme de Villers*, t. VII.

2. Id., *Conférence aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

3. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 147.

4. *Sermon pour la vêtue de Marie-Anne Bailly*.

5. *Sermon sur les obligations de l'état religieux*.

6. Id., *ibid.*



Dieu (1). Mme de Maintenon se souvenait, sans doute, de ces conseils, quand elle écrivait aux Dames de Saint-Louis, à Saint-Cyr. « Dans votre profession, il ne faut point d'amitiés particulières, la charité égale tout ; il faut aimer également toutes vos sœurs... Vous êtes jeunes, innocentes, vous voulez vous donner à Dieu, et que lui donnerez-vous, si c'est le reste de quelque créature ? La résolution d'être religieuse est un des plus grands effets de la grâce et demande un grand courage, puisque c'est renoncer à la nature (2). »

En somme, tout est là ! c'est le grand mot de la perfection religieuse réalisée par la chasteté. Renoncer à la nature pour s'élever vers Dieu. Y renoncer par amour pour lui, ne sera jamais une chose facile, mais on ne saurait la trouver ridicule ni impossible.

Ridicule, en effet, pourquoi ? Parce que le religieux sacrifie le connu à l'inconnu ? Mais le soldat sur le champ de bataille, pour ne pas citer d'autre exemple, sacrifie bien sa vie à un inconnu, qui peut ne jamais se réaliser pour lui. Le religieux, au contraire, sacrifie le présent fugitif à un avenir que la foi lui montre et dont l'espérance ne saurait le tromper, puisqu'elle a Dieu pour garant. Où donc sera le ridicule de sa conduite ?

Quant à l'impossibilité de pratiquer cette vertu, et que l'on objecte parfois, on pourrait toujours répondre à ses détracteurs : « Qu'en savez-vous ? » D'autre part, tous les climats ne sont pas également propres à l'éclosion de toutes les plantes, mais si vous jetez telle graine dans un terrain favorable, situé dans un milieu propice, la graine germera et vous pourrez cueillir la fleur. De même de cette vertu. Tous les milieux ne lui sont pas propices, mais elle se développera forcément dans les circonstances de temps et de milieu favorables. Il n'en faut pas plus pour qu'elle soit praticable. Que la conserver soit chose facile, nul jamais ne l'a dit, si, au contraire, tous affirment qu'il faut, pour y réussir, des efforts incessants et une vigilance qui ne se démente jamais. Heureusement pour l'âme, elle ne se trouve pas seule dans la lutte ; à ses côtés, se place la grâce, victorieuse quand elle est accompagnée du mépris pour l'idée mauvaise, de la prière et de l'esprit de mortification. Ces moyens ont suffi à des légions de

1. Cf. Bossuet, *Lettres à Mme de la Maisonfort*, t. IX, n° 15.

2. Cité par le duc de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements de Louis XIV*, t. III.

religieux. Bossuet en préconise l'emploi, nous assurant de leur infailibilité. Nous pouvons l'en croire.

Par le vœu de pauvreté, nous avons vu le religieux se débarrasser des liens extérieurs qui le retenaient fixé au sol et aux choses de la terre. Méritoire, et parfois même douloureux à soutenir, ce vœu ne fait que le mettre à l'abri d'inquiètes préoccupations. Il le décharge comme d'un lourd manteau, propre, tout au plus, à gêner ses efforts et paralyser ses mouvements. La matière du vœu reste extérieure à sa personnalité. Ce que le religieux sacrifie par son vœu de pauvreté, lui appartient ; soit. Mais, cette fortune, fruit de son travail personnel, ou résultat des efforts accumulés de ses ancêtres, est en dehors de lui-même.

Se donner soi-même, sa personne, son âme tout entière, ce rêve de tout amour généreux est le résultat des vœux de chasteté et d'obéissance. Ce dernier immole vraiment tout l'homme ; puisqu'il sacrifie le principe de toutes ses énergies, la cause déterminante de ses actes internes ; la volonté.

A ce moment, c'est-à-dire quand le vœu d'obéissance est venu s'ajouter aux deux autres, l'homme est vraiment religieux, lié à Dieu par les liens d'un amour que la mort ne saurait briser. « Vous n'ignorez pas, disait Bossuet, que l'obéissance ne soit ce qu'il y a de plus essentiel à la vie religieuse, c'est proprement ce qui en fait le fond (1). » Sans le vœu d'obéissance, en effet, eut-on fait celui de chasteté et de pauvreté, on n'est pas vraiment religieux. C'est l'enseignement de toute l'École, résumé par saint Thomas(2).

Rien d'étonnant à cela, si même, tout, dans la morale chrétienne se réduit, en dernière analyse, à l'obéissance. L'acte de foi, en effet, n'engage pas l'homme tout entier. Seul, l'hommage de la volonté s'inclinant par l'observation des commandements, prosterne l'homme total devant Dieu. Or, faire cet acte, qu'est-ce autre chose qu'obéir ?

L'obéissance du simple chrétien n'engage pas l'âme aussi complètement que le vœu du religieux. Elle nous laisse encore un vaste champ où peut se développer le libre arbitre, elle ne confisque pas l'âme tout entière. Dans le rayon, pourtant, où s'exerce son influence, on ne saurait impunément s'y soustraire.

1. Bossuet, *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 4, t. IX.  
2. Cf. *Summa theologia*, 2, 2<sup>æ</sup>, q. 186.

Base et fondement de la vie chrétienne ordinaire, l'obéissance ne l'est pas moins de la vie sociale. Obéir aux pouvoirs légitimement constitués, n'est pas un conseil donné par l'Apôtre, mais un ordre formel. La raison en est évidente. Il n'est pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu. Lui résister est donc s'opposer à Dieu, qui a voulu que tout, dans la nature, fut réglé par des rapports aussi harmonieux qu'hierarchiques. Le révolté qui méprise l'autorité, brave le pouvoir, se met en état de rébellion contre lui, sort donc de l'ordre. Il refuse de faire partie de la famille sociale, d'y prendre sa place au rang que lui feront ses facultés et son travail ; il veut être seul. Que l'anathème prononcé contre l'homme isolé le frappe donc. Stérile, car l'unité ne multiplie pas ; s'il devient dangereux et malfaisant, la société a le droit de se défendre contre lui, et de le frapper au nom de l'autorité, qu'on ne peut impunément violer.

S'il en est ainsi dans l'ordre social, si l'obéissance y est vertu autant que mérite, de quel droit viendrait-on empêcher un homme d'ajouter aux lois générales qui le gouvernent, des lois plus assujettissantes qu'il consent volontiers à subir ? Cet homme, épris du désir du mieux, a contemplé le grand modèle, le Christ. Il l'a vu, soumis à toutes les prescriptions minutieuses de la loi judaïque, fidèle à tous ses rites, et du berceau à la croix, obéissant toujours. Pour l'imiter de plus près, cet homme veut alors se soumettre, lui aussi, à des commandements qui détermineront ses actes jusqu'au moindre détail, à des préceptes qui prendront sa vie dans le réseau d'une règle minutieuse et austère. Il abdique sa volonté. Quel droit viole cet homme ? Aucun. Soumis au pouvoir légitimement établi dans sa patrie, — il le doit sous peine de péché — les prescriptions nouvelles qu'il s'impose ne gênent le droit de personne, ne sont pas contraires à la morale. Le devoir de le laisser libre s'impose donc à tous. Céder de son droit, n'a jamais été réputé comme un crime. Le religieux, par son vœu d'obéissance, ne fait pas autre chose. On peut le plaindre, si on veut, mais non pas l'empêcher de se lier par vœu.

D'autant que l'entreprise dans laquelle il s'engage va le courber sous de pénibles obligations. Il ne gênera personne ; lui seul, sera dans les entraves. Et quelles entraves ! Écoutons Bossuet : « Je demande de vous, mes Sœurs, une obéissance et soumission d'esprit parfaite. Il faut prendre ce glaive, dont Jésus-Christ parle dans son Évangile, cette épée, ce couteau à deux tranchants qui

divise le corps d'avec l'esprit ; qui coupe, qui tranche, qui sépare, qui anéantisse la volonté, le jugement propre... Ces paroles sont bientôt dites et sont plus aisées à dire qu'à faire. Mais il faut que le sacrifice soit entier ; il faut que l'holocauste soit parfait (1). » Que l'esprit tout entier soit donc engagé dans l'obéissance. « Obéissez à vos supérieurs, avec un esprit de douceur, d'humilité et de soumission parfaite, sans murmure ni chagrin. En toutes choses, soumettez votre jugement à celui de l'obéissance, avec une entière docilité, ne donnant point lieu à votre esprit propre de raisonner et de réfléchir sur ce que les supérieures vous ordonnent. Obéissez-leur comme à Jésus-Christ (2). »

Cette dernière injonction nous aide seule à accéder à un autre conseil de Bossuet, disant à Mme du Mans : « Mettez la foi et l'obéissance à la place de la raison (3). » Le conseil serait bien dur, si l'obéissance religieuse nous soumettait à un homme ! La raison, don de Dieu, est d'un prix si haut, que nul n'a le droit de nous en demander le sacrifice, en son nom personnel. Quelle que soit la supériorité intellectuelle de nos semblables, l'étendue de leur génie, nous sommes toujours libres dans notre for intérieur de garder les revendications suggérées par notre raison ; à elle doit rester le dernier mot. Seul, Dieu, ou ceux qui commandent en son nom, peuvent nous demander d'aliéner son libre exercice.

Le supérieur religieux est dans ce dernier cas. Désigné par l'élection de ses pairs, du jour où il est investi de l'autorité, le supérieur devient comme un temple. « Dieu pose en lui son pouvoir, sa raison, sa force. Tout supérieur devient ainsi une sorte de sacrement humain dont les apparences, il est vrai, restent comme celles de l'Eucharistie, petites, fragiles et misérables, mais qui, comme celles du pain consacré, contiennent réellement Dieu pour le transmettre aux hommes (4). » Cet homme, si haut placé au-dessus de ses frères, n'est pas digne d'envie cependant. Il serait plutôt à plaindre. S'il est grandi, c'est pour devenir capable de porter un fardeau plus lourd. Non seulement, en effet, comme le remarque Bossuet (5), « ils deviennent soumis à la loi comme les autres, mais ils deviennent effectivement les

1. Bossuet, *Conférences aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

2. *Quatrième exhortation aux religieuses Ursulines de Meaux*, t. VII.

3. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, t. IX, n° 122.

4. C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, XI.

5. *Sermon sur les obligations de l'état religieux*.



serviteurs de tous ceux à qui ils sont obligés de commander ». — « Le supérieur doit s'accommoder aux humeurs des autres, parce qu'on doit rendre l'obéissance non seulement ponctuelle, mais volontaire : parce qu'on doit non seulement régir, mais guérir les âmes : non seulement les conduire, mais les supporter (1). » Dans un autre endroit, Bossuet développe plus longuement encore toutes les obligations du supérieur qui doit « se faire tout à tous », et il conclut en disant : « Jugez, si ce ministère est pénible et s'il vous convient d'être cause par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume (2). »

Plus d'une fois peut-être, en effet, au fond de l'âme du religieux, fomentera comme un levain de rébellion, « un murmure, un caquet intérieur », disait Mme du Mans. « Ce murmure est le plus souvent involontaire et de ceux qu'il faut laisser écouler comme l'eau, sans s'entêter à le combattre (3). » Mais s'il devient plus violent, par suite des découvertes si faciles à l'œil scrutant son prochain ; s'il s'appuie sur des faits certains et révélateurs des défauts du supérieur, et ce cas n'est pas chimérique, car il reste homme, tout en étant placé à la tête de ses frères ; un nouveau sacrifice s'impose alors au religieux. Bossuet en marque toute l'étendue. Trop versé dans la connaissance de l'homme pour essayer d'en imposer au nom d'une perfection chimérique, notre moraliste n'hésite pas à reconnaître qu'on peut rencontrer des supérieurs, pour le moins fâcheux, qui peuvent même abuser de leur autorité. « J'en conviens, dit-il, mais s'ils en abusent, tant pis pour eux. Ce qui est caprice dans le supérieur, par rapport aux règles de son ministère, est, par rapport à vous, selon les intentions de Dieu, une occasion de vous humilier et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute, mais il ne la fait qu'à cause que Dieu l'a permise pour votre bien. » Souvent, les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus (4).

S'élever à une pareille hauteur et se maintenir dans une telle sérénité de sentiments, n'est pas chose commune. Mais ne l'oublions pas ; Bossuet parle à des âmes d'élite, et leur tient le langage sévère de la perfection.

1. Bossuet, *Panégryrique de saint Benoît*, t. VII.

2. *Sermon sur les obligations de l'état religieux*.

3. *Lettres à l'abbesse et aux religieuses de Jouarre*, n° 74.

4. *Sermon sur les obligations de l'état religieux*.

Les rapports voulus par l'obéissance ne sont pas les seuls qu'on doit entretenir avec son supérieur. Restent les rapports de la vie commune et des rencontres journalières. Quel esprit y apporter ? Bossuet répond d'un mot qui élève la question : « Les supérieurs sont des fontaines publiques, il ne faut pas les empoisonner (1). » Cette restriction imposée, et elle suffit à sauvegarder les intérêts du prochain, avec eux il faut avoir pleine expansion : « Tout leur dire, des demi-explications ne font qu'embarrasser les affaires, et donner lieu à des mouvements irréguliers (2). » Bien plus, dans ces relations, Bossuet recommande « un air de sincérité et de cordialité, sans qu'il paraisse rien de forcé ni d'affecté (3) ». Aucun détail n'a échappé à Bossuet, pas même ces habiletés déployées parfois pour faire entrer un supérieur dans ses vues et rendre l'obéissance illusoire en lui enlevant ce qu'elle pourrait avoir de pénible. « Il ne faut plus, disait-il, aux religieuses de Coulommiers, que chacune de vous veuille faire en tout à sa volonté, et que votre soin soit de faire entrer les supérieurs dans vos sentiments, mais d'entrer dans les leurs. C'est là que réside la perfection aussi bien que le repos, et tout le reste n'est qu'illusion et vaine agitation d'esprit (4). »

Si pourtant, et malgré tout, ce qui est encore bien humain : le supérieur, mal informé ou égaré par ses préventions, traite son inférieur avec aigreur, l'accuse même injustement, que faire ? La réponse était pratique pour Mme d'Albert et sa sœur, en face de leur abbesse à Jouarre. « Pour vous, répond Bossuet, la vérité et la patience sont votre refuge, avec l'assurance de mon autorité (5). » Le recours à l'autorité supérieure n'est pas interdit au religieux. Il y trouve une protection contre des vexations possibles, un moyen de sortir de situations que peuvent rendre pénibles la rencontre de caractères, peu faits pour vivre en harmonie. La vie du religieux, courbé sous le joug d'une obéissance « ponctuelle et inviolable », n'est pas toujours à l'abri des contradictions humaines. Mais ce n'est pas pour mener une existence plus commode, c'est, au contraire, pour porter la croix avec toutes ses aspérités qu'il a dit adieu au monde.

1. *Deuxième exhortation aux religieuses Ursulines.*

2. *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. IX, n° 29.

3. *Id.*, *ibid.*, n° 143.

4. *Lettres à des religieuses de différents monastères*, n° 7.

5. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 10.

Sa vie obéissante et sacrifiée a pourtant des avantages, et Bossuet, censeur rigide quand il s'agit de ses obligations, cède au lyrisme le plus ardent, quand il les célèbre. « Ne craignez rien, écrit-il à Mme d'Albert, je réponds toujours à Dieu pour vous. Que l'obéissance a de grands effets ! vous n'avez rien à craindre encore un coup, en agissant dans cet ordre. Que Dieu est grand, et que ses opérations dans les âmes sont merveilleuses. Elles s'appliquent par l'obéissance : c'est la mère des vertus et le remède certain pour éviter les illusions ! (1) » Le fruit principal de l'obéissance « est de tenir l'âme en repos (2) ». Le vœu d'obéissance, marque suprême d'une volonté docile aux ordres de Dieu, et prête à tous ses commandements, assure à l'âme cette paix promise sur le berceau du Christ. Contre les tentations, l'obéissance est le grand remède ; il n'y en a pas d'autre contre le scrupule (3). Elle seule peut faire tomber les illusions si dangereuses dans la piété. « Vous auriez à craindre l'illusion, si vous agissiez sans conduite et hors de l'ordre de l'obéissance : ne craignez rien en obéissant (4) », dit toujours notre auteur. Elle vaut mieux que les austérités, et en tient lieu, quand par obéissance on prend des accommodements avec la règle et ses rigueurs. Sur ce point, Bossuet est formel. « Vous ne pouvez pas pratiquer plus d'observances que vous en faites : je vous donne le mérite de l'obéissance dans toutes celles dont vous vous privez par mon ordre (5). » A cette vertu même, est subordonnée la réception de l'Eucharistie. « Pour ce qui est du profit spirituel, s'il fallait qu'il répondit exactement à l'efficace naturelle de l'Eucharistie ; nul ne serait jamais assez digne d'en approcher : ainsi il faut vous régler là-dessus par l'obéissance, elle est une des plus grandes parties des remèdes spirituels (6). »

Toute cette doctrine de Bossuet est aussi consolante que rationnelle. L'âme obéissante s'est confiée entièrement à Dieu, que peut-elle craindre ? La sécurité, le calme le plus absolu, la tranquillité la plus complète sont le résultat du vœu qui ne nous engage si entièrement, que pour nous rendre absolument heureux.

1. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 186.

2. *Lettres* à des religieuses de différents monastères, n° 54.

3. Cf. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 49.

4. Id., *ibid.*, n° 108.

5. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 94.

6. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 62.

Bossuet avait donc bien raison de recommander l'espérance à ces âmes défendues par leurs vœux contre une foule d'ennuis, mais dont la délicatesse de conscience s'alarmait si facilement pour un rien. Le faire, sans jamais sortir des limites de la plus sévère orthodoxie, était d'autant plus nécessaire en ce moment, qu'un orage menaçait non seulement les couvents, mais l'Église. Il nous reste à suivre le grand évêque dans cette nouvelle lutte qui remplira ses dernières années.

## CHAPITRE VI

### QUERELLE DU QUIÉTISME

Génie pratique, doué d'une volonté énergique, Bossuet, directeur des âmes, pousse surtout à l'action. La piété raisonneuse, « habile à chimériser (1) », n'est pas plus son fait, que celle qui se perd en des raisonnements infinis. Il la tient pour suspecte. Voir ce qui est pratique, le réaliser dans la mesure du possible, ne jamais oublier « l'incompréhensible sérieux de la piété chrétienne » ; tout est là.

Doctrines terre à terre, dira-t-on. Nous le voulons croire. Mais elle est du moins bien proportionnée à la faiblesse humaine. A ce titre, on ne peut la blâmer. Elle ne tient pas assez compte des âmes d'élite, aux dispositions ardentes et généreuses. Peut-être encore. Qu'on y songe cependant ; ce n'est pas l'élite seule qui doit être sauvée, si Dieu veut que ce soient « tous les hommes ». C'est donc pour eux tous qu'il faut écrire, quand on traite de questions intéressant le salut éternel. C'est à la généralité qu'il faut s'adresser, elle qu'il faut persuader et convaincre. L'élite saura toujours développer à son profit les conseils donnés à tous. A la voir toute seule, on court le grand risque de sacrifier le grand nombre, d'autant plus digne de pitié, qu'il ne saurait pas se faire son chemin si on le négligeait.

Dans les divers genres de littérature profane, qu'on écrive, en réalité, pour un petit nombre d'hommes, la chose est possible. En tout cas, sans dangers. La gloire de l'écrivain s'étendra moins

1. Bossuet, *Réponse* à quatre lettres de M. de Cambrai.



loin peut-être ; mais le niveau général de la moralité et de la conscience humaine n'en sera pas, fatalement, abaissé. Le résultat est tout différent, quand on s'occupe des intérêts sociaux et des devoirs de la conscience ; car tout le monde est obligé par les uns, engagé dans les autres. C'est donc la foule, ce *vulgum pecus* (1), si dédaigné d'Horace, que doivent instruire les auteurs des ouvrages de spiritualité. Cette obligation ne rendra pas leur tâche plus facile. Tout au contraire. Mais ils n'ont pas le droit d'oublier qu'ils sont les apôtres d'une doctrine prêchée à tous par le Christ, et annoncée d'abord aux pauvres.

Bossuet a su y penser toujours. Dans le siècle aristocratique du grand roi, jamais il n'a perdu le contact avec la foule. Si on excepte ses oraisons funèbres, composées uniquement pour des circonstances particulières et un milieu bien déterminé, ses discours sont toujours à la portée des intelligences les plus ordinaires. Ses lettres de spiritualité surtout sont d'une grande simplicité : leur naturel parfait, et, si on l'osait dire, la bonhomie de leur allure, en font une lecture accessible aux esprits les moins cultivés.

Ce mérite n'est pas seulement dans la manière de dire, il est aussi dans les moyens indiqués pour parvenir à la perfection.

La foule n'a pas assez de loisirs pour raisonner et surtout pour « trouver des subtilités et faire qu'on se défie de Dieu (2) ». Aller bonnement, simplement, soumis à la volonté de Dieu « source où tout est compris et d'où tout dérive (3) », sera toujours pour elle le moyen le plus simple, et partant le meilleur.

Bossuet n'en a jamais préconisé d'autres. Et, parce qu'ils étaient simples, et que tous pouvaient les comprendre, Fénelon un jour en prit occasion pour le lui reprocher. La riposte ne se fit pas attendre. « Nous n'enseignons pas des mystères pour de prétendus parfaits, que le commun des chrétiens doive ignorer, dit Bossuet ; nous parlons au peuple. Où il s'agit d'instruction, l'on ne connaît point de populace, toutes les âmes rachetées sont de même prix en Jésus-Christ, et la mesure de leur valeur est dans la commune rançon de son sang (4). » Dans cet enseignement adressé à tous, Bossuet ne consultera pas son génie si vif et si pénétrant, il ne croira pas même aux résultats de sa

1. Horace, *Odes*, liv. III, 1.

2. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 140.

3. *Id.*, *ibid.*, n° 216.

4. Bossuet, *Dernier éclaircissement à M. de Cambrai*.

propre expérience. Le génie s'égare, l'expérience peut n'être pas assez éclairée. « Il y a une règle sûre et invariable pour juger de toutes ces choses, qui est l'Écriture sainte et la Tradition (1). » Juger en dehors de cette règle, ou seulement la négliger, c'est volontairement s'exposer à de graves méprises et à des erreurs.

Or, voilà que tout d'un coup des bruits étranges se répandent. Une femme prêche une nouvelle doctrine, annonce un nouveau moyen d'arriver à Dieu, de se perdre en lui, par la plus mystérieuse des unions. De grands mots sont prononcés, on réclame le retour aux théories des anciens mystiques, ignorées des scolastiques « qui ne savent ce que c'est que de se perdre en Dieu (2) ». La science n'est plus de saison, l'expérience personnelle doit désormais décider de tout, et cette expérience, seuls la peuvent faire les spirituels et les parfaits. Déjà la maison de Saint-Cyr est bouleversée par cette doctrine. Mme de Maintenon s'émue, consulte Bossuet. En même temps, et dans le plus grand secret, elle interroge Bourdaloue, Joly, supérieur général des prêtres de Saint-Lazare, Tiberge et Brisacier, supérieurs des Missions étrangères, et Tronson. La haute situation des personnages dont on attend l'avis peut donner une idée de la gravité du mal.

Il commençait à infecter les couvents. Bossuet a travaillé longtemps pour y faire renaitre le calme et refleurir la piété. Au moment où il pouvait, sans trop se flatter, espérer avoir réussi, voici qu'arrivent une foule de questions pressées, anxieuses. Les pauvres religieuses sont émues. Elles aimaient le Christ Jésus d'un amour ardent, s'attachaient à lui sans opposer ses deux natures, et on vient leur dire que cet amour est au moins imparfait, s'il n'est pas près d'être criminel (3). Voilà donc de nouvelles causes de trances et d'ennuis !

Dans l'œuvre de pacification de Bossuet, tout sera donc à recommencer ! Il a soixante-cinq ans. Sa lutte avec Jurieu est à peine terminée. Descendu de la brèche, il aurait le droit de prendre un repos bien légitime. Et c'est à cette heure que le grand évêque va se trouver engagé dans une des luttes les plus violentes qu'il ait jamais eues à soutenir. Son adversaire ne sera plus un ennemi sorti du milieu d'une confession adverse, mais un antagoniste parti du même point que lui. Avec Jurieu, con-

1. Bossuet, *Instructions sur les états d'oraison*. Préface, I.

2. Id., *ibid.* Préface, II.

3. Cf. *Lettres à la Sœur Cernau*, t. IX, n° 96.

troversiste digne de lui, mais membre d'une religion différente, Bossuet pouvait ne pas mesurer ses coups. Avec Fénelon, tout change. Habile argumentateur, esprit subtil et pénétrant, son égal dans la hiérarchie depuis sa promotion à l'épiscopat, cet adversaire est un ami de longue date. Un parti puissant le soutient à la Cour, et il ne manque aucune occasion de proclamer bien haut son amour pour l'Église et ses dogmes. La face du combat est absolument différente. Et Bossuet ne peut se dérober aux périls de cette nouvelle lutte. « Il y va du tout pour la religion (1). »

« Nous ne pouvons ni ne voulons raconter par le détail toute cette querelle. Le travail a été fait bien des fois. Mais si nous n'avons pas à le refaire, nous ne pouvons laisser Bossuet sous le coup de plus d'un reproche, soit d'ignorance, soit de brutalité dans la lutte et presque de mauvaise foi dans les diverses péripéties d'une action qui remplit les dernières années de sa vie. Ce n'est pas nous écarter de notre sujet, mais bien y rentrer tout au contraire pleinement, si, dans cette dispute, il « s'agissait du fond de la piété, de la règle de l'Évangile, en un mot, de l'essence du christianisme (2) ».

On reproche à Bossuet d'avoir soulevé un débat irritant « pour des infiniment petits qui fatiguaient les yeux des examinateurs romains et qui ne pouvaient guère produire que des thèses dans l'Église et des chansons dans l'État (3) ». Les thèses furent soutenues ; les chansons écrites et chantées, mais en dépit des termes irrévérencieux que ces dernières affectent, disant :

Contre Cambrai, de Meaux chicane :  
 Quoi ! pour des contes de peau d'âne,  
 Fallait-il en venir aux mains ?

nous n'en persistons pas moins à croire que Bossuet avait raison. Il voyait loin, car il voyait de haut.

Le passager, dans son inexpérience des choses de la mer, est parfois tout surpris de voir les précautions prises contre un orage qu'il ne soupçonne guère. Le soleil darde ses rayons les plus chauds, les flots balancent à peine le navire. Pour un peu, il trouverait hors de saison les précautions prises par le capitaine. Il le croit ainsi, du moins. Mais le vieux marin a vu à

1. Bossuet, *Préface sur l'Instruction pastorale*, sect. I, 1, t. V.

2. Id., *Réponse aux préjugés décisifs pour M. de Cambrai*, V, t. V.

3. De Maistre, *Eglise gallicane*, I, II, ch. xi.

l'horizon poindre un nuage. Il n'est pour le passager qu'une distraction et un charme de plus. Dans un instant, cependant, ce nuage grossira, passera en rafale sur le navire, le passager s'estimera heureux des précautions qu'il raillait peut-être il y a quelques minutes.

Ainsi du quiétisme. Ce nuage était gros de tempêtes. Les formules d'ironie sont impuissantes en face des faits historiques. Querelles de moines ! disait Léon X en apprenant la dispute de Luther et de Tetzel. Cette querelle, futile au début, peut-être, devait pourtant détacher de Rome la moitié de l'Europe. Bossuet prévoyait dans le quiétisme un danger de même nature. Qu'on l'entende, si on en doute, écrire à son neveu : « Courage et patience ; vous travaillez pour la cause de l'Église : il s'agit d'exterminer une corruption et une hérésie naissante (1). » Quelques jours auparavant, il venait de lui dire : « Si je mollissais dans une querelle où il y va de toute la religion, ou si j'affectais des délicatesses, on ne m'entendrait pas, et je trahirais la cause que je dois défendre (2). » Les amis de Fénelon lui reprochaient alors de montrer trop d'ardeur contre son adversaire.

Ce langage, dira-t-on, ne prouve rien ; car il s'adresse à l'homme qui avait pris parti contre Fénelon avec une partielle acrimonie. Admettons-le pour un moment. Pourra-t-on récuser les paroles de Bossuet à un évêque, M. de la Broue ? Avait-il, dans le cas, intérêt à grossir le débat, à lui donner une importance qu'il n'avait pas ? Il écrit pourtant : « Ceux qui ne voient pas le fond, prennent ceci pour des pointilles (3). » Au cardinal d'Aguirre, particulièrement agressif contre lui, et tout porté à le trouver excessif, Bossuet écrivait : « Il est de la dernière conséquence qu'on donne le dernier coup au quiétisme, qui, avec de belles paroles, réduit la piété à des choses vaines, la fait consister en phrases, en rabat tous les motifs, et pose des principes d'où l'on tire des conséquences affreuses (4). » Enfin, à Tronson, un ami dévoué de Fénelon, il dit aussi : « Prions pour les périls de l'Église, attaquée plus finement que jamais sous prétexte de piété (5). »

C'est bien de piété qu'il s'agissait ; mais comme l'a justement remarqué un théologien : « Ce ne fut pas une simple discussion

1. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, t. IX, 413.

2. Id., *ibid.*, n° 92.

3. Id., *ibid.*, n° 82.

4. Id., *ibid.*, n° 81.

5. Id., *ibid.*, n° 9.



de mots, ni à de vaines subtilités mystiques, que Bossuet consacra cinq ans de sa vieillesse, et Fénelon plus que la moitié de sa vie et de ses œuvres. Il s'agissait de préciser la nature de la charité et de l'oraison, qui sont les principes de la vie chrétienne ; il fallait déterminer les rapports de l'âme avec Dieu, du fini avec l'infini, examiner les mystères de l'activité humaine sous l'action toute-puissante de la grâce, et établir que l'âme ne s'anéantit pas par son union avec la divinité, mais qu'elle subsiste dans ce qu'elle a de meilleur et de plus pur (1). »

Bossuet, du reste, a signalé chacune des erreurs des nouveaux mystiques, laissons-lui la parole.

« Pour les connaître, nous vous avertissons, en Notre-Seigneur, d'observer ceux qui affectent dans leurs discours des élévations extraordinaires, et de fausses subtilités dans leur oraison.

« Premièrement, lorsque, sous prétexte d'honorer l'essence divine, ils excluent de la haute contemplation l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et non seulement ils éloignent cette sainte humanité, mais encore les attributs divins, ils éloignent par la même raison les trois personnes divines.

« Un second effet de l'élévation affectée de ces nouveaux mystiques, est de marquer envers Dieu, comme une fausse générosité et une espèce de désintéressement qui fait qu'on ne veut plus lui demander rien pour soi-même, pas même la rémission de ses péchés, l'avènement de son règne, et la grâce de persévérer dans le bien, d'opérer son salut.

« Pour troisième moyen de connaître ces faux docteurs, nous vous donnons le nouveau langage qui fait consister la perfection à supprimer tous les actes, notamment ceux que le chrétien excite en lui-même avec le secours de la grâce prévenante : pour ne laisser aux prétendus parfaits qu'un seul acte produit une fois au commencement ; qui dure ensuite sans interruption et sans besoin de le renouveler, jusqu'à la fin de la vie, par un consentement qu'on nomme passif : au préjudice du libre arbitre et des actes qu'il doit produire par l'exprès commandement de Dieu.

« Vous aurez pour quatrième marque de cette doctrine outrée, les manières de parler dont on y use sur la mortification et

1. Ch. Libouroux, *Controverse entre Bossuet et Fénelon*, Thèse pour le doctorat en théologie.

sur l'application aux exercices particuliers des autres vertus, en les faisant regarder comme des pratiques vulgaires et au-dessous des parfaits.

« Enfin, un cinquième effet de la doctrine que nous voulons vous faire connaître, est de ne louer communément que les oraisons extraordinaires : y attacher la perfection et la pureté : y attirer tout le monde avec peu de discernement, comme si on s'en pouvait ouvrir l'entrée par de certaines méthodes qu'on propose comme faciles à tous les chrétiens (1). »

Nous comprenons mieux, après cet exposé, une lettre de l'abbé de Rancé. C'est un contemporain, très savant dans la matière, on ne saurait récuser son témoignage. Il écrivit à Bossuet : « Si les chimères de ces fanatiques avaient lieu, il faudrait fermer le livre des divines Écritures, laisser l'Évangile, quelques saintes et quelques nécessaires qu'en soient les pratiques, comme si elles n'étaient d'aucune utilité : il faudrait, dis-je, compter pour rien la vie et la conduite de Jésus-Christ, tout adorable qu'elle est, si les opinions de ces insensés trouvaient quelque créance dans les esprits (2). »

Le grand évêque redoutait les mêmes conséquences. Il voyait le faux mysticisme sortir du mysticisme raffiné, les dogmes et les préceptes de la religion s'évaporer et se perdre dans des commentaires subtils. Sous couleur de pur amour, d'amour désintéressé, il sentait l'indifférence religieuse s'insinuer dans le monde. En effet, « si pour les personnes qui ont le goût de la spiritualité, le quiétisme de Fénelon se résout sans grand péril en subtilités ingénieuses, pour le vulgaire et pour les dévots grossiers, il était fort à craindre qu'il ne se résumât en deux mots, inaction et fatalité (3). » Dès lors, comme l'a fort bien remarqué Tabaraud, « si ces conséquences avaient une liaison intime avec le principe, si elles en étaient bien déduites, si le principe et les conséquences formaient dans ce système un tout indivisible, ne devait-on pas en conclure que le système en lui-même était faux, qu'il était effrayant, selon l'expression de Bossuet (4) ».

1. Bossuet, *Ordonnance sur les états d'oraison*, t. V.

2. 14 avril 1697.

3. L. A. Bonnel, *Controverse de Bossuet et de Fénelon sur le quiétisme*. Mâcon, 1850.

4. Tabaraud, *Supplément aux histoires de Bossuet et de Fénelon*. Paris, 1822.

Mais peut-être, comme l'a dit un éditeur de Fénelon, l'évêque de Meaux a excédé dans les procédés, en poursuivant avec outrance un collègue, hier encore son ami; en se laissant aller à des violences suggérées par le besoin de la victoire, inspirées par la jalousie envers un confrère à qui semblait promis le plus bel avenir? (1) Bossuet, habitué jusqu'à ce jour à être considéré comme le représentant et le défenseur de l'orthodoxie dans l'Eglise de France, a-t-il craint un moment de voir échapper de ses mains un sceptre dont quarante ans de luttes et de travaux lui garantissaient la possession? La faction puissante qui s'agitait derrière lui, l'a-t-elle forcé à porter des coups plus rudes qu'il n'aurait voulu! Mme de Clèves, princesse Palatine, semblerait le laisser croire. « Je vous assure, écrivait-elle, que cette querelle d'évêques n'a trait à rien moins qu'à la foi; tout cela est ambition pure; on ne pense presque plus à la religion, il n'en reste que le nom (2). »

Nous n'avons pas voulu diminuer l'importance de l'objection. Elle est sérieuse. M. Brunetière, avec le talent qu'il apporte à toutes ces recherches sur le fond des choses, a répondu en partie à ces reproches. On peut encore, peut-être, trouver à glaner après lui.

Dans une étude de cette nature, il faut d'abord se garder de tout parti pris, se débarrasser de tout préjugé. Ils abondent dans la matière.

Longtemps, le prestige qui s'attache en France à tous les malheureux, notre propension naturelle à glorifier les vaincus, et, surtout, l'aurole qui entourait le grand nom de Fénelon, « le cygne de Cambrai, le doux Fénelon », comme on l'appelait, ont égaré l'opinion. Aux théories, mal comprises, de l'absolutisme de Bossuet, on opposait le plan de gouvernement proposé par Fénelon, et où il demandait la convocation des États généraux. Des « tables de Chaulnes », c'est tout ce qu'on avait voulu retenir. Fénelon apparaissait comme un philanthrope, une sorte de précurseur de Jean-Jacques Rousseau; tandis que son rival héritait de toutes les haines vouées à la monarchie absolue, qu'il semblait symboliser.

Il serait temps de revenir à un jugement plus équitable. M. Nisard, dans son *Histoire de la Littérature française*, et

1. Aimé Martin, *Etude sur la vie de Fénelon*. Edit. Lefèvre.

2. Cité par F. Brunetière, *Etudes critiques*, 2<sup>e</sup> série. Paris, Hachette.

M. Brunetière après lui, ont commencé à retrouver la vérité. Leurs jugements peuvent ne pas plaire à tous ; ils ont du moins l'avantage d'avoir rappelé l'attention sur un problème qu'on avait toujours résolu, en mettant tous les torts du côté de Bossuet.

Un exposé sommaire des faits nous permettra, peut-être, de savoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans la légende formée autour de ces débats. « N'en croyons que les faits, ils portent toute la lumière avec eux (1). »

Et d'abord, — la chose nous semble digne de remarque, — ce n'est pas Bossuet qui a évoqué à son tribunal une affaire qui regardait l'archevêque de Paris, puisque, dans ce diocèse surtout, les ouvrages de Mme Guyon s'étaient répandus. Ce n'est pas lui non plus qui, le premier, a découvert et signalé le danger du nouveau quiétisme, mais bien l'évêque de Chartres, Godet des Marais, directeur de Mme de Maintenon. Sur tous ces points, nous avons le témoignage de Bossuet lui-même (2).

Bien mieux, ce n'est qu'avec répugnance qu'il accède au désir du duc de Chevreuse, et consent à examiner lui-même la doctrine et les écrits de Mme Guyon (3).

Après une étude attentive de ces ouvrages, le bon sens de Bossuet, autant que son orthodoxie, furent choqués. Il défendit à Mme Guyon de plus parler de visions, ni des communications extraordinaires de grâces dont elle se disait le canal. L'examen de ses écrits terminé, Bossuet eut une conférence avec Mme Guyon, chez les religieuses du Saint-Sacrement de la rue Cassette. Le cardinal de Bausset nous dit « qu'après y avoir célébré la messe, il la communia de sa propre main (4) ». Nous n'avons pu retrouver sur quel document s'appuie l'historien, pour fixer la date du 30 janvier 1694. Cette assertion semble même contraire à un passage de la *Relation sur le quiétisme* (5), où Bossuet affirme que, dès le commencement de l'année 1694, il déclara à Mme Guyon : « qu'avec une telle doctrine, il ne pouvait plus lui permettre les saints sacrements et que sa proposition était hérétique ». Quoi qu'il en soit, la nouvelle prophétesse promit de se soumettre pleinement. Tout aussitôt, Bossuet eut avec Fénelon une conférence dans son appartement

1. Lanson, *Bossuet*. Paris, Lecène-Oudin.

2. Cf. Bossuet, *Relation sur le quiétisme*, II<sup>e</sup> section, 7.

3. Cf. de Bausset, *Histoire de Bossuet*, liv. X, 7.

4. De Bausset, *Histoire de Fénelon*, liv. II, 16.

5. *Relation sur le quiétisme*, II, sect. 20.



de Versailles. « J'y entrai, nous dit-il lui-même, plein de confiance qu'en lui montrant sur les livres de Mme Guyon toutes les erreurs et tous les excès; il conviendrait avec moi qu'elle était trompée, et que son état était un état d'illusion... Je témoignai mon sentiment, assure-t-il, avec toute la liberté, mais aussi toute la douceur possible, ne craignant rien tant que d'aigrir celui que je voulais ramener. Je me retirai étonné de voir un si bel esprit dans l'admiration d'une femme dont les lumières étaient si courtes, le mérite si léger, les illusions si palpables, et qui faisait la prophétesse. Je ne songeais qu'à tenir caché ce que je voyais, sans pouvoir m'en ouvrir qu'à Dieu seul; à peine le croyais-je moi-même; j'eusse voulu pouvoir me le cacher; je me tâtais pour ainsi dire moi-même, en tremblant, et à chaque pas, je craignais des chutes après celles d'un esprit si lumineux (1). »

Jusqu'à présent, rien ne paraît de la dureté de Bossuet. A la date du 4 mars, il écrit à Mme Guyon une longue lettre (2). « Je puis vous assurer que vos écrits sont pleins de choses insupportables et insoutenables, ou selon les termes ou même selon les choses et dans le fond »; mais il ne s'y arrêtera pas, puisqu'elle « consent qu'on les brûle tous ». Il discute et réfute, pourtant, les affirmations de la nouvelle voyante, sur la prière qui n'est pas incompatible avec l'amour désintéressé, puisque « c'est la même chose de demander à Dieu de l'aimer toujours et de ne l'offenser jamais ». Il l'éclaire sur la vraie nature du libre arbitre « élevé par la grâce à des actes dont on est incapable de soi-même »; actes indispensables et très parfaits, bien que réfléchis. Il montre comment la foi, l'espérance, la charité, actes distincts, quoique bien unis dans le cœur des parfaits, ne peuvent se séparer dans l'acte d'abandon auquel poussaient les nouveaux quiétistes. Sans nier les inspirations particulières : « instincts, mouvements divers », il demande — et c'est d'un grand bon sens — qu'on les étudie, pour reconnaître leur origine; puis, catégoriquement, affirme qu'on ne peut vouloir faire de ces états absolument contingents et fugitifs, un état permanent auquel doive élever la nouvelle oraison. Le prétendre, serait en effet « encourir une censure inévitable ». On serait également dans l'erreur, en repoussant, à titre d'intéressés, l'accom-

1. Bossuet, *Relation sur le quiétisme*, sect. II, t. 5.

2. Id., *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 1.

plissement des « actes commandés par Dieu comme une partie essentielle de la piété ». Que si on s'appuie sur quelques mystiques, il faut prendre garde de ne pas transformer en règle ce qui n'est qu'une exception, et en tout cas, « plutôt les entendre avec un correctif (1) ».

Cette lettre nous montre, comme en abrégé, toutes les idées que Bossuet développera dans le cours de la lutte. On y chercherait en vain des preuves d'un absolutisme tyrannique. Après l'avoir lue, Mme Guyon accepta « le conseil de se retirer sans voir ni écrire à personne, autrement que pour ses affaires (2) ».

Une demande qu'elle adressa à Mme de Maintenon, vint, malheureusement, faire prendre aux débats une nouvelle orientation, et de confidentiels qu'ils étaient, si on peut dire, les rendre publics. Mme Guyon réclamait des commissaires moitié laïques, moitié ecclésiastiques, pour juger sa doctrine et ses mœurs. Avec un judicieux bon sens, Mme de Maintenon répondit à cette demande, qu'il valait mieux approfondir, une bonne fois, ce qui avait rapport à la doctrine; après quoi, tout le reste tomberait de lui-même. Le roi accepta pour commissaires ceux même qu'avait choisis Mme Guyon.

Aucun d'eux n'était hostile à Fénelon; M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, était même son ami de vieille date. L'évêque de Châlons, M. de Noailles, était l'oncle de la comtesse de Guiche, prosélyte très zélée de Mme Guyon. Bossuet s'était montré toujours très facile à entendre les explications de Mme Guyon, qui lui donnait du reste un témoignage de confiance, en choisissant pour sa résidence le couvent de la Visitation à Meaux. Elle y arriva, dans les premiers jours du mois de janvier 1695.

Rien ne semblait devoir empêcher les heureux résultats d'une conférence, où Mme Guyon ne comptait pas un seul ennemi. Fénelon lui-même en convenait, et, à ce moment, il avait si peu d'animosité contre Bossuet qu'il lui écrivit, presque coup sur coup, trois lettres, pour l'assurer de sa déférence. Être traité comme un petit écolier, se taire, se rétracter, s'accuser, même se retirer s'il avait manqué à l'Église; Fénelon était prêt à tout.

Pendant qu'il envoyait ces lettres, qu'on voudrait presque moins humbles et plus dignes, les commissaires choisis par Mme Guyon dressaient les articles d'Issy. Ils voulaient, non pas

1. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 1.

2. *Relation sur le quiétisme*, II<sup>e</sup> sect.

prononcer un jugement canonique, mais seulement fixer quelques principes exacts et précis qui préviendraient les abus qu'une fausse spiritualité prétendait faire de la doctrine du pur amour.

L'archevêque de Paris, malgré le secret qui entourait ces conférences, finit par apprendre ce qu'on y faisait. Pour ne pas se laisser gagner de vitesse, il condamna les ouvrages de Mme Guyon et du P. Lacombe.

Les conférences n'en continuèrent pas moins. Nous savons, par Bossuet lui-même, comment procédaient les commissaires-enquêteurs. « Après avoir lu tous les écrits, tant de Mme Guyon que de M. l'abbé de Fénelon, dit-il, nous dressions les articles où nous comprenions la condamnation de toutes les erreurs que nous trouvions dans les uns et dans les autres, pesant toutes les paroles, et tâchant non seulement à résoudre toutes les difficultés qui paraissaient, mais encore à prévenir par principes celles qui pourraient s'élever dans la suite (1). » Fénelon défendait pied à pied ses principes, envoyait incessamment à Issy de nouvelles explications, et proposait à Bossuet « de lui dire comme à un confesseur, tout ce qui pouvait être compris dans une confession générale de toute sa vie, et tout ce qui regardait son intérieur ».

Bossuet n'accepta pas cette offre. La seule proposition qui en fut faite, devait, sous peu, lui attirer de nombreux ennuis.

Sur ces entrefaites, le 8 février 1695, Fénelon était nommé à l'archevêché de Cambrai. Pas plus Bossuet que les autres commissaires ne firent opposition. L'entente était parfaite entre les juges et le nouvel évêque. « M. l'archevêque de Cambrai demeura si bien dans l'esprit de soumission où Dieu l'avait mis, que m'ayant prié de le sacrer, dit Bossuet, deux jours avant cette divine cérémonie, à genoux, et baisant la main qui le devait sacrer, il la prenait à témoin qu'il n'aurait jamais d'autre doctrine que la mienne (2). » Ce n'est pas tout, Bossuet, au même endroit, nous assure qu'il rendit à Fénelon tous ses papiers, ne voulant avoir contre lui « d'autre précaution que sa foi ». Agit-on ainsi avec un homme qu'on voudrait écraser? Le vieil adage *is fecit cui prodest*, est invoqué souvent pour prouver la culpabilité de l'accusé non clairement convaincu par le fait

1. *Relation sur le quiétisme*, III<sup>e</sup> sect., 8.

2. *Ibid.*, III<sup>e</sup> sect., 14.

matériel; mais on peut, également, l'employer pour établir son innocence.

Or, quel intérêt pouvait bien avoir Bossuet à humilier Fénelon? Aucun, absolument aucun. Il a vingt-quatre ans de plus que son jeune collègue, il est arrivé à l'apogée de sa gloire. La France entière le vénère comme l'oracle de sa foi. Ses ouvrages sont dans toutes les mains. Le roi le consulte, Mme de Maintenon le révère, et, depuis son sermon à leur réunion de 1682, les évêques, ses collègues, le regardent comme le premier d'entre eux.

Et l'on voudrait que, tout d'un coup, cet homme d'une modestie parfaite, — Ledieu, qui n'est pas toujours tendre pour lui, a fait, sur ce point, son éloge en plus d'un endroit — fut devenu jaloux d'un jeune prêtre? On voudrait, que, oublieux de leurs anciennes relations pleines de déférence et d'amitié, il fut devenu le persécuteur de celui que, malgré tout, il n'a jamais cessé d'aimer?

Quand on prend à partie un grand homme, il faudrait lui faire l'honneur de supposer, qu'il a au moins autant d'esprit pratique que le premier quidam venu pris au hasard dans la foule. Or Fénelon, à ce moment de notre récit, est précepteur du duc de Bourgogne, la famille Beauvilliers, toute-puissante à la Cour, le protège ouvertement; Mme de Maintenon lui accorde son amitié; un des sièges épiscopaux les plus importants par ses revenus et sa position géographique lui est dévolu. Il devient, par le fait, duc de Cambrai et prince du Saint-Empire. Et c'est alors, justement, que, poussé par la jalousie, Bossuet aurait entamé avec Fénelon une lutte inutile, et ravalé une question de principes à une mince querelle personnelle! A l'affirmer, l'absurde le dispute au ridicule. Nous n'avons qu'à passer.

Promu à l'épiscopat, Fénelon fut invité à signer les articles d'Issy. Ils étaient au nombre de trente. Le cardinal de Bausset (1) semble regretter qu'on n'ait pas admis aux conférences le nouvel archevêque. Manifestement, l'historien cède au désir de trouver Bossuet en faute. « Ce qui est vrai pourtant, c'est que Bossuet pécha plutôt par excès de bonne foi, et que Fénelon profita du changement survenu dans sa fortune, pour se montrer moins docile et pour poser en quelque sorte ses conditions (2). »

1. De Bausset, *Histoire de Fénelon*, liv. II, 24.

2. A. Bonnel, *De la controverse de Bossuet et de Fénelon sur le quiétisme*, ch. II.



Dans une déclaration du 22 juin 1694, il s'était engagé à souscrire, « sans équivoque ni restriction, à tout ce que M. Tronson déciderait avec Messieurs de Meaux et de Châlons, sur les matières de spiritualité, pour prévenir toutes les erreurs et illusions du quiétisme et autres semblables (1) ». Or, au mois de mars 1695, archevêque nommé, il écrivait : « qu'il signerait les articles par déférence, contre sa persuasion; mais que si on voulait y ajouter certaines choses, il était prêt à les signer de son sang (2) ». Fallait-il donc recommencer une enquête où Fénelon avait pris part, sinon de vive voix, du moins par écrit; par la seule raison que l'archevêque de Cambrai oubliait les promesses du simple prêtre? Les commissaires ne le pensèrent point. « Nous trouvâmes plus à propos, dit Bossuet, de remettre les articles entre ses mains, afin qu'il pût les considérer durant quelques jours (3). » Fénelon apporta, alors, des restrictions à chaque article, qui en éludaient toute la force et dont l'ambiguïté les rendait non seulement inutiles, mais encore dangereux (4). Par déférence pour ses observations, les commissaires consentirent pourtant, à adopter, sur certains points, une rédaction un peu différente et à ajouter quatre articles nouveaux; on les intercala avec les trente déjà proposés, et Fénelon déclara que, dès ce moment, il était prêt à les signer de son sang. Les quatre commissaires, entièrement réunis de sentiments, signèrent à Issy les trente-quatre articles le 10 mars 1695.

Encore une fois, de quel côté est l'obstination? Du quel la tolérance?

Malheureusement, les quatre articles nouveaux devaient forcer à recommencer tout le débat. De quelques concessions arrachées par le désir de la paix, Fénelon saura, en effet, tirer de quoi fonder tout un système. En attendant, comme on l'a remarqué fort justement, « il put signer ces articles sans renoncer à aucune de ses aspirations, et Mme Guyon s'y soumettre sans abandonner aucune de ces ambitions épithalamiques; rester l'épouse du Christ enfant, et s'appliquer elle-même la description apocalyptique de la femme parée du soleil et de douze étoiles (5) » :

1. Déclaration signée par l'abbé de Fénelon, *Œuvres complètes*, t. IV. Lebel, Versailles.

2. Cité par de Bausset, *Histoire de Fénelon*, liv. II, 24.

3. Bossuet, *Relation sur le quiétisme*, III<sup>e</sup> sect., 12.

4. Id., *ibid.*

5. M. Matter, *Le mysticisme en France au temps de Fénelon*, c. XII. Paris, Didier.

Toujours retirée à Meaux, Mme Guyon souscrivit aux articles. Cette soumission lui valait une attestation de Bossuet qui se déclarait satisfait de sa conduite (1). Le même acte l'autorisait à sortir de Meaux pour entreprendre une cure aux eaux de Bourbon. « J'ai fait à son égard, écrivait Bossuet, tout ce que demandait l'ordre de la discipline; je ne juge point du cœur (2). »

Faut-il croire, maintenant, à une accusation lancée par Mme Guyon, et consignée dans son autobiographie? A l'en croire, l'évêque de Meaux aurait voulu lui faire signer une déclaration, portant qu'elle ne croyait pas au Verbe incarné. Indignée, elle aurait, tout aussitôt, fait dresser, par devant notaire, une protestation en forme. Que l'acte soit authentique, on ne peut le nier. Mais on n'en saurait dire autant du fait qu'il consigne. Si elle vivait aujourd'hui, Mme Guyon, comme on l'a remarqué (3), serait mise à la Salpêtrière. Sa vie relate de tels exemples d'auto-suggestion, qu'il nous devient bien difficile, sinon impossible, à distance, de distinguer dans ses affirmations les mieux caractérisées, ce qui est la constatation d'un fait réel, de ce qu'elle a pris pour tel. Une accusation qui n'a d'autres preuves que son affirmation, demeure, en tout cas, sujette à caution. Nous n'avons pas même à suspecter sa sincérité; son état d'esprit suffit seul, et au delà, à nous expliquer la possibilité de ses affirmations les plus audacieuses et les plus téméraires.

Le certificat remis par Bossuet était bienveillant dans quelques-uns de ses termes; mais l'amour-propre de Mme Guyon fut blessé de la défense expresse qu'il portait, d'enseigner la doctrine dont elle se croyait l'apôtre. L'accusation qu'elle proférait était une vengeance; la flèche du Parthe. Elle quittait Meaux dans les premiers jours de juillet 1695. Ce départ se fit mystérieusement, sans tenir compte de l'époque marquée par Bossuet. Arrivée à Paris, elle s'y arrêta, et en dépit de la défense qui lui avait été faite, elle recommença à dogmatiser et à répandre ses prophéties. De la maison du faubourg Saint-Germain où elle était cachée, Mme Guyon répandit des copies du certificat délivré par l'évêque de Meaux. Ses disciples publièrent cet acte comme un témoignage de la pureté de sa doctrine, tandis qu'il

1. Bossuet, *Relation sur le quiétisme*, III<sup>e</sup> sect., 18, t. V.

2. *Lettres à Mme d'Albert*, t. IX, n<sup>o</sup> 236.

3. F. Brunetière, *Etudes critiques sur l'Histoire de la Littérature française*. Paris, Hachette.

excusait seulement ses intentions. M. Tronson en fut ému, et marqua son étonnement à Bossuet, qui lui écrivit pour expliquer sa conduite et faire ressortir tout ce qu'avait d'anormal et « d'insincère » la conduite d'une femme qu'il avait très bien connue, mais n'avait pu convaincre. Autre chose, en effet, est connaître, autre chose convaincre par actes (1).

Nous ne suivrons pas Mme Guyon dans la série successive de ses rétractations, aussitôt oubliées que signées. Nous ne referons pas davantage le récit de sa double détention à Vincennes d'abord, et ensuite à Vaugirard. Plus malheureuse que coupable, cette femme, « trompée par ses directeurs (2) », eut le grand tort de prendre ses rêves pour des réalités, et de convertir en révélations surnaturelles les impressions de son hypéresthésie. Son nom même, nous ne l'aurions pas prononcé, s'il n'eut été nécessaire de montrer, une fois de plus, comment les plus petites causes produisent souvent de grands effets. Sans cette femme et ses écrits, sans la confiance absolue qu'elle sut inspirer à Fénelon, nous n'aurions pas eu en France de querelle du quiétisme.

La discussion dégénéra bientôt, en effet, en querelle et en débats fâcheux.

## CHAPITRE VII

### LES MAXIMES DES SAINTS EN FRANCE

Au lendemain des conférences d'Issy, Bossuet et Noailles publièrent une ordonnance, où ils censuraient, sans pourtant prononcer son nom, les doctrines de Mme Guyon. Les trente-quatre articles, arrêtés d'un commun accord avec Fénelon, suivaient cette ordonnance. Bossuet annonçait en plus un ouvrage, où il expliquerait les difficultés suscitées au sujet de l'oraison. Que cet ouvrage fut nécessaire, il le croyait, « dans un temps, surtout, où chacun se mêlait de dogmatiser sur l'oraison, et où il n'y avait presque point de directeur qui n'entreprit d'en donner des règles par son propre esprit à ses pénitents et à ses pé-

1. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, t. IX, n° 7.

2. Déclaration de Bossuet au clergé de France en 1700.

nitentes (1) ». C'est une ample et délicate matière autant qu'elle est importante, écrivait-il à Mme d'Albert (2).

Cet ouvrage, Bossuet désirait le voir accompagné de l'approbation du nouvel archevêque de Paris, Mgr de Noailles, son collaborateur dans la rédaction des articles d'Issy. Il désirait aussi l'approbation de l'évêque de Chartres qui, le premier, avait, à Saint-Cyr, dénoncé le péril couru par la vraie piété. Enfin, il voulait celle de Fénelon. Les deux premiers évêques souscrivirent au désir de leur collègue, sans un moment d'hésitation. L'évêque de Chartres déclara hautement que « cette nouveauté était le renversement de la foi et de la morale de l'Évangile, qu'elle ouvrait la porte à tous les excès d'un monstrueux libertinage ».

Fénelon seul refusa de donner son approbation et fit rendre à Bossuet son manuscrit, par l'intermédiaire du duc de Chevreuse. Il expliqua les raisons de sa conduite dans un long mémoire adressé à Mme de Maintenon. Sous les formules d'un grand respect pour Bossuet, on sentait gronder l'orage. Lui aussi, annonçait un ouvrage où il s'expliquerait sur les *Maximes des Saints*, mal interprétées ou mal comprises. Quant à censurer Mme Guyon, jamais il n'y consentirait. Je ne peux, disait-il, « vouloir imputer à cette personne un système abominable, que je ne crois pas qu'elle ait jamais cru et qui me flétrirait, par contre-coup, aussi bien qu'elle (3) ».

L'impression produite sur Bossuet par ce refus d'approbation fut terrible. Il s'en ouvrit au duc de Chevreuse. « Quoi ! disait-il, il va paraître que c'est pour soutenir Mme Guyon que M. de Cambrai se désunit d'avec ses confrères ? Tout le monde va donc voir qu'il en est le protecteur ? (4) » Rien n'y fit. Fénelon se désunit le premier d'avec ses confrères, pour soutenir contre eux Mme Guyon. Son *Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure* parut dans les derniers jours de janvier 1697, un mois avant l'*Instruction sur les états d'oraison* par Bossuet.

C'est le signal des hostilités. Les coups vont désormais se succéder sans interruption dans une lutte des plus intéressantes. La promptitude des attaques ; l'habileté des ripostes ;

1. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, Préface, t. V.

2. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 238.

3. Fénelon, *Mémoire sur le refus d'approbation du livre de M. de Meaux*, t. IV. Ed. Lebel.

4. Bossuet, *Relation sur le quiétisme*, III<sup>e</sup> sect., 17, t. V.



l'esprit de Fénelon ; l'ironie dans laquelle Bossuet se montre maître ; l'appel à Rome qui d'abord complique le débat ; tout contribue à faire de cet épisode des polémiques religieuses au xvii<sup>e</sup> siècle, un des plus attachants pour l'historien.

La différence d'allure des deux adversaires se montre dès leur premier ouvrage. Bossuet, « dogmatique, clair, net, concis (1) », se propose, pour juger de toutes ces choses, « la règle sûre et invariable de l'Écriture sainte et de la Tradition (2) ». Il repousse les expériences personnelles qu'il « est difficile, ni d'attribuer, ni de contester à personne par des principes certains (3) ». Les prophètes, les Apôtres, les saints Pères qui les ont suivis ; voilà ses autorités. On dirait presque qu'il se défie de lui-même, tant il a à cœur de montrer que la science dont il expose les principes n'est pas la sienne, mais celle de l'École.

Dans une première partie, il réfute les erreurs des nouveaux mystiques, montre comment ils entraînent les âmes au déisme, au fatalisme et aux plus monstrueuses aberrations. Leurs théories détruisent l'espérance comme intéressée, suppriment toute activité et tout effort, c'est-à-dire toute action expresse et délibérée du libre arbitre (4). Falconi, Molinos, Malaval, sous leur nom ; Mme Guyon et le P. Lacombe, son directeur, par des citations de leurs ouvrages, comparaissent, tour à tour, devant Bossuet, pour s'entendre condamner au nom de la tradition de l'Église qu'on leur oppose. Démasquer l'erreur, lui opposer la vérité, ne suffit pas à l'esprit logique de Bossuet. Il faut, en effet, découvrir « non tant les erreurs des nouveaux mystiques que la cause de leurs erreurs dans l'abus des oraisons extraordinaires, dans celui de l'autorité de quelques saints et, enfin, dans celui des expériences dont ils prétendent que leurs pratiques sont autorisées (5) ». Bossuet expose alors les théories de l'oraison passive ou de quiétude, dans laquelle l'âme n'agit pas par son mouvement propre, mais « est agie » par des impressions de Dieu où elle n'a point ou très peu de part. De cette oraison, il disait à Mme d'Albert : « Je n'ai garde d'être contraire à l'oraison de quiétude que j'ai si expressément approuvée, pourvu qu'on ne l'outrage pas, comme on fait si souvent les bonnes choses (6). »

1. *Mémoires de Saint-Simon*.

2. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, Préface, II.

3. Id., *ibid.*, III.

4. Id., *ibid.*, liv. V, 37.

5. Id., *ibid.*, liv. VII, 1.

6. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 232.

Ce n'est donc que l'exagération des nouveaux mystiques qu'il critique, en la mettant en regard des opinions de sainte Thérèse, Jean de la Croix et Alvarez. Puis, comme les nouvelles doctrines prétendent s'appuyer sur François de Sales, il explique la théorie du saint évêque de Genève et certains traits de la vie de sainte Chantal. Il prouve, qu'« en général, les nouveaux spirituels outrent beaucoup les matières et semblent vouloir enchérir sur les saints Pères (1) ». De saint François de Sales, en effet, Bossuet « respecte toute la doctrine et toute la conduite sur les âmes qu'il a dirigées et Dieu par lui : et tout cela est très éloigné des nouveaux mystiques, quoiqu'ils abusent de son nom (2) ». Ils ont oublié, entre autre chose, ce que l'évêque de Genève disait lui-même, « qu'on ne doit pas tant subtiliser, mais marcher rondement et prendre ce qu'il écrit comme il l'entend, *grosso modo* (3) ». Les écrivains qui, à l'exemple de François de Sales, remarque encore Bossuet, sont pleins d'affections et de sentiments, ne veulent pas toujours être pris au pied de la lettre. Il se faut saisir du gros de leur intention (4). Après ces réflexions si judicieuses, Bossuet arrive à l'étude de l'indifférence absolue en matière de salut, au désir de l'enfer. Ses lettres nous ont appris déjà ce qu'il en pensait. « Consentir à sa damnation, écrivait-il à Mme Cornuau, ce serait consentir à n'aimer plus Jésus-Christ, et à n'en être plus aimé, c'est chose abominable (5). » C'est une espèce de folie, disait-il ailleurs, de souhaiter d'aller en enfer à condition d'y trouver l'amour de Dieu. Il vaut bien mieux le chercher où Dieu l'a mis (6).

N'est-ce pas le langage du bon sens le plus pratique et le plus pénétrant à la fois ? N'est-ce pas, au contraire, un excès sans explication ni excuse, d'en venir « sur le fondement de quelques exagérations, à faire un dogme formel de l'indifférence du salut, jusqu'à ne le plus désirer ni demander ? (7) » Enfin, Bossuet explique comment il faut entendre les fictions et suppositions impossibles par lesquelles un Moïse, un saint Paul, ont exprimé l'ardeur de leur amour en demandant d'être anathème. « Ce ne sont pas des vérités absolues, mais de pieux excès dans les mo-

1. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 227.

2. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 100.

3. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. VIII.

4. Id., *ibid.*

5. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 104.

6. Id., *ibid.*, n° 99.

7. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. IX, 7.

ments du transport et l'on n'a aucune raison d'en faire des états d'oraison fixes et permanents. Au reste, la pratique de ces expressions ne peut être sérieuse et véritable que dans les plus grands saints, dans un saint Paul, dans un Moïse ; c'est-à-dire dans les âmes d'une sainteté qu'on ne voit paraître dans l'Église, que cinq ou six fois dans plusieurs siècles (1). »

C'est toujours la foule et le grand nombre que Bossuet a en vue. Les sentiments d'exception ne sont pas pour lui plaire. Fénelon, au contraire, non seulement les accueillait volontiers, mais il voulait en faire une règle générale. Son erreur était de juger les autres d'après lui-même et de croire que l'aliment dont il nourrissait sa piété convenait à toutes les âmes (2). Peut-être, lui était-il facile, dans l'acte d'amour envers Dieu, d'oublier tout retour sur l'espoir d'une récompense et de se maintenir dans l'état d'un amour absolument et toujours désintéressé.

La chose est-elle possible à tous ? Bossuet ne l'a pas cru. Entre autres dangers, il a vu, dans cette pratique, une occasion de « mépriser la religion comme une chose trop alambiquée », ou de la mettre « dans des phrases et dans des pointilles (3) ». Il annonce donc un nouvel ouvrage où il montrera « par l'Écriture et par les Pères, que c'est le vœu et la voix commune de toute la nature, et des chrétiens comme des philosophes, qu'on veut être heureux et qu'on ne peut pas ne le pas vouloir, ni s'arracher ce motif dans aucune des actions que la raison peut produire (4) ». La vraie désappropriation du cœur consiste, en effet, pour lui : « Dans cette foi qui est le fondement de la piété, qu'on ne peut rien de soi-même et qu'on reçoit tout de Dieu à chaque acte, à chaque moment. Sans cette purification, tout ce qu'on fait pour épurer l'amour, ne fait que le gâter et le corrompre, et plus on le croira pur, plus il sera disposé à devenir la pâture de notre amour-propre (5). »

Par ces mots se termine l'*Instruction sur les états d'oraison*. Elle fut reçue avec un applaudissement général. Le Pape l'approuva par un bref en date du 6 mai. « Le bon sens éclairé par la foi, l'éloquence exposant les enseignements de la religion,

1. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. X, 22.

2. Cf. De Grisy, docteur ès-lettres, *Fénelon, directeur de conscience*. Paris, Didier.

3. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. X, 29.

4. Id., *ibid.*

5. Id., *ibid.*, n° 30.

n'avaient jamais fait entendre un plus noble langage, ni répandu une lumière plus sereine (1). »

L'ouvrage de Fénelon devait avoir d'autres conséquences. Toute différente et plus personnelle aussi, fut sa méthode. Après avoir refusé de donner son approbation au livre de Bossuet, qui expliquait et développait les articles d'Issy, pour faire comprendre les raisons de sa conduite, Fénelon voulut exposer la manière dont lui-même comprenait ces articles. « Il avait mis, dit Saint-Simon, son livre en deux colonnes : la première contenait les maximes qu'il donnait pour celles des saints, l'autre, les maximes dangereuses, suspectes ou erronées, qui est l'abus qu'on a fait ou qu'on peut faire de la bonne et saine mystique, avec une précision qu'il donnait pour exacte de part et d'autre et qu'il proposait d'un ton de maître à suivre ou à éviter (2). »

Ce n'est plus, dès lors, le jugement de la Tradition qu'on invoque, l'autorité des Écritures qu'on appelle ; mais la décision du sens propre qui veut s'imposer. Or, mettre en présence deux contraires, ne prépare pas toujours la conciliation. Il faut, d'ailleurs, comme on l'a remarqué, être un grand maître, pour tenter de préciser d'une manière exacte, en des questions si délicates, ce qu'il faut suivre ou ce qu'il faut éviter. M. Tronson, après avoir lu le livre de Fénelon, déclarait estimer ce qu'il entendait, et admirer ce qu'il n'entendait pas.

Pourquoi Fénelon n'a-t-il pas voulu comprendre tout ce que contenait de blâmes, un pareil jugement ? Il préféra, ce fut un malheur, s'en rapporter au témoignage du théologien de l'archevêque de Paris. Dans un moment d'enthousiasme et après une première lecture faite avec l'auteur, M. Pirot déclara que « le livre était tout d'or ».

Cependant, et malgré ce témoignage, la doctrine du livre des *Maximes des Saints* s'éloignait de celle des articles d'Issy en des points importants.

Non seulement Fénelon y supposait la possibilité « d'un état habituel d'amour de Dieu, où ni la crainte des châtiments, ni le désir des récompenses n'ont plus de part ; où l'on n'aime plus Dieu ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant ». Mais il admettait un cas hypothétique, où une âme pouvait consentir au sacrifice absolu de son salut.

1. Cf. Libouroux, *Controverse entre Bossuet et Fénelon*.

2. Saint-Simon, *Mémoires*, t. I, ch. xxvii.



Fénelon supposait encore que « les pasteurs et les saints de tous les temps avaient eu une espèce d'économie et de secret pour ne parler du pur amour qu'aux âmes à qui Dieu en donnait déjà l'attrait et la lumière; que cette doctrine était la simple et pure perfection de l'Évangile marquée dans toute la tradition; mais que les anciens pasteurs ne proposaient d'ordinaire au commun des justes, que les pratiques de l'amour intéressé proportionnées à leur grâce (1).

Ce livre des *Maximes des Saints*, différant aussi considérablement des articles d'Issy, fut publié avant celui de Bossuet. C'était une faute. L'expliquer, en la mettant au compte de M. de Chevreuse, n'était pas suffisant pour l'excuser. L'exclusion donnée à Bossuet qui, seul des commissaires d'Issy, ne reçut pas communication du manuscrit, n'était pas moins répréhensible. « On a su pourquoi il me refusait son approbation, écrivait Bossuet : on a trouvé malhonnête qu'il voulût expliquer nos articles sans concert, et écrire sur une matière que nous avons traitée en commun, sans prendre aucune mesure (2). » Malgré son juste ressentiment, il promettait pourtant de garder toutes les mesures de charité, de prudence et de bienséance (3).

Une indiscretion de M. de Pontchartrain, contrôleur général des finances, vint donner à l'affaire une nouvelle tournure qui précipita le dénouement. Tandis que Bossuet passait de longues heures à lire et annoter l'ouvrage de son collègue, à qui il avait promis « de donner en secret ses remarques comme à son intime ami », Pontchartrain parla au roi du soulèvement général de l'opinion contre le livre des *Maximes des Saints*; il parla aussi du danger qu'il pourrait y avoir à laisser aux mains de Fénelon le soin de l'éducation des fils de France. « Le roi, aussi surpris qu'affligé de cette nouvelle, alla d'abord chez Mme de Maintenon et lui dit d'un ton qui faisait sentir sa douleur et sa religion : « Eh « quoi, Madame! que deviendront mes petits-enfants, en quelles « mains les ai-je mis? (4) » A ce récit du chancelier d'Aguesseau, devons-nous préférer la version du marquis de Fénelon adoptée par Ramsai, et qui nous montre Bossuet « venant demander pardon au roi de ne pas lui avoir révélé plus tôt le fanatisme de son confrère? »

1. Cf. De Bausset, *Vie de Bossuet*, liv. X.

2. *Lettres sur l'affaire du quietisme*, n° 41.

3. Id., *ibid.*, n° 39.

4. D'Aguesseau, *Mémoires sur les affaires de l'Église de France*.

Le mot de fanatisme, nous l'avouons tout d'abord, serait bien un peu gros. Pourtant, s'il avait été prononcé, on pourrait l'excuser. « Quel autre nom, en effet, que celui de fanatisme pouvait-on donner à l'engouement d'un homme qui, contre l'avis de ses amis les plus respectables, s'était opiniâtré à défendre une illuminée (1). » Nous hésitons à croire, cependant, que ce mot ait été prononcé.

Il est prouvé d'abord que Bossuet n'a pas parlé au roi le premier : « Nous parlâmes les derniers (2) », dit-il lui-même. Encore ne le fit-il que trois semaines après la publication du livre des *Maximes*, et quand tout le monde s'en occupait à la ville et à la Cour (3). Ses paroles n'ajoutèrent rien à la connaissance particulière qu'avait déjà le roi. Ce qui se passa dans cette entrevue, nous le savons par Bossuet lui-même (4). Il dut s'excuser d'avoir trop utilement servi Fénelon et « demander pardon du silence qui l'avait sauvé ». Il y a loin de ce mot à celui que Fénelon lui reproche dans sa *Réponse à la relation du quiétisme*. Le récit est plus dramatique sous la plume de l'archevêque de Cambrai, mais son témoignage est récusable ; car il n'assistait pas à l'entrevue. D'autre part, Bossuet voulait en ce moment — toutes ses lettres l'attestent — « procéder en esprit de vérité et de charité (5) », n'aurait-il pas manqué à ces devoirs, en proférant un mot si fort, devant un monarque qui n'avait pas besoin d'être excité ?

Reprocher à Bossuet d'avoir manqué de charité, était, de la part de Fénelon, une accusation bien grave. Celle de manquer de science ne l'était pas moins. Or, dès le début de la querelle, Fénelon écrivait à son collègue : « Il n'est pas étonnant qu'un homme comme vous, d'une érudition si profonde en tout genre, n'ait pas eu le loisir de lire les livres des mystiques, si peu recherchés par les savants (6). » A ce reproche d'ignorance, Bossuet répondait : « Que veut-on dire sur mon ignorance dans les voies intérieures ? C'est pour prétendre les trop savoir qu'on s'y perd et qu'on y perd les autres. Les humbles ignorants en savent plus sur ce sujet que ceux qui disent qu'ils voient, et que leur

1. Tabaraud, *Supplément aux histoires de Bossuet et de Fénelon*.

2. *Relation sur le quiétisme*, VI<sup>e</sup> sect., 4.

3. Cf. *Lettres sur le quiétisme*, t. IX, n<sup>o</sup> 151.

4. Cf. *Relation sur le quiétisme*, loc. cit.

5. Cf. Bossuet, *Remarques sur la réponse à la relation sur le quiétisme*, t. V, art. ix, 14.

6. Cité par Libouroux, *Controverse entre Bossuet et Fénelon*.

orgueil aveugle (1). » Dans cette lettre, peut-être ne verra-t-on qu'une boutade et non pas une réponse suffisante à un reproche que le cardinal de Bausset semble prendre à tâche d'accroître (2). Voyons donc comment Bossuet répond à Fénelon lui-même, et se disculpe du reproche « qu'il n'avait jamais lu, ni saint François de Sales, ni les autres mystiques, tels que : Rusbroc, Harphius, Taulère (3) ». — « Pour saint François de Sales, j'avais donné de l'attention, surtout depuis que je suis évêque et chargé de religieuses, à ses Lettres où je trouvais tous ses principes et à ses Entretiens. Si je n'avais pas jugé nécessaire une profonde lecture du bienheureux Jean de la Croix, j'avais lu sainte Thérèse, sa mère. Mais quoi, veut-on m'obliger ici à vanter mes lectures ? J'ai assez lu les mystiques pour convaincre M. de Cambrai de les avoir outrés... si, d'ailleurs, je déférerais peu à l'autorité de certains mystiques à cause de leurs exagérations, comme M. de Cambrai me le reproche : il ne devait pas oublier Suarez que j'avais cité dans les *États d'oraison* (4). » Dans un autre endroit, Bossuet revient encore sur ce reproche d'ignorance formulé à nouveau par son adversaire. L'ironie coule à pleins bords dans sa réponse, écoutons : « Sans doute, j'ai appris trop tard le traité de l'espérance et de la charité, auquel M. de Cambrai rappelle tout ; et ma mère, la Faculté de théologie de Paris, qui m'a nourri dans son sein durant tant d'années, ne m'a point enseigné la nature de ces deux vertus : ou peut-être (car il est permis quand on a vieilli dans les études sacrées, de parler quelquefois avec confiance) : peut-être donc, pendant que M. de Cambrai se reconnaissait pour disciple, que je devais aller apprendre à son école la rare doctrine du sacrifice absolu et de la persuasion réfléchie avec celle du renoncement à « l'intérêt propre éternel ». Mais lui, qui reprend les autres d'avoir étudié trop tard, croit-il qu'on ait oublié qu'on lui voit tous les jours former sa théologie en écrivant, et hasarder à chaque livre de nouveaux dogmes et de nouvelles interprétations ? Croit-il, enfin, qu'on ait oublié qu'il n'a pas pu composer un très petit livre sans le remplir d'équivoques, malgré la solennelle promesse de les éviter, et qu'il ne peut encore, aujourd'hui, convenir du sens de ce livre

1. Bossuet, *Lettres à Mme d'Albert*, t. IX, n° 267.

2. Cf., *Vie de Bossuet*, liv. X, 8.

3. Fénelon, *Réponse à la relation sur le quiétisme*, t. VI. Ed. Lebel.

4. Bossuet, *Remarques sur la réponse à la relation sur le quiétisme*, art. VII, 6.

avec ses amis... Et, quoi qu'il en soit, il est bien tard quand on a jugé contre lui de venir reprocher aux juges qu'il avait choisis, que ce sont des ignorants prévenus (1). »

Dans tous ces reproches d'ignorance, il y avait, en effet, une tactique de la part de Fénelon. Accuser Bossuet d'ignorance, c'était faire croire qu'il avait condamné Mme Guyon sans être en état de la juger. Lui-même, du reste, n'avait pas toujours eu une si pauvre idée du savoir de Bossuet en ce genre, puisque, avant les conférences d'Issy, il avait engagé Mme Guyon à lui remettre ses manuscrits et à s'en rapporter à ses lumières. Ce ne fut qu'après s'être brouillé avec l'évêque de Meaux, que Fénelon affecta de le représenter comme un homme très ignorant dans les voies mystiques. Il aurait pu se souvenir pourtant, que dans les conférences d'Issy, c'est Bossuet qui tenait la plume, conduisait les discussions, préparait les matières et faisait les extraits. Toutes choses qui n'auraient pas été possibles à un ignorant, surtout en face d'un maître tel que M. Tronson.

Nous accorderons volontiers, cependant, que Fénelon fut plus initié que Bossuet à tous les mystères et aux arcanes de la théologie mystique. Son cœur, plus sensible, son imagination ardente, d'eux-mêmes, le poussaient à cette étude. Déjà dans son *Trailé de l'Éducation des filles*, œuvre simplement ébauchée, on peut relever des traces de mysticisme. Les dernières lignes de « l'Avis » qui le termine, auraient pu être signées par Mme Guyon. Dans le traité de *l'Existence de Dieu*, on a remarqué également plus d'un passage, qui nous prouve combien les théories mystiques étaient en harmonie avec l'esprit de Fénelon (2). Mais la connaissance approfondie qu'il avait de la matière, l'autorisait-elle à traiter Bossuet avec une pitié méprisante, à l'appeler *rudis et imperitus hujus doctrinæ*? Nous ne le croyons pas. A moins qu'on ne veuille voir dans ces exagérations de langage, un de ces traits brillants qui forçaient Bossuet à sortir de son calme et à dire : « Pour des lettres, composez-en tant qu'il vous plaira : divertissez la ville et la Cour : faites admirer votre esprit et votre éloquence, et ramenez les grâces des *Provinciales* (3). »

On s'explique aisément ce mouvement d'humeur de la part

1. Bossuet, *Dernier éclaircissement sur la réponse de M. de Cambrai aux remarques de M. de Meaux*, t. IX, art. 1.

2. Cf. Matter, *Le mysticisme en France au temps de Fénelon*.

3. Bossuet, *Réponse à quatre lettres de M. de Cambrai*, t. V, 26.



de Bossuet ; car il avait écrit déjà de nombreuses lettres de direction, prononcé des sermons de vêtue, des panégyriques, et personne encore n'avait remarqué qu'il ignorât les principes de la théologie mystique, ou fut inexpérimenté dans la science des voies intérieures. En 1686, trois ans avant la première rencontre de Fénelon et de Mme Guyon, Bossuet, avec un grand sens pratique, écrivait à Mme Cornuau : « Il me paraît dans la dévotion d'à présent un défaut sensible ; c'est qu'on parle trop de son oraison et de son état. Au lieu de tant demander les degrés d'oraison, il faudrait, sans tant de réflexions, faire simplement l'oraison, selon que Dieu le donne, sans se fatiguer à discourir dessus (1). » Écrire des élévations ou des considérations mystiques sur l'oraison, n'était pas pour lui une preuve de perfection ; il la trouvait dans le changement de la vie. « Le dessein de l'oraison n'est pas de nous faire bien passer quelques heures avec Dieu, mais que toute la vie s'en ressente et en devienne meilleure (2). » L'oraison était parfaite « si l'extérieur était bien réglé à l'égard de la charité fraternelle (3) ».

Était-ce là rabaisser l'oraison ? la faire descendre des sublimités où « l'homme se doit confondre en Dieu, ne plus faire avec lui qu'une vie, qu'une action, qu'une substance » ? Oui, peut-être, si l'homme n'était fait que pour le rêve et non pas pour l'action virile ; oui encore, si, fait pour vivre en société, son action principale n'était pas d'arriver à rendre plus faciles les rapports quotidiens dont la succession forme la vie sociale. Il sera toujours plus aisé de rêver que d'agir. Construire des systèmes, inventer des théories, prouve la fécondité de l'imagination ; si on y tient même, la force de la raison ; mais supporter vaillamment la lutte pour la vie, sans jamais faire souffrir ceux qui nous entourent, en leur faisant tout le bien possible, prouve la force du caractère, l'énergie de la volonté. A notre avis, c'est préférable. C'est aussi celui de Bossuet qui « ne croyait rien de bon de ceux qui outrent la vertu (4) ». Le pharisien y peut réussir, mais n'est-il pas de tous les hommes le plus méprisable et le plus dangereux à la fois ? Bossuet, d'ailleurs, avait raison de s'opposer à la nouvelle mystique, bonne tout au plus pour une élite, et qui faisait bon marché du grand nombre des faibles et des languissants. Ainsi

1. Bossuet, *Lettres à la Sœur Cornuau*, t. IX, 2.

2. Id., *Lettres à Mme de la Maisonfort*, t. IX, 1-16 demande.

3. Id., *ibid.*

4. Id., *Histoire des variations*, liv. XI, 60.

ne firent pas Jésus-Christ et ses Apôtres qui, « ayant à développer des mystères impénétrables et cachés à tous les siècles, les ont proposés en termes simples et vulgaires. Saint Augustin, saint Bernard, tous les autres saints les ont imités ; au lieu, dit le docte et pieux Gerson, que ceux-ci, dans une moindre élévation, semblent ne songer qu'à percer les nues et à se faire perdre de vue par les lecteurs (1) ». Ces mots de Gerson, désignent Harphius, Taulère et Rusbroc. Bossuet pouvait donc les ignorer.

Il le pouvait d'autant mieux, qu'il avait lu les maîtres de la science mystique. En fallait-il plus pour lui donner le droit de juger ? Quels secours auraient pu lui prêter Rusbroc ou Harphius, quand il s'agissait « d'empêcher que les vaines dévotions ne prévalussent contre l'ancienne piété enseignée par saint Augustin et saint Thomas (2) ».

Bossuet a pourtant gagné quelque chose dans le cours de sa querelle avec Fénelon. A le nier, il y aurait plus que de la mauvaise grâce. Il y a gagné de réformer ce que pouvaient avoir d'un peu raide ou même exagéré, certaines de ses affirmations. Mais pour cela, pas n'est besoin de ce qu'on pourrait appeler « la science successive ». La rectitude du jugement, la bonne foi, l'amour de la vérité totale y suffisent largement. Toutes qualités que l'évêque de Meaux possédait au plus haut degré.

Nous avons à répondre maintenant à une autre accusation portée par Fénelon contre son collègue. Accusation bien autrement grave, si elle va à jeter une ombre sur le caractère sacerdotal de Bossuet, « à rendre son ministère et sa conduite odieux à toute l'Église (3) ».

Dans une lettre à Mme de Maintenon du 7 mars 1696, Fénelon écrivait : « M. de Meaux est inexcusable de vous avoir donné comme une doctrine de Mme Guyon ce qui n'est qu'un songe ou quelque expression figurée, ou quelque autre chose d'équivalent, qu'elle ne lui avait même confié que sous le secret de la confession. » Encore plus affirmatif dans un de ses traités (4), il accuse Bossuet en propres termes : « Il va jusqu'à parler d'une confession générale que je lui confiai, et où j'exposais comme un enfant à son père toutes les grâces de Dieu et toutes les infidé-

1. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. I, 4.

2. Id., *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, t. IX, n° 150.

3. Cf. Bossuet, *Remarques sur la réponse à la relation sur le quiétisme*, 3.

4. Fénelon, *Réponse à la relation sur le quiétisme*, 11° obj., 30, t. VI. Ed. Lebel.

lités de ma vie. » L'avertissement qui sert de préface à ce même traité, contenait une autre accusation : « Il (Bossuet) a recours à tout ce qui est le plus odieux dans la société humaine. Le secret des lettres-missives qui, dans les choses d'une confiance si religieuse et si intime, est le plus sacré après celui de la confession, n'a plus rien d'inviolable pour lui (1). »

L'accusation est formelle. On peut la réduire à trois chefs. Révélation de la confession de Mme Guyon ; révélation de la confession de Fénelon ; abus de confiance en rendant publiques des lettres confidentielles.

Sur les deux premiers chefs, écoutons les réponses de Bossuet : « Le fait de la confession générale qu'il dit m'avoir envoyée et qu'il m'accuse d'avoir révélée, montre son audace à mentir et, en même temps, son emportement (2). » La défense est vigoureuse, le ton indigné ; on le comprend si, comme Bossuet l'affirme encore, « jamais il n'a entendu en confession Fénelon, ni reçu de lui quelque chose ayant trait à la confession (3) ». On peut en effet se confesser de deux manières, de vive voix ou par écrit. Violier ce secret, est un des crimes les plus qualifiés qu'un prêtre puisse commettre. Mais faut-il encore qu'il ait reçu la confession, soit en l'entendant, soit en la lisant. Bossuet affirme qu'il n'a jamais été dans l'un ou l'autre de ces cas. « Je n'ai jamais confessé M. de Cambrai (4) », et ailleurs : « Quand il (Fénelon) avouerait à présent, qu'en effet je ne l'ai jamais confessé, en disant qu'il m'a confié comme à un confesseur un écrit qu'il appelle une confession générale, la vérité s'y oppose : je n'ai reçu de lui en particulier aucun écrit quel qu'il soit : tous les écrits qu'il m'a donnés m'ont été communs avec ceux qu'il a mis dans l'affaire : à une allégation sans preuve, j'oppose un simple déni, et la gravité de la chose m'oblige à le confirmer par serment : Dieu est mon témoin, c'est tout dire (5). »

Bossuet n'a donc jamais confessé Fénelon, jamais reçu aucun écrit qui ne lui fût commun avec les autres commissaires d'Issy.

1. Fénelon, *Réponse à la relation sur le quiétisme*, 11<sup>e</sup> obj., 30, t. VI. Ed. Lebel.

2. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, t. IX, n<sup>o</sup> 152.

3. Cf. *Mandatum ad abb. Bossuetum ab ep. Meldensi*, t. IX, *Lettres sur l'affaire du quiétisme et Remarques sur la réponse à la relation du quiétisme*, conclusion, 5, t. V.

4. Bossuet, *Remarques sur la réponse à la relation sur le quiétisme*, t. V, Conclusion, 5.

5. Id., *ibid.*, art. 1, 3, 14.

Ce qui ne peut être l'objet d'une confession. Reste donc que Fénelon s'est trompé dans son affirmation, au moins en ce qui le concerne personnellement.

La vérité n'est pas plus respectée quand il parle de la confession de Mme Guyon. Bossuet ne pouvait la confesser à Paris ni à Versailles, puisqu'elle n'était pas de son diocèse. Si, par une dérogation aux lois ordinaires de l'Église, il l'avait jamais fait, nous le saurions. Le détail n'était pas à dédaigner pour Fénelon. A Meaux, il ne l'a pas davantage confessée. Lui-même nous dit, qu'il lui avait « nommé un confesseur, à qui, sur le fondement de l'entière soumission qu'elle témoignait et par écrit et de vive voix, dans les termes les plus forts où elle peut être conçue, il donna toute permission de la faire communier (1) ».

Des deux premiers chefs d'accusation, que reste-t-il donc ? Rien. A bon droit Bossuet pouvait dire : « Ce n'est pas la vérité qu'il (Fénelon) défend, puisqu'il se laisse emporter sans le moindre fondement, et avec les exagérations les plus injustes, aux accusations les plus atroces (2). » L'exagération était injuste, pour ne pas dire plus, de vouloir transformer en confession sacramentelle, une lettre où Fénelon aurait parlé « comme à un confesseur ». C'était vouloir engager grandement la conscience, au détriment de la vérité. Cette vérité, le serment de Bossuet nous la confirme, ses affirmations réitérées nous la révèlent, et l'émotion du grand évêque nous en est un sûr garant, quand il écrit : « Je ne mens point : je tremble pour lui, en disant ces choses que je voudrais pouvoir diminuer (3). »

La troisième accusation ne résiste pas mieux à un examen sérieux.

Dès le temps de son sacre, Fénelon avait prié Bossuet de garder quelques-uns de ses écrits (4) pour devenir un témoignage contre lui s'il s'écartait jamais des sentiments consacrés par les trente-quatre articles. Son intention était donc alors, que le prélat dépositaire pourrait en faire usage dans la circonstance prévue, sans se rendre coupable d'un procédé odieux (5). Bossuet se fiant à la foi de son collègue lui rendit tous ses écrits à l'ex-

1. Bossuet, *Relation sur le quiétisme*, sect. I, 4.

2. Id., *ibid.*, art. 1, 3, 22.

3. Id., *Remarques sur la réponse à la relation sur le quiétisme*, Conclusion, 1, 9.

4. Cf. *Relation sur le quiétisme*, III, sect. XV.

5. Cf. Tabaraud, *Supplément aux histoires de Bossuet et de Fénelon*, ch. v.



ception de quelques lettres, qu'il conserva plutôt pour sa consolation que dans l'idée d'être jamais dans le cas d'en faire l'usage que son ami lui indiquait. Malheureusement dans plusieurs de ses écrits, Fénelon incrimina les signataires des articles. Ils crurent alors nécessaires, pour leur justification, de faire connaître ce que leur accusateur avait dit étant fâché et ce qu'il avait reconnu avant que de l'être. Ils opposèrent ses lettres à ses livres. Les faits contenus dans ces lettres se liaient essentiellement au fond de l'affaire. Elles ne faisaient, d'autre part, aucune mention de secret. On les produisait pour attester de la part de l'archevêque de Cambrai, une soumission qui l'honorait. Où donc est l'indélicatesse ? Fénelon lui-même ne s'était-il pas servi des lettres de Bossuet ? Une lettre n'est-elle pas toujours confidentielle ? Ou bien sera-t-il vrai de dire comme le fait l'évêque de Meaux : « Tout est permis à M. de Cambrai, il imprime toutes ses lettres et tous les secrets qu'il veut : tout est défendu aux autres, et lui seul peut faire passer tout ce qui lui plaît (1). »

On voit à quoi se réduit cette troisième accusation. « En vérité, les paroles d'un évêque devraient avoir plus de sérieux ! (2) »

Comment expliquer la conduite de Fénelon en cette circonstance ? Bossuet se l'est demandé et répond : « Je ne sais plus que dire, si non qu'il s'aigrit en écrivant, et que la faiblesse de ses raisons se découvrant de plus en plus, il leur cherche un fragile appui par la hauteur et par l'amertume de ses expressions (3). Inexorable et d'un orgueil qui fait peur (4) », Fénelon, dans une affaire où tout n'était que « finesse, artifice, embrouillement (5) », a voulu en imposer et bénéficier de la sympathie qui s'attache en France surtout aux persécutés. A-t-il menti volontairement ? Les faits semblent répondre : oui. Mais peut-être qu'il était sincère en biaisant, comme le lui reprochait son adversaire. On ne peut, en tout cas, lui pardonner d'avoir tenté d'égarer le débat par des accusations si énormes ; et, pour se sauver, essayé de ternir la réputation d'un collègue.

Égarer le débat, c'est bien ce que Fénelon a voulu plus d'une fois. Son indignation à propos de la comparaison entre Priscille

1. Bossuet, *Remarques sur la réponse à la relation sur le quiétisme*, art. 1, 5, 30.

2. Id., *Dernier éclaircissement sur la réponse de M. de Cambrai à M. de Meaux*, t. IX, art. II.

3. Id., *Dernier éclaircissement à M. de Cambrai*, art. II.

4. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 70.

5. Id., *ibid.*, n° 80.

et Montan, n'avait pas d'autre raison. « Si l'on dit que c'est trop parler contre une femme dont l'égarement semble aller jusqu'à la folie, avait écrit Bossuet, je le veux ; si cette folie n'est pas un pur fanatisme ; si l'esprit de séduction n'agit pas dans cette femme ; si cette Priscille n'a pas trouvé son Montan pour la défendre (1). » Comparaison malheureuse ; nous le voulons. Mais Fénelon n'a-t-il pas excédé les droits de la défense, en la relevant si souvent et avec tant d'aigreur ! (2) Nous serions assez portés à le croire, surtout après avoir lu l'explication de Bossuet. « M. de Cambrai en revient à toutes les pages à cette comparaison, comme si elle était trop odieuse. Priscille était une fausse prophétesse, Montan l'appuyait. On n'a jamais soupçonné entre eux qu'un commerce d'illusions de l'esprit. M. de Cambrai demeure d'accord que son commerce avec Mme Guyon était connu, et roulait sur sa spiritualité, que tout le monde a jugée mauvaise. Je n'ai donc rien avancé qui ne soit connu ; rien qui ne soit assuré ; et renfermant ma comparaison dans ces bornes, je ne dis rien que de juste (3). »

Un sermon du P. de la Rue, prêché aux Feuillants à l'occasion de la fête de saint Bernard, avait donné aux Cambrésiens des motifs plus sérieux d'indignation. Le prédicateur parlait du pur amour, de ses illusions et de ses funestes conséquences. Il prononça le nom d'Héloïse et d'Abailard. Tout l'auditoire comprit l'allusion. Elle était assez transparente et dépassait de beaucoup la vérité. Bossuet lui doit, peut-être, l'idée de sa comparaison. On voit combien elle est plus convenable et plus discrète (4).

Après cet incident que Fénelon ne pardonna jamais à son adversaire, de concert avec ses amis et surtout le cardinal de Bourbon, il essaya de persuader au public que Bossuet dans la poursuite des *Maximes des Saints* céda à un mouvement de mauvaise humeur et servait de vieilles rancunes. On exploita cette idée devant les consultants romains, avec une obstination digne d'une meilleure cause. Bossuet s'en défendit énergiquement. Dans ses lettres, il revient souvent sur cette accusation pour en montrer le mal fondé (5).

1. Bossuet, *Relation sur le quiétisme*, XI<sup>e</sup> sect., 8.

2. Cf. Fénelon, *Réponse à la relation sur le quiétisme*, ch. II, 31, 32, ch. IV, 52, 53, 54, ch. V, 57.

3. Bossuet, *Remarques sur la réponse à la relation du quiétisme*, art. IX, 5, 9.

4. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n<sup>o</sup> 126.

5. Cf. Bossuet, *Lettres sur le quiétisme*, n<sup>os</sup> 72 et 206.

Nous l'avons déjà dit, l'évêque de Meaux remplissait dans cette occasion un devoir de conscience, n'avait en vue que la vérité (1), défendait la religion et s'opposait de toutes ses forces à une hérésie qu'il n'était pas seul à redouter. « Il en est né de plus grandes, de moindres commencements (2) », disait-il ; aussi ne voulut-il pas, comme on le lui conseillait, « plâtrer, et laisser dire à M. de Cambrai ce qu'il voudrait (3) ».

Lorsque le débat s'agrandit par l'appel à Rome, qu'un peu d'amour-propre se soit glissé dans les instances de Bossuet, la chose n'est pas plus impossible que surprenante. Même alors, cependant, Bossuet affirme qu'il ne poursuit pas la personne de son adversaire, mais sa doctrine seulement, qui tendait au « renversement de toutes les prières et de toutes les conduites de l'Église (4) ». M. Brunetière, dans l'étude que nous avons citée quelquefois, a très bien expliqué toute la conduite de Bossuet en cette occurrence, et mis en lumière l'effroi produit sur l'évêque de Meaux par la confiance absolue, que son adversaire avait dans son « sens propre ». C'était renverser la tradition. Bossuet ne pouvait et ne devait pas le souffrir.

On peut faire à l'illustre évêque, cependant, un reproche sérieux. Celui d'avoir eu en son neveu une confiance trop absolue, bien qu'il ne la méritât guère. Ce jeune ecclésiastique, mort plus tard évêque de Troyes, n'était pas, en ce moment, ordonné prêtre. Il se trouvait à Rome, quand éclata la querelle du quiétisme, non par « simples motifs de curiosité (5) », comme l'a écrit le cardinal de Bausset, mais pour obtenir la concession d'un indult qui lui permit de percevoir les revenus de l'abbaye de Savigny dont il ne pouvait, canoniquement, posséder encore que le titre (6). Son oncle lui ordonna de rester à Rome pour suivre les diverses faces du procès qui allait s'engager. L'abbé Phéliepeaux devait l'assister de ses conseils. Ce choix fut malheureux. Trop porté à la dépense, de mœurs au moins équivoques, le jeune abbé Bossuet, emporté par la fougue de son tempérament, faillit plus d'une fois compromettre la cause qu'il devait dé-

1. Cf. Bossuet, *Lettres sur le quiétisme*, n° 92, 117.

2. Id., *ibid.*, n° 53.

3. Id., *ibid.*, n° 52, 110, 142, 150, 183, 202.

4. Id., *ibid.*, n° 88. — Cf. Bossuet, *Préface sur l'Instruction pastorale de M. de Cambrai*, 222, t. V, et *Relation sur le quiétisme*, XI<sup>e</sup> sect., 8.

5. De Bausset, *Vie de Bossuet*, liv. X, 14.

6. Cf. E. Chastel, *Fénelon et Bossuet devant la Cour de Rome*.

fendre. Beaucoup plus sérieux, l'abbé Phéliepeaux est connu surtout par sa *Relation du quiétisme*. Cette œuvre de polémique est un peu partiiale, et, en certains endroits, trop vive contre Fénelon; mais peut-être, elle ne mérite pas le dédain méprisant que lui a réservé le cardinal de Bausset.

A côté de ces représentants officiels de l'évêque de Meaux pendant le procès à Rome, on comptait encore le procureur général des Minimes, le P. Roslet, agent d'affaires du cardinal de Noailles, et le P. Estiennot, des Bénédictins de Saint-Maur. Les Cambrésiens n'avaient pas pour ce dernier une bien grande estime, et s'en défiaient. Ils savaient qu'il était à Rome l'agent de M. de Reims, fort opposé aux Jésuites (1).

Dans l'affaire du quiétisme, les Pères de la Compagnie de Jésus ont joué un rôle très important. C'est une conséquence de la forte organisation de leur société et de la science de plus d'un de ses membres, qu'il ne puisse surgir une discussion théologique, sans qu'ils y prennent part. Répandus partout, ils ne peuvent pas toujours se soustraire aux influences du milieu, ni se défendre de l'entraînement des passions locales. C'est peut-être ce qui expliquerait la divergence d'opinions remarquée parfois entre les membres de cette Compagnie. Sans recourir à la sévère et toujours grave accusation d'une politique plus ou moins sincère, cette hypothèse nous permettra de comprendre la conduite des Jésuites dans la querelle du quiétisme.

Si nous en croyons Bossuet, l'archevêque de Cambrai était « entièrement rallié avec les Jésuites (2) ». D'Aguesseau nous donne les raisons de l'affection des Jésuites pour Fénelon. « L'évêque de Meaux était respecté comme un soleil couchant dont les rayons allaient s'éteindre avec majesté; l'archevêque de Cambrai, regardé comme un soleil levant qui remplirait un jour toute la terre de ses lumières », et un peu plus loin : « les Jésuites crurent que c'était un personnage à ménager pour eux que l'archevêque de Cambrai (3) ». Ils avaient pour cela, dit M. A. Griveau, les plus graves motifs : on voyait en lui un homme politique dans l'avenir, un premier ministre dont les idées devaient tendre à comprimer la jalouse surveillance des Parlements, à faire tomber la défiance contre le Saint-Siège, à relever l'auto-

1. Cf. A. Griveau, *Étude sur la condamnation des Maximes des Saints*, t. I, ch. VII, 2. Paris, Poussielgue.

2. *Lettres sur le quiétisme*, n° 39.

3. D'Aguesseau, *Mémoires historiques*, t. VIII.



rité du Pape en France et à assurer aux Ordres religieux une liberté complète d'action (1).

Dans ces espérances, il y avait plus d'une illusion peut-être; car pour réaliser ce programme en tous ses points, Fénelon aurait eu à compter avec les traditions séculaires du clergé gallican, toujours plus porté à subir qu'à rechercher la collaboration des Ordres religieux. Quoi qu'il en soit, Fénelon était représenté à Rome « comme le défenseur contre les évêques de France, de l'autorité du Pape, de l'anti-jansénisme et des moines (2) ». Pour se les attacher à Cambrai, il ne ménageait aucune concession. Les gracieusetés qu'il accordait ou promettait aux moines étaient si fortes, que Bossuet doutait de leur sincérité. « Ils n'ont pas, disait-il, un homme plus opposé que lui dans le fond, mais il sait jouer (3). » Fénelon s'appliquait « extrêmement à ménager les religieux (4) ». Bossuet, au contraire, voulait les faire rentrer dans le droit commun. Il n'en faut pas plus pour expliquer le courant de sympathie qui, des monastères et couvents, allait à l'archevêque de Cambrai. A le défendre, les Jésuites trouvaient un nouveau bénéfice. Prendre fait et cause pour le quiétisme, n'était-ce pas, dans l'esprit du grand nombre, combattre contre le Jansénisme, venger la Compagnie des attaques de Pascal? Défendre Fénelon, c'était faire oublier les *Provinciales*.

Les Jésuites devinrent donc les défenseurs attitrés de Fénelon, mais ils ne gardèrent pas toujours la même ligne de conduite.

A Paris, et avant la condamnation des *Maximes des Saints*, ils défendent le livre, tout en avouant « que leurs plus habiles théologiens trouvent jusqu'à quarante-trois propositions à corriger (5) ». Après la condamnation, ils l'abandonnent. Entre temps, ils font soutenir des thèses pour faire « valoir le pur amour (6) », et le P. La Chaise est prié d'insinuer au roi qu'il fallait empêcher Bossuet d'écrire (7).

En province, ils ne cessent de défendre ouvertement le livre

1. A. Griveau, *Étude sur la condamnation des Maximes des Saints*, t. I, ch. viii, 2.

2. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 95.

3. Id., *ibid.*

4. Id., *ibid.*, n° 176.

5. Id., *ibid.*, n° 50.

6. Id., *ibid.*, n° 73.

7. Id., *ibid.*, n° 113.

des *Maximes* (1), et un des leurs, le P. Doucin, envoie des mémoires à la *Gazette de Hollande* (2) en faveur de Fénelon.

Au milieu des opinions successives de ses confrères, Bourdaloue seul n'a jamais changé de manière de voir. Dès la première heure, il se montre absolument hostile à la nouvelle théorie mystique. Comme Bossuet, il la trouve opposée à l'Écriture et à la Tradition, menant à une chimérique perfection et remplie de choses dangereuses (3). Ce témoignage pouvait consoler et encourager Bossuet.

A Rome, les Jésuites soutinrent, jusqu'à la fin, les *Maximes des Saints*. Le jésuite espagnol Alfaro, un des consultants nommés par le Pape, fut toujours opposé à la condamnation du livre, et le P. Gonzalès, supérieur général de la Compagnie, se montra constamment obligeant pour son auteur. En dehors de l'influence qu'ils exerçaient dans la congrégation chargée de l'examen, la protection qu'ils accordèrent à Fénelon se manifestait, non par des thèses ou des soutenances publiques comme en France, mais par la direction qu'ils surent imprimer au cardinal de Bouillon, représentant de la France près du Saint-Siège.

Neveu de Turenne, le cardinal de Bouillon haïssait personnellement les adversaires de Fénelon. Les *Mémoires* de Saint-Simon nous affirment le fait. Des raisons de famille l'irritaient contre les Noailles et les Tellier. Par humeur aristocratique, il n'aimait pas l'évêque de Chartres, « ce cuistre violet » qui avait su conquérir et garder une grande influence sur Mme de Maintenon. Quant à Bossuet, par ordre exprès de la Cour, il avait dû lui laisser l'honneur de sacrer Fénelon, et ce n'est qu'avec peine, s'il le ménageait davantage, qu'il lui pardonnait sa situation à la tête du clergé français (4). Dans la défense de Fénelon, le cardinal apportait donc le secret désir de réaliser la satisfaction de petites rancunes personnelles.

Envoyé à Rome pour y remplacer le cardinal Janson au titre d'ambassadeur, Bouillon poursuivit un double but. Recueillir le décanat du Sacré-Collège, qui allait devenir vacant ; empêcher la condamnation du livre de Fénelon. Il essaya même d'étouffer l'affaire. De Paris, si nous en croyons le dominicain Serry, alors

1. Bossuet, *Lettres sur le quiétisme*, n° 121.

2. Id., *ibid.*, n°s 130, 132.

3. Cf. *Lettre* à Mme de Maintenon, 40 juillet 1694.

4. Cf. Saint-Simon, *Mémoires*, t. I, ch. xxiii.

son théologien, Bouillon écrivit diverses lettres aux cardinaux de l'Inquisition pour les détourner de prendre connaissance de l'affaire du quiétisme, leur faisant espérer que les prélats étaient en voie d'accommodement (1). Quand à Rome, le rapport de son théologien lui eût clairement démontré l'opposition du livre des *Maximes* avec l'enseignement de saint Thomas, et, partant, l'impossibilité d'échapper à une condamnation, il ne laissa pas d'écrire à Mme de Maintenon en faveur de l'archevêque de Cambrai. Le procès alors venait de commencer devant les Congrégations romaines. On pouvait essayer de retarder leur décision.

Pour réussir, au moins en ce point, le cardinal ne négligea rien (2). Il empêcha d'abord la condamnation d'une lettre de Malaval, toute remplie des erreurs du quiétisme, « sous prétexte que les examinateurs ne connaissaient pas assez le français, pour en juger ». Lorsque, plus tard, le Souverain Pontife, désireux de voir se terminer l'affaire, voulut que les consultants s'assemblassent deux fois la semaine, Bouillon trouva un nouvel expédient pour rendre inutiles ces bonnes intentions. Il fit représenter au Pape que la matière ne pourrait être bien éclaircie, à moins qu'on ne la discutât à fond, en disputant sur les différents objets controversés entre M. de Cambrai et les trois évêques.

Bossuet perdit alors patience. Il écrivit la fameuse lettre au Pape, signée par Louis XIV, lettre qu'on lui a tant reprochée, et où il menaçait Rome de passer outre. Pour mieux manifester son dépit des lenteurs apportées par son ambassadeur, le roi le rappela et nomma à sa place le prince de Monaco (3). Le cardinal de Bouillon mit à profit les retards du nouvel ambassadeur à venir prendre possession de son poste, en continuant ses intrigues en faveur de Fénelon. La sentence de condamnation était signée par le Pape Innocent XII, qu'il essayait encore d'expédients pour tout remettre en question. Il n'hésita même pas à se servir de la distinction entre le fait et le droit, si chère aux Jansénistes (4). Le Souverain Pontife défendit de s'arrêter plus longtemps, et Bouillon dut s'avouer vaincu.

À côté du cardinal et en faveur de Fénelon, on voyait l'abbé de Chanterac. Homme sage, pacifique et vertueux, Chanterac,

1. Cf. Phéliepeaux, *Relation sur le quiétisme*, I<sup>re</sup> part., liv. II.

2. Cf. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 179.

3. Cf. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 184.

4. Id., *ibid.*, n° 195.

vicairé général et proche parent de la mère de l'archevêque de Cambrai, fut moins bouillant que le cardinal, mais servit plus utilement Fénelon. Maintes fois, il fut étonné des intrigues et des menées politiques qu'on lui ordonnait de poursuivre. La foi qu'il avait en la vertu de son archevêque fut mise à plus d'une épreuve; mais jamais son courage n'en fut ébranlé ni sa sincérité diminuée.

Fénelon avait donc des amis puissants et dévoués, qui n'ont rien négligé pour le sauver. On l'oublie peut-être trop, — quand on reproche à Bossuet et aux Meldistes, ses partisans, leur âpreté dans la lutte. Le grand évêque aurait, dit-on, manqué de sang-froid; mais qu'on veuille bien s'en souvenir, tandis que son adversaire luttait pour la défense d'un sentiment personnel; lui, défendait une cause où « il s'agissait de la foi et du tout pour la religion (1) ».

## CHAPITRE VIII

### LES MAXIMES DES SAINTS A ROME

Le 25 avril 1697, Fénelon écrivit au Pape pour déférer au jugement du Saint-Siège son livre des *Maximes des Saints*. M. Tronson avait approuvé les termes de la lettre de l'archevêque de Cambrai. Le roi avait autorisé son envoi.

L'affaire entraînait, par cet appel, dans une phase nouvelle. Les deux adversaires, pour soutenir leur opinion, vont redoubler d'ardeur, multiplier les mémoires, les lettres, les traités.

Le chancelier d'Aguesseau paraît regretter ce débat, où il ne voit qu'un temps précieux perdu en querelles futiles. Nous avons répondu à cette objection, et montré l'importance des questions en litige. Bossuet ne pouvait et ne devait pas abandonner la lutte au fort de la mêlée. Mais, avant tout engagement, peut-être qu'au fond, le ministre d'État Le Pelletier avait raison de répondre à Fénelon : « Vous voulez absolument savoir ce que je pense de votre livre; eh bien! sachez que mon sentiment est que, pour l'honneur du roi, pour l'intérêt de la religion, et

1. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 202.



pour votre propre gloire, il serait à souhaiter que votre palais avec votre livre, eussent été réduits en cendres il y a six mois (1). »

Le sérieux de la réputation de Fénelon n'y aurait, en tout cas, rien perdu. Dans la série des productions que nous allons voir se succéder si rapidement, les ouvrages de Bossuet rentrent tous l'un dans l'autre. « Ils se ramènent aux *États d'oraison*, ceux-ci à l'*Instruction pastorale*, qui n'est qu'un commentaire des articles d'Issy. En une demi-page, en deux ou trois principes, on a toute sa doctrine, celle, dit-il, de l'Église (2). » Les arguments de Fénelon, au contraire, n'ont pas entre eux cette majestueuse liaison. Son esprit fécond lui inspire des idées particulières, des généralités vagues, des théories arbitraires, qui déroutent ou lassent la patience de son contradicteur. Une distinction nouvelle ouvre de nouveau le débat, qu'on croyait toucher à sa fin. Des théologiens condamnent les *Maximes des Saints*, il les explique, et cette explication est un système différent. On l'attaque sur le sens d'une proposition, il se récrie; car il faut comprendre ce qu'il a voulu dire, et non pas voir ce qu'il a dit. Il entend mieux le système de Mme Guyon que son auteur lui-même. Il sait mieux qu'elle, et ce qu'elle a voulu dire et quel était le sens de sa pensée. Jamais à court, il a des réponses pour tout. Son esprit fut vraiment prodigieux. Un moment, il a failli l'emporter sur Bossuet.

La simplicité de la vérité devait pourtant triompher. L'appel fait à Rome par Fénelon aida à ce triomphe. Légitime à tous égards, cet appel n'était pas nouveau dans l'histoire. Mieux que personne, Bossuet connaissait le mot, devenu classique, du grand évêque d'Hippone, au lendemain de la ratification par le Pape Innocent III, des décrets des deux conciles des évêques d'Afrique condamnant les erreurs de Pélagie : « Rome a parlé, la cause est finie. »

Aussi avons-nous éprouvé un étonnement, que nous n'essaierons pas de dissimuler, à la lecture de deux gros volumes parus il y a quelques années, et dont la conclusion est que la querelle du quietisme fut envenimée par cet appel à Rome. De l'ouvrage de M. A. Griveau (3) nous pensons tout le bien qu'en a dit M. Bru-

1. Manuscrits du grand séminaire de Saint-Sulpice, Paris.

2. Lanson, *Bossuet*, ch. vii.

3. A. Griveau, *Étude sur la condamnation du livre des Maximes des Saints*. Paris, Poussielgue.

netière (1). L'étude de ces volumes s'impose, désormais, à tout homme qui voudra s'occuper de la querelle du quiétisme. Magistrat, M. Griveau parle de Rome, comme un Père du Concile du Vatican. A le faire si loyalement, il y a plus d'honneur que de profit. Sûrement, les vieux parlementaires ne reconnaîtraient pas comme un des leurs l'auteur de cet ouvrage. Mais souvent « la peur d'un mal nous conduit dans un pire ». M. Griveau en donne un nouvel exemple. Peut-être s'est-il exagéré ce qu'il appelle « les intrigues du parti gallican-jansénien-mel-diste ». L'étude des faits ne nous a pas permis, du moins, d'arriver aux mêmes conclusions.

Dans toutes ses lettres, en effet, Bossuet se montre plein de déférence pour le jugement de Rome. On ne prendra pas, pour preuve de son « gallicano-jansénisme », les efforts qu'il tente ou fait essayer par son neveu, pour obtenir de la Congrégation du Saint-Office, un peu plus de hâte dans ses délibérations. Que son neveu ait vu un moyen de faire sa cour et d'assurer son avenir plutôt que l'honneur de servir Rome, en poursuivant la condamnation d'une doctrine réprouvée par Louis XIV, nous ne voudrions pas y contredire. L'abbé Bossuet a, malheureusement, eu plus d'une fois une attitude qu'on ne peut pas approuver toujours. Tous ses propos ne méritent pas une créance absolue. Mais l'évêque de Meaux n'a pas suivi son neveu dans toutes ses exagérations, pas plus qu'il n'a approuvé les railleries d'un goût assez douteux inspirées à la malignité du jeune abbé, par les lenteurs de la Cour de Rome.

Ces lenteurs, du reste, si elles sont ordinaires, sont du moins bien légitimes. Les Congrégations romaines sont composées d'hommes héritiers des manières de faire de l'abius Cunctator. Elles comptent beaucoup sur le temps, soit pour amortir les passions, soit pour permettre cette lente élaboration de l'esprit, le meilleur moyen souvent d'arriver à la vérité. Chargées des soucis et des appels de toute la catholicité, elles ne peuvent souvent se consacrer, autant qu'elles le voudraient, à la solution de questions intéressantes tant qu'on voudra, mais ne passionnant actuellement qu'un point du monde.

Nous allons raconter la suite des débats de l'affaire du quiétisme en Cour de Rome. C'est le meilleur moyen de

1. F. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la Littérature française*, 2<sup>e</sup> série.

voir si les allégations des fâcheux sont bien fondées (1).

Ce n'est pas, nous le croyons moins que jamais, nous écarter de notre sujet, que de continuer à parler d'un fait qui intéressait au plus haut point Bossuet. Le 6 mai, il écrivait à son neveu : « Pour l'affaire de M. de Cambrai, il n'y a plus de mystère à en faire... Il a trouvé à propos d'en écrire au Pape et il a bien fait, si c'est avec la soumission et la sincérité qu'il doit. Mais comme nous avons sujet de craindre qu'il ne biaise, et que nous ne croyons pas devoir laisser courir son livre, que nous croyons devoir tendre à la subversion de la religion, nous nous sentons obligés d'instruire le Pape de l'importance de la chose et des raisons que nous avons d'en éclairer Sa Sainteté (2). »

Le recours de Fénelon était du mois d'avril. On n'avait donc pas encore commencé à Rome l'étude de son livre. Ce retard tenait à deux causes : soit la crainte que le jugement qu'on en ferait ne fût pas tout à fait agréable au roi ; soit l'espérance, confirmée par le cardinal de Bouillon, de voir l'affaire se terminer en France sans jugement. Cette dernière espérance s'évanouit bientôt.

Bossuet avait proposé de tenir des conférences, Fénelon y consentait, mais à une condition, que l'évêque de Meaux n'y fut pas présent. Bossuet ne pouvait accepter ces conditions, et ce fut contre Fénelon que, maladroitement peut-être, on prononça l'exclusion. Ces conférences, tenues à l'archevêché de Paris pendant tout le mois de juillet, entre le cardinal de Noailles, Bossuet et l'évêque de Chartres, avaient pour but d'arrêter le texte de la déclaration des trois évêques, au sujet des *Maximes des Saints*. Elle devait paraître le 6 août.

A ce moment, un ordre du roi avait obligé Fénelon à quitter la Cour et à se retirer dans son diocèse. Des lettres de cachet avaient dispersé trois dames de Saint-Cyr, trop attachées à la doctrine de Mme Guyon. Fénelon était ému de ces mesures, mais son ardeur à la lutte ne s'en trouvait pas amoindrie. Tout au contraire, il annonce à M. Tronson que, de Cambrai, il publierait une *Instruction pastorale*.

1. Nous laisserons ordinairement la parole aux correspondants, à Rome, du cardinal de Noailles et de Bossuet lui-même. La bienveillance du bibliothécaire du séminaire Saint-Sulpice, à Paris, nous a permis de consulter leurs manuscrits, riches en aperçus humoristiques et tout vibrants encore d'amour pour la vérité.

2. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quietisme*, n° 56.

Rome ne pouvait donc compter sur l'apaisement des hostilités promis par le cardinal de Bouillon. Une lettre du roi venait, d'ailleurs, de réclamer son intervention directe (1). Le Pape, « sensiblement touché de la lettre du roi, qu'il regarda comme un témoignage public de son zèle, de sa piété et de sa religion (2) », la fit communiquer à la Congrégation du Saint-Office, par Bernini, qui en était assesseur. Vainement, les Cambrésiens, le cardinal de Bouillon en tête, pour diminuer l'impression produite par cette lettre, sur l'esprit des cardinaux du Saint-Office, publièrent « qu'elle avait été extorquée et dictée au roi par l'archevêque de Paris et l'évêque de Meaux qui avaient profité de l'absence des amis de l'archevêque de Cambrai, dans le temps que la Cour était à Meudon (3) ». Les membres du Saint-Office, de l'agrément du Pape, nommèrent sept consultants (4).

Notification faite au roi, les consultants tinrent leur première Congrégation le 11 octobre, chez le maître du Sacré-Palais. Il fut résolu, écrivait à Bossuet le docteur Phéliepeaux, « que chacun ferait l'extrait des propositions qu'il trouverait censurables et que tous se les communiqueraient en commun ». Ces communications devaient durer plus de dix-huit mois.

Pendant que Chanterac d'un côté, Phéliepeaux et l'abbé Bossuet de l'autre, luttent à qui mieux mieux pour conquérir la bienveillance des consultants romains, Fénelon et Bossuet continuent à publier des ouvrages en France. Bossuet fait imprimer en latin et en français le *Summa Doctrinæ*, répond à une lettre de Fénelon à un ami, publie jusqu'à cinq écrits sur le livre des *Maximes*, pour répondre à autant d'opuscules où son rival le mettait en demeure d'expliquer sa doctrine ou les interprétations qu'il donnait de l'Écriture sainte, de la Tradition ou de tel passage des mystiques. A l'*Instruction pastorale* de Fénelon, il répond par une *Préface sur l'Instruction pastorale*, où il prouve que l'*Instruction pastorale* excuse le livre qu'elle voulait éclaircir et y ajoute de nouvelles erreurs. Tous ces ouvrages sont envoyés à Rome, et comme son neveu lui écrit qu'on l'accuse de poursuivre l'archevêque de Cambrai d'une haine partielle, Bossuet termine sa préface en protestant, une fois encore, contre cette allégation.

1. Cf. *Lettres sur le quiétisme*, n° 69.

2. Phéliepeaux, *Relation sur le quiétisme*, I<sup>re</sup> part., liv. II.

3. Id., *ibid.*

4. Cf. A. Griveau, *Étude sur la condamnation des Maximes des Saints*, t. I, ch. x, 2.



Il le fait avec le calme le plus parfait. Pourquoi s'étonner « qu'on impute à des hommes des défauts humains ? (1) »

Certaines Congrégations religieuses, craignant de voir porter atteinte aux enseignements de sainte Thérèse, avaient conçu de l'inquiétude. Pour les tranquilliser, Bossuet compose le traité *Mystici in tuto*, où il professe le plus profond respect pour les maximes de la vraie spiritualité. L'opuscule *Schola in tuto*, répond à une préoccupation des scolastiques qui reprochaient à Bossuet de confondre le motif spécifique de l'espérance avec celui de la charité. Il établit que « tous les théologiens de l'École pensent absolument comme lui, sur l'espérance et la charité ; qu'aucun d'eux n'exclut de l'amour pur le motif de la récompense et qu'ils enseignent, au contraire, que les suppositions impossibles de Moïse et de saint Paul, que l'archevêque de Cambrai faisait tant valoir en sa faveur, n'excluaient jamais le désir de la béatitude (2) ».

Dans le *Quietismus redivivus*, il prouve l'analogie de la doctrine de Mme Guyon avec les erreurs de Molinos. Enfin, dans le *Quæstiuncula de actibus a caritate imperatis*, Bossuet résume les erreurs de Fénelon sur les actions faites par le motif de la charité. Tous ces ouvrages étaient destinés à l'instruction des consultants et des cardinaux du Saint-Office.

Fénelon, de son côté, ne reste pas inactif. A chaque ouvrage de Bossuet, il répond par un autre, avec tant de rapidité, de verve, d'esprit et de souplesse, que le public ne sait à qui donner raison. Exaspéré lui-même, Bossuet finit par dire : « Pour des lettres, composez-en tant qu'il vous plaira ; divertissez la ville et la Cour ; faites admirer votre esprit et votre éloquence, et ramenez les grâces des *Provinciales* ; je ne veux plus avoir de part au spectacle que vous semblez vouloir donner au public (3). » La promptitude des ripostes de l'archevêque de Cambrai étonne tellement ses adversaires que le bruit se répand qu'il a des collaborateurs. Phéliepeaux les nomme. « Le P. Malatra, jésuite, et les autres, ont travaillé pour lui. Comme des têtes différentes lui donnent leurs mémoires, cela fait qu'il dit tant de choses disparates (4). »

Au cours de la publication de ces divers ouvrages, l'année

1. Cf. *Préface sur l'Instruction pastorale de M. de Cambrai*, t. V.

2. Cf. De Bausset, *Histoire de Bossuet*, liv. X, 15.

3. Bossuet, *Réponse* à quatre lettres de M. de Cambrai, 26, t. V.

4. Mss. de Saint-Sulpice.

venait de finir. Cinq consultants s'étaient prononcés contre le livre des *Maximes des Saints*; deux seulement lui étaient favorables. Les Meldistes pouvaient donc espérer que l'avis de la consulte serait contraire à Fénelon. Le huitième consultant réservait bien encore son vote, c'est vrai, mais il paraissait acquis au parti de l'évêque de Meaux.

Subitement, un de ces coups fourrés tant redoutés par l'abbé Bossuet, vient changer la face de l'affaire, tout remettre en question. Voici comment Phéliqueaux en rend compte. Fabroni, secrétaire de la Propagande et très dévoué à Fénelon, alla trouver le Pape et lui représenta que « les évêques de France seraient apparemment surpris de ce que, parmi les consultants, on n'avait nommé aucun prélat, qu'ils ne faisaient pas grand cas des religieux, et qu'ils auraient plus de déférence pour ce qui serait décidé, quand ils sauraient que la cause aurait été examinée par des évêques (1) ». L'abbé Bossuet en informa également son oncle.

L'évêque de Meaux ne perdit pas confiance. Malgré tout, il ne doutait pas que « Dieu ne voulût révéler cette iniquité qui va s'insinuant dans l'Église d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle est plus secrète (2) ». Son espérance était d'autant mieux fondée, qu'une nouvelle intervention du roi, dans les derniers jours du mois de novembre, avait déterminé le Souverain Pontife à ordonner une Congrégation extraordinaire pour accélérer l'étude des décisions à prendre. La présence des deux consultants nouvellement désignés, l'archevêque de Chiéti et l'évêque de Porphyre, sacriste du palais apostolique, devait pourtant amener des lenteurs. Tout le travail fait jusqu'à ce jour devint même inutile. « Le jeudi, 6 janvier 1698, se tint la neuvième Congrégation. L'archevêque de Chiéti y présida. Le maître du Sacré-Palais exposa ce qu'on avait arrêté dans les premières Congrégations; on y avait déjà censuré près de douze propositions. Les nouveaux consultants, sous prétexte de lire le livre et d'en connaître tout le système, demandèrent qu'on remît la Congrégation à quinze jours; ce qui fut accordé. Il fut aussi résolu d'examiner de nouveau les propositions qui avaient été jusqu'alors agitées (3). »

1. Cité par A. Griveau, *Étude sur la condamnation des Maximes des Saints*, t. I, ch. xii.

2. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 104.

3. Cité par A. Griveau, *op. cit.*, t. I, ch. xii.

Le Pape Innocent XII avait pourtant hâte d'en finir. Pour rendre moindre l'inconvénient de cette nouvelle étude, il ordonna de tenir deux Congrégations par semaine. Le cardinal de Bouillon trouva malheureusement un expédient qui rendit vaines les bonnes intentions du Souverain Pontife. Sur ses instigations, Bernini persuada au Pape que « la matière ne serait jamais bien éclaircie, si les consultants ne disputaient ensemble, pour et contre ». Ce conseil était « une affaire mortelle », au jugement de l'évêque de Meaux (1). Malgré l'opposition de Mgr Giori, dévoué aux intérêts des Meldistes, on fit l'expérience de ces Congrégations, le 24 janvier. Le résultat, après de longues heures de discussion, fut de montrer cinq consultants opposés au livre : deux favorables et trois qui réservaient leur vote, mais étaient connus pour favoriser le parti des Cambrésiens. Le Pape, pour les départager, voulait nommer trois nouveaux consultants. Leur nom était déjà prononcé. Mais le cardinal de Bouillon eut assez d'influence pour faire revenir le Souverain Pontife sur sa décision. Les consultants restèrent donc cinq contre cinq. Bouillon commençait à triompher. « Qui prétendez-vous condamner ? disait-il. Le plus bel esprit du royaume. Un évêque, saint dans ses mœurs, sage dans le gouvernement de son diocèse, un évêque qui a recours à Rome dans un temps où les autres ont affaibli son autorité (2). »

Le cas devenait, en effet, embarrassant, « le Pape ne sachant à qui se fier, ni quel parti prendre. Cependant, impatient de voir que rien n'avancât dans la Congrégation des consultants, il nomma le jeudi 30 janvier, les cardinaux Norris et Ferrari, pour y assister, empêcher les longueurs des consultants, modérer l'aigreur de chaque parti et faire finir l'examen du livre le plus tôt qu'il se pourrait. Il ordonna en même temps que les Congrégations qui s'étaient tenues jusqu'ici chez le maître du Sacré-Palais, se tiendraient à la Minerve, où les cardinaux du Saint-Office ont coutume de s'assembler (3). »

Il importait d'autant plus de finir l'affaire, que la politique menaçait d'envenimer encore la discussion. Les ennemis de la France commençaient à s'en mêler, et les ambassadeurs de l'empereur et du roi d'Espagne, sollicitaient ouvertement pour l'ar-

1. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 106.

2. Mss. de Saint-Sulpice.

3. Phéliepeaux, *Relation*, II<sup>e</sup> part., liv. III.

chevêque de Cambrai (1). Dans ces conjonctures, le chargé d'affaires à Rome du cardinal de Noailles nous l'apprend, deux cardinaux prétendirent « que, pour finir, il fallait sauter les grands fossés qui se trouvent et dans le livre et dans la traduction latine et dans l'*Instruction pastorale*, et publier un décret de cette teneur : « Le livre est dangereux, plein d'équivoques ; il faut le condamner ; mais la version latine et les explications données par l'archevêque de Cambrai dans son *Instruction pastorale*, ne doivent pas tomber sous le coup de cette condamnation (2). » C'était donc un accommodement qu'on proposait. Bossuet répondit qu'à Paris on voulait « la vérité nettement victorieuse ». Qu'on rejetait « tout ce qui biaise ; et que les accommodements rendraient ridicules tous ceux qui les proposeraient (3) ».

Les Cambrésiens ne pouvaient éviter une condamnation ; mais ils pouvaient la retarder. « Peut-être, si on pouvait arriver à l'*Anno santo*, quelque changement de scène leur permettrait de s'échapper dans la foule (4). » Dans ce but, ils adoptèrent une nouvelle tactique.

Du livre des *Maximes*, les consultants qui voulaient sa condamnation, avaient extrait trente-sept propositions qu'ils voulaient censurer. Les partisans du livre soulevèrent alors la question de fail. « Ce que vous dites est vrai, dit, devant le Souverain Pontife, un des amis de Fénelon, mais les propositions ont été mal extraites et ne sont pas telles dans le livre (5). » C'était renouveler le subterfuge de la distinction des sens.

Phéliepeaux composa alors un traité sur le sens naturel, *Sensus obviu*s, pour montrer le danger de ces interprétations qui permettraient d'innocenter tous les hérésiarques. Comme le remarque, en effet, très justement Roslet, « si on venait à déclarer les propositions du livre, mauvaises dans le sens naturel, mais supportables dans le sens de l'auteur, les Sociniens pourraient se relever de la censure de Nicée et tous les autres hérétiques de même (6) ». Les Cambrésiens le sentaient bien, mais l'obscurité de la matière leur laissait un champ assez libre. Au témoignage du correspondant du cardinal de Noailles, « les Jésuites disaient

1. Cf. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 109.

2. Mss. de Saint-Sulpice.

3. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 110.

4. Mss. de Saint-Sulpice.

5. Id., *ibid.*

6. Id., *ibid.*



hautement qu'il n'y avait pas de proposition qu'on ne pût expliquer bénévolement, et que si on voulait regarder les mystiques avec les yeux rigoureux de l'École, il n'y en aurait pas un qu'on ne pût et ne dût censurer. Sans en excepter même sainte Thérèse (1). »

Les cardinaux et le Souverain Pontife ne partagèrent pas cet avis, et, le 27 mai, l'abbé Bossuet pouvait annoncer à son oncle que « tous les qualificateurs avaient signé les propositions comme fidèlement extraites du livre ».

Il ne restait plus qu'à les discuter chacune en détail, pour déterminer la note théologique qu'on pourrait lui adjoindre. Ce travail devait prendre encore de longs mois. Les cardinaux, écrivait Roslet, « ont bien commencé, mais ils continuent avec beaucoup de lenteur et avec une gravité espagnole (2) ». Pendant ce temps-là, « toutes les gazettes, tous les lardons, et tous les journaux de Hollande, faisaient l'apologie de M. de Cambrai. Les quakers faisaient venir son livre (3) ». Il y avait un vrai danger qui n'a pas échappé à Bossuet. « Si une sentence de Rome, disait-il, ne décide bientôt ce grand différend, très aisé à déterminer par la tradition, les protestants et les fanatiques diront, les premiers, que Rome commence à douter de ses lumières, et les seconds, qu'elle n'a osé les condamner à cause de ses mystiques qui pensent comme eux (4). »

A ce moment, éclata comme un coup de foudre la *Relation du quietisme* par Bossuet. Son effet, à Paris, fut prodigieux. Il ne resta plus à la Cour un seul défenseur à Fénelon (5). Le roi fit renvoyer tous les collaborateurs que Fénelon s'était donnés dans l'éducation du duc de Bourgogne. Seul, l'abbé de Fleury fut excepté; car Bossuet répondit de son orthodoxie. Le déchaînement contre M. de Cambrai alla si loin que Bossuet put redouter que l'indignation ne fit perdre le respect à beaucoup de gens (6). De la région des principes, la controverse descendait, avec cet ouvrage, dans celle des faits personnels. Bossuet donne à son neveu les raisons de sa conduite (7). Nous avons assez longuement parlé de la polémique engagée entre les deux évêques au

1. Mss. de Saint-Sulpice.

2. Id., *ibid.*<sup>1</sup>

3. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quietisme*, n° 120.

4. Id., *ibid.*

5. Cf. Id., *ibid.*, n° 132.

6. Id., *ibid.*, n° 134.

7. Id., *ibid.*, n° 134.

sujet de cet ouvrage, pour que nous puissions continuer le récit des actes de la procédure à Rome.

Ses longueurs commençaient à devenir insupportables (1), et voici qu'on proposait un nouvel expédient : une « censure provisoire et interlocutoire ». Heureusement, on n'en parla pas longtemps. Le 29 septembre, Chanterac annonçait que « les Congrégations des examinateurs étaient finies devant le pape, et que l'on avait donné le *Votum* par écrit (2) ». C'était le meilleur parti pour couper court aux interminables discussions.

D'après les usages du Saint-Office, comme les votes pour la condamnation étaient numériquement égaux à ceux qui la repoussaient, Fénelon était absous, si les consultants avaient eu le droit de prononcer le jugement. Le Pape seul pouvait le prononcer après l'avis des cardinaux.

Ce qui se passa dans la Congrégation des cardinaux, Phéliepeaux le connut en détail après la sentence. Tandis qu'on discutait, plus d'une nouvelle en transpirait, puisque l'abbé Bossuet écrivait : « Le cardinal Panciatichi va bien, et tous, hormis le cardinal de Bouillon. » Ce dernier essaya, en effet, de rallier les cardinaux à sa théorie de la distinction des sens. Sans y réussir, hâtons-nous de le dire.

Les intrigues ne s'arrêtaient pas pour cela. La princesse des Ursins raconte dans une lettre que « M. de Cambrai avait envoyé à ses partisans un thème donné autrefois à Monseigneur par M. de Meaux, dans lequel il établissait qu'il serait à souhaiter qu'il n'y eût ni enfer ni paradis, afin d'ôter de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu l'espérance et la crainte qui en gâtent la pureté (3) ». Ce thème était une page de Joinville. Comme argument, avouons-le, c'était un peu pauvre. Une cause est bien près d'être perdue qui invoque de pareils moyens de défense.

Il ne tint pas au cardinal de Bouillon cependant qu'elle ne triomphât. Battu sur la multiplicité des sens, il essaya de faire prévaloir une condamnation *in globo* qu'on repoussa également. Une proposition de décret portant les mots *prohibendus liber; molliendus, seu mitigandus sensus*, eut le même sort. Découragé, il parlait de se retirer, mais « les Jésuites et les amis de M. de Cambrai l'engagèrent à être présent à tout pour rabattre les

1. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quietisme*, n° 136.

2. Cf. Id., *ibid.*, n° 140.

3. Mss. de Saint-Sulpice.

coups (1) ». Ce qu'il essaya de faire en discutant pied à pied chacun des termes de la censure, pour chacune des propositions. Quand vint la discussion sur la proposition « du trouble involontaire » de Jésus-Christ, qui ne se communiquait pas plus sur la croix de la partie inférieure à la partie supérieure, que cette dernière ne communiquait à l'inférieure sa paix ni sa béatitude, le cardinal ne pouvait pas la défendre. La proposition était à la fois hérétique et blasphématoire. Pour l'excuser, il la mit sur le compte d'une faute d'imprimerie. Comme si les antécédents de la proposition ne prouvaient pas assez clairement qu'elle était bien de l'auteur (2).

Quand on lui objectait que, par ces longueurs, il trahissait à la fois les ordres du roi et les droits encore plus sacrés de la vérité, le cardinal en appelait à sa conscience. Il n'en fallait pas tant pour faire éclater l'abbé Bossuet qui écrivit alors une diatribe terrible où l'ironie le dispute à l'injure. « On prétend excuser le cardinal de Bouillon sur la conscience, mais sa conduite le dément en tout. Car, est-ce la conscience qui l'a obligé à s'engager avant de venir ici et avant que d'avoir examiné la matière, à soutenir M. de Cambrai comme il l'a fait? Est-ce la conscience qui lui a fait inventer tous les détours dont il s'est servi pour déguiser ses démarches, afin de tromper le roi et tout le monde? Est-ce le même motif qui le porte à n'oser défendre hautement ce qu'il croit être la vérité et qu'il ne soutient la doctrine de M. de Cambrai que par des équivoques, par des doubles sens, et en proposant des expédients honteux pour le Saint-Siège et pour la France et qui ne tendent qu'à éterniser cette malheureuse affaire et qu'à allumer un plus grand feu dans le royaume? (3) »

Il y a peut-être plus de fiel qu'il n'en faudrait dans ces lignes de l'abbé Bossuet. On pouvait cependant céder à un moment de légitime humeur, quand on voyait le cardinal de Bouillon demander pour l'archevêque de Cambrai ce qu'on n'avait pas voulu accorder au cardinal Petrucci condamné par l'Inquisition en qualité de disciple de Molinos. Comme si la curie romaine pouvait se déjuger, quand il s'agit d'un fait dogmatique.

A défaut d'autres qualités, on doit accorder au cardinal de Bouillon la constance dans ses amitiés et reconnaître l'énergie

1. Mss. de Saint-Sulpice.

2. Cf. Bossuet, *Réponse* à quatre lettres de M. de Cambrai, t. V, 20.

3. Mss. de Saint-Sulpice.

qu'il déployait pour les défendre. Déjà le prince de Monaco avait pris son dernier congé pour venir le remplacer dans le poste d'ambassadeur à Rome, qu'il intriguait encore. Il était même assez influent, pour faire exclure, au moins momentanément, du nombre des rédacteurs de la bulle, le cardinal Casanati tout dévoué aux Meldistes, et le faire remplacer par le cardinal Albano, plus tard Pape sous le nom de Clément XI, que repoussait le parti des prélats.

Le 24 février, la commission de rédaction de la bulle se réunissait; elle comprenait avec Albano, Ferrari et Norris.

Les Cambrésiens proposèrent encore une solution. Ils voulaient rédiger des « canons » de doctrine. C'était un moyen d'éviter la condamnation de Fénelon. « Quand tout est fait, rien n'est fait, et c'est toujours à recommencer! » écrivait Bossuet à cette nouvelle (1). Le mémoire du roi au Souverain Pontife fut alors envoyé.

Dans son histoire de Fénelon, le cardinal de Bausset trouve ce mémoire fulminant (2); il en parle d'une manière beaucoup plus calme dans l'histoire de Bossuet (3). Les paroles du mémoire qui semblaient menacer le Pape, se rapportaient, dit-il, à un projet d'instruction déjà préparé par l'évêque de Meaux.

Ce mémoire fut d'ailleurs inutile; car il arriva à Rome après la promulgation du décret.

Les cardinaux rejetèrent en effet le projet des canons proposé par le cardinal de Bouillon. Le décret, achevé dans la nuit du 10 mars, fut lu et approuvé par la Congrégation des cardinaux, tenue le lendemain à la Minerve. Le 12 mars, dans une Congrégation qu'il présidait, le Pape fit lire le décret portant condamnation du livre des *Maximes des saints*. Comme le cardinal essayait encore de faire opposition, le Pape lui imposa silence, signa le décret et termina ainsi cette longue affaire. Le vendredi 13 mars, le bref revêtu de la signature d'Innocent XII, était publié et affiché dans les lieux ordinaires.

Bossuet pouvait être content. Il était vainqueur.

Avec lui triomphait la cause du bon sens et de la vérité.

1. *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 191.

2. *Histoire de Fénelon*, liv. III, 74.

3. *Histoire de Bossuet*, liv. X, 19.



## CHAPITRE IX

CONSEQUENCES DU QUIÉTISME, ELLES LÉGITIMENT LES ATTAQUES  
DE BOSSUET

Fénelon allait monter en chaire le 25 mars, quand son frère, le comte de Fénelon, parti en poste de Paris, pour lui apporter la nouvelle de sa condamnation, arriva à la cathédrale de Cambrai. « Quelque affecté qu'il fût d'une décision si contraire à son attente, l'archevêque se recueillit seulement quelques instants pour changer tout le plan du sermon qu'il avait préparé; il le tourna sur la parfaite soumission due aux supérieurs (1). » Le 9 avril, Fénelon publiait pour son diocèse le décret du Souverain Pontife, et l'accompagnait d'un mandement de soumission au décret qui le condamnait. Bossuet parlant de ce mandement, disait, d'une manière un peu dure : « L'essentiel y est ric à ric et l'obéissance est bien étalée (2). »

On a voulu contester la sincérité de la soumission de l'archevêque de Cambrai; mais nous pensons comme M. de Broglie (3), qu'elle fut entière et sincère. Que Fénelon, même après le décret d'Innocent XII, ait essayé de se justifier, la chose n'a rien de surprenant. Lui-même disait à Ramsai qui nous en a conservé le souvenir : « Il est vrai que les propositions et les expressions dont je m'étais servi, et d'autres bien plus fortes avec bien moins de correctifs, se trouvent dans les auteurs canonisés; mais elles n'étaient point propres pour un ouvrage dogmatique (4). » Ce dernier point avait suffi pour légitimer sa condamnation à ses propres yeux, et à ceux de l'historien.

Nous ne dirons même pas, d'après un mot de Fontenelle cité si souvent, que Fénelon poussa l'humilité jusqu'à la coquetterie. Le fameux ostensor d'or sur lequel s'appuie ce mot doit, en effet, être relégué dans le domaine de la légende (5).

1. De Bausset, *Histoire de Fénelon*, liv. III, 77.

2. Bossuet, *Lettres sur l'affaire du quiétisme*, n° 202.

3. Cf. E. de Broglie, *Fénelon à Cambrai d'après sa correspondance*.

4. De Ramsai, *Histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon*.

5. Cf. De Bausset, *Histoire de Fénelon*, liv. VIII, pièces justificatives, 4.

Sans plus nous arrêter à toutes ces questions, intéressantes si l'on veut, mais étrangères à notre sujet, nous voudrions en quelques pages, montrer, par les conséquences du quiétisme, combien fut légitime la lutte entreprise par Bossuet et justifiée aussi l'émotion qu'il en ressentit.

Ce n'est pas sans hésitation que nous abordons ce chapitre, sur une « matière dont il faut moins parler par son propre esprit que de toutes les autres de la vie spirituelle (1) ». Essayons-le pourtant en toute simplicité; nous inclinant par avance devant toute condamnation, de l'autorité légitime, qui pourrait frapper un mot ou un trait échappés à notre plume.

A l'homme, perpétuellement inquiet et jamais parfaitement heureux, la religion chrétienne est venue montrer le but de la vie, et le lieu où son idéal de bonté, de beauté et de justice serait réalisé. Ce but, c'est la perfection; ce lieu, est celui de l'union avec Dieu lui-même. Aller à Dieu par les degrés d'un progrès dont les limites sont infinies; se donner à lui en échange de la donation qu'il nous fait de son Être qui agrandira et perfectionnera le nôtre, sans anéantir notre personnalité, voilà tout le secret de cette perfection. Cet état, vraiment surnaturel, car il est réservé à une nature qui n'est pas, nécessairement, immortelle, et n'a aucun droit de stricte justice à revendiquer ce privilège, nous le devons à la libéralité de Dieu. L'harmonie, ainsi établie entre Dieu et l'homme, a été détruite une première fois par le péché. Pour la rétablir, il n'a pas moins fallu que la médiation de Jésus-Christ, Dieu fait homme, et la grâce que nous mérite incessamment son intercession. La volonté humaine, fortifiée par ce secours, se trouve désormais mieux armée pour lutter contre tous les obstacles qu'elle rencontre sur le chemin qui mène à Dieu. La raison voit par lui son domaine s'agrandir de toutes les certitudes que lui donne la foi. La sensibilité elle-même se trouve défendue contre les égarements et les illusions de sa propre faiblesse. Cette grâce fait comme une atmosphère où baigne l'homme moral tout entier.

Pas plus que l'air ambiant dans lequel nous nous mouvons, cette atmosphère ne supprime l'effort; elle le rend seulement plus facile et plus doux. Avec son aide, nous pouvons accomplir, entièrement, les deux grands commandements du Christ : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de

1. Bossuet, *Lettres* à Mme d'Albert, n° 92.

toutes vos forces ; vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. »

Ces paroles sont bien simples, elles ne semblent même pas prêter matière à interprétations diverses. Malheureusement, comme le remarquait Bossuet dans une lettre à Mme d'Albert, « il y a des vérités si simples, qu'elles nous échappent quand on entreprend de les entendre mieux qu'on n'a fait d'abord (1) ». Une fois de plus, les quiétistes ont vérifié l'exactitude de l'observation. Au lieu de s'attacher simplement à la mise en pratique de ces deux principes, et de se renfermer dans la manière dont le Christ et toute la théologie chrétienne nous apprend que nous devons les observer, ils ont voulu renchérir à cet égard sur ce que nous trouvons dans l'Évangile et dans les Pères. A force de chercher, dans l'observation de ces deux préceptes, une perfection chimérique qui les distinguait du commun des hommes, ils en ont perverti le sens et corrompu l'usage. En considérant que Dieu veut être aimé par-dessus toute chose, ils se sont imaginé que Dieu, par le premier commandement, nous demandait une autre perfection que celle qui consiste à l'aimer sans qu'aucun intérêt partage notre amour ou lui en dispute la préférence. Ils en ont conclu que, pour aimer Dieu avec plus de pureté et moins de partage, ils ne devraient pas même, en l'aimant, avoir la vue de leur béatitude ni celle de leur damnation. Raffinant sur cette prétendue perfection, ils ont dit que, puisque nous ne devons envisager ni notre béatitude ni notre damnation, il y a donc du désintéressement à ne point désirer la première et à ne point craindre la seconde. S'il y a de la perfection à ne point désirer, il y en a, à plus forte raison, à ne pas demander, à ne point prier, à ne point agir, ni travailler, pour acquérir l'une et éviter l'autre. Les désirs, les prières, les veilles, les sollicitudes leur ont paru des effets d'un amour intéressé et grossier. Ils les ont donc bannis de leur culte.

L'exagération est manifeste. Bossuet l'a dit, on arrive par ce chemin à « une chose abominable (2) ». Les intérêts dont Dieu nous demande le sacrifice, ne sont autres, en effet, que ceux qui pourraient causer un partage et lui disputer la préférence dans le culte que nous lui rendons. Tout intérêt qui n'aura aucun de ces deux effets est permis et légitime ; car il n'est pas contraire aux intentions de Dieu. Si je puis donc être intéressé, en tout ce

1. *Lettres* à Mme d'Albert, n° 39.

2. Bossuet, *Lettres* à Mme Cornuau, n° 104.

qui, ni en soi, ni en ses effets, ne partage l'amour que je dois à Dieu, je puis l'être, à plus forte raison, sur tout ce qui m'aide à donner à Dieu la préférence qu'il exige. La béatitude éternelle est dans ce cas. N'étant autre que Dieu même; aimer la béatitude éternelle et aimer Dieu, sont, dans le fond, la même chose. Il y a donc de la contradiction à dire, que je puis aimer Dieu et être indifférent pour mon salut ou pour ma damnation, si le salut n'est rien autre chose que la consommation de l'amour de Dieu, et si la damnation renferme essentiellement sa perte et sa haine.

On aurait raison de blâmer l'espérance, dans un cas seulement. Celui où le désir de la récompense et la crainte du châtiment, seraient les seuls mobiles de nos actions. Purement serviles alors, vaines même, elles ne mériteraient qu'une récompense vaine aussi. Dire à Dieu : nous travaillerons, mais à cause du salaire; nous vous aimerons, puisque vous le désirez, mais à cause de la récompense que vous nous assurez; serait n'avoir qu'un amour judaïque. Dieu l'a trop souvent réprouvé pour que nous le conseillions. Mais s'il y a une différence, entre craindre en servant Dieu, et ne le servir que par motif de crainte, nous avons raison d'associer l'espérance à notre amour.

Aimer, n'est-ce pas, en effet, s'identifier tellement à l'objet de son amour, que ses pensées deviennent nos pensées, ses volontés l'expression de nos volontés, et ses haines une partie de nos haines? L'amour nous paraît impossible, en dehors de cette union intime de l'intelligence et du cœur qui, de deux êtres, n'en fait plus qu'un. Dès lors, si nous aimons Dieu, comment ne pas aimer ce qu'il aime; notre salut, ne pas haïr ce qu'il poursuit de ses malédictions; le péché et, partant, l'enfer qui en est la consommation dans le blasphème éternel. L'espérance de mon salut et la crainte de l'enfer sont donc, dans la pratique, renfermés dans l'acte d'amour de Dieu. Dès qu'elle aime, une âme craint et espère.

On pourra nous objecter le cri de Thérèse la séraphique :

Je te craindrais, mon Dieu! ne fut-il point d'enfer,  
Et point de paradis, je t'aimerais quand même! (1)

Mais qu'on veuille bien relire le sonnet tout entier, on verra que ce cri est l'expression finale d'un acte d'amour au Christ sauveur et souffrant, un acte de reconnaissance sublime. Or, le quiétiste a peur de l'humanité du Christ !



Nous ne nions pas, du reste, la possibilité de ces actes d'amour absolument désintéressé. Mais ils ne sauraient être que transitoires et fugitifs. Transitoires comme tout sentiment arrivé à son maximum d'intensité, fugitifs comme son expression. On ne pourra jamais les imposer ni généralement, ni toujours.

Du reste, comme le remarquait Bossuet : « Le sacrifice du salut n'a été proposé par aucun des saints, que sous condition et par supposition impossible exprimée ou sous-entendue (1). » Avec lui, donc aussi, nous concluons : « Il ne sert de rien de dire qu'il y en a qui ont désiré qu'il ne donnât rien, afin de l'aimer plus purement; il en faudra toujours revenir à dire, que plus Dieu mériterait, s'il l'avait voulu, pour mieux dire, s'il avait pu le vouloir, d'être servi sans récompense, plus il est aimable d'en avoir voulu donner à ses serviteurs une aussi grande que lui-même (2). »

Plus désintéressés que saint Paul, les quiétistes voulaient se montrer plus sages que l'Évangile. Il est inutile de prier, s'il est mauvais de désirer la récompense. « Jésus-Christ, supplié par ses Apôtres de leur apprendre à prier, leur donne les sept demandes du *Pater*, pour leur montrer combien la demande était de l'intention de la prière (3). » Le vrai spirituel prétend qu'il n'en a pas besoin. Sans doute que le *Pater* est imparfait, ou que le Christ a ignoré, peut-être, la perfection du pur désintéressement, ou n'a pas daigné nous l'enseigner! Dira-t-on que Jésus-Christ n'a parlé qu'aux imparfaits, qu'il existe « une tradition apostolique et secrète, confiée à un petit nombre de parfaits et qu'il ne leur est pas permis de révéler (4) ».

Nous le voulons, un instant; mais d'abord, pourquoi alors Fénelon, après les autres quiétistes, veut-il révéler à tous cette voix? Qui nous dira, en outre, que cette route si particulière et si secrète n'est pas suspecte? Où prendrons-nous l'assurance que la vanité et l'imagination ne l'ont pas créée tout d'une pièce? Il n'y a qu'à répéter après Bossuet : *Mira sunt quæ dicitis, nova sunt quæ dicitis, falsa sunt quæ dicitis* (5). Elles sont admirables vos paroles, neuves, mais fausses.

Il y a une logique dans l'erreur. Le quiétisme fut fidèle à cette

1. Bossuet, *Les passages éclaircis*, t. V, ch. iv.

2. Id., *Instruction sur les états d'oraison*, additions, 5.

3. Id., *ibid.*, liv. IV, 44.

4. Id., *Tradition des nouveaux mystiques*, ch. xvi.

5. Id., *ibid.*, sect. II.

loi. Si on ne doit pas prier, puisque le désir est un signe d'imperfection, c'est aussi parce que le vrai parfait est arrivé avec Dieu à un état d'union si intime, que rien ne l'interrompra plus, si, une seule fois, on a formulé l'acte d'amour pur (1). A quoi bon, dans cet état, et pourquoi formuler de nouvelles prières? Bien plus, « on n'a point à craindre de se dissiper, puisqu'à moins de révoquer ses premiers actes on y demeure toujours, en dormant ou en veillant, occupé ou non occupé (2) ».

Nous arrivons ainsi, à ce bienheureux état de repos et de « passiveté », d'absorption en Dieu qui ouvre libre carrière à tous les vices et légitime toutes les infamies. Qu'importe ce qui se passe dans la partie subalterne de l'âme, elle ne communique point à la partie supérieure son trouble involontaire! Voilà donc l'homme devenu impeccable! Son âme, abandonnée tout entière au principe de toute vertu et de toute pureté, la vertu et la pureté lui viendront sans effort et comme d'elles-mêmes. C'est, avec la suppression de la personne humaine, la négation même de la notion de la vie actuelle; car si l'on avait l'entière et absolue permanence, on aurait l'éternité. Bossuet n'avait-il pas raison de dire : « Les nouveaux spirituels se font un jargon que je n'entends pas (3). »

C'était bien un vrai jargon que cette passiveté, dont le moindre mal serait de nous pousser à tous les excès du fatalisme et de l'apathie qu'il engendre.

Mais non, il n'est pas vrai que la vertu consiste dans l'apathie somnolente des quiétistes. Force libre, éclairé par la raison, soutenu par la grâce, l'homme doit conquérir la vertu à la sueur de son front. Elle n'est, ici-bas, que la victoire de la volonté sur les révoltes des sens, les calculs de l'intérêt et les séductions du cœur. Que l'habitude de la vertu, comme toutes les habitudes, en rende les actes plus faciles, c'est incontestable; que l'empire acquis par le sage sur ses impressions, rende chez lui plus rares les émotions et les troubles fâcheux, on n'y peut contredire. Ces habitudes ne supprimeront, pourtant jamais, l'effort nécessaire de la volonté. Que si on nous objecte l'impassibilité du martyr dans les plus affreux tourments, la sérénité sublime du héros au milieu du danger; nous demanderons si ces états sont fixes et permanents. Est-ce bien là cette vie que nous devons vivre cha-

1. Cf. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. I, 27.

2. Id., *ibid.*, liv. I, 29.

3. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 133.

que jour, non dans la quiétude du rêve, l'hypéresthésie des sentiments et la surexcitation de toutes nos facultés, mais dans les frémissements continus de l'action terre à terre? Raisonnablement, on ne saurait le prétendre. Bien plus, si la perfection consistait dans l'apathie des quiétistes, il faudrait « dire que le Christ n'a pas atteint cet idéal, lui qui, au début de sa Passion, commence à s'effrayer et à s'attrister. S'il était vrai que l'homme spirituel n'eût plus aucun mal à réprimer, pas même un mouvement de passion involontaire, il serait impossible de ranger saint Paul parmi les parfaits, lui à qui un ange de Satan faisait sentir l'aiguillon de la chair pour le préserver de l'orgueil (1) ».

Le quiétiste méconnaissait donc les conditions essentielles de la lutte et du combat, qui caractérisent la vie de l'homme sur la terre. Il rendait impossible, également, la piété affective.

Mieux que personne, Bossuet pouvait discerner ce qu'il y avait d'essentiel et de nécessaire dans les pratiques du culte extérieur. Il était, on le sait, ennemi des observances et des pratiques trop nombreuses, « ce qui empêche la liberté d'esprit (2) ». Il trouvait « qu'il y a ordinairement bien de l'amusement dans les petites pratiques de dévotion que l'on fait pour obtenir de Dieu quelque chose (3) ». Autant que possible, il les ramenait toutes au nécessaire; rien d'étonnant qu'il l'ait défendu avec tout son génie et tout son cœur. Ici encore, il suit la règle qui a dirigé sa vie. « L'Évangile me suffit », écrit-il un jour (4).

Ce livre, il l'accepte non seulement tout entier, mais il l'aime avec passion. Or, « pour aimer l'Évangile, il faut primitivement aimer Jésus-Christ, le serrer entre ses bras, dire avec l'épouse : je le tiens et ne le quitterai pas. Une pratique sèche ne peut pas durer, une affection vague se dissipe en l'air (5) ». La foi explicite en Jésus-Christ est, en effet, le fond, la consolation et le soutien de la vie chrétienne en tous ses états (6).

Or, voici que, par suite de je ne sais quelle illusion, ce Christ, si nécessaire, qu'il n'y a pas d'autre nom qui puisse nous sauver; les quiétistes n'en veulent pas entendre parler. Ils excluent de la

1. Freppel, *Cours d'éloquence sacrée*. Clément d'Alexandrie.

2. Cf. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 17.

3. Id., *ibid.*, n° 161.

4. Id., *ibid.*, n° 99.

5. *Élévations sur les mystères*, 18<sup>e</sup> semaine, 8<sup>e</sup> élévation.

6. Cf. Id., *ibid.*, 9<sup>e</sup> élévation.

haute contemplation son humanité sainte ; ils la comparent à la boue qu'il faut secouer (1). Sainte Thérèse pleura amèrement d'avoir eu un moment la tentation de croire que le Christ pouvait être un empêchement à la vraie piété (2). Les quiétistes voulaient bien être avec Thérèse bannissant le Christ de sa pensée, mais ils ne veulent pas la suivre dans ses amers regrets. Avaient-ils oublié le mot de Bossuet : « Je suis en tout et partout du sentiment de sainte Thérèse, je croirais le contraire fort périlleux (3) » ; nous ne pouvons le dire. En tout cas, ils n'hésitent pas à considérer « l'humanité sainte du Christ comme la boue dont il faudra se laver pour avoir les yeux ouverts à la contemplation ».

Nous avons vu le fatalisme sortir de la doctrine des quiétistes, en voici un nouveau fruit : le déisme. Ce sera donc en vain que le Christ sera Sauveur et Maître ; en vain qu'il aura souffert pour nous rendre libre ; qu'il sera mort pour nous racheter. Que son humanité disparaisse, que les attributs de sa bonté s'évanouissent. Dieu, abstrait, impersonnel, intangible, voilà ce qu'il faut au nouveau parfait, autrement « il serait dégradé de la haute contemplation et il retomberait dans ce qu'on appelle multiplicité (4) ».

Toujours le quiétiste est dominé par la crainte de se trouver mêlé avec la foule. Pour lui échapper, comme il s'est fait de la perfection une idée différente de celle de l'Évangile, il se fait aussi un dogme particulier. Après l'humanité du Christ qu'il dédaigne, voici les attributs personnels de Dieu qu'il laisse dans l'ombre. Et pourtant, les uns et les autres sont dans le symbole des Apôtres. « S'ils sont l'objet de notre foi, ils le sont aussi de la contemplation, dont la foi est le fondement, et on ne peut s'élever au-dessus de la foi qui nous les propose, que par une fausse et imaginaire transcendence (5). »

A cet argument de Bossuet, argument simple et rationnel, donner une réplique était difficile. Une fois encore l'hérésie était convaincue d'orgueil.

Fénelon, nous en sommes persuadé, ne voulait probablement pas subir toutes ces conséquences ; il se défendait même de la pensée de les accepter. Mais Bossuet qui les a vues, n'avait-il pas

1. Cf. *États d'oraison*, *passim*.

2. Cf. Bossuet, *Mystici in tuto*, ch. vii, 163.

3. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 123.

4. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. II, 11.

5. Id., *ibid.*, liv. II, 18.



raison de proscrire le système qui les engendrait ? raison d'en poursuivre la condamnation ? A ceux qui auraient désiré de sa part un peu moins d'attention à toutes les conséquences de la doctrine de Mme Guyon, un peu même de cette indifférence qui arrive si facilement à confondre l'erreur avec la vérité, Bossuet a répondu : « Ceux qui veulent qu'on méprise tout, veulent en même temps tout laisser courir (1). » Ce désir, l'évêque de Meaux ne pouvait l'avoir. Il devait à l'Eglise de dénoncer le péril nouveau. Le faisant, il a bien mérité de la foi, il a vengé les principes méconnus de la morale.

Une loi de l'esprit humain, loi fatale, dirait-on, veut, qu'à toute attaque contre la liberté, réponde un système qui en exagère les droits.

Le jansénisme emprisonnait les cœurs et la liberté sous la règle de fer d'un sombre « prédestinarianisme » ; la doctrine de Mme Guyon vint proclamer le principe de la liberté absolue. Plus de dogmes astreignants, de prières longues et fatigantes. Faites un acte d'amour pur. Une fois, il suffit. Tout devient permis ; tout, même les choses les moins avouables.

L'histoire du quiétisme en France, au moins au xvii<sup>e</sup> siècle, n'a pas eu à enregistrer des actes de cette nature. La répression en fut trop prompte. Nous ne pouvons pas croire en effet, aux dépositions du P. Lacombe qui, mort fou à Charenton, accuse Mme Guyon. Les chansons de l'époque ne nous paraissent, pas plus que les pamphlets, des documents sérieux. D'autre part, nommer Fénelon, c'est nommer la vertu même. Quant au « cercle des duchesses » comme on l'appelait, il suffira de citer les noms des Mortemart, des Béthune, des Chevreuse, Gramont et Beauvilliers qui le formaient, pour évoquer tout aussitôt l'image de ce qu'il y eut de plus respectable en ce siècle.

A Rome, il n'en fut pas de même, et la condamnation d'un moine Augustin fit voir « l'horrible abus qu'on peut faire de cette parole du pur amour, et les abominables impiétés qu'on commet sous ce prétexte (2) ».

L'homme ne peut séparer impunément les choses que Dieu a unies. Le Moine ne peut se diviser. Raison et liberté font l'homme tout entier. De l'harmonie de ces facultés dirigeant la sensibilité, naîtra la vertu. Si, au contraire, on les sépare ou si on les dépos-

1. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. I, 10.

2. Mss. de Saint-Sulpice.

sède de leurs droits, on arrive fatalement à l'absurde ou au monstrueux. Il n'est pas vrai qu'il y ait en nous une faculté innommée qui puisse, au nom des principes du pur amour, nous dispenser d'écouter la raison parlant par la conscience. Il n'est pas permis davantage, en invoquant les mêmes principes, d'abaisser les barrières du sens moral pour laisser libre carrière à la liberté. A le faire, il y aura toujours un grave danger. L'histoire le signale, s'il est vrai que les turpitudes des Béguards, héritiers des doctrines de Montan, soient les conséquences de la mise en pratique du pur amour.

Les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, Bossuet a bien fait de s'opposer à la restauration de ces doctrines. C'est avec justice qu'il a revendiqué bien haut les droits de la raison sereine et du bon sens pratique, éclairés par les enseignements de la Tradition. Sans avoir de philosophie originale, l'évêque de Meaux, disciple de saint Augustin autant que de Descartes, a toujours voulu élever l'homme tout entier. La doctrine morale qu'il a enseignée s'est toujours adressée à la raison, pour atteindre ce fonds où se prennent les résolutions exécutées par la liberté. Les nouvelles doctrines dérangeaient ce bel édifice, le ruinaient par la base. Au nom d'un enseignement secret, elles substituaient des facultés inconnues à celles que l'École lui avait appris à connaître ; elles mettaient en cause la religion entière. Bossuet pouvait-il se taire ?

Il le devait d'autant moins, que les quiétistes menaçaient de perdre en le corrompant, le vrai mysticisme qui, non seulement est inséparable de la religion, mais se retrouve au fond de toute poésie sérieuse et élevée. Nos aspirations vers l'inconnu, nos regards anxieux vers l'idéal, ne sont-ils pas comme une des manifestations de ce mysticisme latent, auquel répondent les données de la religion et les formes exquises de la poésie ? C'est couramment que l'on parle du mysticisme des poètes, des artistes et des saints. Ce mot n'aurait-il pas de sens ? ne répondrait-il à aucune réalité ? Nous croyons qu'il exprime la disposition particulière d'une âme orientée vers les choses d'en haut et qui fait effort pour s'arracher aux misères décevantes de la terre. A cette âme que l'infini tourmente, pourquoi défendre de franchir, d'un élan magnifique, l'espace qui la sépare de Dieu ? *L'Imitation*, ce journal anonyme qu'auraient pu signer tant d'âmes généreuses et délicates éprouvées par un siècle de fer, est l'expression la plus complète et la plus frappante de cet esprit mystique. Il existera

cet esprit, tant que durera « cette aspiration vers le plus élevé, vers le meilleur, qui est l'aiguillon de tant d'âmes (1) ».

Tandis que dans le monde, les uns, âmes vides de ciel, se courbent vers la terre, comme disait le poète latin ; d'autres semblent, par moment, échapper aux réalités de la vie pour habiter déjà au ciel par la pensée et les aspirations de leur cœur. A ceux-là, le mysticisme, avec ses extases, offre toutes ses ressources, ses moyens d'entrer en communion avec l'invisible et l'infini. Au milieu du gémissement profond qui retentit dans toute la nature, gémissement dont a parlé l'Apôtre (2) : quelques-uns ferment l'oreille. Les douleurs secrètes, les sanglots étouffés, les injustices qui persécutent la vertu, et, se réunissant, forment ce gémissement, ne peuvent percer l'indifférence de leur âme. D'autres, au contraire, éprouvent en leur cœur tout ce qu'a de poignant et de lugubre ce concert des larmes humaines. A ceux-là, qui le ressentent plus vivement, le mysticisme permet de n'en pas mourir. Le supprimer, serait donc une folie si ce n'était un crime.

Ce mysticisme variera dans son expression extérieure avec l'âge, le sexe, l'humeur et les climats. Partout cependant il aura un fonds commun, fait de pitié pour ceux qui souffrent, et d'aspiration vers l'idéal. Pour se développer, il lui faut des loisirs, et cette nécessité est pour lui un danger. Si la rêverie se prolonge aux dépens de l'action et devient l'occupation principale de la vie, au lieu d'en être seulement le remède, nous retombons dans les dangers signalés par l'histoire. Nous verrons encore les suites fatales du défaut d'harmonie entre les facultés de l'homme, force vive et agissante, autant que principe pensant.

Bossuet, âme vigoureuse, esprit puissant, raison éminente et, avant tout, volonté énergique, toujours debout pour la lutte, n'a peut-être pas assez compris ce mysticisme. Fénelon, au contraire, âme plus sensible, esprit plus vif, imagination plus ardente, l'a peut-être accueilli avec trop de précipitation. L'un n'a vu que les excès, l'autre que les avantages. Et pourtant, si — et nous le croyons — ce mysticisme, bien que légitime, est dangereux pour le commun des âmes ; s'il n'est pratique que pour une élite ; s'il côtoie perpétuellement des précipices, c'est Bossuet qui aurait eu raison.

1. E. Caro, *Essai sur la vie et la doctrine de saint Martin*.

2. Ep. ad Rom., VIII, 22.

Dans une religion qui s'adresse à tous, ne multiplions pas les exceptions. Les mystiques en forment une. Au xvii<sup>e</sup> siècle, ils ont voulu devenir la foule et attirer les masses. Bossuet a vu un danger, il l'a dénoncé. Dans l'ardeur de la lutte, en frappant fort, qu'il n'ait pas toujours frappé juste, c'est une conséquence de la faiblesse de l'esprit humain. Son excuse sera toujours la loyauté de ses attaques, la conviction où il était d'accomplir une œuvre utile à la religion et à l'esprit humain.

Homme de la tradition, tout rempli des préceptes de l'Écriture, Bossuet n'a pas voulu de règle particulière, de préceptes empruntés au sens propre. Il ne pouvait renoncer à ce qui, dès sa plus tendre enfance, avait inspiré et dirigé sa vie. La tradition qu'il invoque contre P. Ferry, il l'oppose à Fénelon ; l'Écriture, qui a éclairé ses jugements comme directeur de conscience, il la défend, l'interprète avec les Pères ; Fénelon le fait, plus souvent, avec le secours de ses propres lumières. Peut-être à le suivre, est-on plus original. Mais à suivre Bossuet on est plus sûr de ne pas se tromper, et de ne pas égarer ceux qui vous accompagnent. Cette sécurité nous paraît préférable à la réputation qui s'attache à l'esprit particulier, qui n'est, trop souvent hélas ! qu'un esprit d'aventures.

## CONCLUSION

Il y avait près d'un an que la condamnation du livre des *Maximes des Saints* était consommée. Fénelon était parvenu à imposer silence à la haine de ses ennemis. En dehors d'un groupe bien restreint, on croyait à la loyauté et à la sincérité de sa soumission, lorsque s'ouvrit l'assemblée du clergé de France. Ses assises se tinrent au château de Saint-Germain. On s'y occupa encore de la question du quietisme ; mais ce fut pour obéir à l'usage établi dans le clergé de France, de rendre compte à chaque assemblée de ce qui était survenu dans l'intervalle de ses séances. Bossuet fut choisi pour présider la commission chargée de la relation sur l'affaire du livre des *Maximes des Saints*. La modération qu'il montra dans le compte qu'il en rendit, justifia la sagesse d'un choix qui aurait pu paraître sus-



pect de partialité (1). Le mandement qu'il avait publié dans le synode de son diocèse avait déjà rendu justice à Fénelon. « Nous avons eu, disait l'évêque de Meaux, la consolation tant désirée et tant espérée, de voir M. l'archevêque de Cambrai se soumettre le premier, simplement, absolument et sans aucune restriction, en ajoutant même depuis, quelque pensée qu'il ait pu avoir de son livre, qu'il renonçait à son jugement, pour se conformer à celui du Souverain Pontife (1). »

Le chancelier d'Aguesseau avait donc raison, dans le réquisitoire qu'il prononça devant le Parlement, au sujet de l'enregistrement du bref, de se féliciter du triomphe complet de la vérité.

La querelle du quiétisme était terminée dans l'Église de France.

Innocent XII pourtant, n'avait, dans son bref, rien déterminé de bien précis sur la question du pur amour. On peut, en effet, réduire à deux points la doctrine condamnée :

- 1° Il est des âmes tellement embrasées de l'amour de Dieu, tellement soumises à la sainte volonté, que si, dans un état de tentation, elles venaient à croire que Dieu les a condamnées à la peine éternelle, elles feraient à Dieu le sacrifice le plus absolu de leur salut.

2° Il est, en cette vie, un certain état de perfection dans lequel il n'y a plus lieu, pour les personnes qui sont en cet état, ni au désir de la récompense, ni à la crainte des peines (2).

Après, comme avant le décret du 12 mars 1699, on peut discuter librement sur la nature de la charité envers Dieu, la nature de l'oraison ou contemplation passive, l'état de perfection appelé par les mystiques vie unitive ou état passif, enfin les épreuves ou les tentations de cet état passif. Dès longtemps, saint Thomas l'avait dit : « Il y a un amour parfait et un amour imparfait. Le parfait est celui par lequel on aime quelqu'un en lui-même, en lui voulant du bien ; comme un homme aime son ami. L'amour imparfait est celui par lequel on aime une chose, non en elle-même, mais afin qu'il nous en revienne quelque bien ; comme un homme aime la chose pour laquelle il a une sorte de concupiscence. Le premier amour appartient à la charité qui s'attache à Dieu considéré en lui-même. L'espérance appartient au second

1. Cf. De Bausset, *Histoire de Fénelon*, liv. III, 95.

2. De Bausset, *Histoire de Bossuet*, liv. X, 22.

3. Id., *Histoire de Fénelon*, pièces justificatives.

amour, car celui qui espère tend à obtenir pour soi quelque bien (1). »

Fénelon avait malheureusement, pour lui, exagéré la notion de cet amour parfait ou pur amour. Il admettait non seulement la possibilité des actes de cet amour, mais il soutenait aussi que, dès ce monde, l'âme pouvait parvenir à l'état permanent de cet amour. Or, la psychologie rationnelle admet parfaitement la possibilité de ces actes du pur amour ; l'histoire en montre des exemples dans la vie des peuples et des individus ; mais ce ne sont que des actes fugitifs, non des états fixes et permanents.

Bossuet nous paraît plus près de la vérité quand il écrit à Mme d'Albert : « La pureté de l'amour consiste en deux choses ; l'une, à rendre à Dieu tous ses dons comme choses qu'on tient de lui seul ; l'autre, de mettre ces dons dans leur usage véritable, en nous en servant pour nous plaire en Dieu, et non en nous-mêmes (2). » Ce qu'il faut savoir de ce pur amour, dit-il ailleurs, « c'est qu'il emporte un dépouillement universel, cela va bien loin et porte des impressions bien crucifiantes (3) ». Où l'évêque de Meaux excédait peut-être, c'était dans l'affirmation que l'acte d'amour de Dieu est toujours accompagné de l'amour de soi, et que le motif de notre intérêt propre se mêle tellement à tous nos actes, qu'on ne peut l'arracher entièrement, dans aucune des actions que la raison peut produire. La Rochefoucauld n'aurait pas mieux dit, lui qui assure que « toutes les vertus vont se perdre dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer ».

Sans aller aussi loin, on peut affirmer du moins, que l'intérêt personnel entre en scène bien souvent au moment de nos déterminations, et qu'il est ordinairement d'un grand poids dans nos résolutions.

La théorie de l'amour parfait a des partisans bien nombreux. Les théologiens de Rome étaient presque tous sur ce point de l'avis de Fénelon. Les doctrines de Zénon et du Portique nous en rapprochent, s'il est vrai, comme elles le soutiennent, que l'amour de l'honnête ou de la vertu soit de sa nature indépendant de l'amour du plaisir ou de notre propre utilité.

Le véritable amour n'est jamais mercenaire.

Jamais il n'est souillé de l'espoir du salaire,

dit à son tour notre grand Corneille (4).

1. *Summa theologica*, 2, 2<sup>æ</sup> quæst., 17, a. 8.

2. *Lettres à Mme d'Albert*, n° 262.

3. *Lettres à la Sœur Cornuau*, n° 37.

4. Cf. Libouroux, *Controverse entre Bossuet et Fénelon*.

De ces deux théories, à laquelle nous attacher? Nous ne trancherons pas un différend, livré encore aujourd'hui aux discussions des philosophes et des théologiens. L'éducation, le tempérament, le milieu où se passera notre vie détermineront notre opinion et nous inclineront vers l'une ou l'autre de ces théories. L'excès seul sera un défaut. C'est l'excès qu'a surtout voulu proscrire le décret d'Innocent XII.

Or, les ouvrages de Bossuet au cours de la querelle du quiétisme ont contribué à faire rendre ce décret. Ils l'avaient presque rendu nécessaire, tant les esprits s'étaient passionnés.

Dans ces ouvrages, les derniers qu'il ait composés, Bossuet resta fidèle à lui-même. Ennemi des exagérations outrées, autant que des exceptions, il s'inspira des principes qui avaient soutenu la direction qu'il imprima aux âmes. Ces principes, il les puisait à deux sources : l'Écriture sainte, la Tradition. Hors de là, il ne voit rien, ne veut rien admettre. Elles bornent son horizon intellectuel, tout comme l'action pratique est le critérium de ses déterminations et de ses ordres.

La vie est courte, on n'a pas le temps de rêver. L'homme est ici-bas pour agir. Devenir meilleur, tel est son but. « Le dessein de l'oraison n'est pas de nous faire bien passer quelques heures avec Dieu, mais que toute la vie s'en ressente et en devienne meilleure ; la véritable disposition est celle qui paraît par les œuvres (1). » Des sublimités de l'oraison, il n'en veut connaître qu'une, « celle qui nous rend plus humbles (2) ». Le sceau de la vérité, c'est la mortification intérieure et extérieure (3). La marque de la réalité de notre union avec Dieu, il n'en veut pas d'autre que « le changement de la vie (4) ». Ne parler pas tant de son oraison que « se détacher de soi-même et des créatures (5) », perfectionner son âme par la pratique courageuse et sans défaillance de l'humilité, de la charité, de l'amour de Dieu qui se résout en somme à faire sa volonté, voilà ce que Bossuet a toujours voulu dans sa direction des consciences.

Cette perfection, il en prêcha la réalisation à des degrés divers, à Mme de La Maisonfort, comme à Mme d'Albert, à Mme Cornuau, autant qu'à Mlle de La Vallière. Il en imposa l'obligation à ses

1. Bossuet, *Lettres* à Mme de La Maisonfort, 16<sup>e</sup> demande.

2. Id., *ibid.*, n° 9.

3. Id., *ibid.*, n° 13.

4. *Lettres* à la Sœur Cornuau, n° 124.

5. Id., *ibid.*, n° 2.

religieuses avec l'amour du silence comme moyen, et il en démontra la nécessité aux courtisans du roi et à Louis XIV lui-même.

Jamais rien d'extraordinaire, rien de particulier, mais la seule obéissance aux constitutions des monastères et à la loi universelle et générale du Christ « vivant dans son Église (1) ». Cette manière d'agir, si elle était une conséquence dans l'âme de Bossuet, de la façon dont il avait considéré la hiérarchie des devoirs, en était une aussi de son esprit sérieux, réfléchi, admirablement pondéré et porté à l'action plus qu'à la contemplation.

La direction qu'il a imprimée aux âmes n'a pas ouvert de nouveaux sentiers pour arriver à la perfection. Il s'est contenté d'indiquer et de suivre les voies marquées par les plus sages, foulées uniformément depuis Jésus-Christ. « Viens et suis moi », disait le Maître. Va et agis, sans découragement, répéta Bossuet.

A la Cour et au couvent, il n'a jamais prêché autre chose, n'a jamais rien dit qui, directement, ne tendit à une action pratique.

Ne rien donner à la précipitation ni à l'entraînement, attendre le moment favorable, éprouver les esprits ; puis, l'heure sonnée, marcher résolument de l'avant, en portant sa croix et pratiquant l'humilité et la bonté, si ce n'est pas une découverte, est au moins une doctrine bien chrétienne et bien française.

Chrétienne, elle l'est par son principe, puisé aux sources mêmes de l'Écriture sainte et de la Tradition. Française, elle l'est par son but, toujours pratique ; sa méthode, toujours claire ; ses démonstrations, sans cesse appuyées sur une psychologie rationnelle, qui considère l'homme tout entier, sans isoler ni séparer aucune de ses facultés. Elle est également bien humaine par ses attentions pour les pauvres, ses encouragements aux faibles, ses longanimités en faveur des pécheurs, ses appels, non pas à une élite seulement, mais à la foule. « Où il s'agit d'instruction, l'on ne connaît point de populace, toutes les âmes rachetées sont de même prix en Jésus-Christ, et la mesure de leur valeur est dans la commune rançon de son sang (2). »

Telle fut la direction de conscience de Bossuet.

Si nous avons pu le démontrer, nous serons heureux d'avoir, pour une part modeste, contribué à la gloire d'un homme, qui honora à la fois la France et l'Église.

1. Bossuet, *Lettre à une demoiselle de Metz*, t. IX.

2. Id., *Dernier éclaircissement à M. de Cambrai*, t. IX, art. II.

---



# ADDENDA

---

## I

### Lettres à une demoiselle de Metz.

Le style des lettres à une demoiselle de Metz, témoigne de lui-même, alors que les dates n'en feraient pas foi, que nous sommes ici en face d'une œuvre de la jeunesse de Bossuet. Le lyrisme y est débordant; malheureusement, des expressions d'un goût assez douteux, et des réflexions plus ingénieuses que justes, prouvent que l'auteur n'a pas conquis encore la superbe maîtrise dont il fera preuve dans ses autres ouvrages.

Quelle est cette demoiselle de Metz? Nous n'avons rien trouvé qui puisse nous le dire; mais si nous ne pouvons connaître ni sa famille ni ses occupations, les lettres que lui envoie le jeune archidiacre de l'église cathédrale, nous permettent, du moins, d'entrevoir quelque chose de la beauté de son âme.

Ardemment éprise de l'idéal, elle a demandé à Bossuet quelques règles pour se diriger et reconnaître les vrais caractères de l'amour divin. Son correspondant est bien jeune encore, mais son âme a mûri par la lecture des livres saints, et saint Vincent de Paul lui a enseigné déjà les voies difficiles de la direction pendant la retraite préparatoire à la réception de la prêtrise. Bossuet, dans ses lettres à Mme d'Albert, a pu donner des détails plus circonstanciés et plus précis; jamais il n'a fait preuve de plus de connaissance des secrets du cœur.

Oublier cette lettre, serait méconnaître sinon le talent précocce de Bossuet, laisser du moins dans l'ombre une page où, dès la première heure, il se montre grand maître dans cet art délicat de la direction de conscience.

Et d'abord, comment reconnaître si on aime vraiment Jésus-Christ, ne pas s'exposer à prendre les caprices du sentiment pour un véritable amour? Le simple désir d'aimer est-il un indice suffisant de la sincérité de l'amour? Bossuet nous l'affirme : « Le désir d'aimer Jésus-Christ est un commencement du saint amour qui ouvre et qui dilate le cœur pour s'y abandonner sans réserve, pour se donner tout entier à lui, jusqu'à s'y perdre, pour n'être plus qu'un avec lui. » Ce désir à lui seul, fait même une partie de cet amour; car, quiconque aime Jésus-Christ, commence toujours à l'aimer; il compte pour rien tout ce qu'il a fait pour cela : c'est pourquoi il désire toujours; et c'est ce désir qui rend l'amour infini (1).

L'âme pourrait cependant s'égarer si rien ne venait lui donner le moyen de contrôler la sincérité et l'efficacité de ce désir. Il sera sérieux, si une « certaine admiration de l'objet qu'on aime » vient pénétrer le cœur. Dominée par cette admiration, l'âme s'enfermera dans un silence qui fait taire toutes choses pour s'occuper des beautés de son bien-aimé. Les paroles même seraient un danger et risqueraient de distraire le cœur de sa contemplation; l'admiration sera donc muette, mais elle suivra Jésus-Christ dans ses divers états, en remarquant le genre de beauté particulier à chacun d'eux.

Cette admiration saura profiter, pour s'accroître, des circonstances externes fournies par les fêtes chrétiennes. Seule, elle ne constitue pas encore l'amour, mais y prédispose; car elle développe le désir d'aimer et nous fait demander à chacune des créatures de servir d'expression à cet amour.

Ces créatures, hélas ! deviennent malheureusement un embarras; car elles peuvent être pour nous une cause de péché, et, partant, anéantir l'amour. Le seul moyen de rentrer dans le droit sentier est pour l'âme chrétienne de « recommencer à s'estimer elle-même par l'estime qu'elle a pour son bien-aimé, lorsqu'elle le voit croître dans son cœur, où elle ne peut souffrir que lui (2) ».

Les termes semblent s'exclure, puisque le péché consiste essentiellement dans le mépris de Jésus-Christ. Mais, Bossuet connaît trop bien le cœur humain déjà, et ses faiblesses, pour vouloir le désespérer. L'oubli d'une heure d'égarement sera com-

1. *Lettres à une demoiselle de Metz*, I.

2. *Id.*

pensé par le regret qui enferme au moins un commencement d'amour pour ce Christ si radieux et si beau.

L'amour recommandé par Bossuet n'est pas égoïste et ne porte pas celui qui en jouit à se retirer dans un superbe isolement. Tout au contraire, car il voudrait faire au Christ, une couronne merveilleuse de toutes les autres âmes; il désirerait qu'aucune ne fut perdue.

Elles ne peuvent l'être que par l'égarement des sentiments du cœur, s'arrêtant dans l'amour de la créature; véritable trahison, surtout quand elle va jusqu'à substituer l'amour fugitif à l'amour du Christ.

Ce dernier, en effet, ne saurait être sérieux qu'à une condition, celle de devenir dominant; car il n'est pas une illusion, mais la vérité même qui dissipe tout ce qui se pourrait mêler à lui, ne serait pas lui-même (1).

L'amour divin, ses exigences et ses prérogatives, n'était pas la seule chose qui donnât des inquiétudes à la correspondante de Bossuet. Sur l'Église, sa nature et sa constitution, elle avait, paraît-il, rencontré plus d'une difficulté; car l'archidiacre de Metz donne une réponse à quarante et une questions.

Nous ne pouvons pas les parcourir toutes; car leur intérêt n'est pas égal. Quelques-unes, en effet, ne répondent qu'à une difficulté trop élémentaire pour qu'il nous soit loisible de nous y intéresser.

La grande idée, qui prédomine dans toutes ces réponses, est celle de l'unité de l'Église. On devine déjà le futur apologiste de la religion, pour lequel la « variation » soit dans la doctrine, soit dans le représentant de l'autorité, sera une des principales preuves d'erreur.

Toute la théorie de Bossuet sur l'Église, ressort naturellement de la définition qu'il en donne : « Vous me demandez ce que c'est que l'Église : l'Église, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué, c'est Jésus-Christ tout entier, c'est Jésus-Christ homme parfait, Jésus-Christ dans sa plénitude (1). »

Puisque le Christ est homme parfait, l'Église qui n'est autre chose que son prolongement dans l'espace et le temps, présentera, nécessairement, la caractéristique de l'unité.

Dans cette unité merveilleuse, « toutes les créatures se réu-

1. *Lettres à une demoiselle de Metz.*

2. *Id.*, 4, XXIII.

nissent (1). » Le ciel avec ses légions d'anges « Ministres du salut » ; l'enfer avec Satan et les créatures rebelles et dévoyées, font écho aux hommes de la terre pour louer Dieu, « pour l'efficace de sa puissance et tremblement de cœur pour ses jugements ». Aucun être n'est exclu de cette unité ; car tous sont quelque chose à l'Église. « Les infidèles sont quelque chose à l'Église, qui voit en eux l'abîme de l'ignorance et de répugnance aux voies de Dieu, dont elle a été tirée par grâce. Ils exercent son espérance, dans l'attente des promesses qui les doivent rappeler à l'unité de la bénédiction de Jésus-Christ ; et ils font le sujet de la dilatation de son cœur, dans le désir de les attirer. » Les hérétiques « sortent et emportent avec eux, même en se divisant, le sceau de son unité qui est le baptême, conviction visible de leur désertion ; en déchirant ses entrailles, ils redoublent son amour maternel pour ses enfants qui persévèrent ; en s'écartant, ils donnent l'exemple d'un juste jugement de Dieu à ceux qui demeurent ».

Bien plus, on retrouve, dans l'unité de l'Église, comme un vestige de l'unité de la personne humaine subsistant dans la dualité des deux principes qui la composent. « Les élus et les réprouvés sont dans le corps de l'Église ; les élus comme la partie haute et spirituelle ; les réprouvés comme la partie inférieure et sensuelle, comme la chair qui convoite contre l'esprit, comme l'homme animal qui n'entend pas les voies de Dieu et qui les combat. »

De cette dualité de principes, ressort l'explication des luttes de l'Église, « mêlée de forts et d'infirmes, de bons et de méchants, de pécheurs hypocrites et de pécheurs scandaleux ». La lutte est, en effet, la loi du Christ vivant dans l'espace, comme la souffrance fut le lot du Christ, fils de Marie.

La ressemblance ne s'arrêtera pas au Calvaire, elle ira jusqu'aux splendeurs de la résurrection et aux gloires de l'ascension. Un jour viendra, « où l'Église ira au lieu de son règne, n'ayant plus avec elle que ses membres spirituels, démêlés et séparés pour jamais de tout ce qu'il y a d'impur ; cité vraiment sainte, vraiment triomphante, royaume de Jésus-Christ et régnante avec Jésus-Christ (2) ».

En attendant, elle chante : *Alleluia*, louange à Dieu, *Amen*, ainsi soit-il. « Louange à Dieu pour sa grande gloire ; ainsi soit-

1. *Lettres à une demoiselle de Metz*, 4, VIII.

2. *Id.*, 4, XX.



il dans la créature par une complaisance immuable à la volonté de Dieu. »

Ces deux mots résument tous les sentiments du vrai chrétien, fils de l'Église et forment la prière, la plus courte, mais en même temps la plus sublime qu'il puisse adresser au ciel.

Courte dans ses développements, cette lettre contient un abrégé des théories de Bossuet sur l'amour divin et sur l'Église. On peut y retrouver le germe des idées qu'il développera dans son magnifique sermon sur « l'unité de l'Église » et des principes qu'il établira lors de la querelle du quiétisme.

Nous ne pouvions donc la passer sous silence, bien qu'elle ne réponde pas aux questions rencontrées, ordinairement, dans la direction de conscience. Elle ne lui est pas absolument étrangère, si elle répond à des difficultés soulevées à propos de l'amour de Dieu et de la nature de l'Église, fondement l'un et l'autre de la foi et de la charité.

## II

### Lettres au maréchal de Bellefonds.

Bernard Gigault, marquis de Bellefonds, conseiller et ami de Mme de La Vallière qui, vainement, l'invita souvent « à se méfier de la vivacité de son naturel et d'un reste d'orgueil (1) », fut très lié aussi avec Bossuet, qui le regardait comme « un des pères laïques du concile de Saint-Germain (2) ». Malheureusement, le maréchal ne sut pas toujours profiter de ces conseils, et, en dépit de sa brillante et rapide fortune qui eut le don de mettre en fureur Bussy-Rabutin (3), un éclat de son caractère, naturellement orgueilleux, lui attira une disgrâce, d'ailleurs bien méritée.

Nous en empruntons le détail à l'*Histoire du siècle de Louis XIV*, par M. C. Gaillardin. « Dans la guerre de Hollande, le roi, qui entendait se réserver le commandement en chef, avait réglé qu'il

1. S. P. Clément, *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, par la duchesse de La Vallière.

2. Cf. *Lettres diverses*, 59.

3. Cf. *Lettres* de Mme de Sévigné.

donnerait le mot à Monsieur, Monsieur à Condé, Condé à Turenne, et Turenne aux autres maréchaux; trois petits maréchaux, Bellefonds, Créquiel d'Humières, prétendirent refuser un rang supérieur à Turenne, quoiqu'il fut maréchal général et que cette fonction équivalait pour la dignité à celle de connétable, quoique l'un d'eux lui dût son bâton, quoiqu'il leur eût appris le peu qu'ils savaient. Le roi ne laissa pas impunie tant de fatuité, et exila les trois récalcitrants; ils consentirent à servir sous Turenne en qualité de lieutenants généraux; Créquiel et d'Humières d'abord, ensuite Bellefonds, le plus entier et peut-être le plus franc (1). »

Mme de Sévigné nous raconte les mêmes détails (lettre du 27 avril 1672), mais en formes plus dramatiques et ajoute : « M. de Louvois, qui ne l'aime pas, lui eut bientôt expédié un ordre pour aller à Tours. »

Dans ces tristes circonstances, Bossuet n'oublia pas son ami et lui écrivit plusieurs lettres de consolation, où il ne ménagea pas au maréchal les leçons de sa vieille expérience. Tout d'abord, il le plaint; car il connaît bien les attaches qui retenaient le maréchal à la Cour (2), mais il parle à un chrétien et tout aussitôt il ajoute : « Regardez, Monsieur, avec les yeux de la foi, la conduite de Dieu sur vous; adorez les dispositions de la Providence divine, impénétrables au sens humain : mettez entre ses mains, et votre personne et votre famille. Quiconque espère en Dieu ne sera pas confondu à jamais. » Dans une autre lettre, lui rappelant encore les mêmes sentiments, il conclut en disant : « Marchons ensemble en foi et en confiance dans la voie de l'éternité, chacun suivant la route qui lui est ouverte. »

Ces conseils ne sont pas d'une direction lâche ou molle, et font autant d'honneur à celui qui les donne qu'à celui qui peut les entendre. Plus sévères pourtant sont les admonestations de Bossuet au sujet de la gloire, « le plus dangereux de tous les plaisirs du monde »; car « rien n'étourdit tant la voix de Dieu, qui parle au-dedans, que le bruit des louanges, surtout lorsque ces louanges, ayant apparemment un sujet réel, font trouver de la vérité dans les flatteries les plus excessives ». Au lieu de ce vain bruit des louanges mondaines, « il vaut bien mieux, conclut Bossuet, écouter Dieu en silence, et s'oublier soi-même en pensant à Dieu ». Là est la véritable vie qu'il faut bien se garder d'oublier

1. C. Gaillardin, *Histoire du siècle de Louis XIV*, IV, 22.

2. Cf. *Lettres diverses*, 18.

en laissant les principes mondains reprendre leur empire sur le cœur.

Ils sont, en effet, capables de nous perdre par la fatale inconscience dans laquelle ils nous engagent. Jamais Bossuet n'en parla en termes plus forts que dans la lettre où, au sujet de Mme de La Vallière, hésitant et « prenant encore un peu la volonté d'être vertueuse pour la vertu même », il s'élève contre la contagion du siècle et les scandales que l'on commet si facilement (1). « Cette corruption, que nous inspirons sans y penser, qui se communique en nous voyant faire les uns les autres, qui se répand par l'air du visage, et jusque par le son de la voix; c'est celle-là, plus que toutes les autres, qui doit nous faire écrier souvent : « Ah! qui connaît les péchés? Pardonnez-moi, Seigneur, mes fautes cachées, et celles que je fais commettre aux autres (2). » Jusqu'à ce que la vérité règne en nous, le mensonge et la vanité sortent de nous de toutes parts, pour infecter tout ce qui nous environne (2). » La sincérité avec soi-même, voilà ce que Bossuet recommande avant toute chose. Malheureusement, nous ne cherchons ni la raison ni le vrai en rien ; mais après que nous avons choisi quelque chose par notre humeur, ou plutôt que nous nous y sommes laissés entraîner, nous trouvons des raisons pour appuyer notre choix; nous voulons nous persuader que nous faisons par modération ce que nous faisons par paresse. « Nous appelons souvent retenue, ce qui en effet est timidité; ou courage, ce qui est orgueil et présomption; ou prudence et circonspection, ce qui n'est qu'une basse complaisance. Enfin nous ne songeons point à avoir véritablement une vertu; mais ou à faire paraître aux autres que nous l'avons, ou à nous le persuader à nous-mêmes. » Dans la même lettre, Bossuet s'écrie : « O, quand sera-ce que je songerai à être en effet, sans me mettre en peine de paraître, ni à moi, ni aux autres? (4) »

C'est toujours, on le voit, le même enseignement donné par Bossuet; sans jamais se démentir, l'esprit de foi qui l'anime, lui fait voir dans chaque action, seulement ce qui importe à la vie éternelle, ce qui peut mener à Dieu; car « il est tout, et tout le reste n'est rien (5) ».

1. Cf. *Lettres diverses*, 29.

2. Psaume XVIII, 13, 14.

3. *Lettres diverses*, 29.

4. Id., 32.

5. Id., 48.

Le maréchal de Bellefonds abandonna définitivement la Cour, quand Mme de La Vallière l'eut quittée, et mourut le 5 décembre 1694 au château de Vincennes dont il était gouverneur (1).

D'après le mot de La Rochefoucauld, « il n'avait pas de jointure dans l'esprit », mais âme noble, cœur ardent et généreux, pénétré au plus haut degré du sentiment de l'honneur, il allait droit devant lui quand il avait cru entendre la voix du devoir. Possédant les défauts de ses qualités, il était parfois un peu entêté, presque orgueilleux. Mme de La Vallière d'une part, Bossuet de l'autre, s'attachèrent à réduire cet orgueil pour donner à son âme la simplicité que Dieu aime, la docilité à subir ses volontés et la fidélité à pratiquer tous les commandements. Que Bossuet y ait réussi, nous n'en pouvons douter et ses lettres au maréchal nous font voir comment il entendait la religion et sa pratique. Il n'y voyait pas seulement une habitude d'actes de piété plus ou moins anxieuse, mais bien la réforme du caractère. Réforme laborieuse toujours, mais plus efficace qu'une série de pratiques « où il y a toujours beaucoup d'amusement ».

Comprendre ainsi la religion n'est pas le fait d'un esprit étroit, mais celui d'une âme large et d'une raison bien sereine. Plusieurs fois déjà, nous avons remarqué que Bossuet était la plus haute réalisation de ces qualités. A le remarquer une fois encore, s'il n'y a pas grande nouveauté, il y aura toujours profit et intérêt.

### III

#### Lettres à mylord Perth.

Les lettres à Jacques Drummond, duc de Perth, grand chancelier d'Écosse, converti au catholicisme, ne nous indiquent pas les voies suivies par Bossuet pour amener à l'unité de la foi les hommes qu'en avait séparé la pratique de l'hérésie. Nous le regrettons. Nulle part, en effet, nous n'avons rencontré cette indication dans l'œuvre du grand évêque.

La courte correspondance avec milord Perth nous laisse voir du moins quelles consolations il savait donner à un captif pour

1. *Lettre* de Mme de Sévigné, 10 décembre 1694.



la foi, et l'ardeur mise par Bossuet à poursuivre le retour au catholicisme de la Grande-Bretagne. De l'esprit de Bossuet, elle ne nous dit rien de nouveau, mais elle montre comment un grand cœur savait compatir aux malheurs de ses amis et prendre sa part de leurs peines.

Le grand chancelier d'Écosse est prisonnier, il a subi plusieurs outrages de la part de ses anciens coreligionnaires, Bossuet lui écrit : « C'est le plus glorieux caractère que puisse porter un chrétien : c'est un caractère qui le met au rang des Apôtres ; puisqu'un saint Paul a pris si souvent cette qualité, et qu'il n'y a rien au-dessus, que la gloire si désirable de mourir pour son Sauveur (1). » En prison, milord Perth reste invariablement attaché au roi, son maître. Bossuet l'en félicite et lui dit : que le « nom du roi, votre maître, soit dans votre bouche avec celui de Jésus-Christ et de l'Église catholique, comme choses inséparables. Dieu est en ces trois noms ».

Nous aimons à rappeler cette parole que déjà nous avons citée. Mieux qu'un long discours, elle nous fait voir l'élévation des sentiments de Bossuet, et comment son âme chrétienne savait, à une époque où le monarchisme était la loi universelle, s'élever au-dessus des contingences qui passent pour ne voir que les réalités immortelles dont le centre est en Dieu.

Dans les lettres qui nous restent, il n'y a plus à mentionner qu'une appréciation de Bossuet sur la Cour de Rome. « Vous êtes dans une Cour où il y a beaucoup de religion dans quelques-uns et beaucoup de politique, qui pourra vous étonner, dans les autres. Au milieu des pensées humaines, l'œuvre de Dieu s'accomplit (2). »

Toujours, on le voit, c'est la même élévation de pensée, la même ampleur de doctrine. Dieu ! Dieu sans cesse, c'est le seul important. Cette doctrine, écho de celle des Pères, suffit à tous les cas, et correspondant d'une religieuse ou d'un chancelier d'Écosse, Bossuet n'en prêchera jamais d'autre. Seule, en effet, elle contient toute la vérité, seule elle peut sauver les âmes.

C'était, nous le savons, le désir ardent de Bossuet, celui qui anima et soutint tous les actes de sa longue carrière comme évêque et directeur de conscience.

1. *Lettres diverses*, 156.

2. *Id.*, 225.

## IV

**Censure de la Sorbonne (1).**

19 août 1698.

## JUDICIUM

DE LIBRO CUI TITULUS GALLICUS

*Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure.*

Opus cui titulus Gallicus, *Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure*, continet plures propositiones respectue falsas, perniciosas in praxi, scandalosas, blasphemias, erroneas, hæreticas.

1<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 17.) L'amour de pure concupiscence, ou entièrement mercenaire, qui est, selon saint François de Sales, un amour sacrilège, qui est plustost un amour de soi qu'un amour de Dieu, peut préparer à la justice.

*Censura.*

Ea propositio prout jacet in terminis, est hæretica; quippe expresse definitum est in conciliis œcumenicis opera ordinis naturalis, et a fortiori peccata non posse ad Justitiam præparare.

2<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 2.) On peut, quand on a la foi, n'avoir aucun degré de charité.

*Censura.*

Illa propositio, si fides pro actu sumatur, falsa est in principiis authoris, qui pagina septima docet id omne quod non oritur ex charitate, oritur a cupiditate.

3<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 4.) Le motif principal et dominant de l'espérance est le motif de nostre propre intérêt.

1. La Sorbonne avait prononcé cette censure au cours des débats en Cour de Rome. Les Cambrésiens essayèrent d'en faire un grief contre Bossuet.

*Censura.*

Illa propositio secundum ipsiusmet authoris principia falsa est. Si enim, ut docet pag. 7<sup>a</sup>, id omne quod non oritur ex charitate oriatur a cupiditate, spes cui motivum principale est ex authore proprium nostrum commodum, seu interesse, ex cupiditate oritur, ac proinde non erit virtus, sed vitium. *Est etiam erronea*, quippe tum scripturæ tum traditioni repugnat: in iis enim, non aliquid creatum, sed Deus ipse statuitur spei, qua virtus est Theologica, objectum. Proxima est hæresi, quæ cum ex Concilio Tridentino, sess. 6, cap. 6, spes ad justificationem præparet, sequetur actum ordinis naturalis, ut est actus spei in sensu authoris qui ipsi tribuit objectum mere naturale, ad justificationis gratiam præparare.

4<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 10.) Aimer Dieu pour le mérite, pour la perfection, pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant, quoiqu'on rapporte ce mérite, cette perfection, ce bonheur à la gloire de Dieu comme à sa fin principale. — (P. 9.) Aimer Dieu pour lui, et pour soi, mais en sorte qu'on aime principalement la gloire de Dieu, et qu'on n'y recherche son bonheur propre que comme un moyen qu'on rapporte, et qu'on subordonne à la fin dernière, qui est la gloire du Créateur, (P. 23.) c'est un intérêt propre, c'est un reste d'esprit mercenaire qui est incompatible avec le pur amour.

*Censura.*

Illa propositio, et similes aliæ, quæ sunt principium novi systematis quod in Libro proponitur, ea, inquam, propositio est falsa. Nempe uno ore Theologi post Augustinum docent purum amorem hoc tantum exigere, ut nihil præter Deum, aut nisi in ordine ad Deum ametur. Est etiam temeraria, cum a nullo unquam Patre prolata sit. Est quoque erronea, scilicet evertit præceptum quo tenemur nos ipsos diligere ab Augustino cui in eo capite tota subscribit traditio est *motus animi ad fruendum Deo propter ipsum, et se atque proximo propter Deum*.

5<sup>a</sup> PROPOSITIO.

Agir pour le salut éternel dans la vue de la récompense éternelle, quoique dans ce salut, dans cette récompense, on cherche principalement la gloire de Dieu, c'est agir d'une manière qui est incompatible avec l'état des parfaits.

*Censura.*

Illa propositio quæ centies legitur in libro de quo agitur est falsa; quia salus æterna, merces æterna non aliud sunt quàm Deus intuitivè videndus, et perfecte amandus. Est etiam *erronea*; quia æternæ salutis, æternæ mercedis intuitus, omnibus, nulla inter perfectos et imperfectos facta distinctione, tanquam veræ pietatis motivum in Evangelio proponitur: unde ejusdem æternæ salutis, æternæ mercedis intuitu vivi perfectissimi plerumque egisse in scripturis leguntur.

6<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 19.) Les justes qui, comme dit le concile de Trente, outre le désir que Dieu soit glorifié, envisagent aussi la récompense éternelle pour exciter leur paresse, et pour s'encourager à courir dans la carrière, sont des justes qui ne sont pas dans le rang des parfaits.

*Censura.*

Illa propositio est temeraria: quippe profertur sine ullo scripturæ aut traditionis fundamento. Est etiam falsa, ac erronea; nempe necessario sequitur ex 4<sup>a</sup> et 5<sup>a</sup> quæ quidem, ut dictum est, falsæ sunt ac erronæ. Præterea est blasphema: scilicet Moysen, Davidem, Paulum, Martyres dejicit de perfectorum statu: hic enim omnes aspexerunt in remunerationem, cor suum inclinaverunt ad faciendas justificationes propter retributionem; gavisii sunt quod sua merces multa esset in cœlo.

7<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 44.) Aux âmes que la grâce a mises dans l'état des parfaits, qu'elle a élevées au pur amour, il ne faut pas proposer la veuë du salut éternel comme propre, la veuë de la récompense éternelle en qualité de récompense.

*Censura.*

Illa propositio quæ ex tribus præcedentibus sequitur, *falsa est*, quippe aperte repugnat exemplo Christi, qui æternam salutem mercedem æternam etiam sub ratione propriæ salutis, sub ratione propriæ mercedis, perfectioribus suis Discipulis, Apostolis nimirum, in Evangelio proposuit. Est etiam *in praxi pernicio*sa quippe perfectis animabus subtrahit motiva, quibus innatam ipsis, et ad agonem reductam socordiam excitent, seseque ad



currendum in stadio cohortentur. Præterea est etiam *erronea*, *ac hæresi proxima* : scilicet aperte repugnat huic a Conc. Trident., sess. 6<sup>a</sup>, cap. 16<sup>o</sup>, præscriptæ praxi : *bene operantibus usque in finem*, hoc est *omnibus*, cum termini indefiniti universaliter sumi debeant, *proponenda est vita æterna tanquam merces meritis reddenda*.

### 8<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 72.) L'indifférence à tout ce qui regarde l'intérêt propre, le salut éternel comme propre, la récompense éternelle comme récompense propre, c'est ce que les SS. mystiques ont nommé abandon... cet abandon n'est que l'abnégation, ou renoncement de soi-même que Jésus-Christ nous demande dans l'Évangile, après que nous aurons tout quitté au dehors. Cette abnégation de nous-mêmes n'est que pour l'intérêt propre.

#### *Censura.*

Illa propositio est *temeraria* : a nemine enim unquam per septemdecim sæcula sic explicata est illa Evangelica abnegatio. Est etiam *falsa*. Nempe abnegatio Evangelica velat tantum amorem sui inordinatum : at (dicente Conc. Trid., sess. 6<sup>a</sup>, cap. 11<sup>o</sup>) ejusmodi non est amor quo quis vult salutem æternam tanquam propriam salutem, æternam mercedem sub ratione propriæ mercedis. Est quoque *erronea* : scilicet abjicit salutis propriæ ac mercedis propriæ motiva, quæ Christus ipse proposuit Apostolis, quibus alioquin illam abnegationem præceperat. Præterea supponit (quod tamen alibi negat author) præceptam esse renunciationem propriæ saluti tanquam propriæ, æternæ mercedi sub ratione mercedis : nam cum (ex eodem authore) illa renunciatio idem sit cum abnegatione Evangelica, necesse ut non minus strictè præcepta sit quam sui ipsius abnegatio, de qua loquitur Evangelium.

### 9<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 223.) Aimer les vertus par les motifs propres aux vertus ne convient pas aux parfaits, ils ne doivent les aimer que par le seul motif de la charité qui est due à Dieu.

#### *Censura.*

Illa propositio est *falsa* ; quia amor virtutis, ut virtus est, est amor ordinis : amor autem ordinis non imperfectis tantum, sed

etiam perfectissimis convenit. Est quoque *in praxi perniciosa* : quippe motiva virtutibus propria omnium etiam perfectorum respectu incitamenta sunt ad earum exercitium; conferunt ad augmentum charitatis, ad quam virtutes ex parte operantis ultimo referri debent. *Est etiam erronea* : siquidem scriptura perfectos non minus quam imperfectos ad virtutes excitat ex motivis quæ virtutibus propria sunt, ad gratitudinem verbi gratia excitat ex motivo beneficiorum quæ nobis per Christum collata sunt : et ita de cæteris.

#### 10<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 33.) Il faut laisser les âmes dans l'exercice de l'amour qui est encore mêlé de leur intérêt propre tout autant de temps que l'attrait de la grâce les y laisse. Il ne faut jamais (P. 34.) parler du pur amour que quand Dieu par l'onction intérieure commence à ouvrir le cœur.

#### *Censura.*

Illa propositio est *falsa* : quippe secundum viam ordinariam prædicationis veritatis præcedit motum gratiæ juxta illud ad Rom, 10, *fides ex auditu*. Est etiam *in praxi multum perniciosa* : siquidem sub obtentu privationis, inspirationis internæ, multi erunt fideles qui nunquam perfectionem docebuntur : quamvis tamen nullus sit qui vi suæ ad Christi fidem vocationis ad perfectionem non vocetur, ad eamque tendere juxta illud Evangelii præceptum ad omnes omnino spectans *estote perfecti sicut Pater vester cælestis perfectus est*.

#### 11<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 87.) Dans les dernières épreuves, l'âme qui est arrivée au parfait amour fait un sacrifice absolu sur la béatitude éternelle.

#### *Censura.*

Illa propositio est *impia* : nam absolutum illud de æterna beatitudine sacrificium est positivus et deliberatus consensus in æternam damnationem, prout a parte rei se habet æterna damnatio; ac proinde in privationem intuitivæ Dei visionis, ac consummati amoris : illam enim privationem importat æterna ut est a parte rei damnatio. Est etiam *hæretica* : nimirum expressé affirmant tum scriptura tum traditio quemque teneri velle esse cum Christo, desiderare consummatum in se per æternam glo-

riam Christi regnum, juxta illud quod tum perfecti tum imperfecti poscunt in oratione Dominica : *Adveniat regnum tuum*. Ad desiderium illius divinæ fruitionis, ad illud regni per gloriam consummandi desiderium Charitas, quæ virtus est Theologica, essentialiter impellit, cum definiatur *motus animi ad fruendum Deo propter ipsum et se atque proximo propter Deum*. Cum illo autem desiderio stare non potest consensus libere ac absolute datus in æternam damnationem.

#### 12<sup>a</sup> PROPOSITIO.

Dans les dernières épreuves, une âme peut estre *invinciblement* persuadée d'une persuasion réfléchie qu'elle est justement réprouvée de Dieu.

#### *Censura.*

Illa propositio est *falsa*; quia ea persuasio non dicitur invincibilis, quæ gratiæ auxilio vinci potest. Est etiam *impia* : Nempe tendit ad excusandum actum propriè dictæ desperationis, seu consensum quem anima per actum reflexum, supposita illa invincibili persuasionem, suæ æternæ damnationi præbitum est.

#### 13<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 88.) Rien ne peut rassurer cette âme dans le trouble involontaire et invincible où elle est. Il est inutile de lui proposer le dogme de la foi, de lui parler de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

#### *Censura.*

Illa propositio universaliter ut exprimitur sumpta est *hæretica*, quantum ad primam partem, tum quia Dei gratiæ ac ejus omnipotentiae limites figit : tum etiam quia spei mandatum reddit impossibile animæ habenti Dei gratiam : ac proinde damnata est in Conc. Trid., sess. 6<sup>a</sup>, cap. 11<sup>o</sup>. *Deus impossibilia non jubet* etc. Quantum vero ad secundam partem *est erronea* : quippe tum scripturâ, tum traditione docemur instructionem esse utilem iis qui, ut anima illa, in errore versantur : docemur proponenda esse pietatis motiva iis qui de vitiis tentantur : *ad considerandum Dei misericordiam se convertendo* (inquit Conc. Trid., sess. 6<sup>a</sup>, cap. 6.), *in spem eriguntur, credentes Deum sibi propter Christum propitium fore*.

14<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 91.) Un directeur peut alors laisser faire à cette âme un acquiescement simple à la perte de son intérêt propre, et à la condamnation juste où elle croit être de la part de Dieu.

*Censura.*

Illa propositio est *scandalosa*, quippe vergit in summum animæ de quâ agitur detrimentum. Nam consensus quem eo in casu Director permetteret est actus desperationis propriè dictæ.

15<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 91.) En cet état, une âme dans ses actes réfléchis, perd toute espérance pour son propre intérêt qui n'est autre que son salut éternel : mais elle ne perd jamais dans la partie supérieure, c'est-à-dire dans ses actes directs et intimes, l'espérance parfaite qui est le désir désintéressé des promesses,

*Censura.*

Illa propositio est *impia*, quia reflexam, ac proinde liberam desperationem componit cum vera ac perfecta spe, quæ in actibus directis, hoc est ipsomet authore minime cognitis remaneat. Est etiam hæretica, quia supponit per actum liberum desperationis non tolli habitum, imò nec actum virtutis spei. *Est maximè scandalosa*, quia viam aperit omnibus omnino vitiis : nempe innocentes reddit eos omnes qui vitiis, cujuscumque sint generis, per actus reflexos, seu perceptos ac sensibiles consenserint, dummodo per actus directos, ac insensibiles adhæreant virtutibus quæ illis vitiis sunt contrariæ. — Præterea, authoris pace dixerim, videtur quod subdole proposita sit, quia desiderium expers cujuslibet interesse est ex authore desiderium in quo non respicitur salus æterna, ut est salus propria, æterna beatitudo, ut est propria beatitudo, merces æterna ut habet rationem mercedis. Fucum igitur facit cum respondet in illâ de qua agitur, animâ remanere spem perfectam, seu, ut loquitur, promissorum desiderium expers cujuslibet interesse. Eo igitur subterfugio ultro fatetur author in illâ animâ non remanere spem consequendæ propriæ salutis, propriæ beatitudinis, propriæ mercedis. Præterea ex suppositione quod animæ invincibiliter sit persuasum, ut vult author, quod justè a Deo reprobata sit, ac absolute consentiat suæ æternæ damnationi, impossibile est ut verè de-



sideret divinas, de æterna salute, quocumque modo salus illa sumatur, promissiones : quippe desiderium quod opponitur absolute voluntati contrariæ, non est verum ac efficax desiderium, sed mera ac simplex velleitas, quæ etiam in damnatis habet locum.

#### 16<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 121.) Il se fait dans les dernières épreuves pour la purification de l'amour, une séparation de la partie supérieure de l'âme avec l'inférieure... Cette séparation se fait par la différence des actes directs et réfléchis... Les actes de la partie inférieure dans cette séparation sont d'un trouble entièrement aveugle et involontaire, parce que tout ce qui est intellectuel et volontaire est de la partie supérieure.

#### *Censura.*

Illa propositio, prout supponit involontariam esse illam utriusque partis per actus reflexos separationem, *falsa est* : quippe anima se convertendo ad divinæ misericordiæ considerationem potest ac tenetur impedire actus reflexos ex quibus, ut vult author, partis inferioris perturbatio sequitur. Præterea nihil magis est voluntarium, quam id quod fit per actum reflexum : ac proinde maximè voluntaria est illa partis inferioris perturbatio, prout 16<sup>a</sup> propositio asserit actus qui, supposità illa perturbatione, reflexe fiunt in parte inferiori, esse involuntarios. *Est multum scandalosa* : nempe excusat ea quæ tunc contra Dei legem per consensum reflexum fieri possunt in parte inferiori. Tandem proxima est hæresi : scilicet favet pluribus articulis in Molinoso tota approbante Ecclesia damnatis.

#### 17<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 122.) Dans cette séparation la partie inférieure ne communique pas son trouble involontaire à la supérieure. La supérieure ne communique point à l'inférieure son calme et sa paix, comme en Jésus-Christ la partie inférieure ne communiquait point à la supérieure *ni son trouble involontaire*, ni les défaillances sensibles, la supérieure ne communiquait à l'inférieure ni sa paix ni sa béatitude.

#### *Censura.*

Illa propositio, prout asserit fuisse in Christo aliquam *involuntariam* perturbationem, est blasphemum ; quippe quæ sit in

Christo maximè contumeliosa. Est etiam hæretica, ut pote contraria expressæ definitioni sexti Concilii generalis, Act. 11.

#### 18<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 76.) Il ne faut supposer ces épreuves extrêmes que dans un très petit nombre d'âmes très pures et très mortifiées, en qui la chair est depuis longtemps *entièrement* soumise à l'esprit.

#### *Censura.*

Illa propositio, prout excludit a perfectorum statu justos in quibus caro pugnat adversus spiritum, licet spiritus carni minimè consentiat, est *blasphema*, ut pote in Apostolum contumeliosa, qui ut ipsemet ait ad Rom. 7., Sentiebat in membris suis legem repugnantem legi mentis. Prout vero supponit, ac asserit aliquos esse justos in quibus concupiscentia non remaneat, est *temeraria ac erronea* : quippe adversatur his Conc. Trid. verbis ; *manere autem in baptisatis concupiscentiam, vel fomitem, hæc sancta synodus fatetur et sentit ; quæ cum ad agonem relicta sit, nocere non consentientibus, sed viriliter per Jesu gratiam repugnantibus non valet.* (Sess. 1<sup>a</sup> de reform.).

#### 19<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 130.) Il faut observer que les personnes de cet état estant privées de toutes les grâces sensibles et de l'exercice fervent de toutes les vertus apperceuës, n'ont plus ni goust ni ferveur sensible, ni attrait marqué pour toutes les austérités qu'elles avaient pratiquées avec tant d'ardeur. Alors leur pénitence se réduit à porter dans une paix très amère la colère de Dieu qu'elles attendent sans cesse et leur désespoir apparent.

#### *Censura.*

Illa propositio, prout supponit animas perfectas in extremis probationibus, licite remanere in desperatione, in quam, ut author loquitur, per actus reflexos inciderunt, est *erronea* : quippe non possunt in ea libere, ut vult author, remanere nisi per novum consensum ; is autem consensus est peccatum mortale. Prout vero asserit ejusmodi desperationis pacificam licet amaram tolerantiam perfectis animabus tunc fore poenitentiae loco, est *impia* : neque enim peccatum, quale est voluntaria illa desperatio, potest esse virtutis actus. Prout autem innuit animas

de quibus agitur cum laude ideo dimittere corporis afflictationes quod ad eas sicut autem sensibilem illecebram non experiantur, *perniciosa est in praxi*, ac multum scandalosa. Nempe afflictationum praxim ac necessitatem ad paucissimos homines reducit : scilicet pauci sunt qui ad afflictationes sensibilem illecebram experiantur. Est etiam erronea, tum quod adversetur Apostolorum exemplo, qui ad agonem usque toto vitæ tempore castigarunt corpus suum, ac redegerunt in servitutem : tum etiam quod falsam et illusioni maximè obnoxiam pœnitentiam pro verâ ac Evangelicâ pœnitentiâ perfectis animabus obtrudat.

## 20<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 199.) La contemplation passive opère dans les âmes le plus pur et le plus parfait amour.

### *Censura.*

Illa propositio, ut simpliciter jacet, est falsa, quia contemplatio non est donum gratum faciens, sed gratis datum : ac proinde nedum in animabus quibus inest purus amor, sed etiam in his quæ sunt in statu peccati mortalis potest reperiri. Prout vero innuit non esse purum amorem, seu perfectionis statum in iis qui passiva illa contemplatione qui ab authore dicitur *quietis oratio*, traditioni adversatur ; proindeque est erronea.

## 21<sup>a</sup> PROPOSITIO.

(P. 186.) La contemplation pure et directe est négative, en ce qu'elle ne s'occupe *volontairement* d'aucune image sensible, d'aucune idée distincte et nominable ; c'est-à-dire d'aucune idée distincte et particulière de la divinité.

### *Censura.*

Illa propositio, prout supponit repugnare puræ contemplationi, ut anima *voluntariè* occupetur ideâ aliquâ distincta et nominabili, *falsa* est, quia excludit humanitatem Christi ab objecto voluntario puræ contemplationis. Ex suppositione vero quod Christi mysterium quod per actum voluntatis electum sit, sed tantum quod menti simpliciter objectum sit instinctu, et impressione gratiæ singularis, *periculosa est in praxi* ; pias nimirum animas sub obtentu, ac expectatione singularis illius gratiæ, ac peculiaris instinctus, illusioni exponit. Est etiam in eadem suppositione *erronea*, quia electam a voluntate sed ex auxilio gratiæ

de Dei attributis in particulari, de Christi humanitate, peculiari-busque verbi incarnati mysteriis contemplationem excludit a perfecto orationis statu : quasi vero Apostolus imperfecte ora-verit, cum toties deliberata voluntate et in mente et in ore habuit Jesum-Christum crucifixum.

Præter propositiones respectue falsas, perniciosas in praxi, scandalosas, blasphemias, erroneas, hæreticas de quibus huc usque Judicium nostrum expressimus, multæ sunt aliæ novæ, male sonantes, improbables, damnabiles, quibus Liber quem expendimus piis animabus multum exitiosus redditur : quæque efficiunt ut fidelium manibus ab iis ad quos spectat excutiendus sit. Datum Parisiis die 19<sup>a</sup> Augusti, anno *Dni 1698*.

## V

### Projets de Canons (1).

#### CANONES XII. — *DE VITA SPIRITUALI, etc.*

##### I

Nullus datur status justorum habitualis in hac vita degentium, quantum vis pura et perfecta — Charitate sint præditi, a quo excludantur exercitia distincta aliarum virtutum, præsertim Spei christianæ per quam *Salvi facti sumus* (Rom., 8). Hinc in nullo justorum statu purus amor est unicum principium et unicum motivum omnium actuum qui deliberati ac meritorii sunt : ita ut spei aliarumque : virtutum intrinseca et particularia motiva amittantur.

##### II

Puræ et perfectæ charitati minime derogat velle Deum ut mercedem, nec aliam velle præter ipsum, atque ad Deum magis magisque diligendum collatis in nos ab ejus largitate beneficiis provocavi, ut diligamus Deum quoniam Deus *prior dilexit nos* (I, Joann., 4).

1. Composés par les Cambrésiens dans l'espoir de les faire accepter par les consultants romains et d'éviter ainsi une condamnation du livre des *Maximes*.



## III

Christiana indifferentia tantopere a Sanctis commendata circa hujus vitæ temporales eventus, aviditates, et consolationes spirituales, quibus solet etiam in terris Sanctitas abundare, versatur. Nulli autem Christianorum licitum est esse indifferentem circa æternam salutem, et media ad ipsam consequendam necessaria.

## IV

Nullus datur status adeo perfectus in quo anima toti suæ gratiæ fideliter cooperans nulla habeat desideria voluntaria ac deliberata sui boni, nequidem ea quæ divinæ voluntati subordinata et subjecta sunt, et quæ a charitate imperantur : Sed in omni statu quantumvis perfecto desideranda est nostra salus ea etiam ratione qua bonum nostrum est et nostra quam maxime interest, in ordine tamen ad gloriam Dei ut finem, et ad divinum placitum tanquam primum ac supremum motivum.

## V

Similiter ab animabus perfectissimis removeri non debent desideria virtutum, perfectionis ac remissionis peccatorum, quatenus nobis bona sunt et ad vitam conducunt æternam, finem sanctificationis nostræ.

## VI

Abnegatio quam J. Christus in Evangelio a nobis requirit intelligenda non est quo ad omne quod nostra interest, etiam æternam salutem : cum omnium ipsemet Salvator, ut nos ad nosmetipsos abnegandos pertraheret, illam nobis in præmium proposuerit inquiens, *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me : qui enim voluerit animam suam salvam facere perdet eam, et qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam.*

## VII

Nunquam licet animæ etiam in extremis probationibus sacrificium absolutum suæ æternæ salutis peragere : nec subinde director permittere potest ut eadem anima jacturæ suæ æternæ salutis atque damnationis æternæ simpliciter acquiescat : cum tum maxime ad sperandum in Dei misericordiam anima erigi debeat cum in spem tentatur.

## VIII

Quamvis nullum opus supernaturale fieri possit absque auxilio gratiæ prævenientis, omnes tamen sollicitudine non pigri cum metu et tremore suam salutem operando, a piis conatibus desistere non debent, timore preveniendæ divinæ gratiæ; sicut nec gratia singularis aut nobis perspecta expectanda est: quominus sive in casu, sive extra casum præcepti, nosmetipsos ad bene operandum jugiter excitemus.

## IX

Cum in homine ratione utente par superior inferiorem regere debeat, ejusque motibus inordinatis resistere; hinc nulla datur separatio partis inferioris a superiore, ita ut motus partis inferioris sint involuntarii et inculpabiles, tantum vero quod est voluntarium sit partis superioris.

## X

Meditatio ad solas animas imperfectas rejicienda non est: neque christiana perfectio soli vitæ contemplativæ est alliganda. nec datur in hac vita status habitualis contemplationis ita sublimis, ut juxta ordinarium gratiæ cursum nunquam anima amplius indigeat opportunis meditationibus adjuvari.

## XI

Contemplatio pura ac directa voluntarie occupari potest circa divina attributa, ac tres divinas personas, nec non circa Christi Domini humanitatem ejusque mysteria: nec datur status in quo contemplatrix anima non possit sibi Christum exhibere presentem per fidem.

## XII

Christiana perfectio omnibus Christi fidelibus est proponenda tanquam meta ad quam omnes generaliter sunt vocati: quamvis in eadem gradatim sint dirigendi et non omnes ad eam perveniant, etc.

## VI

## Extraits d'un catéchisme sur le quiétisme.

## CATÉCHISME SUR LE QUIÉTISME

DU 21 DÉCEMBRE 1697

D. Quels sont les quiétistes ?

R. Des fous et des impies, qui détruisent la religion par le fondement, sous prétexte de raffiner sur la spiritualité.

D. Quel en est l'auteur ?

R. Michel Molinos, condamné à Rome le 28 août 1687.

D. Quelles sont leurs erreurs ?

R. Il y en a grand nombre, qu'on peut rappeler à plusieurs chefs.

D. Quelle est la 1<sup>re</sup> Erreur ?

R. Qu'il faut oublier Jésus-Christ dans la prière, bannir Jésus-Christ de son esprit, que la vûe de Notre-Seigneur Jésus-Christ est pour les imparfaits.

D. Comment combattez-vous cette Erreur !

R. Saint Paul, I, Cor., III, 11. Personne ne peut poser d'autre fondement que celui que j'ay mis, qui est Jésus-Christ.

Coloss., III, 17. Quoique vous fassiez ou en parlant, ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus rendant grâces par luy à Dieu le père.

I, Cor., XVI, 22. Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème Maran Atha.

Saint Jean, I Ep., IV. Tout Esprit qui oste Jésus n'est point de Dieu et est l'Antechrist.

Saint Augustin. La prière qui ne se fait pas par Jésus, est un péché. L'Eglise finit toutes ses prières par le Seigneur Jésus, *per Dominum nostrum Jesum Christum*.D. Quelle est la 2<sup>e</sup> Erreur ?

R. N'avoir de dévotion qu'à l'immensité de Dieu, point à sa bonté, à sa miséricorde, à sa puissance, seulement une vûe confuse de Dieu, ne point penser aux mystères.

D. Que dittes-vous à cela ?

R. Tous les attributs de Dieu sont également adorables. L'Église pendant le cours de l'année rappelle tous les mystères pour exciter notre amour et notre reconnaissance.

On peut leur faire avec justice ce reproche de saint Paul, Rom., II, 4, Méprises-vous les richesses de sa bonté, etc.

D. Quelle est la 3<sup>e</sup> Erreur ?

R. Qu'on peut icy posséder Dieu dans l'oraison, comme on le possède dans le ciel.

D. Comment combattes-vous cette Erreur ?

R. Saint Paul, I, Cor., XIII, 12. Nous voions à présent par Enigme, et comme par un miroir, mais alors nous verrons face à face. L'Église a condamné cette erreur en la personne des bégards et des béguines au Concile de Vienne en 1311, des Illuminés à Cordoue en 1575 et à Séville en 1623.

D. La 4<sup>e</sup> Erreur.

R. Ils prétendent qu'on peut avoir icy un acte continuel de charité.

D. Que dittes-vous à cela ?

R. Tel ne peut estre l'estat de la vie présente, et nous voions tous les jours que nostre charité diminuë, et qu'elle a besoin d'estre rallumée par la prière, la lecture, la mortification, les sacrements, etc.

D. La 5<sup>e</sup> Erreur.

R. Estre indifférent sur son salut, ne plus désirer Dieu comme nostre souverain bien.

D. Que dittes-vous à cela ?

R. Saint Paul, Philipp., I, 13. Je désire d'estre dégagé des liens du corps et d'estre avec Jésus-Christ.

Tit., II, 13. Estant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons.

Rom., V, 2. Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des Enfants de Dieu.

XII, 12. Réjouissez-vous dans nostre espérance.

D. La pureté de l'amour consiste-t-elle à ne pas désirer la possession de Dieu.

R. Non, autrement saint Paul n'eut pas eu le pur amour. Je désire, etc. Les martyrs ne l'auraient pas eu, puisque l'espérance de la couronne les soutenait au milieu des rigueurs du



supplice. Plus on aime une personne, plus on désire de lui estre uni.

D. La 6<sup>e</sup> Erreur.

R. Ils ne veulent point dans la prière de bons mouvements, de désirs, point d'affections et de résolutions.

D. Que dittes-vous à cela ?

R. Telle n'estait pas la prière de David, ps. xxxviii, 4. Le feu s'allumera dans ma méditation.

Ps. xvii, 1. Je vous aimerai, Seigneur, qui estes ma force, etc.

Saint Augustin, Epist. ad proba. Beaucoup prier, c'est beaucoup désirer.

Saint Paul, Coloss., ii, 17. Chantes dans vos cœurs au Seigneur.

D. La 7<sup>e</sup> Erreur.

R. Ne rien demander, laisser faire Dieu sa seule volonté !

D. Que dittes-vous, etc. ?

R. Notre-Seigneur n'eut pas mis sept demandes au *Pater* si la perfection de la prière eut consisté à ne rien demander.

Saint Paul, I, Tim., ii, 1. Je vous conjure que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes.

2, Cor., xii, 8. J'ay prié trois fois le Seigneur, affin que cet Ange de Sathan se retirât de moy.

Philipp., i, 9. Je lui demande que vostre charité croisse de plus en plus, etc.

D. La 8<sup>e</sup> Erreur.

R. Que quand nous avons une fois donné à Dieu nostre liberté, nous ne faisons plus ny bien ny mal. Dieu fait tout le bien en nous, le diable tout le mal, qu'il ne faut pas résister au Diable, et qu'on triomphe de luy en le laissant faire.

D. Que répondez-vous.

R. C'est l'erreur des Manichéens qui ostaient la liberté à l'homme et qui admettaient deux principes, ou deux Dieux, un bon et un mauvais, dont l'un faisait tout le bien, l'autre tout le mal.

Saint Jacques, Ep., iv, 7. Résistes au diable et il s'enfuira de vous.

Saint Pierre 1. Ep., v, 9. Résistez-luy avec force, vous tenants fermes dans la foy.

Saint Paul, Eph., vi, 11. Revêtes-vous des armes de Dieu pour pouvoir vous deffendre des embûches du diable, etc.

Il ne faudrait plus dire dans le *Pater* : délivres-nous du mal ou du malin Esprit, mais livres-nous à luy.

D. La 9<sup>e</sup> Erreur.

R. Les mortifications extérieures sont plus nuisibles qu'utiles.

D. Confondes cette Erreur.

R. I, Cor., ix, 27. Saint Paul châtie son corps, de peur qu'après avoir prêché aux autres il ne soit réprouvé.

Les premiers chrétiens et les saints de tous les siècles en ont usé de mesme.

Sainte Thérèse a esté autant mortifiée, qu'élevée dans l'oraison.

Saint Augustin, Ep. ad probam, de orando Deo, in fine. Il ne faut pas douter que nos prières ne soient fortement aidées par les jeûnes et par tout ce qui afflige le corps. Que chacune fasse ce qu'elle pourra, etc.

D. Quel mal produit cette hérésie ?

R. Elle donne un grand orgueil, nous persuadant que nous sommes dès icy-bas tels que les bienheureux dans le ciel.

2. Elle oste les moyens les plus efficaces du salut, vûe de Jésus-Christ, rigueur de ses jugements, tendresse de son amour, pensées de ses mystères, demandes de la grâce, affections, mouvements du cœur, pratique des vertus, pensées du paradis et de l'enfer, rien n'excitera plus l'homme, et il sera absolument livré à sa concupiscence.

D. Mais l'oraison n'est-elle pas comme un sommeil ?

R. Qu'elle soit, si l'on veut, un sommeil, elle sera un sommeil où le cœur agit sans cesse et produit des affections pour Jésus-Christ et une oraison, où on ne penserait à rien, et où le cœur n'agirait point serait l'oraison d'un arbre et non pas d'un homme.

D. Mais la présence de Dieu n'est-elle pas bonne.

Elle est une des plus excellentes pratiques, mais bien loin d'exclure la pensée de la bonté de Dieu et de sa justice, le bien qu'elle nous fait est de nous retirer du mal par la vûe d'un Dieu juste à qui rien n'est caché, et de nous attirer au bien par la vûe d'un Dieu plein de bonté, qui nous donne à tous moments des marques de son amour.

D. Quels sont les remèdes à ce mal ?

R. Vivre dans l'humilité et la simplicité.

Demander conseil sur les livres qu'on peut lire.

Prier Dieu pour ceux qui sont dans l'égarement.

## VII

Extrait de la « Gazette de Hollande » du 22 avril 1698.

« Il a paru depuis peu des vers sur le quiétisme. Cet ouvrage est tout à fait spirituel ; on y trouve une infinité de beaux traits et ceux, dont l'abbé de la Trappe y est peint, sont très vifs. Le duc de Nevers qui en est l'auteur, appréhendait apparemment que l'évêque de Meaux ne l'ignorât, puisqu'il lui fit demander peu de temps, après l'avoir composé, quel jour il trouverait bon, qu'il lui en allât faire la lecture. Mais M. de Meaux répondit assez froidement que, les ayant déjà lus, il le priait de ne se pas donner cette peine.

Qui que tu sois enfin sophiste évangélique  
 Ennemi déclaré du système mystique  
 Qui ne séparant point le faux d'avec le vrai  
 Mets au même niveau Molinos et Cambrai,  
 De l'air dont je te vois manier l'Évangile  
 Tu crois que ton avis prévaut sur un Concile.  
 Apprends que je n'ai fait que suivre dans mes vers  
 Les mystiques sentiers que les saints m'ont ouverts.  
 On ne me verra point tomber dans le déisme,  
 Ni, sectateur d'Arnauld, prêchant le jansénisme ;  
 Au mystique douteux j'ôte l'obscurité  
 Et ma plume orthodoxe écrit la vérité.  
 Je condamne en Ruysbrock, je condamne en Taulère  
 De leurs brillants attraits la profonde chimère ;  
 Ils osent avancer qu'un vrai contemplatif  
 Non seulement voit Dieu dans son état passif,  
 Contemple sa splendeur, jouit de sa présence,  
 Mais que l'âme abîmée en la divine essence  
 S'y transforme, s'y perd et s'écoule et s'en va  
 Dans cet être idéal où Dieu la destina.  
 J'improve en Malaval, à la foi trop contraire,  
 Son acte continu que rien ne peut distraire ;  
 Je sais que Molinos et tous ses sectateurs,  
 Ont, la torche à la main, abjuré leurs erreurs  
 Et que leur hérésie est assez avérée.  
 Pourquoi donc tant rebattre une erreur déclarée ?

Et sans laisser le Pape et l'Église en repos  
 Aller après sa mort attaquer Molinos ?  
 Et remuant sa cendre en sa demeure sombre  
 De sa propre hérésie importuner une ombre ?  
 Au lieu de découvrir aux yeux de l'univers  
 Le fond du vrai mystique et ses rapports divers ?  
 Pour moi, sans m'égarer, comme ont fait beaucoup d'autres  
 En suivant dans mes vers la source des Apôtres,  
 Je puis bien exposer qu'une seconde fois  
 La harpe de David accompagne ma voix  
 Pour montrer que Jésus à mon amour sensible,  
 De l'âme son épouse est le guide infailible  
 L'unique directeur qu'elle croit, qu'elle suit,  
 Qui dans ses saints transports l'accompagne et l'instruit.  
 Et qu'alors, des attraits de la grâce parée  
 Elle reçoit pour dot l'onction inspirée  
 Telle que l'eut Thérèse écrite dans le cœur,  
 La mère de Chantal et son saint directeur  
 Cet homme tant cité, cette plume divine  
 Dont je vais te chanter la mystique doctrine,  
 Et montrer que ce saint a mis dans un vrai jour  
 La sainte indifférence et le parfait amour.  
 Mais pour en bien marquer les beautés séraphiques,  
 Eclaire mon esprit, Cantique des Cantiques !

Tous les saints ont connu, par la grâce éclairés  
 Dans la perfection de différents degrés.  
 La résignation au second rang placée  
 De son amour pour Dieu la flamme intéressée.  
 Cherche la récompense et son unique but  
 Est moins l'amour de Dieu que l'amour du salut,  
 Mais elle est cependant et méritoire et sainte  
 Du sceau de l'Eternel elle a reçu l'empreinte  
 Sur son propre intérêt tous ses désirs soumis  
 Elle attend du Seigneur les biens qu'il a promis.  
 La sainte indifférence, et plus pure et plus belle  
 De la perfection est le sacré modèle.  
 Sans objet, sans désir, elle ne veut que Dieu,  
 Ni toutes les vertus ni la gloire éternelle  
 N'attirent point ses yeux, n'agissent point sur elle,  
 Morte à tous ses désirs et vive de sa foi  
 La volonté de Dieu fait son unique loi,  
 Le cœur indifférent, c'est Dieu seul qui désire,  
 Il est entre ses mains une boule de cire  
 Qui prend l'impression selon son bon plaisir



Sans choix d'aucun objet ni sans aucun désir.  
 S'il voit le ciel ouvert ou les travaux sur terre  
 Il est indifférent à la paix, à la guerre.  
 La volonté de Dieu donnant le contre-poids  
 De ce cœur sans désir détermine le choix.  
 Si la damnation lui peut être agréable  
 A la salvation il la croit préférable.

Voilà jusqu'où ce saint tout rempli d'onction  
 Laisse aller son effort, pousse l'expression  
 Et brûlant dans son cœur d'une divine flamme,  
 Il nous rend les discours que Dieu tient à son âme.  
 Voyons l'acte direct, simple, non aperçu  
 Formons-en une image afin qu'il soit conçu.  
 Autour d'Ezéchias, les animaux mystiques  
 Sont des actes directs les portraits véridiques ;  
 On ne les vit jamais à ce char lumineux  
 Retourner sur leurs pas, ou réfléchir sur eux,  
 Ils suivent sans rien voir, d'une course rapide,  
 L'impétuosité de l'esprit qui les guide.  
 Cet endroit me paraît bien significatif.  
 Pour le saint abandon et pour l'état passif  
 Et l'on peut bien tracer des images sensibles  
 De ces actes divers quand Dieu les rend possibles.  
 Ces saints goûtent au ciel en rappelant les leurs  
 Dans leur béatitude, un surcroît de douceurs.  
 De l'acte réfléchi voyez la différence  
 Vers le céleste char le Stylite s'avance  
 Mais ce char disparaît et lui dans ce moment  
 De son pied trop pressé punit le mouvement  
 Il le tient suspendu sans aucun intervalle.  
 C'est ainsi que ce saint, d'une ardeur sans égale,  
 Sans objet aperçu lui devenant suspect  
 De l'acte réfléchi passe à l'acte direct.

Mais si tu veux encore combattre en tes censures  
 Toutes ces vérités si saintes et si pures  
 Armé de l'Évangile, appuyé des docteurs  
 Compte-moi dans mes vers la moindre des erreurs  
 Rome ne parle point comme on parle à la Trappe  
 Et j'explique en Romain le silence du Pape.  
 Cet abbé qu'on croyait pétri de sainteté  
 Vieilli dans la retraite et dans l'obscurité,  
 Glorieux de sa croix et vain de sa souffrance  
 Rompt ses statuts sacrés en rompant le silence,

Et contre un grand prélat s'animant aujourd'hui  
Du fond de ses déserts déclame contre lui,  
Et moins humble d'esprit que fier de sa doctrine  
Il ose décider ce que Rome examine.  
Non ce ne sont point là ces êtres bien-aimés  
Qui de l'amour de Dieu sont toujours enflammés,  
En qui la charité, des vertus la plus pure,  
Eclate et se transforme en leur propre nature,  
Ces saints miraculeux qui goûtent de vrais biens  
Qui s'unissent à Dieu par de sacrés liens,  
Quand sa main répandant ses grâces sans pareilles  
Dans leurs ravissements opère ces merveilles.

Profane qui doutez qu'un saint avant sa mort  
Dans l'oraison de feu dans le divin transport  
Sur l'aile de l'amour et conduit par la grâce  
Aille au ciel en esprit reconnaître sa place  
Vous voulez de Dieu même au céleste séjour  
Combattre la puissance et contraindre l'amour  
Subordonner sa grâce aux décrets de l'École  
Et mettre en question la divine parole,  
Il faut nier l'extase et les ravissements,  
Croire la Thébàïde un pays de romans,  
Que les Hilarions, les Pauls, les Macaires  
Sont pleins d'illusions, sont des visionnaires,  
Et que les Sansenaz, les Pharnels, les Rancés  
Et tant d'autres encor par la Trappe encensés  
Sont plus saints que les saints que Rome canonise  
Et peuvent à leur gré discipliner l'Église.

---

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

---

## PRÉFACE

Les travaux récents sur Bossuet considéré comme orateur, historien, exégète, ont entretenu le culte de sa gloire « une des religions de la France ». — But de cette étude : « Bossuet directeur de conscience ». — Divisions : La Direction à la cour ; — la Direction au couvent. — Documents sur lesquels l'auteur a travaillé. . . . . 1

## INTRODUCTION

### De la direction de conscience en général.

Prescriptions de la nouvelle loi ; elles donnent à la vie un nouvel idéal, plus haut que celui de la philosophie, plus complet que celui de la loi mosaïque. — Divers états dans la perfection imposée à tous. — L'action est la loi du monde ; retourner à Dieu est celle de l'âme. — Dans cette ascension, trois stades successifs. — Le Directeur de conscience est un auxiliaire nécessaire. — L'Église entière le proclame. — Par lui, le devoir est mieux connu, se dégage nettement des circonstances qui le rendent douteux. — Les principes généraux n'y sauraient suffire. — A l'homme « ni ange, ni bête », il faut les conseils d'un spectateur impartial. — Dangers de la Direction ; ils sont exagérés par Michelet et par Caro. — Elle n'est pas plus un « moyen d'expiation sans s'amender », qu'une « abdication de la liberté » ; mais bien un auxiliaire qui nous apprend « le dur métier d'honnête homme » et respecte « l'exercice régulier de nos propres puissances ». — Qualités requises chez un bon Directeur. — Science. — Charité. — Prudence. — Esprit de Prière. — Union au Christ rédempteur et sauveur.

Différence entre la Direction et la Confession. . . . . 5

---

## PREMIÈRE PARTIE

### Bossuet directeur de conscience à la Cour.

#### CHAPITRE PREMIER

##### DÉBUTS DE BOSSUET — SON ARRIVÉE A LA COUR

Débuts de Bossuet à l'hôtel de Rambouillet. — Texte du discours des Paranymphes. — Sa nomination comme archidiacre à Metz. — Charité qu'il exerce envers les Juifs et les Protestants. — Sa douceur et son amabilité. — Efforts qu'il déploie pour réunir les Protestants. — Il collabore aux exercices d'une retraite prêchée par ordre d'Anne d'Autriche. — Nommé

mandataire du Chapitre de Metz, il revient à Paris et prêche, devant la reine-mère, le panégyrique de saint Joseph.

Principes qui le dirigent dans ce discours. — Sa morale « austère, bien chrétienne ». — Difficultés particulières créées au prédicateur par la conduite de Louis XIV. — Sans absoudre les crimes du roi, on peut les excuser. — Sens droit de Louis XIV ; il a conscience de ses devoirs. — Ses premiers égarements. — Liaison avec Olympe Mancini et sa sœur Marie. — Mariage avec l'Infante d'Espagne. — Son roman avec Madame. — Inquiétudes de la reine-mère. — Attachement du roi pour Louise de La Vallière. — Fêtes qu'il lui donne. — Dignité de Marie-Thérèse. — Bossuet est désigné pour prêcher à la Cour le Carême de 1662 . . . . . 19

## CHAPITRE II

### CARÊME DU LOUVRE

Un auditoire à la Cour. — Sentiments qui animent les courtisans au pied de la chaire. — Bossuet prêche avant tout l'Évangile ; il sait le faire avec « la liberté du prédicateur et le respect du sujet ». — Thomas de Cantorbéry est son modèle. — Injustice de Lamartine appelant Bossuet « langue d'or, âme adulatrice ». — Premier sermon de la station du Louvre. Bossuet y commande de « mépriser la vie, de mortifier les appétits sensuels, de fuir les rencontres dangereuses ». — Le roi « ministre de Dieu sur la terre » est soumis aux lois divines. — Fuite de La Vallière. — Louis XIV va la chercher au couvent de la Visitation de Chaillot. — Sermon de Bossuet le lendemain de cette équipée. — Il revendique les droits de la « Prédication évangélique ». — La volupté renverse le « plan de Dieu ». — Bossuet plaide la cause des pauvres. — Erreur de J. de Maistre à ce sujet. . . . . 29

## CHAPITRE III

### CARÊME DU LOUVRE (suite)

Idée que Bossuet se fait du pouvoir royal. — Le roi, Jésus-Christ, l'Église ; Dieu est en ces trois noms. — Sermons sur les « Devoirs des Rois ». — Leur grand malheur est de n'avoir personne au-dessus d'eux. — Dieu sait les briser quand ils sont un obstacle à ses desseins. — Bossuet fait passer ses leçons sous forme de prière adressée à Dieu.

Comment Bossuet s'attaque aux vices des courtisans. — Finesse et sûreté de ses analyses psychologiques. — Le salut est possible à la Cour, à condition d'être sincère avec soi-même et de « gouverner ses volontés ».

Pourquoi Bossuet n'a pas laissé la réputation de grand prédicateur. Comme Racine, il fut trop vrai. — En dépit des efforts de Bossuet, la Cour n'en continue pas moins la série de ses scandales. Le roi entendait ne plus être gêné. . . . . 40

## CHAPITRE IV

### AVENT DE 1665

Bossuet désigné pour prêcher l'Avent de 1665, continue à avertir le roi, avec beaucoup de force quoique avec tact et mesure. — Il essaye de secouer



l'indifférence de ses auditeurs, et prend à partie l'incrédulité. — Ce vice, encore discret, fait pourtant des progrès dans les foules. — Bossuet essaie de lui opposer la barrière de la loi morale ; car « la foi prouve les mœurs et les mœurs prouvent la foi ». — Les âmes découragées et les âmes téméraires sont également dans l'erreur. — Mort prématurée du duc de Foix-Randon. — Dans le sermon pour le jour de la Noël, Bossuet célèbre les privilèges de la pauvreté qui nous atteint tous . . . . . 49

## CHAPITRE V

## CARÈME DE SAINT-GERMAIN

La mort d'Anne d'Autriche laisse Marie-Thérèse sans défense. — Bossuet oppose à la superstition, la grande loi providentielle qui règle et gouverne tout. — Il attaque de front les vices des courtisans ; censure la manie des duels, le jeu, le luxe, les médisances. — Mme de La Vallière, créée duchesse de Vaujours, voit à la « journée d'Avesnes » le commencement de la défaveur. — Mme de Montespan arrive . . . . . 55

## CHAPITRE VI

## AVENT DE SAINT-GERMAIN

Bossuet redouble ses efforts pour aider Mme de La Vallière à briser le joug. — Il rappelle l'obligation de payer ses dettes avant que d'épancher des présents. — Caractère de Mme de Montespan, la nouvelle favorite. Elle réduit Mme de La Vallière au rôle honteux de femme de chambre. — Le marquis de Montespan est exilé par le roi.

Nommé à l'évêché de Condom, Bossuet prêche l'Avent à la Cour. — Difficultés créées par la présence de la nouvelle favorite. — Plus que jamais, Bossuet défend les droits de la morale. — Il veut raviver l'espérance chrétienne, et pour cela il tâche à réveiller la foi endormie. — L'hypocrisie sera confondue au jugement universel. — Bossuet et *le Tartuffe*. — Le caractère du prédicateur est à la hauteur de sa noble éloquence . . . . . 63

## CHAPITRE VII

## CONVERSION DE LA VALLIÈRE

L'abîme se creuse entre Louis XIV et Mme de La Vallière. — Echappée d'une grave maladie, La Vallière commence ses *Reflexions sur la miséricorde de Dieu* ; Bossuet en corrige le manuscrit. — Difficultés de la conversion de Mme de La Vallière. — Mort soudaine de Madame. — Bossuet prononce son oraison funèbre. — Comment il a su créer l'oraison funèbre, la rendre digne de la chaire chrétienne et profitable aux âmes. — Impression profonde ressentie par Mme de La Vallière. — Elle offre à Dieu ses humiliations. — Son départ pour le couvent de Chailiot. — Colbert va la reprendre. — Bossuet nommé précepteur du Dauphin. . 72

## CHAPITRE VIII

## PRÉCEPTORAT DE BOSSUET

Les ouvrages de Floquet ont détruit la légende créée sur le préceptorat de Bossuet, grâce à un mot de Saint-Simon. — Parfaite harmonie qui règne entre le roi et le précepteur. — Bossuet s'en félicite dans une lettre à Innocent XI. — Tout tendait, dans les travaux du précepteur, à apprendre à son élève son « métier de roi ». — Largeur d'esprit de son enseignement. — « Le petit concile » à la Cour. — Colbert devient le serviteur des caprices de Mme de Montespan. — La mort fait des ravages dans la maison royale. — Réconciliation de Mme de La Vallière avec la reine Marie-Thérèse. — Difficultés incessantes qu'on oppose à son projet de retraite. — Bossuet l'encourage. — Mme Scarron, gouvernante des enfants de Mme de Montespan, essaye vainement de détourner de son projet Mme de La Vallière. — Colbert règle les affaires temporelles de la future religieuse. — Mlle de Blois fait sa première entrée dans le monde. — Portrait de Mme de La Vallière par Mignard. — Le roi donne enfin son consentement au départ de Mme de La Vallière. — Ses adieux à la cour. — Son entrée au Carmel. . . . . 79

## CHAPITRE IX

## MADAME DE LA VALLIÈRE AU CARMEL

Prise d'habit de Mme de La Vallière ; en religion Sœur Louise de la Miséricorde. — Bossuet continue à voir et à encourager la nouvelle Carmélite. — Son amour pour la souffrance et pour l'humilité. — Sermon de sa profession prêché par Bossuet. — Il y résume toute la doctrine morale qu'il a enseignée à la Cour. — Mme de Sévigné ne la trouve pas aussi « divin » qu'on l'aurait cru. — Lamartine n'en juge pas de même. — Ressemblance des sermons de Bossuet et des *Pensées* de Pascal. — Tous deux nous enseignent à restaurer en l'homme « le plan primitif » de Dieu. — Développement d'un mot de saint Augustin . . . . . 88

## CHAPITRE X

## CAS DE CONSCIENCE EMBARRASSANT

Affaire de la communion pascale en 1675. — Bossuet confirme la décision du confesseur. — Mme de Montespan reléguée à Paris. — Bossuet la voit par ordre du roi. — Elle essaie de s'en faire un auxiliaire. — Comment Bossuet ne l'a pas réconciliée avec le roi, mais a fait noblement son devoir. — Injuste appréciation de J. de Maistre. — Correspondance de Bossuet avec Louis XIV. — Instruction donnée à Louis XIV, et sur son ordre, par Bossuet. — Ses efforts rendus inutiles par Colbert qui sert d'entremetteur secret entre le roi et Mme de Montespan. — La duchesse de Richelieu ménage un rapprochement entre le roi et la marquise de Montespan. — Paroles de Louis XIV à Bossuet, lors de son retour de l'armée. — Bossuet n'a jamais « parlementé avec l'adultère ». — Dans le sermon de Pâques en 1681, il revient sur l'obligation d'une conversion sincère. — Sa nomination à l'évêché de Meaux. — Il prononce en 1683 l'oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse. — Épilogue de son enseigne-

ment comme directeur de conscience à la Cour. — Bossuet y montre toutes ses qualités de penseur et d'orateur . . . . . 95

## DEUXIÈME PARTIE

### Bossuet directeur de conscience au Couvent.

#### CHAPITRE PREMIER

##### THÉORIES DE BOSSUET SUR LA DIRECTION — ESTIME QU'IL FAIT DE LA VIE RELIGIEUSE

Bossuet dirigeant de simples âmes de religieuses est aussi grand qu'à la Cour. — Comment il considèrait la direction des âmes. — Importance de sa Correspondance. — Sûreté de sa psychologie. — Sa grande règle est celle de saint Augustin : *quod ubique, quod semper*. — Tant vaut le cœur, tant vaut l'homme ; c'est lui que la direction de conscience veut atteindre. — Il faut savoir attendre que Dieu parle. — Bossuet ne veut pas changer la Direction en Dissertation. — Comment il traitait les attachements trop naturels. — La religion chrétienne tempère les affections humaines. — Bossuet s'est maintenu toujours dans « la juste mesure ». — Deux moments dans l'amour qu'il ne faut pas confondre. — Les lettres de Bossuet ne laissent voir nulle part les « molles douceurs » dont parle Michelet.

Causes des troubles dans les couvents : la multiplicité des directeurs ; les exemptions ; Bossuet les combat. — Parallèle entre les lettres de direction de Fénelon et celles de Bossuet. . . . . 109

#### CHAPITRE II

##### AFFAIRES DE SAINTE-GLOSSINDE ET DE JOUARRE

Devons-nous regretter que Bossuet n'ait pas dirigé un ministre ? — Toutes affaires non nécessaires doivent céder au soin des âmes. — Les correspondantes de Bossuet. — Abus qui s'étaient glissés dans les couvents, expliqués par une abbesse de Fontevault. — La façon dont se recrutaient les couvents peut aussi les expliquer. — Bossuet blâme les vocations forcées et se rencontre en cela avec Molière. — Beaucoup de vocations sont libres et spontanées. — Raisons qu'en donne un penseur moderne. — La vie religieuse a ses contraintes qu'on ne saurait nier.

Comment Bossuet, tout jeune, procède à la réformation du monastère de Sainte-Glossinde à Metz. — Difficultés qu'il rencontre au monastère de Jouarre. — Bossuet y considère les exemptions comme un scandale. — L'abbesse Charlotte de Bourbon. — Procédure compliquée commencée par Bossuet, contradictoirement avec l'abbesse de Jouarre. — Les opinions gallicanes n'ont en rien influé sur les décisions de Bossuet, inspirées par l'amour du bien général de l'Église. — Siège de l'abbaye. — Soumission du monastère. — Abdication de Mme de Lorraine. — Nomination de Mme de Soubise. — Affaire des fèves pour les élections. — Ingérence de la famille de Soubise. — Intervention de Fénelon. — Bossuet reste inébranlable ; son but est « d'empêcher le péché » qui paralyse tout élan de l'âme vers Dieu. . . . . 122

## CHAPITRE III

## DIVERSES PRESCRIPTIONS DE DÉTAIL

La charité mutuelle indispensable aux communautés. — Le silence est un grand moyen pour la faire régner. — Trois silences qu'il faut savoir garder : le silence de règle, de prudence et de patience. — Il est « plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous ». — Les prescriptions de Bossuet dépassent les portes d'un couvent.

Réforme des parloirs. — La journée « du guichet » montre la nécessité de cette réformation.

Règles de conduite envers les pensionnaires. — Bossuet veut qu'on leur apprenne « à se taire, à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner ». — Au xvii<sup>e</sup> siècle, l'éducation de la femme tend à développer en elle le goût de l'action sérieuse et de la piété vraie qui consiste à remplir ses devoirs. — Fénelon est ici d'accord avec Bossuet. — L'un et l'autre ne veulent rien pour « les amusements d'esprit », proscrivent les lectures qui pourraient « nourrir la vanité » et veulent préparer des femmes courageuses et fortes. — Pourquoi Bossuet leur interdit l'étude des sciences.

Obligations des maîtres . . . . . 150

## CHAPITRE IV

## LE DÉCOURAGEMENT — SES CAUSES — LES REMÈDES

L'espérance est une vertu nécessaire. — La pratique en est difficile. — Causes intrinsèques qui la diminuent. — La vie au couvent offre plus d'une cause de découragement. — Bossuet en distingue trois.

La tentation ; ce qu'elle est ; ses variétés. — La confiance en Dieu, moyen infaillible d'en triompher. — Le scrupule ; raison philosophique qui l'explique. — On ne doit jamais le railler. — Tous les exercices de la vie claustrale lui sont une occasion de se développer. — Bossuet veut qu'on aille à Dieu « rondement, bonnement, simplement ». — La confiance, résultante des enseignements de Jésus-Christ.

Sécheresse spirituelle. Cet état d'âme n'est pas spécial aux couvents. — Les aridités d'ordre purement intellectuel se guérissent comme celles d'ordre surnaturel. — Elles nous rendent miséricordieux envers les autres. — Bossuet, apôtre de l'espérance, reconnaît l'existence d'une tristesse venant de Dieu. — Jamais elle ne doit paralyser nos efforts.

Comment se comporter dans les maladies ?

Discretion de Bossuet dans la pratique des mortifications. — L'humilité, fondement de la perfection . . . . . 161

## CHAPITRE V

## LES GRANDS VŒUX

Définition rationnelle du vœu. — Un moine n'est qu'un chrétien parfait. — Les trois grands vœux répondent à la triple incitation de la concupiscentie et nous débarrassent des « impedimenta ».

La pratique de la pauvreté, chose fort dure, nous place dans la vérité.



— Obligation minutieuse qu'elle impose. — Règle pratique pour les dots. — La chasteté n'est pas plus ridicule qu'impraticable. — Tous ne la peuvent comprendre. — Liberté dans laquelle elle nous établit. — Ses obligations étroites.

L'obéissance engage l'âme tout entière et fait le vrai religieux. — Base de la vie chrétienne et de la vie sociale, elle n'a rien d'humiliant. — Le supérieur, représentant de Jésus-Christ lui-même. — Difficultés de cet état. — Relations qu'on doit avoir avec le supérieur. — Règles qui doivent y présider. — « Fontaine publique, on ne doit pas l'empoisonner. » — Obligations de l'obéissance. — Ses avantages . . . . . 190

## CHAPITRE VI

### QUERELLE DU QUIÉTISME

Génie pratique, Bossuet ne veut pas « chimériser ». — Dès qu'il s'agit des choses de Dieu, il ne reconnaît pas de « populace » méprisable. — L'Écriture sainte et la Tradition, voilà sa règle « sûre et invariable ».

Une nouvelle doctrine, prenant pour appui les révélations d'une femme, annonce un moyen nouveau pour arriver à Dieu. — C'est la ruine de toute la spiritualité préconisée par Bossuet. — Elle se répand dans les couvents, fomenté des troubles à Saint-Cyr. — Bossuet ne s'occupe de ces nouveaux mystiques, que contraint et forcé. — Cette nouvelle lutte n'a rien de comparable à celles qu'il a déjà soutenues. — Haute situation de Fénelon. — Les articles d'Issy. — Part active qu'y prend Fénelon. — Sa promotion à l'archevêché de Cambrai change ses dispositions. — Bossuet ne s'est montré ni agresseur, ni brutal. — Opinion de Rancé sur l'importance de la querelle. — Détails de la conduite de Bossuet envers Mme Guyon. — Obstination de la prophétesse . . . . . 210

## CHAPITRE VII

### LES MAXIMES DES SAINTS EN FRANCE

Fénelon refuse d'approuver *l'Instruction sur les états d'oraison* de Bossuet, et publie son *Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure*. — Différence d'allure des deux adversaires. — Conséquences du nouveau mysticisme. — De l'oraison de quiétude. — L'indifférence pour le salut est un crime. — Il n'y eut jamais dans l'Église de tradition ésotérique. — Les mystiques ne doivent pas être pris à la lettre. — Jugement de Tronson sur les *Maximes des Saints*. — Le roi informé par Pontchartrain s'irrite contre le livre et son auteur. — Bossuet ne fut ni fanatique, ni ignorant. — Il n'a pas trahi un secret de confession.

Fénelon, à propos de la comparaison de Montan et de Priscille, veut égarer le débat. — Lettre du roi au Souverain Pontife. — L'affaire est déferée à Rome. — Amis de Bossuet. — Amis de Fénelon. — Le cardinal de Bouillon. — Les Jésuites . . . . . 225

## CHAPITRE VIII

### LES MAXIMES DES SAINTS A ROME

Fénelon défère son livre au jugement du Souverain Pontife. — Regrets du chancelier d'Aguesseau ; il considère comme perdu, le temps employé

par Bossuet à cette querelle. — Esprit prompt de Fénelon ; rapidité de ses ripostes, variations dans ses idées. — Lenteurs de la Cour romaine. On y répond à Paris par des mesures de rigueur contre Fénelon et ses amis. — Les deux adversaires composent, coup sur coup, plusieurs ouvrages, pour éclairer les consultants romains. — Intrigues du cardinal de Bouillon. — Les ennemis de la France veulent empêcher la condamnation de Fénelon. — La *Relation du quiétisme*, par Bossuet, produit un effet terrifiant sur les Cambrésiens. — Nouvelle lettre du Roi. — Publication du bref portant condamnation des *Maximes des Saints*. . . 246

## CHAPITRE IX

### CONSÉQUENCES DU QUIÉTISME — ELLES LÉGITIMENT LES ATTAQUES DE BOSSUET

Soumission de Fénelon. — Légitimité des attaques de Bossuet. — Force vive et pensante, l'homme doit agir. — Supprimer l'espérance, c'est détruire un des motifs les plus puissants de l'action morale. — Toute espérance ne rend pas notre conduite mercenaire. — L'acte d'amour pur et désintéressé, possible psychologiquement, ne saurait devenir jamais d'une obligation générale et constante. — Les paroles des quiétistes : « admirables, neuves, mais fausses ». — Dangers de la « passivité ». — La piété affective, détruite par le quiétisme.

Le quiétisme ; contre-partie du Jansénisme. — Il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni. — Vrai mysticisme. — Sa légitimité.

Bossuet, homme de la Tradition. — Fénelon, défenseur exagéré du sens propre . . . . . 259

## CONCLUSION

Le décret d'Innocent XII n'a rien préjugé sur la nature de la charité ; il n'a condamné que les exagérations du quiétisme. — Bossuet voit la perfection dans le changement de vie ; l'action accomplissant la volonté de Dieu. — Sa méthode de direction est éminemment chrétienne et française. . . . . 270

## ADDENDA

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| 1. Lettres à une demoiselle de Metz . . . . .          | 275 |
| 2. Lettres au maréchal de Bellefonds . . . . .         | 279 |
| 3. Lettres à milord Perth . . . . .                    | 282 |
| 4. Censure de la Sorbonne . . . . .                    | 284 |
| 5. Projet de Canons . . . . .                          | 294 |
| 6. Extraits d'un Catéchisme sur le quiétisme . . . . . | 297 |
| 7. Extrait de la <i>Gazette de Hollande</i> . . . . .  | 301 |









